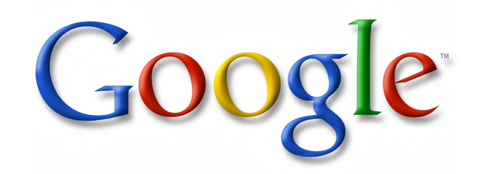
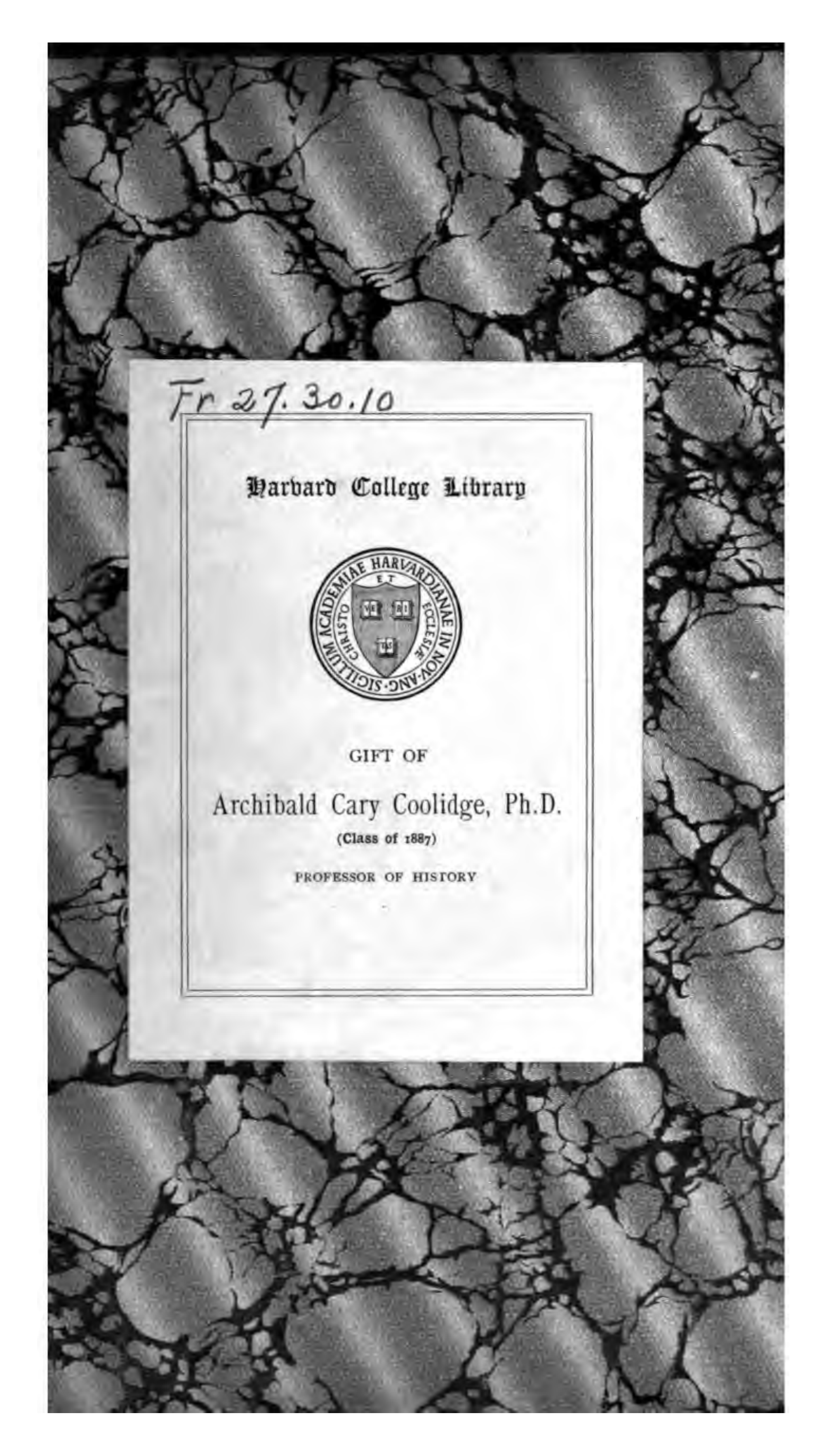
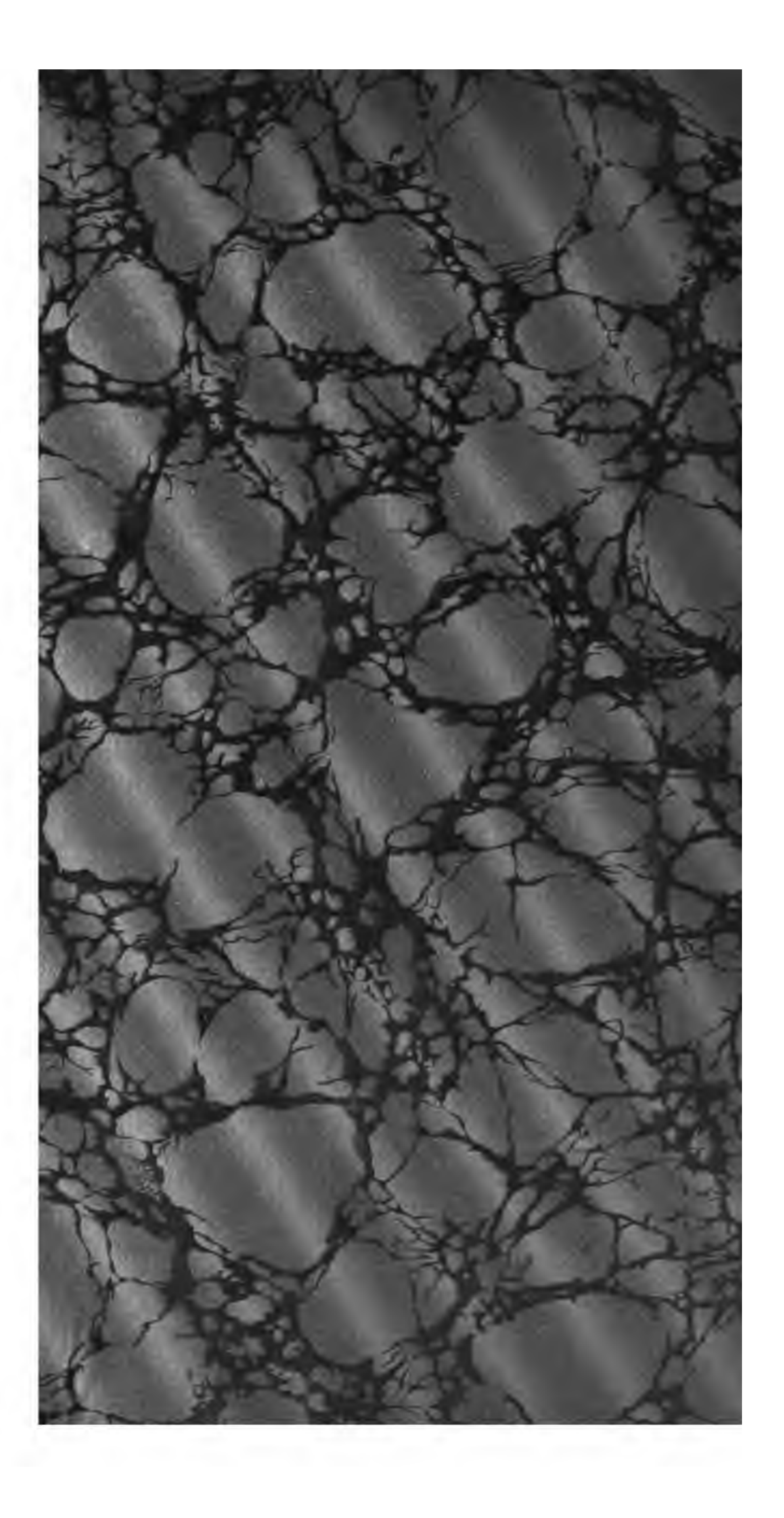

Google

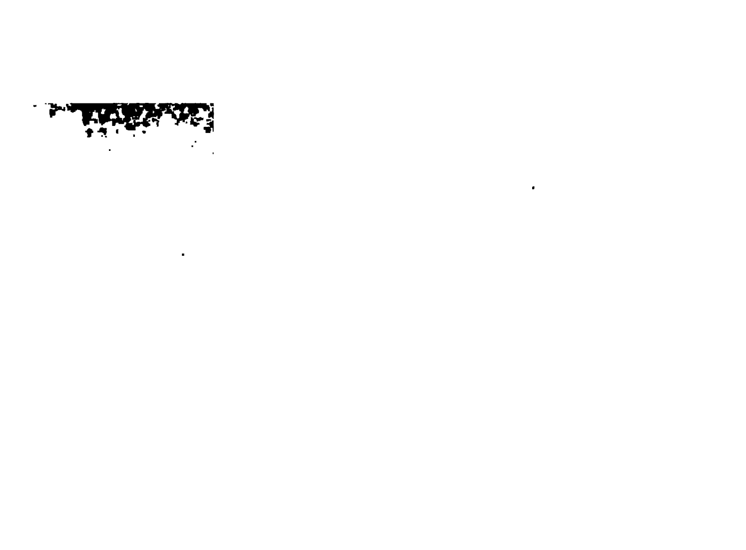


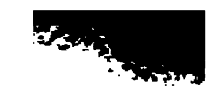






[redacted]







DOCUMENTS CONCERNANT L'ARTOIS,

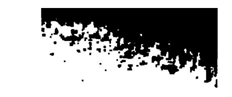
Publiés

PAR L'ACADÉMIE D'ARRAS.

N° 3.







AMBASSADE

EN

ESPAGNE

ET EN PORTUGAL,

(EN 1582),

DE R. P. EN DIEU, DOM JEAN SARRAZIN, ABBÉ DE ST-VAAST,

DU CONSEIL D'ESTAT DE SA MAJESTÉ CATHOLIQUE,
SON PREMIER CONSEILLER EN ARTHOIS, ETC.

PAR

PHILIPPE DE CAVEREL,

Religieux de St-Vaast

« La douce parole multiplie les amis et apaise
» les ennemis : et la langue gracieuse abonde en
» l'homme de bien. »

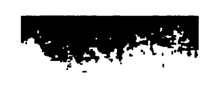
ECCLÉSIASTIQUE, VI.

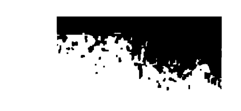
ARRAS,

TYP. ET LITH. DE A. COURTIN, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE,
Rue du 29 Juillet.

1860.



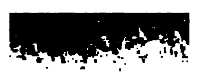














AMBASSADE

EN

ESPAGNE

ET EN PORTUGAL,

(EN 1582),

DE R. P. EN DIEU, DOM JEAN SARRAZIN, ABBÉ DE ST-VAAST,

DU CONSEIL D'ESTAT DE SA MAJESTÉ CATHOLIQUE,
SON PREMIER CONSEILLER EN ARTHOIS, ETC.

PAR

PHILIPPE DE CAVEREL,

Religieux de St-Vaast.

« La douce parole multiplie les amis et apaise
» les ennemis ; et la langue gracieuse abonde en
» l'homme de bien. »

ECCLÉSIASTIQUE. VI.

ARRAS,

TYP. ET LITH. DE A. COURTIN, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE,
Rue du 29 Juillet.

1860.



DOCUMENTS CONCERNANT L'ARTOIS,

Publiés

PAR L'ACADÉMIE D'ARRAS.

N° 2.



AMBASSADE

EN ESPAGNE

ET EN PORTUGAL,

(EN 1582),

DE R. P. EN DIEU, DOM JEAN SARRAZIN, ABBÉ DE ST-VAAST,
DU CONSEIL D'ESTAT DE SA MAJESTÉ CATHOLIQUE,
SON PREMIER CONSEILLER EN ARTHOIS, ETC.

PAR

PHILIPPE DE CAVEREL,

Religieux de St-Vaast.

« La douce parole multiplie les amis et apaise
» les ennemis ; et la langue gracieuse abonde en
» l'homme de bien, »

ECCLÉSIASTIQUE, VI.

ARRAS,

TYP. ET LITH. DE A. COURTIN, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE,

Rue du 29 Juillet.

1860.

NOTICE

SUR

PHILIPPE DE CAVEREL,

Ancien Abbé de St-Vaast.

Au mois de février 1583, les États d'Artois étaient réunis dans la capitale de cette province. Le calme avait reparu ; leurs délibérations étaient régulières, et en présence de la paix qui régnait, ils ne pouvaient plus invoquer cette maladie, qu'on appelait, à cette époque, contagieuse et qui plus tard reçut d'autres noms (1). L'influence du prince d'Orange s'était amoindrie ; un effort malheureux, tenté à Arras, lui avait fait comprendre qu'on ne pouvait pas séparer la foi politique des croyances religieuses. La violence exercée contre l'inoffensif et ambitieux Gosson (2), avait réprimé des désordres qui n'avaient plus aucune occasion de se produire. La pacification de Gand avait stipulé que les provinces se garderaient elles-mêmes ; toutefois,

(1) Pendant les troubles religieux de 1578, les États d'Artois s'étaient réunis à Béthune et ils avaient déclaré que cette modification à leur règlement était occasionné par la peste qui sévissait à Arras.

(2) *Étude sur Gosson*, par M. Lecesne, *Mém. de l'Académie d'Arras*, tom. XXIX, pag. 19.

Voyez aussi, sur la même question, *les Troubles d'Arras*, documents inédits publiés par M. A. d'Héricourt.

comme le disait dernièrement un de nos plus érudits col
dans le Rapport sur le concours d'histoire (1), les Et
notre province avaient eu le courage de reconnaître leur
et de réclamer que leur indépendance fût soutenue par
cours de leur prince légitime. Ils ne voulaient pas qu'à
de certaine agitation on leur imposât une volonté cont
celle des habitants.

Jean Richardot, évêque d'Arras, qui présidait les Etat
tois, leur exposa, le 29 janvier 1582, au nom du gou
ment des provinces belges, l'utilité de mettre fin à la g
Développant cet adage : *Si vis pacem, para bellum*, il
que si l'on voulait se garantir des hostilités de la Franc
agitations que feraient sans doute les hérétiques, il y ava
de rappeler les garnisons espagnoles. Les Etats, pour
la tranquillité du pays et lui rendre son ancienne splende
protestent de leur fidélité au Roi d'Espagne, successeur d
princes légitimes, déclarent être prêts à vivre et mouri
son service, lui donnent pleins pouvoirs d'amener dans l
vince ses troupes, de quelque nation qu'elles soient et e
grand nombre qu'il le jugera utile.

Pour donner plus de force à leurs résolutions, les États
dèrent en outre que dom Sarrazin, mis à la tête de l'Abb
St-Vaast d'Arras, les porterait au gouverneur général des
Bas, puis qu'il irait déposer au pied du trône la gratit
ses fidèles sujets de l'Artois. Cette mission présentait une

(1) M. Laroche, de Duisans, dans le XXXIIe vol. des *Mémo
l'Académie*, actuellement sous presse.

(2) Pour, estant la religion catholique, apostolique et romain
servée à la gloire du Tout-Puissant, remettre ces pays en le
mitive splendeur, repos et tranquillité, selon le désir de S.
gistre aux Résolutions des États d'Artois. Arch. dép.)

difficulté : il fallait, à une époque, où les voyages étaient difficiles, traverser des territoires ennemis, dissimuler son rang, échapper aux embûches dressées contre les hommes influents de provinces qu'enviait le royaume français, sans oser les attaquer. Le délégué des Etats devait, en outre, dans un temps d'agitation, où chaque jour, pour ainsi dire, avait son émeute, se renfermer dans le rôle pacificateur qui lui était tracé, pour n'être, si l'on nous permet cette expression, que le traducteur des besoins et des désirs des Etats de la province.

Pour une semblable mission, l'on ne pouvait faire choix d'un homme plus capable et plus sympathique au pays. Dom Sarrazin était né à Arras. Il était fils de pauvres hôteliers dont on voit encore l'enseigne dans l'ancien verger de l'abbaye, plus connu sous le nom de Grand'Place (1). Entré jeune dans le monas-

(1) Parmi les maisons qui se rapprochent du rempart, on voit encore une enseigne portant ces mots : *Al Caudron*. (Voyez les *Rues d'Arras*, tome II, p. 82.

Comme tous les hommes célèbres, Sarrazin ne pouvait échapper à une pseudo-noblesse. On prétendit qu'il descendait d'une famille ancienne, dont les armoiries étaient d'*hermine à la bande fuzelée d'azur*. Il aurait ainsi des alliances avec la puissante maison d'Ailly. Le Carpentier, *Hist. gén. des Pays-Bas*, ou *Histoire de Cambray et du Cambrésis*, tome I, p. 418. — Toutefois, rien ne prouverait que Sarrazin lui-même n'ait prêté à ce bruit ; on voyait, en effet, dans la chapelle du Prieur au monastère de St-Vaast, une verrière représentant un religieux de l'ordre de St-Benoît portant des armoiries que l'épitaphier du seigneur d'Aubrometz blasonne ainsi : fond et champ d'argent semé de fourrures d'hermine de sable au-dessus et à une bande traversante losangée d'azur. Le même auteur raconte qu'on y lisait : Dominus Sarracenus cœnobii hujus Vedasti quondam prioris *(sic)*, Dominus divus Joannes Baptista et evangelista prolatus et patrono bone voluntate ergo dedit anno quinze cent septente-trois. — Nous n'avons voulu apporter aucun changement à la copie effectivement défectueuse que nous avons entre les mains.

tère, il était parvenu, par son intelligence, par sa prudence et l'entente des affaires, à la plus haute position. Sarrazin, protecteur des lettres, et dont plusieurs biographies nous ont été conservées par les contemporains (1), avait une grande connaissance des hommes. Il fit choix d'un jeune religieux dont il avait apprécié les talents précoces, et Philippe de Caverel, qui devait succéder à dom Sarrazin dans la prélature de St-Vaast, nous a conservé l'intéressant journal que publie l'Académie.

Philippe de Caverel appartenait à une ancienne et illustre famille du comté de St-Pol, de ce territoire dont chaque clo-

(1) Sur Jean Sarrazin, outre Le Carpentier, que nous avons cité, on peut consulter Paquot, *Mém. pour servir à l'Hist. littéraire des Pays-Bas*, t. XVI. p. 194 et suiv; *Locrii chron. Belg.*; *Gallia Ch.*, t. III; p. 55 et 390; *Raissius Belg. ch.*, p. 190, &c.

Une vie de Sarrazin a été publiée à Arras, en 1596; ce vol. assez rare a été décrit par MM. Caron et d'Héricourt dans les *Mémoires de l'Académie d'Arras*, année 1851, p. 243; nous aurons l'occasion d'y revenir, ainsi que sur une publication de M. de Baecker, éditée par la *Société d'Émulation de Bruges*. M. l'abbé Parenty a également publié une biographie de ce pieux archevêque.

Nous croyons inutile de dire que tous les historiens de la ville de Cambrai parlent avec détail de Sarrazin. *Les Archives du Nord de la France*, nouv. série, tome 2, p. 401, ont publié une harangue de cet abbé de St-Vaast. Parmi les manuscrits, nous mentionnerons seulement l'épitaphier de Thurien Lefebvre d'Aubrometz, dont une copie se trouve dans la bibliothèque de M. Godin, archiviste; le nécrologe de St-Vaast, conservé dans les archives de l'évêché, et les *Compilations du père Ignace*, dans la Bibliothèque d'Arras.

Parmi les auteurs les plus violents contre Jean Sarrazin, il suffit de mentionner J.-F. Le Petit, greffier de Béthune, auteur de la *Grande Chronique ancienne et moderne de Hollande*, imp. à Dordrecht en 1600, 2 vol. petit in-folio, t. 2, p. 444; mais cet historien se montre constamment hostile à la religion catholique.

cher rappelle pour ainsi dire une illustration, en s'élevant comme un témoin de pieuse générosité. La famille de Caverel s'était déjà signalée par des services rendus au pays; elle était alliée aux seigneurs de Siracourt, de Rollepot, de Thieulaine, etc. Ses domaines n'étaient point très-vastes, mais outre Maizières, (1) berceau de Philippe de Caverel, elle possédait la terre de Quatre-Vaulx, du moins en partie. On trouve des Caverel à Hesdin; plusieurs furent reçus bourgeois d'Arras, tous ont la réputation d'être nobles. Pierre de Caverel avait épousé Péronne Duprez, veuve du seigneur de Monchaut. Philippe naquit à Maizières le 1er août 1555; ses premières années n'offrent rien de remarquable. On lui fit suivre un cours d'études à St-Pol; à 13 ans, il fut reçu dans le monastère de St-Vaast; à l'âge de quinze ans, on le jugea capable de comprendre la théologie et la philosophie; on l'envoya à Douai, dans ce collége d'Anchin qui, dans nos contrées, a laissé une si grande réputation par la force de ses études et plus encore par les élèves éminents qui en sont sortis (2). Son biographe nous dit que, sous les professeurs les plus habiles, quatre ans lui suffirent pour connaître tous les secrets de ces sciences arides; nous en concluons que déjà Philippe avait cette facilité de conception, cet amour de l'étude, ce développement de l'intelligence qui lui firent mener à exécution tant d'affaires aussi importantes que diverses. Il reçut l'ordre de la prêtrise à Amiens et rentra au monastère de St-Vaast, où il s'exerça à la prédication. Nous reviendrons sur cette partie de la vie de Caverel, lorsque nous aurons à apprécier le mérite littéraire de ses

(1) Arrondissement de Saint-Pol, canton d'Aubigny.

(2) Sur ce collége, fondé en 1566, on peut voir divers travaux imprimés; M. Escalier en a publié une bonne notice historique dans *l'Abbaye d'Anchin*, pag. 271 et suiv.

œuvres ; contentons-nous d'établir, dès maintenant, que dans les manuscrits de la bibliothèque d'Arras on a conservé plusieurs discours qu'il prononça.

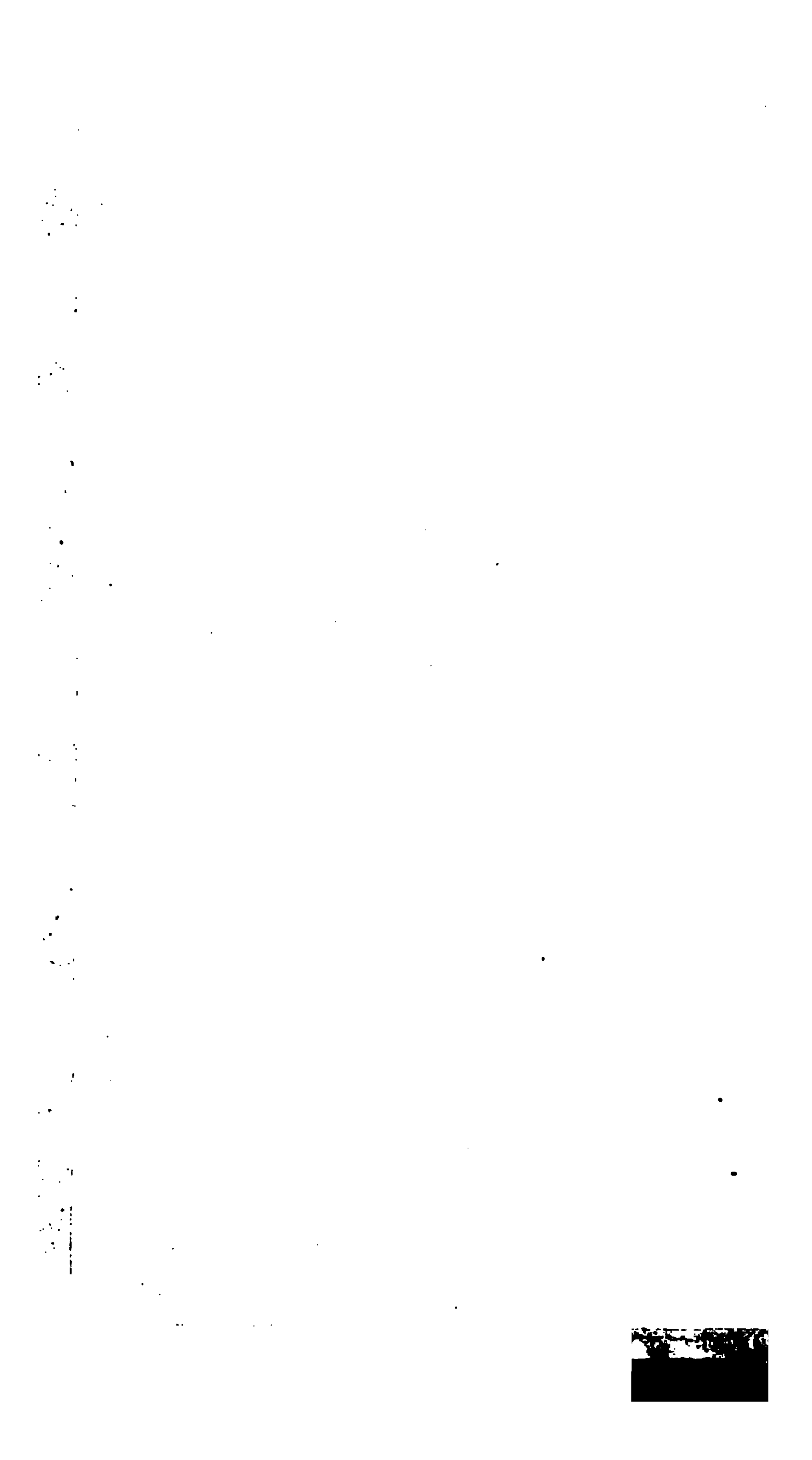
La direction du monastère appartenait alors, ainsi que nous l'avons constaté, à Jean Sarrazin, qui déploya dans les troubles religieux une énergie peu commune, et sut toujours faire respecter son autorité ; il devint l'un des conseillers les plus utiles aux gouverneurs de la province, fut chargé de missions importantes, s'éleva, par son seul mérite et le souvenir de services rendus, aux plus hautes dignités ecclésiastiques et mourut archevêque de Cambrai, abbé de St-Vaast d'Arras, et membre du conseil privé du roi d'Espagne, qui régnait alors sur l'Artois. Avec l'habitude de juger les hommes, Sarrazin sut bientôt apprécier Philippe de Caverel, et pour mieux le connaître, il l'attacha à sa personne en qualité de chapelain ; ces fonctions entraînaient, par suite des rapports intimes, celles de secrétaire privé.

Sur ces entrefaites, les Etats d'Artois donnèrent à Sarrazin la mission d'aller déposer aux pieds du trône la gratitude des habitants pour le traité de réconciliation ; Sarrazin devait d'abord se rendre auprès du prince de Parme et se mettre en rapport avec lui. Il partit d'Arras le 20 février 1582 (v. s.), accompagné, comme le dit le récit de l'ambassade, *d'aulcuns de ses plus familiers parents et amis;* il emmenait avec lui son jeune chapelain qui devait être l'historiographe de cette longue excursion. Le gouverneur-général était à Tournai ; dès que l'on eut reçu les pièces et instructions qui devaient être remises au roi, le départ fut fixé. Sarrazin, comme nous le dit Philippe de Caverel, était revêtu d'un fort accoutrement de chamois, d'une mantille de drap noir, le tout à cause de la rigueur de la saison (le mois de mars commençait à peine) ; il était couvert de bas de

saye et d'une capote de feutre. L'habillement des gens qui composaient la suite de l'abbé était à peu près le même; on n'y avait apporté que les différences nécessitées par le besoin ou le goût particulier. Les voyages étaient chose pénible, les chemins étaient défoncés par l'hiver, les postes mal approvisionnées de chevaux, pauvres bêtes *accraventées*, comme le dit de Caverel; plus d'une fois, ces chevaux mal soutenus par des cavaliers plus habitués à bénir qu'à guider un coursier, firent des chûtes dont l'historien nous a conservé le récit. Mais ce n'est pas ici le lieu d'analyser son œuvre littéraire; elle est assez importante pour faire l'objet d'un travail spécial; nous redirons alors ces fatigues multipliées, ces maigres repas presque impuissans pour soutenir les corps fatigués des voyageurs, ces longs détours pour éviter les pays ennemis. Nous le verrons traversant les provinces bourguignonnes, gravir la chaîne des Alpes, s'embarquer dans un port de l'Italie afin d'arriver d'une manière sinon plus prompte mais plus certaine en Espagne. Ici encore, nouveau retard; le roi visitait le Portugal; l'accueil qu'il leur fit les dédommagea de tant de privations; ce fut grande fête quand ils rentrèrent au monastère (1). Moins hardis qu'un illustre empereur du XVIe siècle, ils n'avaient osé traverser le royaume de France, et étaient revenus par la même route qu'ils avaient suivie au départ.

L'abbaye de St-Vaast venait de faire une acquisition importante. En 1097, Robert, comte de Flandre, que sa piété et sa

(1) Le vendredy tiers jour de aoust 1682, M. le prélat de St-Vaast retourna en ceste ville de son voiaigc d'Espaigne, arch. départ. reg. aux résolutions des Etats d'Artois.



DOCUMENTS CONCERNANT L'ARTOIS,

Publiés

PAR L'ACADÉMIE D'ARRAS.

N° 3.

de Caverel pour rédiger un ouvrage digne de lui. Quoi qu'il en soit, ce manuscrit est utilement consulté, non-seulement par les personnes qui veulent connaître le monastère de St-Vaast, mais il présente de précieux renseignements pour l'histoire religieuse et civile de la province.

L'Abbaye de St-Vaast avait d'autres prévôtés, parmi lesquelles l'une des plus importantes était celle de Haspre en Hainaut (1), mais par suite des troubles religieux, des difficultés s'étaient élevées avec les Etats de la province. Aussitôt Philippe de Caverel fut envoyé à Mons ; il défendit éloquemment la cause qui lui était confiée et donna une nouvelle preuve de sa haute capacité (2). A son retour, c'est-à-dire en 1590, il reçut la dignité de grand prévôt de l'abbaye.

Cette charge était la première après celle d'abbé. On comprend son importance en présence des rouages si compliqués du monastère. Conseiller du roi d'Espagne, exerçant dans les Etats d'Artois, ainsi que dans toutes les réunions provinciales une grande influence, l'abbé de St-Vaast était donc un homme public dans toute l'acception de ce mot. Il laissait au grand-prévôt l'administration du monastère, le détail de l'intérieur. De Caverel se mit courageusement à l'œuvre ; il étudia avec soin la comptabilité ; en multipliant les divisions des comptes, il en rendit la surveillance plus facile, les erreurs moins fréquentes. Sarrazin continuait à lui montrer la même confiance ;

(1) Sur cette Prévôté, voy. Necrol. Vedast.

(2) Nous avons en vain cherché, dans les riches archives du Hainaut, à Mons, des documents qui aient rapport à la négociation de Philippe de Caverel. M. Lacroix, archiviste, aussi instruit que complaisant, a constaté une lacune qui existait dans le registre aux résolutions des Etats du Hainaut.

il en fit, selon l'expression du Nécrologe de St-Vaast, son *Socius*. Chargé de la visite des monastères de l'ordre de St-Benoît dans les provinces belges, il s'adjoignit le jeune prévôt qui apporta dans ces fonctions l'activité dont il avait déjà donné tant de preuves. A Lille, il rencontra un chanoine instruit Van Der Haer (1), qui nous a laissé des ouvrages estimés et une histoire très-recherchée des châtelains de cette ville. Sélon les usages de cette époque, il eut avec lui une discussion publique. Van Der Haer prétendait que dans la primitive église, les chrétiens s'abstenaient de viande et de vin. Philippe de Caverel soutenait le contraire. Nous n'avons pas à examiner ici cette question ; nous ne croyons pas non plus devoir arrêter l'attention de nos collègues sur ces débats littéraires où chacun des deux rivaux fit preuve d'une large érudition ; nous avons seulement voulu montrer que le talent de Philippe de Caverel était si étendu, que simultanément il prêchait la discipline ecclésiastique dans la visite des monastères et qu'il entreprenait une discussion dans laquelle la finesse de l'esprit devait jouer le plus grand rôle.

Sarrazin avait, par son propre mérite, par l'intelligence de son secrétaire, une influence très-grande. Si les troubles religieux étaient apaisés, il n'en fallait pas moins à la tête des

(1) Florent Van Der Haer, né à Louvain vers 1547, docteur en médecine, et plus tard professeur de Théologie et chanoine trésorier de St-Pierre de Lille, mourut au mois de février 1634. Parmi ses principaux ouvrages, nous citerons 1° *De initiis tumultuum Belgicorum*. Douai 1587 ; 2° *Antiquitatum liturgicarum arcana*, Douai 1605 ; 3° *Les Chastelains de Lille, etc.*, premier livre imprimé à Lille en 1611, et reconnu comme tel jusqu'à la découverte que nous avons faite récemment.

diocèses des hommes connus par leur fermeté en même temps que par leur prudence. Peut-être à aucune autre époque les circonstances n'avaient été plus difficiles. Sarrazin, promu à l'archevêché de Cambrai (1), laissa à Caverel l'administration de l'abbaye de St-Vaast. N'avait-il pas dans son grand-prévôt un homme dont il connaissait depuis longtemps les talents administratifs, qui s'était concilié l'affection générale et dont les hautes capacités ne le cédaient qu'à son dévouement à l'archevêque. D'une ligne de l'éloge fait dans le Nécrologe de St-Vaast, on pourrait peut-être conclure que le prévôt de ce monastère ne resta point étranger à l'administration du diocèse de Cambrai ; mais si l'on ne peut mettre en doute l'attachement que Caverel portait à l'archevêque, on n'a malheureusement aucun acte qui permette de déterminer dans quelle proportion son aide puissante se fit sentir.

Enfin Sarrazin mourut, plus accablé par les nombreuses missions qu'il avait remplies que par la débilité de l'âge, car il n'avait que 63 ans. Tous les yeux se portèrent sur Philippe de Caverel, son fidèle auxiliaire ; mais il était encore bien jeune pour être placé à la tête d'un monastère qui, à juste titre, était regardé comme le premier de l'Artois. Les suffrages des religieux lui assurèrent la majorité. Nous devons cependant reconnaître que parmi eux se forma un parti d'opposition. Il choisit pour chef Nouvion, religieux déjà avancé en âge ; mais le roi d'Espagne, qui avait apprécié Philippe de Caverel dès sa jeunesse, n'apporta aucune hésitation et lui assura la libre administration du monastère (2). Jamais nomination ne fut mieux

(1) Il succédait à Louis de Berlaymont.

(2) On lit dans l'épitaphier du seigneur d'Aubrometz que de Nouvion conçut un violent chagrin de ce qu'il regardait comme une injustice et qu'il en devint fou.

justifiée. Il est vrai qu'on avait pour garants de la conduite, que tiendrait Philippe de Caverel, sa vive piété, ses sentiments charitables, son amour de l'étude et l'estime toute particulière qu'en faisait Sarrazin. Pendant la durée de ses fonctions de grand-prieur, il avait écrit un traité sur les miracles de Saint-Vaast, un autre sur les règles canoniques de l'ordre de St-Benoît. Comprenant que la vie de Sarrazin appartenait à l'histoire, il en avait recueilli les documents avec toute l'affection d'un disciple pour le maître. Lorsque l'archevêque de Cambrai traça ses dernières volontés, il voulut avoir près de lui le religieux qui pendant si longtemps lui avait servi de fidèle secrétaire. Le travail avait blanchi ses cheveux, quoiqu'il n'eût guère plus de 40 ans; mais on devinait dans l'éclat de son regard toute la force de sa pensée.

Les grands prélats se reconnaissent à l'embellissement de leurs églises. Ainsi que le remarque un auteur contemporain, les améliorations que fit Caverel dans son monastère auraient suffi à la vie d'un abbé moins zélé et moins actif. Nous les indiquerons sommairement, car la reconstruction de cette abbaye, au siècle dernier, ne leur donne plus que l'intérêt du souvenir et le témoignage de la piété du constructeur. Caverel fit rétablir le cloître du couvent, ainsi que le quartier abbatial. Ce dernier non-seulement menaçait ruine, mais il n'était plus en rapport avec la richesse et la puissance du monastère. Dans l'église, des grilles fermèrent les chapelles qui rayonnaient autour du chœur; trois nouvelles en pierres blanches furent construites du côté de la trésorerie. La charpente du chœur reposait sur des supports de bois; d'habiles artistes furent appelés; on les sculpta et ces stalles élégantes retracèrent des scènes du Nouveau-Testament. Les soubassements des fenêtres

étaient minés par l'eau ; on les rétablit avec des matériaux neufs. L'église conventuelle avait, comme tous les grands monuments, de magnifiques vitraux, mais ils avaient souffert des violences de l'ouragan et plus encore sans doute des agitations populaires, si nombreuses à cette époque de troubles religieux. Que de fois, cédant à de pernicieux conseils, la classe ouvrière avait couru à cette abbaye où elle était toujours sûre d'avoir des secours ! L'entrée était forcée, les greniers pillés; puis, comme pour montrer sa démence, l'élément révolutionnaire détruisait, renversait, sans avoir même pour excuse l'espoir d'en tirer profit. C'était ainsi que les révolutions se faisaient au XVI[e] siècle. Philippe de Caverel fit réparer avec soin les verrières (1) ; il en plaça de nouvellès et compléta par ce travail l'œuvre de ses prédécesseurs.

Sarrazin était inhumé dans l'église abbatiale de St-Vaast. Caverel voulut que le monument élevé à sa mémoire fût digne de l'éclat qui s'attachait à son nom ; il rédigea une épitaphe latine dans laquelle il résuma la vie de son prédécesseur ainsi que ses nombreuses missions, les services rendus à la religion et aux princes légitimes. Cette inscription ainsi que le mausolée

(1) Il serait difficile et peut-être trop long d'énumérer ici les vitraux de l'ancienne église de St-Vaast; cependant ce travail ne manquerait point d'intérêt ; pour justifier ce que nous avons dit de l'esprit destructeur qui animait les révolutionnaires aux siècles derniers, il suffira d'établir qu'une verrière en grisaille, donnée en 1563, par un religieux nommé Robert de La Fosse, dut être rétablie. (Epitaphier précité de d'Aubrometz.) Ce vitrail représentait la reine de Saba et son entrevue avec Salomon. D'après un auteur contemporain, le seigneur d'Aubrometz, les verrières retraçaient des scènes tirées de l'ancien ainsi que du nouveau Testament et représentaient les douze Apôtres.



érigé à Sarrazin resta dans l'église jusqu'à la fin du siècle dernier, c'est-à-dire jusqu'au moment où les religieux élevèrent le vaste édifice qui sert maintenant de cathédrale au diocèse d'Arras.

L'église de Mézières fut aussi l'objet de la libéralité de Caverel; il y fit des restaurations si importantes qu'elles équivalaient à une reconstruction.

A côté du culte proprement dit, la foi manifestée par l'érection des temples et des chapelles, le zèle du pasteur se signale par sa fermeté à maintenir la discipline et à la faire respecter. Nous avons déjà constaté avec quel soin Caverel, grand prévôt, avait étudié les règles de l'ordre de St-Benoît, les mesures qu'il avait prises pour en rendre l'observance plus facile sans s'éloigner de l'esprit du fondateur. Il ne pouvait, dans les fonctions importantes qui lui étaient confiées, se départir de sa ligne de conduite; les biographes rappellent avec quelle fidélité il savait faire observer les mesures disciplinaires, mais ils disent aussi avec quelle mansuétude, quelle douceur il encourageait les faibles, dissipait leurs doutes, entraînait tous ses religieux à suivre son exemple, à partager leur temps entre la prière et le travail. Si dès le début on était intimidé de son air austère, de sa physionomie ascétique, on voyait dans ses yeux une grande bonté, une indulgence tendre qui provoquaient les confidences. Caverel consacrait une large partie de ses loisirs à des conversations avec les jeunes religieux, et il assurait ainsi à la religion et à la science des disciples dévoués.

Les idées pieuses, les grandes pensées, naissent rarement spontanément; l'enfant a besoin de s'y préparer par le conseil des maîtres à qui l'on confie sa jeunesse. Telle vocation en effet se sent pour ainsi dire dévoilée sur les bancs du collége; il importe

donc de veiller avec soin aux écoles qui sont l'avenir et l'espoir du pays. Par une délibération de 1570, le corps échevinal avait décidé l'établissement à Arras d'un collége ; il y fut aidé puissamment par les religieux de St-Vaast, et la direction de cette institution fut successivement confiée aux Meyer, dont le nom est resté si cher aux personnes qui s'occupent d'études historiques. Mais l'âge avait affaibli le zèle du directeur ; peut-être même au milieu de la fermentation générale éprouvait-il quelques difficultés à trouver des disciples pour le seconder. Depuis un demi-siècle un nouvel ordre religieux avait paru. L'un des plus brillants officiers de l'armée espagnole, cloué par une blessure sur son lit de douleur, avait mûrement réfléchi, et Dieu, dont les desseins sont impénétrables, lui avait inspiré la noble mission d'être un réformateur, de fonder, sous le nom de disciples de Jésus, un ordre qui, mêlé aux agitations du siècle, prendrait la défense de tous les intérêts religieux, et tour à tour se verrait proscrit ou rappelé par l'affection des familles.

A cette époque on avait permis aux jésuites d'enseigner, et la population religieuse de la ville d'Arras, désirait les voir à la tête de leur collége ; des legs importants avaient eu lieu ; le magistrat crut devoir prendre en considération des demandes si nombreuses. On résolut que les jésuites seraient appelés à Arras ; mais lorsque ce projet dut être mis à exécution, il fut démontré que l'on avait plutôt consulté l'affection, que l'on ne s'était préoccupé des voies et moyens d'exécution. Philippe de Caverel, par la sagesse de son administration, s'était procuré des réserves abondantes ; il les offrit généreusement aux habitants de la ville. Alors l'élan fut donné; le magistrat prit la résolution de vendre l'ancien collége et d'employer les fonds qui en proviendraient à l'acquisition d'un vaste terrain situé sur la paroisse St.-Etienne. Philippe de Caverel,



voulant que dès le début cet établissement eût un grand développement, acheta plus de trente maisons qu'il y annexa ; on prétend même que sa libéralité dépassa soixante maisons. Une lutte s'engage entre la bourgeoisie et l'abbé de St-Vaast à qui s'imposera le plus de sacrifices. Trois vastes et larges bâtiments permettent à la jeunesse de recevoir une instruction variée, en même temps que des préaux étendus laissent toute liberté à leurs jeux. L'abbé de St-Vaast se charge plus spécialement des constructions religieuses : il élève l'église qu'il place sous le vocable de St-Philippe, il en fait l'un des plus beaux monuments de la ville, meuble ses trois nefs d'un buffet d'orgues, puis, lorsque les travaux sont terminés, 17 septembre 1617, tous les religieux de St-Vaast réunis, signent un acte par lequel ils abandonnent le périmètre sur lequel sont élevées les constructions, et y joignent une somme de 40,000 florins ; les donateurs n'imposent aux jésuites d'autres conditions que d'enseigner les belles-lettres et de se livrer à la prédication ; quant à eux, d'après leur déclaration, ils n'ont d'autre but que la gloire de Dieu, le salut des âmes et la splendeur de la ville d'Arras (1). Là ne s'arrête pas la libéralité de Philippe de Caverel ; il sait que, pour la jeunesse, l'exercice doit être uni au travail : un vaste terrain situé à Anzin,

(1) Sur le collége d'Arras voyez 2 volumes intitulés : *Recueil abrégé de ce qui s'est passé en France, en Artois et en Flandre, relativement à la suppression des jésuites.* — Cette précieuse collection se trouve dans la bibliothèque de M. A. Godin. — Voyez également l'abbé Proyart : *Mémoire sur l'enseignement de la ville d'Arras jusqu'à nos jours ;* ce travail, couronné par l'Académie d'Arras, a été imprimé dans ses Mémoires, tome 24, page 63 à 168.

On peut encore consulter notre ouvrage sur les rues d'Arras, tome 1er, page 154.

c'est-à-dire à une distance rapprochée de la ville, permettra aux élèves, ainsi qu'à leurs maîtres, de se reposer de leurs études, de rendre par ce contact leurs rapports plus sympathiques, de retrouver l'énergie nécessaire pour reprendre leurs occupations. Une autre fois, Caverel fait don aux jésuites d'une somme de 10,000 liv.; enfin un relevé dressé par un auteur dont on ne peut suspecter la bonne foi, prouve que l'établissement des jésuites à Arras et leur collége coûta aux religieux, sous l'administration de Philippe de Caverel, onze cent mille livres, somme énorme, surtout si l'on considère qu'à cette époque la journée de l'ouvrier ne s'élevait qu'à trois sous. Nous retrouvons une nouvelle preuve de la sympathie de Caverel pour le collége d'Arras dans son testament.

Son inépuisable charité n'avait pu se renfermer dans les limites de la capitale de l'Artois. Un établissement qui, pendant plusieurs siècles, fut le plus vaste collége de cette ville académique, avait été par ses soins établi à Douai. Caverel avait fondé l'enseignement sur des bases larges, nommé de nombreux professeurs, élevé d'importantes constructions, assuré, en un mot, de la manière la plus forte, l'avenir du collége de St-Vaast; et cependant, lorsqu'encore dans la plénitude de la force morale, ayant à choisir entre ses affections, il veut exprimer ses dernières volontés, c'est à l'égard des jésuites d'Arras qu'il se montre plus libéral. Prévoyant même des difficultés, il veut que si les deux établissements ne peuvent pas marcher concurremment, la maison d'Arras soit aidée par les revenus du collége de St-Vaast à Douai, quand bien même il faudrait temporairement diminuer le nombre des bourses. Une longue série de guerres n'avait pu affaiblir l'importance de ces établissements; les religieux à qui Philippe de Caverel en avait confié la direction, avaient dû se retirer; et cependant, malgré les

crises passagères, ces maisons étaient encore prospères; mais la violente révolution qui marqua d'une manière si terrible la fin du siècle dernier, bouleversa même l'emplacement où elles étaient élevées, et l'on ne retrouve plus la trace de ces larges et importantes fondations. Philippe de Caverel, par ses libéralités, forma le collége de La Bassée; il y dépensa cinquante mille écus d'or, et mit à sa tête des moines de l'ordre de St.-Augustin, qui surent le rendre florissant. Ces exemples montrent quel dévouement il portait à l'enseignement. Nous pourrions en donner d'autres marques, si les faits que nous venons de prouver avaient besoin d'un corollaire.

Philippe de Caverel ne négligeait aucun moyen de venir au secours des pauvres; les registres municipaux nous en fourniraient la preuve. Chaque fois qu'on fit un appel désintéressé à sa charité, il y répondit avec cette grandeur et cette générosité qui paraissent être la base de son caractère. Ses biographes disent qu'il serait difficile d'apprécier l'importance de ses aumônes privées. Il portait la même affection à ces ordres mendiants qui, se séparant du monde, vivent dans une sainte imprévoyance, comme une permanente protestation contre les attachements trop matériels et le luxe sans cesse grandissant. Parmi ces ordres, celui qui reçut les marques les plus nombreuses de sa libéralité était placé, du nom de sa fondatrice, sous le vocable de Ste-Claire. N'est-ce pas en effet celui qui, pour la ville d'Arras, présente les oppositions les plus diverses; une jeune fille issue d'une famille que recommandaient la vertu, la noblesse et la fortune, sacrifie les nombreux avantages que lui présente le monde, s'entoure de quelques filles pauvres, n'a d'autres garanties d'avenir que sa confiance en Dieu et son désintéressement; elle accepte la règle de St-

Benoît et la rend plus sévère encore. C'est un descendant de la puissante famille de Saveuse qui introduit cet ordre à Arras; la direction en est confiée à Claire de Longueval, de l'illustre maison des comtes de Bucquoy, et le renoncement de ces pieuses filles est tel, qu'un siècle plus tard, elles n'ont pas les ressources nécessaires pour reconstruire le modeste oratoire où elles vont offrir à Dieu leurs souffrances.

Philippe de Caverel vient non-seulement au secours des Clarisses d'Arras, mais de celles d'Hesdin; il leur procure le seul luxe qu'elles aient envié : un oratoire où l'œil ne soit plus attristé par la misère ou la ruine des murailles. Nous ne suivrons pas Philippe dans ses abondantes générosités envers les maisons religieuses ; nous devrions les signaler lors de la fondation de l'hospice de Ste-Agnès à Arras, des Dames de la Paix de la même ville, des Annonciades, de Béthune, et des Dames de la Paix du St-Esprit qui reçurent 4,000 liv. pour faciliter leur premier établissement.

Cette piété ardente dont Philippe de Caverel a donné tant de preuves n'excluait pas une fermeté que l'on ne pouvait briser lorsqu'elle était fondée sur le droit. Il était rare que des difficultés ne s'élevassent point entre le clergé régulier et l'autorité épiscopale. Le siége d'Arras était occupé par Herman Ottemberg, prélat très pieux et très éclairé, mais qui, depuis sa jeunesse, avait vécu parmi le clergé séculier. Il avait été chanoine de Cologne, prévôt de l'église de St-Censibert dans la même ville, et de St-Pierre de Mayence. Peut-être comptait-il sur ses nombreuses relations à Rome où il avait le titre d'auditeur de Rote, et où il avait rempli plusieurs missions pour les archiducs. Quoi qu'il en soit, un différend survint en 1612, entre l'évêque d'Arras et l'abbé de St-Vaast. Guillaume Loemel,

abbé de St-Bertin, procéda, dans l'abbaye royale d'Arras, à la bénédiction de quatre pierres d'autel, attendu, dit l'annaliste si exact de St-Bertin, souvent cité par M. de Laplane, les difficultés existantes entre Philippe de Caverel et Herman Ottemberg, évêque d'Arras (1).

Il était donné à l'abbé de St-Vaast d'intervenir à St-Bertin dans des conditions plus graves. Il s'y rendait souvent comme visiteur de l'ordre de St-Benoît dans les provinces belges; il avait reçu le dernier soupir de Nicolas Mainfroy, enlevé à l'abbaye de St-Bertin dans toute la force de l'âge; il n'avait que 42 ans. Caverel lui avait donné les dernières consolations de la religion, et il avait fait célébrer dans son église des offices religieux dans lesquels il avait déployé la plus grande pompe; les entrailles de Mainfroy furent déposées dans l'église abbatiale d'Arras. En présence de l'évêque de St-Omer, de Regnault de France, président du Conseil d'Artois, il avait assisté aux élections qui avaient confié, le 31 mai 1611, la direction du monastère de St-Bertin à ce Guillaume Loemel dont nous venons de parler, et devait encore présider au choix de son successeur, en 1623. C'est sous l'administration de Philippe Gillocq, tel est son nom, qu'eurent lieu ces divisions dans lesquelles, malgré son grand âge, Philippe de Caverel montra une prudence et une énergie qui prévinrent de plus grands désordres. Gillocq voulait que son monastère embrassât les constitutions particulières de la congrégation de St-Maur. On reprochait à cet abbé d'être vif et ardent, de n'écouter aucun conseil, de vouloir

(1) Le beau et savant travail de M. de Laplane a été couronné par l'Institut de France; la citation que nous venons de lui emprunter est tiré du 2e volume, page 229.

triompher par la ruse, et sa proposition fut ajournée. Il obtint au mois d'avril 1635 que vingt-trois religieux adresseraient une demande à Philippe de Caverel, président de la congrégation, pour obtenir cette autorisation (1). Le monastère s'en émut, il y eut de nouvelles réclamations. L'abbé de St-Vaast étudia cette affaire; il ordonna d'abord qu'on ne fît aucun changement à l'office romain, ni à la tonsure. Sa voix ne fut pas écoutée; il dut, mais en vain, renoncer à la conciliation. Des religieux furent incarcérés, d'autres furent exilés, et Philippe de Caverel mourut avant d'avoir mis fin à ces tristes débats. Chaque parti toutefois rendit justice à sa modération et à son esprit de charité.

L'administration du vaste monastère de St-Vaast, le soin des affaires publiques, le dévouement aux pauvres, le développement de l'enseignement ne suffisaient pas à absorber l'ardente activité de Philippe de Caverel. Le trésor de l'abbaye renfermait de nombreuses et précieuses reliques; mais, par suite des guerres dont la province avait été le théâtre, des charges multipliées que les religieux avaient dû s'imposer, elles avaient été laissées, si non dans l'oubli, du moins elles avaient paru négligées, et les prédécesseurs de Caverel n'avaient point apporté de nouveaux embellissements aux châsses qui les renfermaient. Le pieux religieux résolut de faire cesser cet état de choses; il procéda à la reconnaissance des reliques. Il y a quelques mois, le prélat, qui dirige avec une si haute sagesse les vastes diocèses

(1) Toutes les pièces relatives à ces difficultés ont été publiées dans les archives historiques du Nord de la France, tom IV, page 306. On peut en voir une analyse très complète dans le 2e volume des abbés de St-Bertin, page 266, etc.



d'Arras, de Boulogne et de St-Omer, eut les mêmes préoccupations. Les anciennes châsses furent ouvertes sous la surveillance d'ecclésiastiques éclairés, et l'on retrouva les actes de Philippe de Caverel.

Nous regrettons de ne pouvoir ici reproduire les précieux témoignages de la piété de l'abbé dont nous résumons la vie; mais notre notice serait incomplète si nous ne les indiquions. Le trésor des reliques d'Arras renferme une partie du chef de saint Jacques-le-Majeur; cette précieuse dépouille fut rapportée par Charles-le-Chauve. Nous n'avons pas à en faire l'historique qui a été dernièrement retracé à la commission des Antiquités départementales par notre honorable et savant collègue, M. l'abbé Van Drival, dont le travail sera lu et consulté avec fruit par toutes les personnes qui s'occupent d'agiographie. Nous ne reproduirons pas non plus les démêlés qui eurent lieu entre l'église d'Aire et l'abbaye de St-Vaast, démêlés auxquels mit fin l'énergie des religieux (1).

Dans la châsse ouverte dernièrement on retrouva un acte en parchemin plié en plusieurs doubles; son état de conservation en rendait la lecture presque impossible; il fut collé sur du papier fort. Le cyanure de potassium et l'acide chlorydrique étendu d'eau firent reparaître l'écriture, et l'on put reconnaître l'acte par lequel Philippe de Caverel assurait l'authenticité de la relique.

Parmi les religieux de l'abbaye qui laissèrent une grande réputation de sainteté, nous devons citer saint Hadulphe, fils de

(1) Sur le chef de St-Jacques voyez l'abbé Van Drival, *Bulletin des Antiquités Départementales*, tome 1, et *Trésor Sacré des Reliques de la Cathédrale d'Arras*, 2e livraison.— Voyez aussi M. Tailliar, *Mémoires de l'Académie d'Arras*, tome XXXII.

saint Ranulphe, dont le tombeau est conservé dans l'église de Thélus, canton de Vimy. Élevé dans l'abbaye, il parvint par sa piété et son intelligence aux rangs les plus honorables, et on lui confia la direction du monastère. A la même époque (1602), Philippe de Caverel procéda à la reconnaissance des reliques de ces deux saints, reliques qui presque entières appartenaient au monastère. Elles ont échappé à la révolution du siècle dernier, et forment encore maintenant l'un des plus beaux ornements du trésor de la cathédrale. Si l'on sait peu de choses de saint Ranulphe, son fils fut non-seulement abbé de St-Vaast mais il eut la direction des siéges de Cambrai et d'Arras, alors réunis. Caverel apporta à la reconnaissance de ces précieuses reliques la plus grande prudence; des religieux signèrent le procès-verbal, et parmi eux on doit citer trois membres de cette illustre famille des Doresmieulx, dont l'éclat de la piété et des vertus privées ne le cède qu'aux services qu'elle a rendus aux sciences historiques. Il serait à désirer que l'Académie d'Arras autorisât la publication de cet acte important qui, du reste a été mentionné dans la collection du Gallia Chra. La charte signée Philippe, abbé de St-Vaast, s'est retrouvée dans la châsse de St-Ranulphe avec un acte plus ancien portant la date de 1188.

M. l'abbé Van Drival, qui a fait une étude complète des reliques du diocèse d'Arras, a bien voulu nous donner communication des notes suivantes :

« Nous avons encore aujourd'hui trois autres pièces authen
» tiques et originales de Philippe de Caverel, concernant les
» grandes reliques de St-Vaast, et faisant partie du trésor de
» la Cathédrale actuelle. L'une, qui a été sauvée à force de
» soins et à l'aide de précautions infinies, est relative au che

» de St-Léger. Elle est du 27 mars 1602, année de la visite » générale des reliques faite par le vigilant abbé. Elle est ré- » digée avec cette clarté et cette propriété d'expressions qui » montrent l'homme supérieur et exact dans l'accomplissement » de tous les plus petits détails des devoirs de sa charge. La » seconde est du 14 juillet 1606 : elle constate et décrit la » déposition du corps de St-Hadulphe, moins le chef, dans » une châsse nouvelle ; elle respire un vif sentiment de piété et » elle est rédigée en présence d'un grand nombre de témoins, » tous repris dans l'acte, et dont plusieurs noms sont histo- » riques, Alphonse Doresmieulx, par exemple, et Guillaume » Gazet. La troisième est du 21 février 1623 : elle constate la » déposition, dans une nouvelle châsse, du corps de St-Ra- » nulphe, martyr. Elle mentionne le pontificat de Grégoire XV, » l'empire de Ferdinand II, la royauté de Philippe IV, la gou- » vernance d'Isabelle. Toutes ces pièces sont relevées avec le » plus grand soin et vont être publiées dans le *Trésor de la* » *Cathédrale d'Arras*.

» Nous trouvons encore une preuve du zèle intelligent de » Philippe de Caverel dans la transcription qu'il faisait faire » des anciens actes devenus difficiles à lire ou mal conservés ; » nous avons retrouvé une de ces copies constatées conformes, » en lettres magnifiques, sur parchemin très fort. Elle fut faite » en 1602 et elle reproduit un acte très important de 1188, avec » dépôt de l'acte original à côté de la copie. Heureusement, » nous avons aujourd'hui l'un et l'autre ; cet acte est relatif à » St-Ranulphe et il renferme des détails historiques précieux » pour la ville d'Arras, ainsi qu'une inscription en vers latins à » la fois hexamètres et rimés. »

Les exemples que nous venons de rapporter ne suffisent-ils

pas pour montrer la piété, la charité de Philippe de Caverel, ainsi que la sympathie qu'il montra à tous les ordres religieux, surtout à ceux dont la règle était la plus sévère ?

L'abbé de St-Vaast, par ses fonctions même, était appelé à exercer une grande influence sur les États d'Artois ; dans un rapport, qui sera sans contredit l'une des plus intéressantes publications de l'Académie, on a fait le résumé des services que cette institution a rendus à la province en même temps que l'on constatait le degré d'énergie auquel, dans les circonstances difficiles, elle avait su s'élever. Philippe de Caverel, visiteur de toutes les maisons de l'ordre de St-Benoît dans les provinces belges, employant à faire le bien, à moraliser et à instruire, les vastes ressources dont il avait la disposition, et qu'il savait encore augmenter par une administration aussi prudente qu'éclairée, Philippe, disons-nous, avait une grande autorité dans ces Etats ; ils étaient en effet inspirés par la fidélité à la foi religieuse et politique, la grandeur de la province et le désintéressement le plus complet. Le dépouillement des registres aux délibérations ramène souvent le nom de Philippe de Caverel ; des missions lui furent confiées, et presque constamment il était député ordinaire, c'est-à-dire chargé de l'administration des intérêts provinciaux pendant l'intervalle qui s'écoulait entre les sessions annuelles.

Nous avons montré Philippe de Caverel dévoué à l'étude dès sa jeunesse, et plus tard protecteur de l'enseignement qu'il encouragea par ses nombreuses libéralités ; nous l'avons vu simple religieux se livrer à la méditation, consacrer aux recherches sur la règle de St-Benoît ces nuits dont la jeunesse ardente double pour ainsi dire la longueur avec son insatiable avidité d'apprendre ; les archives nous l'ont montré adminis-

trateur habile, chargé de missions répétées; des ruines prouvent encore ses nombreuses libéralités aux maisons religieuses. Nous avons réservé pour une étude spéciale l'appréciation de ses écrits, l'analyse de son ambassade en Espagne, la protection qu'il accorda aux savants du seizième siècle, l'heureuse influence qu'il exerça sur le mouvement intellectuel de cette époque. Il ne nous reste plus qu'à raconter quelle fut sa mort et quel deuil elle excita.

Caverel était plus qu'octogénaire lorsque, en 1636, les Etats d'Artois firent un nouvel appel à son dévouement. Au gouvernement calme et paternel des archiducs Albert et Isabelle avait succédé celui des rois d'Espagne. Les circonstances étaient difficiles; la politique de Richelieu avait calmé les désordres intérieurs de la France réunie dans un faisceau dont le roi était le couronnement. L'Espagne, sans mettre en doute la fidélité des provinces belges dont elle avait eu tant de preuves, voulait, ne fût-ce que pour appuyer leur milice, faire pénétrer dans le pays ces vieilles bandes espagnoles qui, après avoir conquis tant de lauriers, surent encore illustrer les défaites de Rocroy et de Lens. C'était une lourde charge à cette époque que le logement des gens de guerre, de ces hommes qu'on n'avait point encore assouplis aux lois de la discipline. Des plaintes s'élevèrent de toutes parts dans l'Artois ; les Etats s'en firent l'écho : le gouverneur général de la province et Philippe de Caverel furent envoyés auprès de l'Infant d'Espagne, alors gouverneur des provinces belges. Ils en reçurent un accueil aussi dur que glacial. Oubliant les traités acceptés par le roi, les engagements solennels pris aux pieds des autels, les agitations récentes encore qui avaient enlevé à l'Espagne une si large part de ses domaines du Nord, le prince se borna à répondre :

« Vos âmes sont à Dieu, votre cœur, votre vie, n'appartiennen qu'au roi. » Le duc d'Arschot, gouverneur de la province, fu disgrâcié ; quant à l'abbé de St-Vaast il était protégé pa l'affection du souverain qui, depuis longtemps, l'avait apprécié par l'éclat des vertus dont il avait donné l'exemple, par l'affec-tion de cette ville d'Arras alors si puissante et qui était l'un de premiers boulevards que l'Espagne devait opposer aux envahis-sements de la France. Caverel ressentit toutefois une si vive douleu de l'affront qui avait été fait aux députés de l'Artois, qu'il e contracta une maladie, et quatre jours après, le 1er décembr 1636, les religieux priaient près de son cadavre.

Les secours de la médecine ne lui avaient pas fait défaut ; i avait près de lui le célèbre Chifflet (1), qui donnait ses soin au cardinal Infant d'Espagne, connu par sa piété éclairée, sa vast érudition, et un autre médecin dont le nom ne nous a point ét conservé, mais qui n'avait pas cru déroger à sa noblesse en embras sant cette profession (2), ainsi que Pierre Lenglart, le plus célèbr des praticiens d'Arras à cette époque (3). Par suite de ses voyages

(1) Jean-Jacques Chifflet est trop connu par ses nombreux travau pour que nous pensions devoir rappeler sa biographie. Ceux qui vou dront connaître ses ouvrages en trouveront la liste presque complèt dans le P. Nicéron : Mémoires pour servir à l'histoire des homme illustres de la république des lettres, t. XXV. M. Weiss lui a consacr une notice assez étendue dans la biographie universelle dite de Michaud

(2) Épitaphier précité du seigneur d'Aubrometz.

(3) Pierre Lenglart mourut de la peste le 26 avril 1637 et fut en terré dans le cimetière des Dominicains ; il portait des armoiries qu nous a conservées le seigneur d'Aubrometz dans son épitaphier ; c spirituel critique l'appelle *sage apothicaire et rentier tout ensemble*, mai on sait que l'on ne doit point accepter comme sérieuses toutes le plaisanteries qui viennent de cette source.

de ses nombreux travaux, de ses fatigues de diverses espèces. Caverel était sujet à des accès de goutte ; on le soumit à un traitement énergique, mais nous l'avons dit, le moral surtout était atteint ; il voyait avec peine qu'on s'aliénait cette province d'Artois, l'un des beaux fleurons des provinces septentrionales de l'Espagne : pour la science, il n'était souffrant que d'une fièvre légère ; pour l'histoire la douleur le consuma.

Rarement un éclat plus grand fut donné à une cérémonie funèbre. Philippe de Caverel était revêtu de ses ornements pontificaux : l'abbé de St-Vaast avait le droit de porter la crosse, la mitre et les autres insignes qui constituent maintenant les insignes réservées à l'épiscopat. Il fut pendant trois jours exposé dans une des chapelles qui rayonnaient autour de l'église. Les nombreux établissements religieux qu'il avait fondés ou restaurés se disputaient l'honneur de conserver une partie de ses restes mortels : les jésuites eurent les entrailles ; huit jeunes religieux vinrent les chercher en grande pompe et les portèrent sur leurs épaules. Quant au corps proprement dit, il ne pouvait être abandonné par les religieux à qui, pendant si longtemps, Caverel avait prodigué ses conseils et ses exemples. Trois abbés ayant tous le droit de porter la crosse et la mitre présidèrent à la cérémonie : c'étaient François Doresmieulx, abbé de St-Eloy, aussi connu par la sainteté de sa vie que par l'érudition de ses écrits historiques, Jean Pallyart de Marœuil et Jacques Lemaire, de la puissante abbaye de Cercamp. Derrière eux marchaient le gouverneur de la province, celui de la ville d'Arras, la députation du Conseil d'Artois, la gouvernance toute entière, les parents du défunt, parmi lesquels se trouvait Jean de Caverel, qui plus tard devint abbé de Gembloux. La foule était immense et son recueillement était un témoignage du deuil général.

Philippe de Caverel fut enterré dans l'église de l'abba
mais lorsque les religieux crurent devoir élever un nouv
monument, ils tinrent à conserver les ossements de ceux q
regardaient comme leurs bienfaiteurs ; ils placèrent honoral
ment dans le chœur la statue de Guarin, qui avait tern
l'ancien édifice en 1295, ainsi que celles de Sarrazin et
Philippe de Caverel. Après des agitations dont nous n'avons
à rendre compte ici, deux de ces monuments furent retrouv
le tombeau de Guarin fut posé dans la cathédrale d'Arras, d
la chapelle dite de St-Vaast. Mais M. Letombe, alors archit
des monuments diocésains, n'avait point fait d'études
chéologiques ; il vit, dans la statue de Philippe de Cave
l'effigie de St-Vaast, et il plaça l'inscription près du magnifi
monument du XIII[e] siecle, qui appartenait à Guarin. M. l'a
Parenty, qui a étudié d'une manière sérieuse la cathédı
d'Arras, doit décrire cette statue si intéressante au point de
de l'art et de l'histoire. Il nous a permis de puiser dans
notes les renseignements dont nous profitons pour notre trav
On nous permettra donc de rétablir le tombeau de Philippe
Caverel tel qu'il a été élevé par Claude Haccart, premier al
élu sous l'administration française. A cette époque il y eut ı
lutte dans le monastère ; des religieux acceptèrent la pı
d'Arras par les troupes de Louis XIII comme un fait accom
d'autres restèrent soumis au successeur de l'infortuné Chaı
de Bourgogne. Le roi d'Espagne nomma un abbé ; Cla
Haccart, choisi par la France, prévalut, et il éleva à Phili
de Caverel un monument que justifient les vertus de
pieux abbé et la reconnaissance des religieux ; il se trou
dans la cathédrale d'Arras, dans la chapelle de St-Vaast.

Nous allons décrire sommairement ce monument, car il s

dessiné dans le bulletin de la Commission des antiquités départementales du Pas-de-Calais, et le crayon rend mieux la pensée de l'artiste que ne pourrait le faire la plume de l'écrivain le plus habile. La longueur du monument est de 1 mètre 55, la hauteur de 70 centimètres, la largeur de 50. Philippe de Caverel, dans l'attitude du repos, est appuyé sur le bras gauche; il repose sur des coussins; la main droite étendue montre à l'index un anneau. On sait, en effet, que les abbés de St-Vaast avaient le droit de porter les insignes de la prélature. Ce droit qui leur a été confirmé par le pape Innocent IV, avait été octroyé à Martin, deuxième du nom, dont l'administration s'étendit de 1237 à 1245, et qui fut prédécesseur de Guarin, dont nous avons déjà parlé ; la crosse, dont la partie courbe est tournée en dedans, signe d'un pouvoir limité, ainsi que la mitre, se trouvent à ses pieds. On regrette de n'y point voir la croix pectorale. Dans le monument que nous décrivons, l'abbé de St-Vaast est revêtu d'une soutane, d'une aube et d'une chape ; cette dernière est attachée par une agraffe, mais elle porte encore le fermoir, qui pendant longtemps relia seul les deux parties de cet ornement religieux ; elle présente une grande richesse. On remarque surtout dans le chaperon une tête d'ange, dont les traits, largement prononcés, indiquent nettement l'époque de ce monument. Quant à la statue, ses yeux sont levés vers le Ciel, la tête est belle d'expression, elle respire l'intelligence, et le front dénudé indique le travail incessant de la pensée. Philippe de Caverel porte toute sa barbe, mais elle est rare, surtout vers les cheveux ; on ne pourrait reprocher à cette statue, digne de l'attention des artistes, qu'un pli maladroit de l'amict qui empêche de bien saisir le galbe de la figure. L'inscription que nous trouvons sous la statue de Guarin est ainsi conçue :

» Hic cecidit vir, corona capitis nostri, 1° decembris
» an. 1636, ætatis 82, Reverendissimus Dominus D. Philippus
» Caverel, Abbas, per annos 38, centum et ampliùs mona-
» chorum; multoties Benedictinorum per Belgium exemptorum
» Visitator, et ordinium Artesiæ deputatus perpetuus : Avitæ
» religioni et patriæ bono natus; Vir eximiâ in Deum pietate,
» in proximum charitate, et misericordiâ; in se ipsum frugalitate;
» in subditos benignitate; in litterarum studiosos et egenos
» munificentiâ profusus : unde illustre collegium Patribus
» societatis Jesu hic Atrebati; in Basseiâ PP. Augustini;
» Duaci monasterium S. Gregorii Benedictinis anglis ædificavit,
» atque fundavit, ibidemque collegium, è quatuor academicis
» unum sub disciplinâ suorum erexit, et largâ bursarum funda-
» tione locupletavit.

» Tanto viro, ac pio Patri posuit hoc monumentum, R. D.
» Claudius Haccart, ipsius in hâc abbatiâ professione filius et
» ad eam à rege Catholico tempore belli nominatus, nunc
» monasterii S. Sepulcri Cameraci abbas. »

Nous avons reproduit ce document parce qu'il diffère de l'épitaphe qu'on peut lire dans le *Gallia Christiana*. Les religieux n'avaient enlevé que le tombeau de Philippe de Caverel. Des travaux exécutés en 1828 firent découvrir son cercueil et ses ossements : nous nous bornerons à dire que le cercueil était en plomb très-large, et qu'il semblait indiquer ainsi que la statue, un homme de haute stature. D'autres restes funéraires furent recueillis à la même époque; ils furent placés dans la chapelle St-Louis par les soins de Mgr. de la Tour-d'Auvergne, évêque d'Arras; une inscription rappela les noms des personnes dont on venait de recueillir les restes mortels.

Cette inscription est ainsi conçue :

« Sous cette chapelle reposent :

» Roger de Montmorency, mort le 23 juillet 1572.

» Thos. Parenty, mort le 23 février 1576.

» Jean Sarrazin, archevêque de Cambrai, mort le 3 mars 1598.

» Philippe de Caverel, mort le 1er décembre 1636.

» Maximilien de Bourgogne, mort le 11 septembre 1660.

» Tous abbés de St-Vaast.

» Philippe de Torcy, gouverneur d'Arras, mort le 16 février 1652.

» Suzanne d'Humières, son épouse, morte le 2 juin 1641.

» Et d'autres ossemens.

» Ces corps, extraits de l'ancienne église de St-Vaast, démolie vers le milieu du 18e siècle et qui avaient été conservés dans un caveau de l'abbaye, ont été transférés et inhumés par les soins pieux de S. Em. le cardinal de la Tour-d'Auvergne, évêque d'Arras, le 17 août 1848. »

DEUXIÈME PARTIE.

Sous l'administration de Sarrazin et sous celle de Ca\
le monastère de St-Vaast était arrivé à l'apogée de sa gloi
de sa puissance. Cette ère brillante avait été préparée]
paternelle administration de Roger de Montmorency, dont
razin, alors grand prévôt du monastère, prononça l'oraiso
nèbre, et par Thomas Parenty, dont la bonté et la doucei
le cédaient qu'à une piété aussi vive qu'éclairée. Malgr
troubles religieux, les finances étaient dans un état pros
les fermes détruites pendant la guerre avaient été reconstr
quelques censiers avaient été changés, beaucoup d'autre:
taient relevés grâce aux secours du monastère ; des éch
avantageux avaient augmenté le nombre des prieurés e
prévôtés. La discipline n'avait jamais été négligée à St-V
et les abbés dont nous venons de citer les noms avaien

porté tous leurs soins à la faire observer plus strictement encore. Le nombre des religieux était considérable; on venait des abbayes voisines y réclamer des dignitaires qui pussent réchauffer le zèle religieux, rendre la foi plus ardente, faire strictement observer la règle. Les auteurs étaient nombreux; il suffit de parcourir le catalogue des manuscrits de la Bibliothèque pour voir quelle activité intellectuelle régnait dans cette pieuse maison. Robert Obrize préparait ses poésies latines que les presses arrageoises nous ont conservées; Guillaume Gazet, curé de la Madeleine, recueillait les matériaux qu'il devait mettre en œuvre dans son Histoire ecclésiastique. Partout régnait une louable émulation; dans le monastère, on revoyait avec soin les anciens manuscrits, et par la reliure on assurait leur conservation. Quelquefois on les complétait par des annotations précieuses; c'est ainsi que dom Antoine de la Taverne ajoutait, au récit fidèle du congrès d'Arras, de 1435, des explications historiques, témoignage d'une érudition sérieuse, solide et éclairée.

Entré à l'âge de douze ans dans le monastère, Caverel prit bientôt ce goût de l'étude qui y était général; nous avons déjà dit que dès sa jeunesse il composait des sermons et se préparait ainsi à la prédication. Le *Codex* qui porte le n° 462, est un recueil de discours prononcés entre les années 1600 et 1606; il serait peut-être téméraire d'établir d'une manière positive que tous ces sermons ont été prêchés par l'abbé, même d'indiquer la part qu'il aurait prise à leur rédaction. Le premier, prononcé le 28 décembre 1600, a pour texte : *Cras egrediemini et Dominus erit vobiscum;* le manuscrit est entièrement de son écriture. Tout porte à croire qu'il nous a été conservé complet; ce discours ne contient pas moins de sept feuillets d'une écriture très-fine et très serrée; on y voit

un très-grand nombre de surcharges, de notes marginales et des ratures assez fréquentes. Le second a été prononcé dans la Cathédrale d'Arras, le 23 octobre 1603. En tête de chaque sermon, se trouve une note de Philippe de Caverel indiquant l'endroit où il a été prêché ; dans le corps du discours on remarque, de la même main, des annotations ainsi que des corrections. De ces observations, on peut conclure ou que Philippe de Caverel est l'auteur de ces sermons, ce qui me paraît l'opinion la plus vraisemblable, ou qu'il donnait à de jeunes religieux un sujet à traiter et revoyait soit le discours, soit le canevas.

Philippe de Caverel avait une grande connaissance des auteurs latins ; il aime à les citer, même dans ses discours religieux : Pline et Lucrèce se retrouvent dans des citations peut-être plus fréquemment que les livres saints. Cet usage était général au XVI[e] siècle, mais on ne verra aucune de ces violences si fréquentes dans les orateurs sacrés du temps de la ligue ; ce qui domine dans les discours de Philippe de Caverel, c'est une grande mansuétude et un profond esprit de charité.

Le numéro 404 est intitulé *Annales Vedastini ;* tout le manuscrit est autographe. Philippe de Caverel, sur le titre, déclare qu'il a entrepris cet ouvrage par les conseils de Philippe II, roi d'Espagne, et de Sarrazin, abbé de St-Vaast ; c'est à ce dernier qu'il le dédie et son hommage est très-développé ; il porte la date des calendes de septembre 1583 et il est signé d'Arras. Ces cahiers n'étaient pas autrefois reliés ; plusieurs ont été égarés ; une note mise à la tête de l'ouvrage nous annonce que ce manuscrit a été porté au collége de St-Vaast, à Douai, en 1640, époque de la prise d'Arras. Les religieux se divisèrent alors en deux partis ; ceux qui étaient Français par le cœur

et par la naissance, restèrent à Arras; les autres se retirèrent à Douai, sous la direction de dom Haccart, que le roi d'Espagne avait mis à la tête du monastère. Les *Annales Vedastines* comprennent deux parties : la première s'arrête à la fin du VIIe siècle; les corrections et les surcharges sont si nombreuses, que la lecture en est très difficile, sinon impossible; nous n'oserions affirmer que dans le manuscrit il y ait dix lignes consécutives sans modifications. Philippe de Caverel suivait le précepte du poète latin; ses manuscrits le prouvent. La seconde partie reprend l'historique du monastère et se poursuit jusqu'au milieu du XVe siècle; la dernière date est celle de 1443. Ici les corrections sont moins nombreuses; ce n'est qu'une première inspiration qu'a suivie une lecture attentive. Je crois inutile de constater que la première partie n'est point complète et que la seconde ne forme pas un ouvrage séparé, seulement les cahiers intermédiaires ont été enlevés. Ce travail peut-il être d'une grande utilité? Nous ne saurions nous prononcer affirmativement. L'histoire au XVIe siècle ne s'écrivait pas de la même manière qu'on le fait maintenant; nous en avons pour témoins les Pasquier et les de Thou. A une époque où la Renaissance des lettres donnait aux auteurs latins tout l'attrait de la nouveauté, l'écrivain préférait une savante citation de Tacite ou d'Horace, à la découverte d'un document historique. Philippe de Caverel ne pouvait échapper à cet usage général : ses études classiques avaient été trop profondes et trop sérieuses; sachons-lui gré toutefois d'avoir inscrit dans son ouvrage quelques chartes, non point que nous ne puissions les retrouver ailleurs, mais parce qu'elles donnent, si on nous permet cette expression, un caractère plus prononcé d'érudition à ses Annales, qui seraient mieux intitulées : Dissertations historiques sur le monastère de St-Vaast.

Le Nécrologe de l'abbaye, qui contient des renseignements si précieux sur les actes, les faits et les écrits des religieux, relate que Caverel a recueilli de nombreux documents sur son prédécesseur à la dignité abbatiale, dom Sarrazin, nommé archevêque de Cambrai. On a publié une vie de ce prélat, chez Guillaume de la Rivière, imprimeur à Arras, en 1596. Sarrazin n'était pas encore mort; il venait d'être élevé à l'archevêché de Cambrai. L'ouvrage dont nous parlons avait sans doute le double but de faire connaître à un diocèse voisin, le mérite de l'abbé de St-Vaast, et en rappelant les services qu'il avait rendus, de le maintenir à la tête de cet important monastère. L'auteur ne s'est pas fait connaître; peut-on attribuer ce livre à Philippe de Caverel? La vie de Sarrazin est écrite avec élégance, le latin en est correct, il n'y a point, ce qu'on remarque souvent dans les œuvres de l'abbé de St-Vaast, de citations des auteurs classiques, si nombreuses qu'elles fatiguent le lecteur. Dans les ouvrages de Caverel on trouve de fréquentes mentions de son dévouement à Sarrazin : dans le livre dont nous recherchons l'auteur, on n'y remarque aucune allusion. Cette ambassade en Espagne dans laquelle Sarrazin joua un rôle si grand et si beau, est résumée dans une période élégante quoique simple et concise, mais il n'y a aucune mention des personnes qui ont accompagné l'abbé de St-Vaast. On peut se demander si Philippe de Caverel, qui attachait une grande importance au travail que publie aujourd'hui l'Académie, et qui nous en a laissé quatre exemplaires offrant tous des variantes écrites par lui ou ayant des annotations de sa main, n'aurait point fait allusion à ce travail? Cependant dans le Nécrologe si exact, on ne trouve point d'autre mention relative à la vie de Sarrazin, que celles citées plus haut. Ne pourrait-on admettre que Philippe de Caverel aurait réuni

tous les matériaux nécessaires à la confection de cet ouvrage et qu'il en aurait laissé la rédaction à un jeune religieux ; il se serait contenté de le relire et de même que le maître se reconnaît dans le tableau de ses élèves par une retouche ou un coup de pinceau, il aurait exercé son influence par des conseils et quelques adjonctions.

Parmi les manuscrits de la Bibliothèque d'Arras qui sont attribués à Caverel, on remarque encore le n° 467, qui est presqu'entièrement de l'écriture du pieux abbé; ce *Codex* montre quel soin Caverel apportait à l'administration de son monastère : un feuillet est consacré à chaque religieux ; l'abbé y consignait quelques renseignements sur la famille, marquait les fonctions remplies, les services rendus au monastère et notait les dignités au fur et à mesure qu'elles étaient confiées. Sur le premier feuillet se trouve un extrait de la règle de St-Benoît, indiquant les charges de l'abbé, de manière à n'en oublier aucune prescription.

Nous avons déjà dit que quatre exemplaires de l'Ambassade nous avaient été conservés par les soins de Philippe de Caverel; notre honorable collègue M. Caron, qui a bien voulu surveiller l'impression de la publication faite sous les auspices de l'Académie, résumera le mérite de chaque codex et dira dans quelle proportion ils lui ont été utiles (1).

C'est le 12 octobre 1588, dans ce Prieuré de la Beuvrière dont les constructions grandioses étaient alors en exécution (2),

(1) Voyez à la fin de cette préface la note de M. Caron.

(2) Le Prieuré de Labeuvrière, qui appartient à M. Brasme, ancien maire de la commune, est encore très complet; l'une des façades qui porte la date exacte de 1589, est un des beaux restes de l'architecture

que Philippe de Caverel terminait la relation de son Amb sade en Espagne et la dédiait à l'abbé de St-Vaast. Après av puisé dans l'histoire ancienne et dans les livres saints les exe ples qui lui paraissent justifier son livre, Caverel s'excuse de franchise avec laquelle il a écrit : « En quoy, dit-il, si vos » Seigneurie, rencontre quelque chose légère, ridicule ou » séante à nostre profession, la pourra librement retranch » ou trouvant convenir le passer, donner à juger voire » censeurs les plus sévères, que, comme les longs et fasch » chemins sont adoucis par divers plaisans incidens, qu'il c » venait la narration et histoire en estre telle, afin de resse » bler mieux à la chose et d'amoindrir son travail au liseur » bonnes entrailles ; pour quelle raison je confesse avoir tr » les choses fort librement et rondement. » Dans son aver sement au lecteur, notre religieux déclare que l'orthogra française est très diverse, « les autheurs, dit-il, en ayant » quasi à leur appétit. » C'est en effet une grande préoc pation pour Caverel de se montrer homme érudit, de prou qu'il a fait de fortes études littéraires ; dans sa relation, on tro maintes longues citations de Strabon, Pomponius Mela, céron, Pline, Tite-Live, citations souvent hors de propos ; t tefois nous n'avons pas cru devoir les supprimer, car, o l'intérêt géographique que présente cet ouvrage, il nous mon

de la Renaissance dans nos contrées. Près de la tour romane que Cav conserva, se trouvaient un chœur et une nef construits par ce Pri Il a placé sur le porche la date de 1580, avec l'écusson bien connu Sarrazin.

M. de Linas est chargé de dessiner ce monument, sur lequel peut lire un article dans le *Courrier du Pas-de-Calais* du 23 vembre 1860.

un savant du XVI[e] siècle, et à ce titre il a son importance littéraire. D'ailleurs, plusieurs de ses remarques sont judicieuses et il importe peu que telle maxime soit justifiée par Xénophon ou par Pline, dès qu'elle se distingue par sa justesse.

Après avoir rappelé sommairement les troubles religieux, cette décision des Etats d'Artois de défendre, par tous les moyens possibles, la religion, résolutions qui firent évanouir les projets des hérétiques, « comme le lierre s'eslève, panche et tombe avec l'arbre qui le soubstient, » Caverel dit que le choix du gouverneur général se fixa sur dom Jean Sarrazin, soit à cause de son talent reconnu, soit par la dignité qu'il occupait dans le monastère de St-Vaast. Sarrazin accepta les fonctions qui lui étaient confiées et il partit le 15 février 1582, accompagné comme nous l'avons dit « d'aulcuns de ses plus familiers parens et amis. » Ce prélat passa par Douai ; il avait droit à une escorte, mais souvent elle lui faisait défaut et alors il fallait se contenter de quelques hommes de bonne volonté fournis par les communes. Sarrazin arriva à Tournai par Orchies, et Philippe de Caverel en profite pour faire l'historique de la ville de Tournai ; il nous donne également les noms des huit personnes dont se composait l'ambassade : Chrétien Sarrazin (1) seigneur de

(1) Philippe-Chrétien Sarrazin, seigneur d'Allennes, était, dit-on, tailleur à Arras ; par la faveur de son frère, il obtint des lettres de chevalerie en 1582. (*Chron. de Hollande, par Le Petit*,) ; et devint bailli de Lille en 1606 ; il récréanta sa bourgeoisie à Arras, paroisse St-Nicolas, en 1570. — Philippe-Chrétien épousa *Antoinette-Éléonore* Le Vasseur du Valhuon, veuve de Robert L'Escuyer, *vicomte de Houdleus*, et fille de Guillaume, anobli en 1517, *et de Jeanne Quarré*, sa première femme.

Ses armoiries sont d'hermine à la bande losangée d'azur de cinq pièces.

Lambersart et de Allennes, frère de l'abbé de St-Vaast, Paris Payen (1), seigneur d'Écoivres, élu d'Artois, Clovis Levasseur, seigneur d'Antaing (2), un provendier (3), un chambellan, un interprète espagnol et Philippe de Caverel qui, modestement se met au dernier rang ; mais on avait fait à peine quelques lieues qu'un accident retint l'une des personnes de la suite de l'Abbé et en diminua le nombre.

Nous n'avons pas l'intention de suivre Philippe de Caverel dans son excursion en Belgique ; cependant ce n'est pas la partie la moins curieuse de cette narration. Il nous représente les habitants du Hainaut tellement fiers que leurs anciens comtes pré—

(1) Paris Payen était fils de Pierre Payen, avocat fiscal au Conseil d'Artois ; il obtint, le 19 mai 1583, des lettres de notification de noblesse sans finance. (Extrait de la Chambre des Comptes de Lille, fol. 144). Sur Pierre Payen, voyez l'ouvrage anonyme de M. Plouvain, notes historiques relatives aux offices et aux Officiers du Conseil provincial d'Artois, page 97.

(2) Le Vasseur, seigneur de Valhuon et de Verquigneul, portait pour armoiries d'argent à trois faces ondées de gueules surmontées d'un lion d'argent couronné d'or, armé et lampassé de même.

Cette famille qui avait des épitaphes dans les églises de Gosnay et d'Avesnes-le-Comte, ne date que du XVIe siècle.

Florent Le Vasseur, Alias Floris, fils de Guillaume Le Vasseur, clerc de Procureur, né à Verquin-lez-Béthune, annobli le 7 décembre 1547, seigneur du Valhuon, député du prince de Parme, en 1579, mort à Arras, en 1596, épousa en deuxièmes noces, Isabeau de Vernambourg. Florent, fils aîné de ce 2e mariage, récréanta sa bourgeoisie en 1590. Créé chevalier par lettres de 1598, il épousa, 1° en 1590, Isabeau Fleury, dame d'Aussimont, la Clyte, etc. ; 2° en 1613, Marie de Bertoul, veuve de Jean de Blondel de Beauregard ; il eut de son premier mariage sept enfans.

(3) Nous croyons inutile d'expliquer les fonctions du provendier, chargé de fournir aux besoins de la table.

tendaient ne tenir leur fief que de Dieu et du soleil; les seigneurs se livrant à la chasse, tandis que le commerce est en souffrance, et il rappelle à cette occasion ce proverbe : *Il faut avoir du bien en Arthois pour le dépenser en Haynault*. Il parle aussi de la houille, et cette citation doit être remarquée, car dans les auteurs de cette époque, on trouve rarement la mention de ce riche produit.

» La houille et la Trouille (1)
» Et l' fontaine qui si bien mouille,
» Sainte-Waudru et l' Chasteau,
» Ne sont-ce pas cinq beaux joyaux? »

Ce n'était pas chose facile à cette époque que de parcourir sans entraves un long espace de terrain; sous le prétexte d'agitations religieuses, un grand nombre d'aventuriers s'étaient faits chefs de parti et rançonnaient les voyageurs quand ils ne les mettaient pas à mort. Sarrazin avait avec lui une escorte de gens d'armes, mais on voit, d'après certaines expressions du journal, qu'il ne comptait pas beaucoup sur leur courage et que d'autres fois la tenue de ces hommes lui inspirait des inquiétudes.

A Namur, Sarrazin vit la duchesse de Parme; il l'entretint du but de son ambassade, et Philippe de Caverel, contrairement à son habitude, nous donne le résumé des instructions de Sarrazin; au point de vue historique, ce document est de la

(1) La Trouille est une rivière du Hainaut qui conserve encore son nom; elle sert à l'alimentation des nombreux canaux qui facilitent les débouchés du Hainaut. Quant à la belle église de Ste-Waudru, elle est trop connue des archéologues pour que nous rappelions les travaux qu'elle a inspirés

plus haute importance. Philippe de Caverel fait ensuite une description de la ville et notamment du mausolée, élevé au vainqueur de Lépante (1).

De Namur, l'ambassadeur pénétra dans le Luxembourg. Philippe de Caverel se plaint de la malpropreté des habitants du pays, des femmes, véritables remèdes d'amour, des lits infects, mais il déclare que plus tard, en Espagne, il eut davantage à souffrir. C'est à Arlon qu'on leur sert la dernière fois de la cervoise; pardonnons ce souvenir d'un habitant de l'Artois qui sans doute aurait sacrifié les vins les plus généreux à cette boisson locale. Dès-lors le voyage va plus rapidement; Sarrazin monte à cheval et son exemple est suivi par le reste de la troupe. Il franchit la Moselle à Pont-à-Mousson, et à cette occasion le narrateur plaisante agréablement les habitants qui, négligeant les eaux claires de leurs fontaines, vont chercher leurs inspirations dans les produits vinicoles que leur apporte la Moselle *au doux gazouillis*. Il parle également du tombeau élevé, à Nancy, à ce dernier duc de Bourgogne, Charles-le-Hardi, dont les restes furent plus tard transférés à Bruges, en 1550; il a recueilli à cette occasion de précieux documents dont plusieurs sont peu connus (2).

Nous ne suivrons pas l'ambassadeur à travers la Bourgogne; du reste le récit en est rapide, il contient cependant des no-

(1) Don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, gouverneur des Pays-Bas, mort en 1578. La bataille de Lépante eut lieu le 7 octobre 1571; les Turcs y perdirent, dit-on, 200 galères et 30,000 hommes.

(2) Voyez sur ce sujet une publication de M. de Linas : Translation des restes de Charles-le-Hardi, par Antoine de Beaulaincourt; elle est éditée par la Société scientifique de Nancy.

tions géographiques et descriptives qui sont de nature à fixer l'attention du lecteur. La Grande-Chartreuse de Grenoble est sévèrement jugée. Un religieux se présente à l'Abbé de Saint-Vaast, se dit le lecteur du couvent. Le doute entre dans l'esprit de Sarrazin; il demande l'explication d'un texte de St-Paul et le religieux est obligé d'avouer *qu'il était bien liseur du couvent et non pour faire la leçon;* c'est avec de pareilles anecdotes que Caverel intéresse en même temps qu'il fait connaître les mœurs de l'époque. Le Piémont et la Savoie offrent peu d'intérêt; ce prélat y est arrêté tant qu'il ait justifié s'il ne vient pas d'un pays atteint de la maladie contagieuse. Au XVIe siècle cette contrée ne se distinguait point par ses sentiments, religieux ni par sa piété. Philippe de Caverel rapporte qu'à leur arrivée, l'hôtesse pluma poulets et perdrix *comme si le bonhomme quaresme n'eust encoire gaigné les montagnes.* L'Abbé se plaint, et l'hôtesse allègue pour excuse qu'elle est dans l'habitude de traiter le mieux possible les passagers et qu'il faut lui pardonner puisqu'elle habite la montagne. Mais si la piété est faible, la passion de l'ivrognerie est plus développée. Philippe de Caverel admire les grandes futailles dont les portes sont assez grandes pour donner passage à un homme, et à cette occasion il se rappelle l'entrevue de Diogène et d'Alexandre-le-Grand. Quant aux habitants des montagnes, ils sont pauvres *hérissonnés* et grossiers, « plusieurs d'iceux portant la gorge » grosse et enflée leur pendant sur la poitrine, et rendant le » menton, le col et la face monstrueux. » Leurs bestiaux sont *bestes maigres et déshalées.* Caverel les compare aux Styriens et il entre dans des détails effrayants sur le développement des goîtres. Les chemins tracés sur les bords des précipices l'effraient; il préfère marcher dans la neige que d'affronter les périls de la

route. A Novalesa, on ne leur présente que des œufs, dont plusieurs doivent s'abstenir à cause du carême, et des *caracoles ;* tel est le nom qu'il donne à ces limaces de mer appelés *vignots* dans les ports de la Manche, *criques* à Ostende et *cornillots* à Marseille. A Turin, un poète du pays devance l'aurore et remet à Sarrazin qui partait une pièce de vers, « *gentil moyen d'attrapper argent.* » Milan est une ville contemporaine de Noé, d'après les traditions de cette époque; Caverel n'accepte pas une origine aussi ancienne et il se borne à rappeler que cette ville a été attaquée par Annibal. Sarrazin dîne chez l'ambassadeur d'Espagne; il y reçoit une réception honorable; tout est en abondance par cette raison même que chacun ne prend de vin et de liquide que selon ses besoins; il paraît qu'il n'en était pas de même à cette époque en Artois. Caverel s'en plaint et regrette que cet exemple, qu'il regarde comme bon, vienne de l'étranger. Cependant il est obligé d'avouer, à la page suivante, au moment où on le faisait attendre jusqu'à minuit pour entrer dans une ville fortifiée, que tous étaient de mauvaise humeur; les uns parce qu'ils souffraient du froid, les autres aussi parce qu'ils désiraient prendre autre chose que l'eau du ciel, qu'il appelle la liqueur de Hipparchus (1).

(1) Il est difficile de comprendre cette mention; elle ne peut avoir rapport au fils de Pisistrate; nous ne pensons point qu'on ait voulu faire allusion à Hipparque, le célèbre astronome et mathématicien de Rhodes, dans le second siècle avant J.-C. Il est plus probable que Caverel veut parler de Hipparchia, cette belle thracienne qui consentit à partager la couche du sévère philosophe cynique Cratès, dans le IVe siècle avant J.-C.

Enfin, on est à Gênes; dom Mendoza (1), ambassadeur espagnol, offre l'hospitalité à Sarrazin et à sa suite; l'accord fut sympathique malgré la difficulté de s'entendre : Sarrazin ne parlait que le latin et le français, Mendoza qu'italien ou espagnol. Il importait à l'abbé de St-Vaast de connaître le moyen le plus rapide d'arriver en Espagne; on lui conseilla de fréter des bâtiments légers que Caverel appelle des *féluqúes*. La mer Méditerrannée n'était point sûre à cette époque, et à l'aide de bateaux rapides, on espérait pouvoir plus facilement éviter les poursuites des infidèles. Le détail des soins que l'on prit pour l'embarquement des vaisselles, matelas, etc., est un chapitre à lire; les soldats de la marine savaient bien, comme le dit Caverel, qu'il n'y a chaque jour à fourrager et à picorer. Cependant il paraît résulter de la narration que tous les soirs on prenait gîte dans une de ces îles ou de ces ports si nombreux sur ces côtes.

Le retard nécessité par ces soins n'avait point été perdu pour Philippe de Caverel; il en avait profité pour visiter Gênes « à meilleur droit par advanture dite la Superbe, que Rome la Sainte, Naples la Jolye et Florence la Belle. » La traversée se fit sur trois barques; le vent fut favorable; toutefois, le mal de mer exerça ses violences et aucun de nos voyageurs n'en fut

(1) Plusieurs ministres d'Espagne se sont distingués sous le nom de Mendoza; d'abord, le *cardinal d'Espagne*, ainsi nommé à cause des hautes fonctions qu'il occupa; Diégo de Mendoza, guerrier, poète, historien et géographe qui dut à ses talents plusieurs missions. Ce Mendoza est sans doute un de leurs parents, puisque le premier mourut en 1495 et le second en 1475.

exempt. Les bateaux suivirent ainsi tout le littoral de la Méditerranée, évitant les ports principaux, notamment celui de Marseille, et les villes où avaient pénétré l'hérésie calviniste. Lorsque le temps était mauvais, la mer houleuse on restait à terre, on s'amusait à voir déferler les vagues, à sauter de rocher en rocher; quelquefois même on allait dans une chapelle voisine réclamer de la Vierge quelques grâces spéciales. Caverel attaque le gouvernement français avec beaucoup de violence ; il lui reproche d'être faible ; il cite notamment le gouverneur du Languedoc, M. de Montmorency, qui se bornait à prévenir le roi des faits importants qui se passaient dans la province et se réservait le soin non-seulement de traiter les affaires civiles, mais de pourvoir aux évêchés et aux bénéfices vacants.

Enfin, le 6 avril Caverel arrive en Espagne ; aussitôt le nonce du pape et le comte Olivarez (1), s'empressent d'inviter Sarrazin; il s'excuse sur la fatigue du voyage ; les cadeaux lui arrivent, notamment du poisson macéré au vinaigre. Caverel n'aime pas beaucoup la population espagnole ; il lui reproche son peu de courtoisie. Sous le prétexte de voir l'ambassadeur, les habitants entrent dans l'hôtellerie où il est descendu; si ce n'est pas une impolitesse de ne leur rien offrir, ils ne se gênent pas pour prendre sur la table les mets et les boissons qui leur conviennent, se bornant à ces seuls mots : *Con gratia.*

(1) Il ne peut être ici question du célèbre Guzman Olivarez, ministre de Philippe IV, si connu par la conspiration de Cinq-mars ; sa naissance ne date en effet que de 1587, et il dut à son talent la confiance que lui montra le roi. On sait du reste qu'il y a en Espagne plusieurs bourgs et villages de ce nom.

Dans son entretien avec Olivarès, Jean Sarrazin demanda les moyens les plus rapides d'arriver près du prince ; il lui fut répondu que deux voies lui étaient ouvertes, mais aucune d'elles n'était sûre. Par terre, il avait à traverser ces montagnes dont les solitudes n'étaient animées que par des brigands ; la mer exposait l'abbé de St-Vaast aux pirates, aux corsaires, aux écumeurs alors si nombreux. Sarrazin consulta les personnes de sa suite ; elles étaient si fatiguées de la Méditerrannée, que l'on résolut d'affronter les brigands des montagnes ; toutefois, peu s'en fallut qu'au départ même la valise, dans laquelle était enfermé le trésor, ne fût enlevée par un adroit filou. Sarrazin arriva à Barcelone le lundi de Pâques ; il se rendit immédiatement chez le gouverneur, le duc de Terranova. Ce seigneur connaissait depuis longtemps l'ambassade de Sarrazin. Il pensa que l'abbé de St-Vaast l'avait accomplie et qu'il retournait en Artois. Ce fut un grand chagrin pour le prélat, qui croyait avoir apporté une grande activité, de penser que son voyage était ainsi interprêté. Le futur archevêque de Cambrai ne vit dans cette observation qu'un reproche ; aussitôt il se sépare de sa suite, même de son chapelain et de son secrétaire, il n'a qu'une pensée : arriver le plus tôt possible. Le roi n'était pas à Madrid, il était retenu en Portugal. Sarrazin séjourna cependant dans la capitale de l'Espagne, où il s'entretint longuement avec le cardinal de Granvelle, qui avait été évêque d'Arras et qui avait conservé pour les populations artésienne et flamande une grande sympathie.

Quelques jours suffirent à Sarrazin pour rejoindre le roi ; il le rencontra dans une ville ou un palais, que Philippe de Caverel appelle *al Couchette;* elle était près de Montémayor, petite cité qui se glorifie d'avoir donné le jour au célèbre voyageur

Mendez Pinto (1). Le député des États d'Artois fit prévenir Philippe II de son arrivée et le roi lui répondit qu'il le recevrait le lendemain à son lever. Peut-être Sarrazin eût-il aimé moins d'activité ?

Nous n'avons pas à rendre compte de la réception que fit le roi à l'abbé de St-Vaast ; elle fut telle qu'on devait l'attendre d'un prince si religieux. Sarrazin fut admis à la table royale. Philippe II engagea ensuite l'ambassadeur à se rendre à Lisbonne chez le président Foncq, à qui il devait exposer toutes les questions relatives à sa mission.

Nous croyons inutile de dire que Sarrazin n'eut qu'à se louer de l'hospitalité qui lui fut offerte. Caverel était resté en retard avec la plus grande partie de la suite de l'ambassadeur. Nous ne le suivrons pas dans sa marche, nous ne raconterons point les accidents, pour ainsi dire, inhérents à un voyage entrepris à cette époque. On nous permettra cependant de citer le portrait qu'il trace du cardinal de Granvelle. (2). Ce prélat est en effet une des plus grandes figures du XVIe siècle. Il s'est signalé par son dévouement à ses princes légitimes, la courageuse énergie avec laquelle il combattit l'hérésie, par la confiance que lui témoignèrent les gouverneurs des Pays-Bas, ainsi que le roi d'Espagne.

(1) Mendez Pinto, né vers 1510 en Portugal, visita, avec des corsaires, les mers de la Chine, et à plusieurs reprises fut pris et vendu comme esclave ; ses mémoires offrent un vif intérêt et sont connus de toutes les personnes qui s'occupent de géographie.

(2) Quand est de sa personne, il est de stature haulte et droite, monstrant estre doué d'une verte et forte vieillesse, chose qui se descouvre par son marcher ferme, nonobstant les cheveux gris et la barbe blanche. Son front et sa face, s'il m'est permis d'en juger, monstrent na-

Cependant Philippe II se rendit enfin à Lisbonne et il prit jour pour recevoir l'abbé de St-Vaast. Sarrazin lui fit un discours qui dura plus d'une heure et dont l'analyse se trouve dans la relation que publie l'Académie. On lira avec intérêt ce précieux document historique qui résume la situation des provinces catholiques, fait connaître l'énergie déployée par les États provinciaux, indique les moyens à prendre pour donner une aide efficace aux sujets restés fidèles. Sarrazin s'y montre politique adroit, et il sait concilier les réclamations des États avec les besoins de la cause catholique; trois jours après, Philippe II, dont on connaît la facilité de travail, avait répondu aux diverses questions que lui avait soumises Sarrazin et lui avait donné satisfaction sur presque tous les points. En outre, pour montrer en quelle estime il tenait l'Abbé de St-Vaast, il lui accorda le

ture lui avoir réparty, entre autres adresses, les dons de grand jugement et de prudence qui, sans doute, luy sont merveilleusement accreus par le continuel maniement des affaires, ayant de long-temps été guidé à ce but par la prudence de son père, de très-grande authorité auprès de ce grand Empereur Charles-le-Quint, et qui sçavait très bien combien ceste entremise vallait à l'homme, qui a le cerveau et le naturel bon, s'ayant toujours poussé et sousteau de son authorité si long-temps qu'il a vescu, de sorte que nous pouvons dire estre avenu à ce seigneur, comme au lierre qui, s'entortillant à l'entour des arbres plus puissans, trouve moyen de s'élever à mont quand est eux, qui fait n'estre merveille, si son port et contenance, et mieux ses propos, monstrent quelques cas en luy qui surpasse le commun, comme l'expérience joincte à l'art en une nature bien née est de très grande force ; s'il est question de l'accoustrement, bien composé, set indice de l'esprit arresté, il s'accointe, selon tiltre et lieu qu'il tient, de rouge satin, armosin, autre soye, camelot, escarlate et proprement. »

Antoine Perrenot de Granvelle, ministre de Charles-Quint et de

titre de membre de son conseil privé, et nomma son frère chevalier ; il lui envoya un anneau d'or dont le châton était un diamant estimé deux mille écus, et il fit remettre au nouveau chevalier une chaîne d'or dont la valeur était au moins de 500 ducats. Enfin, pour alléger les frais de voyage, il remit une traite de 2,000 ducats payable à Madrid.

Philippe de Caverel profita de son séjour à Lisbonne pour visiter complètement la ville. Il avoue qu'il avait surtout le désir de voir deux personnes : le roi, qu'il rencontra maintes fois dans les églises et dans les promenades publiques, et révérend père en Dieu frère Louis de Grenade, « rare personnage en éloquence, doctrine et piété. » Il lui écrivit une lettre qu'il nous a conservée. Louis de Grenade l'accueillit avec empressement. Sur le désir qui lui fut exprimé d'avoir un de ses autographes, il

Philippe II, né près de Besançon, en 1517, obtint, à l'âge de 23 ans, l'Évêché d'Arras. Il arriva aux plus hautes dignités de l'église et de la politique. Le gouvernement français, sous le titre de papiers d'état du cardinal de Granvelle, publie sa correspondance et des mémoires très précieux sur la politique à laquelle il fut si mêlé. La vie du cardinal de Granvelle a été publiée par dom Berthod, dans le Ve vol. des Mémoires de l'Académie royale de Belgique ; elle a été reproduite par l'Académie d'Arras.

Il est curieux de rapprocher ce portrait de celui que l'auteur trace de Philippe II :

« Sa personne, dit-il, n'atteignoit pas la stature moyenne, chose qui ne lui siéyoit pas mal, les espaules et la poitrine étant larges, la face assez longue et pasle, le nez tirant plus sur le camus que sur l'aquilin, la bouche vermeille, les lèvres proéminentes, les yeux rouges comme l'homme qui travaille beaucoup aux affaires, mesme de nuit, depuis qu'il avait ordonné que toutes choses passassent par ses mains, le front large, la barbe touffue, plus large et plus longue que celle des Italiens et des Espagnols. »

adressa une épitre au religieux de St-Vaast d'Arras et lui fit en outre cadeau de deux ouvrages qu'il publiait alors, l'un en espagnol, l'autre en latin.

Parmi les curiosités de Lisbonne qui tiennent le premier rang dans le récit de Caverel, nous signalerons un rhinocéros qui avait autrefois combattu contre un éléphant et avait été victorieux. Il est vrai qu'à ce sujet le religieux fait une longue dissertation et nous montre que l'histoire naturelle était mal connue à cette époque. On y attachait cependant une grande importance, puisque Caverel consacre autant de pages à cette dissertation, qu'à faire connaître le caractère des populations portugaises. Enfin Sarrazin reçut l'autorisation de retourner, et sa suite dut se réhabituer aux fatigues du voyage. Le départ eut lieu le 17 juin 1582.

A son retour, l'abbé de St-Vaast revit à Madrid le cardinal de Granvelle, qui lui fit un accueil des plus courtois; il lui montra une magnifique tapisserie dont le prix était du reste fort élevé; elle était en effet évaluée à « cent six vingt mille ducats. » Il vit aussi des cornes de licornes « estimées infiniment comme vray antidot de tout venin; » une fleur de lys provenant de Charles-le-Hardi, après la désastreuse bataille de Nancy.

Sarrazin gagna Barcelonne sans autre difficulté que celle qui lui fut suscitée par les agents du fisc sur les limites du royaume d'Aragon. Sans tenir compte des lettres royales qui affranchissaient l'Abbé de St-Vaast et sa suite de tout droit, surtaxe, etc., ils exigèrent un impôt assez lourd. Philippe de Caverel, dans son indignation, dit que peu s'en fallut que l'anneau donné par le roi ne fût lui-même soumis au droit. Cette visite était à peine terminée que les soldats qui se trouvaient de l'autre côté du pont voulurent avoir une part à cette aubaine et qu'ils ré-

clamèrent un nouveau droit. La suite de l'Abbé était si outrée, qu'elle refusa de payer; de part et d'autre on fit jouer les couteaux, et cette mêlée aurait pu être très grave si l'un des courriers n'était intervenu. Il fit entendre la voix de la raison et moyennant une légère bonification tout fut arrangé.

Du reste, Philippe de Caverel juge bien le caractère espagnol « hault à la main et résolu de maintenir ses privilèges. » Les États d'Aragon notamment, prétendaient que le peuple avait le droit d'élire leur roi, car au moment où le prince prenait la couronne, le *justicier* de cette province lui tenait un discours qui commençait par ces mots : Nous qui valons autant que vous, qui pouvons plus que vous, nous vous élisons roi. Caverel fait remarquer avec raison qu'au XVIe siècle ce n'était plus qu'une cérémonie; cependant quoique le règne de Charles-le-Quint eût déjoué les ambitions, abaissé les grands du royaume, le religieux est obligé de reconnaître que l'on avait encore plus égard aux coutumes et à la juridiction locale qu'aux lettres du roi. Philippe II, avec sa froide sévérité, devait porter le dernier coup à l'orgueil aragonnais.

A Barcelonne, Sarrazin voulait consulter le duc de Terranova sur les moyens les plus faciles de traverser la mer; toutefois, avant de partir, l'ambassade entière résolut de se mettre sous la protection de la Vierge et elle se rendit à une chapelle que les habitants avaient élevée au haut du Mont-Serra et duquel Caverel nous fait une description qui mérite d'être lue. Ce fut le 5 juillet que l'ambassade put s'embarquer, « de » quoy les vents et les vagues nous empeschèrent afin de nous » faire taster le raisin meur de Cathalogne, » dit le chroniqueur.

Nous ne raconterons pas les émotions de la traversée, les

retards causés par la tempête, les ennuis ni les inquiétudes des voyageurs, nous en avons parlé assez longuement au début; d'ailleurs, le voyage fut abrégé. On gagna Marseille en longeant le Roussillon; mais dans cette ville, des négociants attachés au roi d'Espagne, engagèrent l'ambassadeur à gagner par terre le Piémont; c'était une économie de trois semaines. Sarrazin cependant hésitait encore; à la fin il prit son parti, traversa Avignon et vint coucher à Montélimar. Dès-lors il n'y avait plus d'inquiétudes; le voyage n'est plus qu'une fatigue. Aux géographes appartient de retrouver les localités que traversa l'Abbé de St-Vaast; nous nous bornerons à dire qu'il séjourna à Dôle, à Nancy et qu'il rentra en Belgique par le Luxembourg. Les voici à Mons, *bien déhallez et en tel équippage que la garde cogneut bien que venions de loin,* dit Caverel; là ils firent la rencontre de plusieurs seigneurs Allemands qui se rendaient au camp du Gouverneur des Pays-Bas; ces diverses troupes se réunirent, de telle sorte qu'on n'avait rien à craindre des hérétiques qui auraient voulu attaquer l'Ambassadeur. Le Gouverneur-général était alors au camp près de Poperinghe; Sarrazin alla l'y joindre, et lui rendit compte de sa mission. Il en fut reçu d'une manière courtoise, mais le prélat avait hâte de rentrer à Arras. En effet, après avoir traversé Aire et Béthune, Sarrazin revient dans son Abbaye. Le bruit de son retour s'était répandu; de toutes parts on était sorti à sa rencontre; la population se pressait avide de voir un prélat dont elle avait été si long-temps séparée. Les poètes chantaient ses vertus et redisaient les fatigues du voyage. Toutefois, avant de clôre son récit, Caverel nous rapporte qu'un tableau fut placé dans la chapelle de Notre-Dame-des-Bois, et il a conservé l'inscription qui s'y trouvait.

La société d'émulation de Bruges a publié, il y a quelques années, un résumé de l'ambassade de Sarrazin, et ce travail a eu presque un succès de scandale. A cette époque, l'Académie d'Arras avait mis au concours la biographie du pieux archevêque de Cambrai; dans le but d'aider l'un des concurrents, nous lui avions communiqué une copie de ce journal, dont l'importance nous était si connue, que nous avions proposé à M. le baron de Reiffenberg, de regrettable mémoire, d'entreprendre cette publication sous les auspices de la Commission royale de Belgique. Nous vîmes avec surprise, quelque temps après, l'annonce d'un ouvrage dont nous ne connaissions de manuscrits qu'à Arras. Nous laissâmes à d'autres le soin de se plaindre de ce plagiat, mais nous fûmes obligés de déclarer que le livre était sans valeur. On n'avait contrôlé aucun texte; on avait analysé les parties défectueuses de la copie; enfin, on n'avait eu d'autre but que de faire un ouvrage. Interrogé par ses amis, l'éditeur répondit que nous l'avions autorisé à faire cette publication. Le fait n'était point discutable; il aurait eu recours à nous ou du moins à l'obligeance bien connue de M. le bibliothécaire, pour collationner les textes; il eût mentionné le nom de la personne qui lui a fait connaître ce manuscrit, qui lui en a prêté une copie; tout au moins elle avait droit à un exemplaire. Mais laissons à d'autres le soin d'apprécier et de juger ce plagiat, et en le rappelant, nous n'avons d'autre but que de montrer tout l'intérêt qui s'attache à la publication de l'Académie.

Toutefois, si dans le Nord il y a quelques-uns de ces faits, heureusement bien rares, on y trouve en bien plus grand nombre des érudits dévoués à l'étude et qui n'hésitent pas à communiquer leurs notes, à ouvrir leurs bibliothèques. M. Dancoisne, le savant numismate d'Hénin-Liétard, est de ce nombre,

et nous ne pouvons mieux terminer cette Notice qu'en citant les titres de deux brochures rarissimes ; la première, imprimée à Arras, l'autre à Douai, et que l'on trouve aussi à la Bibliothèque d'Arras ; il a bien voulu les mettre à notre disposition avec cette obligeance qui le caractérise.

URSINUS
DRAMA PASTORITIUM,
QUO PARENTEM OPTIMUM,
FUNDATOREM MUNIFICENTISSIMUM,
NUNQUAM IN ANIMIS SUIS
INTERMORITURUM
REVERENDISSIMUM ABBATEM VEDASTINUM
PHILIPPUM
CAVERELLIUM
MATURO CŒLIS
NIMIS QUAM IMMATURO FILIIS
FATO EREPTUM
JUSTO DOLORE DEPLORAT
COLLEGIUM ATREBATENSE
SOCIETATIS JESU.
DABITUR IN SCENAM IN AULA EIUSDEM
COLLEGII, HORA PROMERIDIANA, AN. M. DC. XXXVII.

ATREBATI, TYPIS RIUERIORUM.

D. O. M.
PIIS MANIBUS
HILIPP

CAVERELLII
PRÆSULIS VEDASTINI
AUGUSTISSIMÆ BASILICÆ COLLEGIISQUE ATREBAT.
SOCIETATIS JESV,
FUNDATORIS MUNIFICENTISSIMI
PATRONI TER OPTIMI
AFFLICTISSIMA SUORUM FAMILIA
COMPLORANTE OMNI ARTHESIA
ILLACHRYMANTE BELGICA
ADGEMISCENTE UNIVERSA VEL ULTRA SINAS IESV SOCIET
COLLEGII SUI FILIORUM MINIMI
ADMIRANDIS INCOMPARABILIBUS ÆTERNIS IN SE MERITIS
IVRE OMNI PLUSQUAM DEBITOS
HONORES ULTIMOS PARAVERANT
CUM CŒPERUNT SIBI SUISQUE VIRIBUS DIFFIDERE
NE QUID ERGO MINUS EX VOTO SENTENTIAQUE SUCCEDERI
SI REM IPSI PER SE FACIUNDAM SUMERENT
AMORI PARTES ET GRATITUDINI SUAS DEMANDARUNT
QUI VOLENTES, LUBENTES
POMPAM FUNEBREM
ROMANA EX DISCIPLINA INSTITUTOQUE
PROCURARUNT APPARARUNT
ANNO POST CHRISTUM NATUM M. DC. XXXVII.

D. O. M.
P. M.
ET
ÆTERNITATI SACRUM
HEUS VIATOR,

TUMULUM HUNC ASPICE, TUMULATUM SUSPICE.
CLARISSIMUS VEDASTINORUM ANTISTES
PHILIPPUS
CAVERELLIUS
HIC JACET
QUI
REPARATO SUO MULTIS IN LOCIS CŒNOBIO,
INSTRUCTO SUPELLECTILE PRETIOSA SACRARIO,
ADORNATA MAXIMUS IMPENSIS BIBLIOTHECA
VARIIS SACRARUM VIRGINUM PARTHENONIBUS VEL INSTAURATIS
VEL EXTRUCTIS
OPE COMPLURIBUS RELIGIOSORUM FAMILIIS PRÆSTITA
ANGLICANIS DUACI BENEDECTINI NOMINIS PP.
BASILICA, DOMOQUE CONDITIS
APERTO INSUPER
IBIDEM
SUB SUORUM CURA
LITTERATURÆ OMNIS ET VIRTUTUM
GYMNASIO
ERECTO SOCIETATI JESU ATREBATI
TEMPLO AC SIMUL COLLEGIO
REPRÆSENTATA MULTOS PER ANNOS EGREGIE.
IN PUBLICIS ARTHESIÆ COMITIIS
PRIMARIA
INTER ECCLESIASTICOS PERSONA,
RESUMPTO SÆPIUS MONASTERIORUM SUI ORDINIS
IN BELGIO EXEMPTORUM
SUMMIS CUM OMNIUM VOTIS
VISITATORIS OFFICIO
RECUSATIS INAUDITA CUM ANIMI DEMISSIONE

SUMMIS APUD ALBERTUM PIUM HONORIBUS
NON ADMISSIS ADMIRABILI EXEMPLO
QUÆ SPONTE SE MERITIS EJUS INCLINAVERANT
PLURIBUS SACERDOTUM MAJORUM TIARIS,
UBIQUE PROPAGATA SINGULARI MAGNARUM VIRTUTUM FAMA
RELICTOQUE
SUI MAXIMO APUD UNIVERSOS DESIDERIO
ORBI BELGICO CELEBERRIMUS
OBIIT
POSTQUAM VIXERAT ANNOS OMNINO UNUM ET XXXXXXXX
MENSES IV, DIEM UNUM, SATIS QUIDEM SI ÆTATEM SPECTAS,
SED HEU! BONIS OMNIBUS QUAM PARUM!
PARENTI SUAVISSIMO SUI DE JESU SOCIETATE FILII
AD LUCTUM ET ÆTERNAS LACRYMAS RELICTI
POSUERUNT XII KALEND. IAN. M. DC. XXXVII.

Des quatre manuscrits de l'Ambassade de Jean Sarrazin, que possède la Bibliothèque de la ville d'Arras, deux sont écrits de la main de Philippe de Caverel, ce sont les numéros 447 et 454; c'est ce dernier qu'on a suivi, l'autre n'étant qu'une ébauche et un premier jet.

Quant aux deux autres (numéros 124 et 392), qui ne sont que des copies très-bien faites, elles ont aidé à retrouver les mots peu lisibles dans le manuscrit original.

A. D'HÉRICOURT.

A MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR DE SAINT-VAAST,

DU CONSEIL D'ESTAT DE SA MAJESTÉ CATHOLIQUE, SON PREMIER CONSEILLER EN ARTHOIS, ETC., ETC.



Monseigneur,

Lorsque je considère ceste notable sentence de Platon, surnommé le *Divin* : « Que le parfait office de l'homme est, premièrement, qu'il cognoisse sa nature, puis, qu'il contemple la divinité, et finablement, qu'il travaille aux choses qui pourront le plus profiter à tous les hommes, » il me semble que l'on doibt grandement admirer et louer la providence de ce bon Dieu, signamment en ceux, lesquels elle a tellement favorisez que, par les avoir fait très-heureusement naistre et les avoir douez d'un naturel et esprit propres aussi bien à la vie active comme à la contemplative, et non moins idoines au maniement des affaires publicques que des privées, les seigneuries, principautées et royaulmes, le monde entier s'en trouvent heureusement maintenuz, régis et gouvernez. Car sur tous les gens du monde, ce sont, à mon advis, les roys, les princes et grands

seigneurs qui ont besoin d'aide et de conseil, les afaires qu'ils ont en main estans si très dificils à demesler, et de si très grande conséquence, que la foiblesse de leurs corps et l'insuffisance de leurs esprits ne peuvent aucunement furnir au premier, et le deuxième méritant que les meilleurs esprits soient emploiez pour leur servir d'yeux et de mains, d'âme et de corps. En quoy il advient journellement plusieurs faultes, tant de la part des princes et de ceux qu'ils choisissent pour s'en aider, que de ceux qui s'y fourrent sans y être appellez, et autres qui s'en retirent, y estans conviez ou par leur estat ou par la nécessité des choses. Car si tost que le prince se met en fantasie qu'ouyr la raison, obéyr à la loy, entendre et recevoir conseil d'autruy, estre chose contraire à sa grandeur, et luy en estre osté le dominer librement, ce qu'aucuns estiment le plus grand bien, plaisir et contentement de la puissance absolue, et, que, voulant tout venir de soy-mesme, il s'efforce se rendre redoubté par subits et absolus commandemens, une grosse et impétueuse voix, un visage refroigné, un regard fier, une fascheuse conversation, posant follement en ces choses la gravité, grandeur et dignité requise en un seigneur ; sa puissance et licence se trouvent souvent esbranlées à peu d'occasion, et quelquefois renversées tout-à-coup d'un petit vent contraire, une si grande haulteur ayant esté follement bastie sur un si très-mauvays fondement. Il en advient quasi de même lorsque le prince fait un mauvais choiz des personnes desquelles il veult estre aidé et gousté, surtout de ceux qui symbolizent mieux avec ses appetitz corrompuz, et le sçavent mieux flater, admirant pour bonnes mœurs et pour vertu ne sçay quelles façons et inclinations vicieuses, d'où se glissant en mauvaise coustume et de choses legères en grands vices, l'estat s'en

vient à corrompre beaucoup davantage que l'on n'eust jugé du commencement. Un autre mal plus pernicieux suit le prince, mais duquel, par aventure, la principalle faulte n'est pas sienne, pour la difficulté qu'il y a de s'en garder; c'est de la part des ambitieux et fols sages de ce monde, qui, brigans à toute oultrance, sans se cognoistre ou se peser premièrement, comme l'ignorance et la malice fait devenir les hommes effrontés, les principales charges publiques, courans à bride abattue, comme l'on dit, après les honneurs, et s'en emparans par tous tels moyens qu'ils sçavent, s'y comportent par aprez avec toutes les iniquitez du monde, ou pour crainte quilz ont d'en estre dépossedez et réduitz à la raison, ou pour extrême desir de satisfaire à leur ambition et de remplir leurs coffres, souvent de despouiller des pauvres vefves, des orphelins et des misérables accablez de tant d'occurences qui se présentent en ce monde et qu'on faict quelquefois dextrement dériver sur la tête du maladvisé, faisans ainsi leurs afaires et laissans en arrière celles du maistre ; de sorte que pour récompense de l'honneur, des biens et faveurs receus soubz les ailes d'iceluy, le perdent souvent et son estat quant et luy. Le remède de ces maux devoit provenir de la conversation des gens d'honneur, de doctrine et de vertu avec le prince : mais autrefois ils sont veus à regret comme censeurs importuns de la licence que la cour engendre, qui leur donne occasion de n'y faire longue demeure : autrefois ils s'en retirent pour le peu de correspondance que leurs meurs ont avec ceulz des courtisans, et pour le peu de fruit qu'ils s'apperchoivent pouvoir consuivir ès façons de faire si corrompues : autrefois, comme la sagesse et preud'hommie rend les hommes modestes et surpesez, ils ne se treuvent du tout près des princes, s'en attendant aux autres, et pour le moins attendant d'y

estre appelés solemnellement, et quasi forchez, contre l'exemple d'Anaxagoras qui se tint volontairement avec Périclès, de Platon qui conversa quelque temps avec Dion et mesme avec Denys le tyran, de Pithagoras, qui hanta les princes d'Italie, de Panétius qui s'accosta volontiers à Scipion, lorsque le sénat le députa pour aller visiter et syndiquer quelle justice ou injustice régnoit par le monde, de Lélius, qui souloit faire si bonne compagnie au dict Scipion ès afaires de paix et de guerre, que l'on print occasion de dire que des haults faits d'armes qu'il exécutoit, Lélius en estoit autheur et Scipion le joueur. Cicéron, mesme, homme docte et advisé de profession et fort curieux de propre gloire, confesse Pub. Nigidius luy avoir servy de conseiller ès plus grandes et plus honnorables choses qu'il exécuta durant son consulat. Et si Panétius at esté cerché d'un Scipion, Pub. Nigidius de Cicéron, un Athénodorus de Caton, l'honneur de la république Romaine a semblé de telle importance au vieilliard Appius Claudius, aveugle et cassé d'ans, qu'il se fit porter quelque fois au sénat avec admiration de plusieurs, sans y estre appellé. En autre endroict, Epaminondas, comme il voyoit mal baster à l'armée, toute confuse et esbranlée par la faute des capitaines qui l'avoient imprudemment jectée en lieux aspres et mal aisez, emprist, simple soldat qu'il estoit lors, de la remettre en ordre, ranger en bataille, et la tirer hors des lieux empeschez, ce qu'il fit sans perte, avec l'estonnement de l'ennemy et joie des siens. Chose pareille advint quelque jour à Xénophon qui, n'estant capitaine ni lieutenant, comme luy mesme il escrit, mais pour entendre ce qu'il falloit faire et l'oser entreprendre, se mit à commander en certaine nécessité, si bien qu'il fut cause de sauver les grecs. Ce que Plutarque, très-bon maistre de police, trouve si raisonnable, qu'il en prend occasion d'escrire:



que le bon et vray politique, qui aime ses citoyens et sa patrie, qui a soin, et porte amour au bien publicq, encoire que jamais il ne veste le manteau et l'habit de capitaine et gouverneur, si est-ce que toujours il fait office de gouverneur et administrateur publicq, en exhortant et incitant ceux quy le peuvent faire, en instruisant ceux quy ne le sçavent pas, assistant à ceux quy luy demandent conseil, en destournant ceux qui ont mauvaise volonté, confirmant et encourageant ceux quy l'ont bonne. Et en autre endroict, il fault, escript-il, toujours faire à l'envy des magistrats, en diligence, soin et prévoyance du bien publicq; s'ils sont personnes de bonne sorte, en leur allant déclairer et exposer ce qui se présentera bon à faire, en leur baillant à exécuter ce que nous aurons meurement délibéré, et leur donnant moyen de se faire honnorer, en profitant par mesme conseil à la chose publique. A quoy se conforme ce qu'il escrit autre part des trois sortes de vie, active, contemplative et voluptueuse: la dernière estant dissolue, serve et esclave des voluptez, estre brutalle, trop vile et trop basse; la contemplative destituée de l'active estre inutile, et l'active ne communiquant point avec la contemplative commettre beaucoup de faultes et n'avoir point d'ornement; au moyen de quoy, il faut, dit-il, essayer tant qu'on peult de s'entremettre du gouvernement de la chose publique et quant et quant vaquer à l'estude de philosophie, autant que le temps et les afaires le pourront permettre.

Mais pour ramener les choses à notre philosophie chrestienne, bien que nous soyons asseurez par la bouche mesme de la sapience éternelle que *Maria optimam partem elegit,* et que conformément Saint-Grégoire Nazianzène escrit : *nihil mihi fortunatius eo homine videbatur qui, occlusis compressisque corporis sensibus, atque extra carnem mundumque positus,*



in seque collectus, nec, nisi summâ necessitate impellente, quicquam humanarum rerum attingens, ac secum ipse et cum Deo colloquens, superiorem rebus in aspectum cadentibus vitam agit, divinasque species et imagines puras semper, nec ullis terrenis et errabundis formis permixtas in seipso circumfert, ac Dei rerumque divinarum purum omnino speculum est, in diesque efficitur, lucique lucem, obscuriori clariorem adjungit, ac jam futuri ævi bono fruitur, et cum angelis versatur, et licet adhuc in terris agens, terram deserit, atque à spiritu in cælo collocatur. Toutefois, le même Grégoire s'est laissé persuader de prendre l'office d'évesque; et, si nous espluchons la chose de près, nous trouverons la distinction de vie active et contemplative estre plustost chose imaginaire que de praticque en mesme subject, les nécessités de ceste vie faisant que, comme Marthe a demandé estre secourue de Marie, à grande peine se trouve Marie sans Marthe; suyvant quoy Saint-Augustin disait: *Non sic esse debet unusquisque otiosus, ut in eodem otio, utilitatem non cogitet proximi: neque sic actuosus ut contemplationem non requirat Dei.* Et en autre lieu: *Otium sanctum quærit charitas veritatis, negotium justum suscipit necessitas charitatis: quam sarcinam si nullus imponit, percipiendæ ac intuendæ vacandum est veritati.* Sainct Anthoine mesme et le bon père Julian moines, et une infinité d'autres anciens ont suyvi de sorte la Contemplative, qu'ils n'ont pas entièrement laissé la pratique de l'active, se trouvans pour certaines bonnes occasions ès villes chez les empereurs et autres princes, lors qu'ils trouvoient en estre semonchez seulement par le devoir d'hommes vertueux; sainct Jean-Baptiste leur ayant premièrement desfricé ceste voye, et longtemps avant luy Hélisée le

prophète, s'e
l'armée au n au qı Qui
a donné occ on aux th qu ondre que,
pour convoiti ·ée de bie ou de gloire ou de vivre délicieusement, n'est licite aux ς ni autres ecclesiastiques de hanter les courts des princes ; ı bien par charité, pour le bien de l'église ou du prochain; yvant quoy nous lisons que, durant la splendeur de notre christianisme, plusieurs grands et vertueux personnages ecclésiastiques se sont trouvés maintenant toujours le nom, réputation et l'effect de gens vertueux, chez divers Empereurs, Princes et Seigneurs, comme Sainct-Sylvestre auprès de Constantin le Grand, Sainct Léon devers Attila (renouvelant l'exemple de Jaddus, Grand-Pontife de Hiérusalem, qui, en semblable occurrence, alla rencontrer Alexandre-le-Grand), Sainct-Remy et Sainct-Vaast près de Cloys premier, Sainct-Leger auprès de Childéric second, Sainct-Aubert, Saint-Amand et autres chez Dagobert, Alcuin vers Charlemagne, Adalongus, abbé de Saint-Vaast, l'un des prédécesseurs de Votre Seigneurie, devers Ludovicus Pius, et une infinité d'autres avec tel succès des choses, que pouvons remarquer ces princes avoir esté les plus vertueux qui se sont le plus près accostez des ecclésiastiques et qui les ont eus pour conseillers plus assidus en leurs secrets conseils : bien que je ne veuille dire ni asseurer qu'il n'en soit quelquefois mal venu, ou par la vanité ou par la nonchaillance d'aucuns ecclésiastiques, qui n'ont toujours eu tel regard à leur estat, ni tel couraige ès grands affaires, comme il appartenoit, emportez des délices ou aleichemens de ce monde, ou gaignés du conseil des malins, du plus grand nombre ou de la plus forte opinion, ou meslans par trop la sagesse humaine avec leur vray devoir et office, soit qu'ils ayent esté admis sans choiz

à ces affaires des princes, soit que le choiz ait esté mal assis, soit qu'iceluy, ayant esté premièrement bon, ils se soient laissez du depuis corrompre et glisser ès délices, erreurs et fantasies communes. Toutes lesquelles choses meurement digérées, ***Monseigneur***, m'ont faict particulièrement admirer la providence de ce bon Dieu en votre endroit, et prendre plus volontiers la peine de mettre par escrit ceste ambassade mémorable, laquelle, faisant paroistre, bien que seulement comme *ex unguibus leonem*, la vie contemplative estre admirablement compassée avec l'active en votre Révér[de] pat[té], quy est selon plusieurs la perfection de l'homme sage, pourra servir de bon exemple et d'éguillon à plusieurs, pour ne tant donner à leurs aises ou afaires particulières, que d'en laisser du tout le soin des publiques et de celles du prince; en quoy chacun doibt travailler de tant plus volontiers, que le bien en estant plus commun il y a plus de raison de le procurer, et que le prince estant la forme et la reigle des subjetcs, il est certain que, luy faisant aymer la vertu, c'est la faire embrasser à plusieurs, luy donnant bon conseil, c'est la solliciter au proffit de plusieurs dépendans ordinairement quasi du prince, seul heur et malheur de ses subjects, le repos et le travail, l'aise ou la misère de tous ceux qui vivent soubz ses lois, ainsi que du chef sourdent et se dérivent les nerfs qui meuvent tout le corps, et que la reigle, estant elle-mesme droicte, dresse et rend droictes toutes autres choses. Du quel devoir l'homme de bien deviendra journellement meilleur, et enfin admirable, la vertu croissant de plus en plus par diverses conférences, voyages, ambassades et expériences. Platon ayant sagement escrit que l'homme n'est pas une plante semblable aux autres, attachée à un gason de terre, ains, qu'ayant la racine en hault, tire sa

nourriture d'autre part, pour devenir enfin beaucoup plus parfait et plus signalé, que tous les philosophes et législateurs très anciens et plus jeunes, tant de poètes et orateurs et quelques rares personnages qui ont levé l'ancre, ont quictez leurs maisons, sont alez surgir en autre païs, pour y apprendre ce qu'ils ne sçavoient pas, ou y enseigner ce qu'ils desiroyent faire sçavoir aux autres.

Je suis seulement marry que ce narré n'est pas mieux dressé, et tel que de pouvoir servir de quelque chose pour éternizer à la posterité le los d'une gloire certaine deue à Votre Seigneurie, pour avoir achevé ceste ambassade entre tant d'autres voyages très dangereux, et faire cognoistre que la maison de Saint-Vaast est aussy bien nourrye de gens signalez en ce temps comme elle a fait anciennement; mais je me confie que Votre Seigneurie me pardonnera aisément ce qui manque à ce traité, ayant esté premièrement basty lors, qu'entre les charges ordinaires, Icelle me donna l'administration de la greneterie, et reveu, je confesse, aux champs, mais empesché des distractions et solicitudes, qu'apportent non seulement le desir de restablir les papiers, les droicts et les biens de ce prieuré illustre du seul nom de saincte Christine de Tyr, et qui de tous autres endroicts s'en alloit en ruine, ains aussi et principalement l'entremise de si grands ouvraiges que votre seigneurie fait bastir avec l'estonnement d'un chacun et à frais incroyables. Je ne parle des empeschemens qu'aucuns trouvent en l'assidue continuation du service divin lequel je désire estre maintenu avec autant de bien-séance et de piété qu'il est sainctement restably, devant estre tout notre plaisir, déduict et contentement de servir et chanter louanges à ce bon Dieu, et restant toujours assez de temps pour vaquer aux choses temporelles, après que l'on

a donné ses heures aux spirituelles, si l'on advise de bien disposer ses heures, ne perdre temps quand il n'est pas besoin, et de n'embrasser tout à coup plus que l'on ne peut estraindre. Du reste, si le traisté devera estre rebuté pour quelques causes, la vérité le devera recommander, ayant esté mon principal estude de ne donner aucun lieu au proverbe espagnol : *De luengas vias luengas mentiras*, et n'ayant eu cure de controuver choses qui peussent servir de nouveauté, causer quelque estonnement, faire admirer l'œuvre et le voyage; ains de figurer entièrement la vérité des choses passées, comme Votre Seigneurie pourra descouvrir, suyvant le fil de ces brouillards et mémoriaux. Je n'ay mesme eu crainte de luy donner péine ou de diminuer sa réputation, lui raffreichissant et ne desguisant en riens la mémoire des choses pénibles ou peu honnorables qui s'y sont passées, parce que je ne suis pas de l'opinion d'Epicure, qui ne se vouloit souvenir des maux passez, craindant que cela ne luy apportast quelque malaise, et que l'on sçait assez que ce ne sont pas toujours choses illustres tout ce qui se fait à l'endroict des grands : ains me conforme volontiers à celui qui disoit :

O passi graviora, dabit Deus his quoque finem
Et. . . . . olim meminisse juvabit,

ne trouvant guères moins de plaisir en la souvenance du mal passé dont il ne reste rien, et de profit ès choses petites, qui abaissent l'orgueil des hommes, qu'en la mémoire du bien receu dont le profit demeure encoire, et des choses grandes dont le plaisir cesse. En quoy, si vostre Seigneurie, rencontre quelque chose légère, ridicule ou mal-séante à nostre profession,

pourra librement retrancher, ou trouvant convenir le passer, nner à juger voire aux censeurs les plus sévères, que, comme s longs et fascheux chemins sont adoucis par divers plaisans cidens, qu'il convenoit la narration et histoire en estre telle, in de ressembler mieux à la chose et d'amoindrir son travail ı liseur de bonnes entrailles; pour quelle raison je confesse 'oir traité les choses fort librement et rondement. Mais de ıoy vostre Seigneurie sçaura beaucoup mieux juger et user; ıi me donne occasion de supplier très humblement ce bon ieu luy continuer, *Monseigneur*, bon et heureux succès de es vertueux concepts avec continuation la plus desirée de ses ainctes graces, me recommandaut de mesme humilité ès vostres.)u prieuré de la Boeuvrière ce XII d'octobre 1588,

Votre humble et obéyssant Religieux

F. PHILIPPE DE CAVEREL.

ADVERTISSEMENT AU LECTEUR.

Amy liseur, comme l'orthographie française se trouve fort diverse, les autheurs en ayant usé quasi à leur apétit, aucuns volans qu'elle montrast évidemment les ethymologies et dérivations des mots, autres la voulans entièrement faire ressembler au parler, autres se reservans ne sçay quelle façon d'escrire, qu'ils pensent ancienne et qui tient de la rudesse du langage, non encoire digéré, autres faisans de toutes ces choses une mélange assez bien proportionnée : s'il te prend envye de lire ou copier ce livre, je te prie recevoir de bonne part celle dont usons, bien que dissemblable à soy-mesme en quelques endroicts, ne m'estant tellement asservy à escrire d'une façon, que n'aye quelquefois usé de l'autre, afin de n'estre trop arresté en chose, *cujus adhuc sub judice lis est*, et pour avoir trouvé semblable diversité ès principaux autheurs de France, voire en mesmes livres, afin que l'on n'en rapporte la raison à l'aage ou au dire vulgaire, *deuterai phrontidès sophoterai*; où toutefois tu voudras méliorer la mienne, si tu adresses bien, je n'en feray aucune plainte.

AMBASSADE EN ESPAGNE

ET EN PORTUGAL

(En 1582),

DE R. P. EN DIEU DOM JEAN SARAZIN, ABBÉ DE SAINT-VAAST,
DU CONSEIL D'ESTAT DE SA MAJESTÉ CATHOLIQUE,
SON PREMIER CONSEILLER EN ARTHOIS,
ETC., ETC.

Ayant à coucher par escript une ambassade mémorable et qui a grandement servy à trouver les moyens, lesquels ont remis les provinces Wallonnes en meilleur estat, et à user de ceux qui nous promettent renger de bref les flamangues à la raison, je ne puis croire que pourtant je sois obligé de discourir comme le désordre s'y estoit premièrement couvé, puis esclos, et en fin accreu et advanché tellement, que si ce bon Dieu ne nous eust donné, passé longtemps, à fin que son auctorité et puissance fust mieux establie, pour chef et roy, un prince et monarque aultant puissant que catholicque, il y avoit apparence de perdre l'estat et la religion tout ensamble. D'aultant que mon but se confinant simplement ès bornes du voyage, et n'estant intentionné de poursuivre les fruictz, qui en sont réussis et naistront par après, car la chose est achevée si freichement que son fruict,

si advanché qu'il soit, ne peult encoire estre qu'en fleur, et, comme l'on dit, sa moisson en herbe, je suis d'advis que je ne puis aussi raisonnablement estre contrainct de mettre en avant les choses qui l'ont devanché. Et bien que ceste excuse ne fust jugée de tous suffisante, je tiens encoire qu'il ne m'en soit pas grand besoing, la cause et nécessité de ceste ambassade se pouvant assez congnoistre par la freiche mémoire des choses passées, voire peu auparavant icelle, lesquelles sont en partie jà consignées par histoires à la posterité, en partie ne se peuven aysément déclairer en peu de parolles, ny bonnement par aultres, que ceux qui ont eu le secret maniement des afaires, soit de la part qui taschait de pervertir et renverser l'estat, soit de celle qui s'estudioit à le conserver et meilliorer.

Il pourra sambler à aulcuns, se contentans encoir moins de de si maigre commenchement, que je debvois icy toucher quelques considérations politiques, ramasser les causes des changemens et ruynes des royaulmes ou républicques, et juger quelles et combien ont concurré en ceste conjoncture. Si la révolution des astres et corps célestes, si la concurrence ou rancontre des nombres [1] y ont apporté quelque chose; car la puissance de Dieu se monstre en ceux-là admirable, bien qu'ils ne puissent forcher la volonté des hommes, et se trouvent plusieurs curieuses observations de ceux-cy, encoire que Dieu, laissant quelquefois le cours ordinaire des causes naturelles, passe comme par dessus et fache réussir les choses autrement que l'on n'attend, ou bien si l'ambition des grands, l'orgueil ou l'oppression du peuple, l

[1] Paul Orose remarque Babylone avoir esté pillée et despouillée d royaulme, 1160 ans après avoir esté bastie, et le mesme estre adven à Rome, après pareil nombre d'années, au chapitre IIIe du 2e livre d son histoire *Adversus Paganos*.



distribution irraisonnable des peines et des loyers, la richesse ou pauvreté de peu ou de plusieurs, car de deux contraires extrémités viennent quelquefois pareils effectz, si l'oysiveté, la paillardise, l'impunité des forfaictz, si l'intempérance de plusieurs et mesme des gens d'église, si l'ignorance, la flatterie ou dissimulation de ceux auxquels la parolle était commise, en ont esté la cause principalle, ou si çat esté que les hommes, devenus subtilz de grossiers, n'ont plus voulu endurer d'estre commandez, ou si au contraire de bien la jœunesse n'a plus voulu suyvir conseil et obéyr, les vieus n'ont plus voulu guider, ou n'ont sceu bien commander, les conseils de ceux-cy et les promesses de ceux-là ayant perdu leur rang et le lieu en l'Estat: mais ce seroit à la vérité chose non seulement longue à déduire, ains mesme recerchée de trop loing, et vrayment *ab ovo*, comme l'on dict, et par ainsi hors de son lieu, de temps et de saison. Aussy s'il advient que nos vœux et souhaits aient lieu, ou que nos espoirs ne nous trompent, ceste maladie ne causera une ruyne ou notable changement à la chose publicque; mais tout le mal sera ou tiré par tant d'escarmourches, batailles et supplices, comme par la signée, on dissoult par tant de misères, comme par une forte sueur, ou digéré par la famine, dont un tel ravage de pays et tant de champaignes laissées en friche nous menacent, comme par la diette médicinale.

Aucuns désireront pour le moins quelque déclaration des causes particulières, et quy ont donné plus de norriture à ce mal; mais il est mal-aisé d'en juger et plus difficile de le dire; car aucuns accusent beaucoup de vices ès chefs suivant l'opinion de Xénophon, quy dit l'Estat estre aisément corrompu par la coulpe, l'orgueil, l'intempérance, l'ambition, l'avarice et la négligence de ceux qui président à la société civile; aulcuns,

les subjects, signamment les plus riches, et le peu de connaissance que la Flandre et autres provinces des Pays-Bas plus reculées de la France avoient eu des guerres dernières, parce qu'il n'y a chose plus difficile à porter que le trop d'ayse, et à gouverner que le peuple enorgueilly de ricesse; autres, et les chefs et les subjets, chacung rejectant au plus loin de soy la faulte ; soit qu'en ceste matière nous aymions mieux paye comme pleiges et coobligez, que comme principaulx redebvables soit que nous practiquions ainsi soigneusement le naturel cor rompu, qu'avons tiré de nostre premier père, donnant, à aultruy voire nostre propre faulte.

Laissant doncq tant en général comme en particulier l curieuse recerche des causes qui ont produit le danger, pour l remède duquel ceste ambassade a esté trouvée nécessaire; parc que les premières, comme naturelles ou générales et dépendar de l'inscrutable providence divine, sont en partie fort bien cognue en partie fort obscures et cachées, et que les aultres, comm singulières et gouvernées de la mesme providence sont infinie et plus propres à ceux quy voudront prendre plaisir à se form des discours politicques qu'à ce subject : Je diray seulement qu les maux, qui par l'impiété et perfidie des héréticques survinre l'année passée (1581) et mesme depuis la retraicte des gens d guerre non naturels du pays, l'unique et asseuré moyen mais pl chanté que vray de réunir et rallier en un corps les provinc disjoinctes, en furent la principale occasion. Car, comme les pr vinces Wallonnes, désireuses qu'elles estoient de ramener à raison les flamangues, où les héréticques prenoyent trop gran pied, eurent obtenu par le traité d'Arras, conclu en nostre mo nastère de Saint-Vaast le dix-septième de may 1579, agréé a camp de Maëstreich en juin suyvant, reveu et publié à Mons

en Haynault, le treize de septembre du dict an, entre autres choses, le renvoy des gens de guerre estrangers, avec l'effect, et prorogation de temps pour les villes et provinces, qui vouldroient embrasser le bénéfice du traité; l'héréticque des dictes provinces Flamangues manquant à sa promesse, affin que les hommes n'attendent plus de fidélité de ceux qui ont failly de foy à Dieu, au lieu d'accepter les articles de paix, commencha à s'esvertuer tout ouvertement, et tascher de tous ses conseils, forces et moyens, d'accabler ceux quy s'estoient désarmez pour son bien et repos, jugeant estre heure d'invahir le troupeau des catholiques, lorsque par fantaisie et malicieuse cautelle il en avoit fait subtilement déchasser les gardes, et estimant que jamais n'auroit meilleure commodité de renverser le bastiment, qu'allors qu'il en avoit partie osté, partie esbranlé les principaux piliers et fondements; et en effet attenta choses non de petite importance contre les dictes provinces catholicques : n'estoit assouvy d'estre rentré en la possession de ses biens, ains usurpoit ceux des gens d'église, de religion, de ses concitoyens : car jà auparavant il ne se contentoit plus d'avoir part au conseil et sénat des dictes provinces Flamangues, ainsi vouloit tout emporter seul. Il ne s'arrestoit plus d'avoir obtenu quelques temples ès villes principalles, mais mynoit entièrement les églises des catholicques; eschauffé mesme du succès qu'il avoit eu signammant à Anvers et à Gand et en plusieurs autres lieux : comme le meschant ne repose jamais, à l'exemple du Lion tousjours randissant et de Judas non dormant, fut en fin si téméraire que d'attenter toutes telles choses de ses propres mains sur les provinces Wallonnes, de sorte que pleurerions par avanture encoire nostre exil ou servitude, n'eust esté, que par la miséricorde et providence de ce bon Dieu, il rencontra

à qui parler, et cogneut par expérience la partie estre mal faite pour luy, et que la postérité de ceux qui anciennement ont heureusement servi à leurs seigneurs, comtes d'Arthois et de Flandre, pour dompter et rompre la teste aux Flamands, quantes fois ilz s'estoient eslevez et mutinez, avoit herité la force et le courage avec la succession de la terre, le Baron de Montigny s'estant fort à propos planté à Menin et lieux coiconvoisins avec les troupes wallonnes indignées des comportemens du Prince d'Orange et des héréticques, qui feirent entendre au flaman, bien qu'il fût bon marchant et artisan, qu'il n'estoit pas homme pour rencontrer les Wallons en faict d'armes; mais de quoy l'héréticque ne devint en rien meilleur, ains se résolut à plus dangereux conseils, arresté qu'il estoit à la ruine des catholicques, et appella à son ayde gens de toute estoffe, nation et condition, quelques reniéz du nom espagnol, italien et wallon, l'anglois, l'escossois, l'allemant, et non seulement l'héréticque franchois, mais couvertement toute la France, avec tel effect, et suyte de choses si dangereuses qu'elles eussent apparemment accablé les provinces reconnoissant sa majesté, si la roideur d'une poignée de Wallons, confortés de peu de chevaux légers albanois ou italiens, la prudence, la force et résolution des chefs n'eussent maintenu les choses en estat, mais non si bien touttefois que la perte de Menin ne s'en ensuyvit avec quelque estonnement des nostres, que le camp n'en fust levé de Cambray, quy matté de peu de gens rendoit les derniers abboys, que son alteze mesme n'estoit pas bien asseurée à Mons, en Hainault, et y pendoit aucunement à la discrétion d'aultruy, restans encoire plus grands maux à craindre, jà tout préparez, comme une grande desbauche est accoustumée de suyvre les premières disgraces bien que petites.



Les estranges comportemens de l'hérétique se rendant licite ce qu'il avoit tant blasmé en aultruy estant tels, et l'estat réduict à un poinct si dangereux, tant de maux ouvrirent les yeux à plusieurs, quy nonobstant l'advis d'aulcuns, voulans par trop temporiser en chose si dangereuse, arrestez sur la considération des victoires obtenues par les troupes wallonnes, signamment en la route et prise du sieur de la Nouë chef d'armes très redoubté de la France, et de son camp à Englemeuse, et au siége de Tournay forcée par moins de dix mille hommes en temps très incommode, trouvoient très nécessaire de pourveoir à la seureté publicque, et au restablissement de l'estat de la religion, veu que les forces de l'ennemy alloient de jour en jour en accroissant, et que ny la courtoisie des provinces wallonnes ni la grace et indulgence de Sa Majesté, ni la raison, ny la loy, ni la coustume, ni le debvoir, ni la honte de la postérité pouvoient contenir en office la fureur des meschans; et l'on convenoit assez en bonne volonté pour eschapper le ravage du pays, la perte de la religion, de la liberté, de la patrie, choses lesquelles tout homme de bien et de bon cœur doibt avoir plus chères que soy-mesme. *Chari enim sunt parentes*, *chari liberi et familiares*, dit Cicéron, *sed omnes omnium charitates patria una complexa est : pro quâ quis bonus dubitet mortem oppetere, si ei sit profuturus?* Mais l'on ne s'accordoit pas si bien des moyens, parce que ceulx desquels on pouvoit aysément user, ne se trouvoient suffisants, et ceulx que l'on trouvoit certains et asseurez sambloyent odieux, et ne pouvoient bonnement estre mis en avant, le temps, les traités et l'opinion de plusieurs y obstant.

C'estoit le rappel des forces estrangères par quelque notable ambassade ou autrement, qui sambloit chose hors de temps, pour

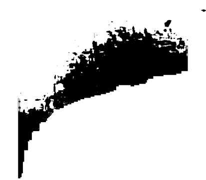
icelles avoir esté renvoyées depuis tant peu de mois, et contraire au cinquiesme article du traité d'Arras, et peu aggréable à ceulx ausquels l'on avoit tasché d'imprimer une haine irréconciliable du nom espagnol : estant aussi aysé à croire que les seigneurs, qui par la retraite des Espagnols estoient eslevez en crédit et avoient grande part au maniment des affaires ou militaires ou civiles, ne condescendroient volontiers à ce point, y ayant mesme apparence qu'ils s'en pourroient fascher, comme si la chose se fust praticquée pour la défiance que l'on eût d'eux, ou pour les désapointer de leurs estats; car plus les personnages sont faictz grands, plus ils ont de grands soupçons, où signamment il y a quelque chose à remarquer en leur aggrandissement : nonobstant quelles considérations, afin de ne perdre le fruict d'un bon advis, la chose fut mise en avant à son Alteze, qui l'approuva, si avant que l'on trouvast moyen de la faire juger bonne aux seigneurs et aux estats recoignoissans sa majesté : mesme aucuns ont bien osé dire que son alteze et sa majesté désiroient la mesme chose doiz longtemps, et qu'à ces fins on fit voye au duc d'Alanchon pour avitailler Cambray, s'en estant aussy trouvé de si hardis, que de penser et dire, que son alteze avoit lors mandement exprès de ne combattre, chose cognue lors mesme aux François qui estoient de l'armée du dict duc; mais c'est à mon advis sonder un petit trop hardiment et trop profondément avec peu de vérisimilitude l'intérieur des princes, ne trouvant pas bon de ma part que le privé entre si avant au secret cabinet d'iceux, le trop sçavoir en ce cas, ayant souvent esté pernicieux à plusieurs : pour quelle occasion par avanture l'Ange advertissoit Tobie et les siens, que, *sacramentum regis abscondere bonum est : opera autem Dei revelare et Confiteri honorificum est.*

La chose trouvée bonne de Son Altesse, il restoit de deffricher le chemin afin qu'elle peust estre effectuée avec le moins d'aigreur et le plus de gré des Seigneurs et des Princes qu'il seroit possible. Car l'on ne s'arrestoit pas fort sur la considération que depuis peu de mois les troupes estrangères estoient retirées : estant l'office de mesme prudence trouver bon une chose, lorsque le temps, la raison et la nécessité le commandent, et la trouver mauvaise, le temps, la raison et la nécessité changée. Et quant aux intéretz qui en estoient suyvis, et parensuyveroient, comme ils retomboient principallement sur les coffres du Roy, l'on ne s'en donnoit pas grande paine, estant venu en coustume de parler avec grande cérémonie de l'espargne du fisque et thrézors royaulx, comme s'ilz estoient sacrez, et d'y pescher ce nonobstant en effect bien hardiment si tost que l'on a belle, comme si c'estoit le propre ou dépost de chaque particulier et la chose deue à quiconque la peult enlever. Aussy en court les parolles et les mœurs ne sont pas uns, ni semblables, au reste les plus gens de bien et de plus belle parade du monde : mais à la mienne volonté que l'hypocrisie ne trouvast lieu autre part !

L'on avoit plus de regard au traicté, pour le maintenement duquel la foy de sa majesté estoit engagée, laquelle nous tenons devoir estre saincte et inviolable contre les héréticques, auxquelz samble, à tort et sans fondement, que notre sainct père en oste l'obligation à tous propos, signamment où il est question de la religion. Si est-ce que les plus chauds en leurs advis et résolutions maintenoient que sans aucune cérémonie l'on pouvoit passer avant, s'arrestant sur certaine clause du traicté, qui porte que les estrangers partis des provinces du Païs-Bas n'y pourront retourner, ou autres y estre envoyez, si, avant que l'on ne soit

chargé de guerre estrangère et générallement s'il n'est besoin, et que l'on n'en soit pressé par nécessité; alléguans au reste qu'il n'y avoit aucune raison de demeurer ainsi désarmé, les provinces suppeditées des héréticques, s'aydans ouvertement des forces de France, Angleterre, Escosse et d'autre part. Mais les plus retenus trouvoient beaucoup plus expédient, sans se vouloir arrester à débattre ce qui estoit de droit, faire la chose avec l'aggréation des Estatz et du sçeu et consentement des Seigneurs, l'article portant nommément que la nécessité debvoit estre congneue et approuvée des Estatz. Comme il en soit, il n'est pas toujours bon de prendre le droict ric à ric, la prudence gaignant souvent par plier un petit ce que la roideur feroit perdre et eschapper. Qui donna occasion de mettre en œuvre beaucoup de bons esprits et d'y emplier depuis les prélats jusques au plus petits, et mesme, selon l'opinion d'aulcuns, voire quelques femmes, soit que la Cour ait accoustumé de ne rien obmettre, qui puist avancher les afaires, soit que par nécessité luy soit quelquefois besoin user de ces moyens, forcée du naturel de ceux ausquels elle at affaire; en effect il en advint si bien par remonstrer aux seigneurs l'estat des choses, la confidence qu'ils devoient avoir de sa majesté, la bonne opinion qu'Icelle avoit premièrement en eux, le gré qu'elle leur en sauroit, le bien qui en consuyveroit; leur déclairant que beaucoup de gens penchoient en cest part et par avanture leurs compétiteurs ou ennemys, lesquelz par ce moyen se feroient plus grands et en seroient les mieux venuz; qu'il y avoit apparence, voulsissent ou non, pour le grand nombre d'autres qui y consentoient, que la chose se feroit, et que partant s'opiniastrer, ce seroit ne faire autre chose que se mettre imprudemment en disgrâce sans profiter. Il en advint, dis-je, sy bien, que chacun des principaux seigneurs

desquels mesme on doubtoit le plus, condescendoient comme à l'envie à ceste résolution, ce quy fut de si grand pois à l'endroit des autres prélats, seigneurs et membres des villes, comme le lierre s'eslève, panche & tombe avec l'arbre qui le soubstient, qu'au grand estonnement des héréticques la résolution fust prinse en plaine assamblée des Etatz d'Arthois le vingt-neufviesme de janvier, et sixiesme de février, en pareille assemblée de Haynault le cincquiesme du mesme mois, et de Lille, Douay, Orchies, le treiziesme du mesme mois, l'an mil cincq cens quattre-vingt-deux; oultre ce que se traictoit touchant la demande de deniers, de supplier Sa Majesté qu'elle fust servie de délivrer une fois, les provinces wallonnes qui le recognoissoient, d'une misérable guerre, qui les accravantoit: et comme les moyens d'y parvenir par capitulation avoient esté si souvent essaiez sans fruict, que ce fust son plaisir de faire bonne et forte guerre aux rebels avec toute telle sorte de gens et nation, fussent Italiens, Espagnols ou autres, qu'icelle trouveroit mieux convenir, remonstrans conséquamment les foulles supportées par les provinces et la grande nécessité où elles se trouvoyent, afin qu'il luy plust faire compétente et notable provision d'argent pour soldoyer la gendarmerie qu'elle trouveroit bon mettre en teste à l'ennemy. Mais comme ils espéroit que ces choses seroient de plus grande efficace représentées par vifve voix, que par lettres ou requestes, fut pareillement résolu et trouvé expédient d'envoyer vers sa majesté quelque prélat signalé ou seigneur de nom, pour luy représenter la chose plus naifvement, et en solliciter l'effect, en laissant et remettant toutesfois le choix à son alteze, laquelle comme elle cognoissait mieux la nécessité de la chose et la valeur des prélats et seigneurs, ne fauldroit d'en faire le chois, qui serait le plus sortable pour le bien des dictes provinces.



Ceste résolution raportée à son Alteze, très-hault et très-puissant prince Alexandre de Farnèse, prince de Parme et de Plaisance, seigneur vrayment nay pour le bien et restablissement de ces provinces, tant altérées de leur premier lustre. Studieux qu'il estoit de complaire ausdictz Estatz et veoir l'effect de la résolution, despecha incontinent courier vers Sa Majesté pour l'advertir sommairement de ce qui s'étoit passé, afin qu'icelle eust plus de temps pour préparer ses gens et moyens, et qu'accelérant ainsi les choses il se perdist moins du temps propre à la guerre; car les ambassadeurs vont un petit lentement, et les princes veuillent ordinairement estre préadvertis de leur venue, et aucunement de ce qu'ils ont à leur représenter, et non sans cause, à mon avis. Si plusieurs brigoyent estre employez en ceste charge tant honnorable, je le laisse considérer à ceux qui congnoissent le naturel de la Court, où souvent s'avance qui peult, sans considérer ses qualités ni mérites.

Son Alteze meurement conseillée arreste incontinent son choix sur Monseigneur dom Jean Sarrazin, prélat de l'église et abbaye de Saint-Vaast d'Arras, soit que la prudence, la vivacité, la vertu, l'entregent, et autres qualitées du dict Seigneur, soit que l'antiquité, le lustre, la renommée de la maison, soit que tous les deux ou autres causes l'aient convié à ce faire. A quelz fins luy despecha lettres sur le commenchement de febvrier de la dicte année: qui fit croyre à aucuns que paravant la résolution des Estatz la dicte Alteze avoit jecté l'œil sur le dict sieur prélat à semblable effect, fust qu'en ses afaires publiques ou privées elle s'en volust servyr, fust qu'elle désirast le dict prélat estre cognu du maistre, ou qu'elle ne trouvast bon que l'ambassade qui luy avoit esté paravant désignée par les dicts Etatz s'en allast en fumée.

Les lettres contenoyent que, suyvant la requeste des Estats, elle avoit fait chois d'un personnage membre des dicts Estats, pour l'envoyer en Espagne vers Sa Majesté; que le chois estoit tombé sur luy, et partant le prioit d'accepter la charge, et qu'il feroit bien de se trouver en Court au plus tost pour estre instruict et informé de ce qu'il auroit à raporter, représenter et supplier à Sa Majesté.

Ces lettres rendues ès mains du dict sieur Prélat luy donnèrent, comme est à croire, de prime face bien que penser, ne pouvant ignorer, s'il emprenoit la charge, à combien de travaux il changeoit un repos asseuré et non moins honorable, pour combien de dangers apparans et toutesfois extrêmes, il quictoit l'asseurance que luy donnoit une bonne maison au mylieu d'une ville d'Arras. Les infinies occurrences et circonstances dangereuses d'un si long chemin se représentoient, le succès incertain des affaires, la crainte des cas inespérez, la honte d'un mauvais événement, l'envye compagne de l'heureuse issue, l'opinion que l'on conchevroit de luy, les discours que l'on en feroit, et entre autres plusieurs choses, par avanture la doubte de faire vacquer le bénéfice par si grand changement d'air et de nourriture. Si est-ce que nulle de ces choses, ni mesme toutes ensamble furent de tel effect que d'empescher un sainct désir et résolution de faire service à la chose publique, à la religion et Sa Majesté.

Le poète [1] qui escrivoit à son amy,

> Usibus edocto si quicquam credis amico,
> Vive tibi, et longè nomina magna fuge,



[1] Ovid. Trist, libro 3º, élégià 4ª.

Vive tibi, quantumque potes prelustria vita,
Sevum prelustri fulmen ab arce venit ;
Nam quamquam soli possunt prodesse potentes;
Non prosit potius, si quis obesse potest.
Effugit hybernas demissa antenna procellas
Lataque plus parvis vela timoris habent,

n'eût par advanture prins ceste résolution en samblable occurence, ni l'autre qui escrit quasi de mesme,

Vive, et amicitias omnes fuge, verius hoc est
Quàm regum solas effuge amicitias :
Est mea mors testis, major me afflixit amicus
Deseruitque minor turba cavenda simul.
Nam quicumque pares fuerint, fugêre fragorem
Necdum collapsam deseruêre domum.
Nunc et non reges tantùm fuge vivere doctus.
Uni vive tibi, nam moriêre tibi,

Et beaucoup moins ceux qui confits en leurs ayses, ne préfèrent aucun bien privé ou publicq à leur repos domestique, et attribuent toutes semblables entreprises à l'ambition ; de laquelle estans guidez beaucoup de ceux que l'on estime grands ne peuvent demeurer en leurs maisons, et peu contens des choses présentes, pour le désir qu'ils ont de s'accroistre, se plongent souvent en dix mille périls, et faillans de leur but, errent toute leur vie comme misérables banniz et vagabonds, ou, venuz qu'ils sont quelquefois à leurs attainctes, tombent du sommet de leurs espérances lorsqu'ils se préparent pour en jouyr, le tout se réduisant en vent et en fumée, et par ainsy

ncluent qu'il n'y a rien plus doux que jouyr content et s'esjouyr
ı peu que Dieu à donné à l'homme, sans aller vendre à si
n marché sa liberté, et de seigneur devenir serf, et entière-
ent l'assujety aux meurs et volonté d'autruy; suyvant quoy
racle d'Apollon fit responce à Gygès roy très puissant, comme
désiroit savoir qui estoit l'homme le mieux fortuné du monde
ue c'estoit Aglaus Psophidius. *Senior hic*, dit Pline [1], *in
ngustissimo Arcadiæ Angulo parvum, sed annuis victibus
ırgè sufficiens predium Colebat, nunquam ex eo egressus:
Atque ut è vitæ genere manifestum est, minimâ Cupidine
ninimum in vitâ mali expertus.*

Qui fait à mon advis tant plus à admirer et hault louer ceste résolution, par laquelle le dict sieur Prélat a bien sçeu quicter ce contentement qui luy estoit aysé à prendre et dont jà il jouyssoit, pour s'emplier au bien tant plus recommandé que plus commun et dont il devoit réussir plus de proffit au publicq. Car, jusques à ce qu'il nous en couste autrement, devons présupposer que chacun dresse ses actions à bonne fin, et que tous ceux qui manient les affaires publiques ne se laissent pas incontinent guider de l'ambition; et puis, comme ni le sandal ni la chaussure patricienne, ainsi que dit Plutarque [2], ne guarit pas la gouste des pieds, ni l'anneau précieux les panaris, ni le diadesme la douleur de teste, ce ne sont pas aussi ou les biens, ou les hommes, ou l'air naturel, ou la mayson, ou la pais, ou les affaires, ou le peu de cure des chosespu blicques qui rendent la vie bonne et tranquille, mais avoir au dedens de quoy sçavoir

[1] *Hist. natur.* — Liv. 7. — C 46.
[2] *Au traité du contentement de l'esprit.*

vivre honnestement et vertueusement et se sçavoir comporter selon sa vocation, ou maniant les affaires communes ou confiné ès privées. Car Laërtes [1], bien que,

Seulet avec une vieille il estoit
Qui son manger et son boire aprestoit,

ne vivoit pourtant content; et lorsqu'Achilles

Tenoit son cœur sans d'auprès se bouger
De ses vaissaux, ni jamais se ranger
Avec les Grecs, en bataille, ou assise
D'aucun Conseil, ni d'aucune entreprise,

de despit à part se consommoit, disant en soy-mesme crevant de passion et d'indignation :

Près de mes nefs je me voy fait néant,
Poids de la terre inutile séant.

il est bien certain qu'une manière de vivre est plus tranquille qu'une aultre; mais il y a raison de marcher quand l'on est appellé à l'ouvraige, signamment pour un bien publicq et lors, *quicumque sibi vivere non poterit, id saltem aget ut quoad ejus fieri poterit secum sit, secumque vivat.*

Le dict sieur prélat doncq résolu de faire paroistre combien il estoit affectionné au bien publicq, au service du prince et à la religion, avant s'acheminer pour ce regard vers Son Alteze,

[1] Homère.



ispose et ordon nt de sa maison, et pour son
)sence y pourv q c quant et
iet par escrit les principaux po els ils auroient
se comporter, prévoiant, comm père de famille, aux diffi-
ıltés, qui pourroient sourdre dı absence. Il retient ce
éantmoins le tout chez soy, afin que son voyage ne soit aulcunement esventé et, soubs espoir d'envoyer le tout de Tournay, y achemine trouver Son Altèze, délibéré de prendre inconnent la route d'Espagne, afin de devancer les embusches, ue les ennemys luy pouvoyent dresser, et estre avant en hemin devant que l'on fust adverty du voyage. De sa part la hose estoit faite; mais venu en Court il ne trouva les choses uères avancées, et luy fût force d'y attendre quelques jours le ommandement de Son Altèze, pendant lesquels il commuiquoit souvent avec Icelle, et d'aultre part l'on dressoit avec iligence les instructions, lettres d'adresse et de crédence et ultres pièces nécessaires à telle ambassade: mais comme la hose alloit en longueur, et que la Court se trouvoit empeschée)rs, comme il avient souvent, en plusieurs aultres affaires, Son ltèze trouva bon lui donner congé de retourner pour peu de)urs en Arras, pour adviser aux affaires de sa maison, pendant ·squels on expédieroit les besognes, car elle ne présupposoit u'il y eust dez jà donné ordre. Le dict sieur prélat, combien que uères désireux de ces retardemens qui apportoient quant et ux des périls éminens, le voyage projecté se descouvrant de plus en plus, comme la vérité est la fille du temps, monstra prendre de bonne part la providence de Son Altèze; et retourné en Arras disposa plus particulièrement de l'ordre qu'il vouloit estre tenu pendant son absence, mais le plus couvertement que luy fust possible, afin de ne confirmer par ses compor-

temens l'opinion qu'il estoit bien empesché de désimprimer au peuple d'Arras, adverty du voyage par l'indiscrétion de ne sçay quelles gens, qui ne sçavent riens tenir sur leurs langues, comme l'on dit, et qui pensent avoir assez pourveu au secret, si en le décelant ils advisent la personne de ne le descouvrir à aultre, sans considérer que celuy en fera autant à l'endroict d'un aultre, et ainsi conséquemment. Qui a meu quelqu'un de dire advisément: « *Tiens secret ce que tu veux, qu'un aultre ne décèle; car si tu ne l'as sçu tenir, à grande peine, un aultre, auquel la chose touche moins, le tiendra-il, et enfin il ira bien, si la chose allant de main en aultre, n'est incontinent augmentée ou altérée.* » *Fit enim plerumque*, dit Cicéron, *ut ii qui boni quid volunt afferre affingant aliquid, quó faciant id quod nuntiant lætius.* Il n'y auroit pas grand mal, si l'indiscrétion se contenoit ès choses frivolles, et que, pour contenter les curieux qui fluent comme le tonneau deslié, on leur en donnoit d'aussi belle, que le jeune Papyrius Pretextatus fit à sa mère; mais comme la légereté s'avance jusques aux choses graves, sans que l'on se contente d'estre préadverty par tant d'exemples anciens et modernes, combien vault le secret, je crains que l'on puisse quelque jour mal redresser ce que l'on aura gasté, faulte de mors et de frain.

Venu le vingtième de febvrier de ceste année mil cincq cens quatre-vingt-deux, le dict sieur prélat partist d'Arras, accompagné d'aulcuns de ses plus familiers parens et amis, qui luy vouloient dire l'adieu, l'ayant mis en chemin; la dicte compagnie, au reste aggréable, apporta au départir quelque assombrissement et tristesse, donnant à se représenter le long et dangereux chemin que l'on emprenoit; mais comme chascun s'efforça de se ranger à la raison, ces pensées allèrent tost en

ıbly, et le reste du chemin de Douay, comme estant court, st allaigrement achevé et sans grande crainte des courses de garnison de Cambray, pour estre le chemin assez descouvert y avoir cincq à six hommes de cheval qui firent si bon deb- ›ır de costoyer la rivière de l'Escarpe, que l'on en eust occa- on de les mercier et bien salarier.

Arrivez que fusmes en Douay, ville de présent beaucoup ıieux congneue, pour son université et beaux colléges que pour 'ancien nom de Catuaci, aulcuns voulans doubter si à juste cause l'on pense que César donne ce nom aux Douysiens, ce fut incontinent de penser et de pourveoir à l'asseurance du voyage à faire le lendemain; mais l'on n'y fut pas longtemps empesché, estant opportunément venues lettres de Court, par lesquelles le dict sieur prélat estoit adverty que le vingt-uniesme du mois il trouveroit à Orchies, sur les dix heures du matin, une compagnie de chevaux pour luy servir de convoy et asseurance jusque à Tournay.

Le dict vingt-uniesme, comme plusieurs se présentèrent, tant de la part de l'université que aultres, pour luy prier le bon et heureux chemin, et recommander leurs prétentions en Espagne, il n'en partist pas du tout si matin, comme il prétendoit; si est-ce qu'il arriva à Orchies avant le dîner; où, ne trouvant l'escorte qu'on luy avoit promis et n'y voulant tarder, print pour telle quelle asseurance quelques piétons de la garde de la ville, desquelz s'estant desfaict, sur l'advertence, qu'on lui donna, l'escorte l'attendre au prochain village, il en fust par après marry, n'ayant trouvé, au dict village, que le trompette, qui déclara les soldats s'estre esgarez, qui decà qui delà, pour se refaire, et n'y avoit moyen de les ramasser guères avant deux heures. Sur quelle occurence, s'estant trouvé conseillé de pas-

ser sans aulcune escorte, pour tenir bonne mine en mauvay jeu, l'on disposa la troupe en contenance de gens de guerre, et ainsi comme l'on avançoit chemin, non sans crainte, elle fust redoublée à environ une lieue de Tournay, se descouvrant, d'assez loin, une troupe de gens de chevaulx, qui, pour la distance et pour la crainte d'aulcuns, car elle fait veoir quelquefois ce qui n'est point, sambloit se comporter en ennemis; ce qui nous fit un petit haster le pas : mais peu après recogneu que c'estoient paysans, la chose passa en risée.

Ce jour fust l'un des fascheux jours du chemin, l'escorte aiant failly à son debvoir, en chemin si exposé à l'ennemy, et pour la froide et espoisse bruine de la matinée, le premier nous ayant causé à tous une belle paour, et ceste-cy une telle desfluction au sieur prélat, qu'on en fust en grand doubte s'il pourroit achever le voyage. Et partant il n'advint pas mal à propos qu'il ne trouva encoire les affaires du tout expédiées, soit pour le grand nombre de lettres, soit que le temps fust mal propre à expédier ouvraige, comme la Court se relasche un petit souvent trop de la bride. Quelques jours avant le quaresme, bien que ces reliques et manière de faire nous soient, ou demeurées des bacchanales, comme il est difficile de tout changer même avec le changement de religion, ou que l'on praticque ainsi bien mal quelque honneste repos, que se donnoient par avanture noz anciens pères, pour combattre par après plus virillement le jeune. Mais de présent c'est merveille que l'on cerche des ayses et voluptés si excessives, comme meilleur préparation, pour si peu jeusner par après. A mon advis il vauldroit beaucoup mieux de commencer lors à sobrier, pour ne trouver le jeûne, venant tout-à-coup, si difficile à porter, incontinent après.

A ceste occasion donc le sieur prélat fust contrainct de séjourner à Tournay plus qu'il ne désiroit, ce qui lui vint toutefois assez à propos, pour se refaire et fortifier pour le voyage, n'ayant aultre chose plus à regret en ce fait, que chacun devenoit sage de ce qui se dressoit, jusques aux pages et menu peuple; de sorte que, si l'affaire eût trainé encoire quelque peu, y avoit apparance que les enfans en eussent été à la moustarde, chose très dangereuse pour le dict sieur, la ville de Tournay n'ayant faulte de gens peu affectionnez aux choses présentes. La Providence divine, de laquelle la protection est très certaine, a suppléé à l'imprudence des hommes, comme les choses ensuivies l'ont monstré par après.

Le séjour fait en Tournay nous donna occasion de recognoistre la ville plus particulièrement, que n'avoy oncques fait auparavant. Elle est grande ville, belle et bien murée; mais, comme naturellement les commencemens des grandes choses sont petits, qui n'a pas eu tousjours cette grande estendue comme l'on apperçoit en divers endroictz de la ville, où restent quelques toyses des vieilles murailles, mais où l'on ne peult rien remarquer des antiquitez des anciens Nerviens. Je croy aussy que personne ne les jugera si vieilles, bien que ce lieu se vueille réserver ce nom comme propre et particulier. Il est bien certain que les Tournisiens ont esté du nombre et partie des Nerviens, lesquels joinctz aux Arthésiens et Vermandois pressèrent de si près l'armée de Julle César [1] que, luy estant osté le moyen de la ranger en ordre de bataille, il fust forcé, par désespoir de pouvoir user de plus prompt remède, de prendre l'escu d'un de ses gens et de s'aller mesler en l'avant-

[1] César. l. 2° *Comment. de Bello Gallico.*

garde, pour s'y perdre ou vaincre. Mais si le bourg des Nerviens a esté, où de présent est amasé Tournay, et au cas qu'il y ait eu quelque bourg, si celluy a esté le chef de la cité des Nerviens, je ne l'oseroy pas asseurer. Parce que si cella estoit, ils avoient par avanture plus de raison de combattre au passage de l'Escault qui perce de part en part la dicte ville, que sur la Sambre, qui de Haynaut va se rendre à Namur. Et de penser que la cité des Nerviens fust une ville ou cité telle qu'on entend vulgairement par ce mot, et que par ainsi tous les six cens sénateurs des Nerviens demeurassent en ce lieu, ce seroit monstrer trop ouvertement son ignorance, et peu entendre que César n'a pas de coustume parler de cité comme fait Aristote [1] qui la définit une compagnie de citoyens, qui ont tout ce qui leur fait besoin pour vivre heureusement, n'estimant mesme que ce puist estre cité, si tous les citoyens ne demeurent en mesme lieu. Car César et aultres anciens latins parlans de cité entendent une assemblée usans de mesmes lois et magistrats, soit que la dicte assemblée se contienne en un lieu, soit qu'elle s'ellargisse en plusieurs, comme de fait le dict César déclaire que celle des Helvétiens, quy sont nos Suisses, s'estendoit à quattre bourgs ou quattre cantons, et les Romains firent entendre aux Carthaginois, se complaignans, la foy du traité ne leur estre gardée, quand ruynant leur ville conservèrent la cité. Le dict César mesme parlant des Nerviens, monstre assez qu'il n'entendoit parler d'une ville, quand il dit, qu'ayant cheminé trois jours par leur contrée, il entendit qu'ils estoient campés auprès de la Sambre, et plus bas il déclaire qu'ils avoient plusieurs bourgades, quand il escrit

[1] Aristote. In pol.

l'eux : *Quos Cæsar* [1], *ut in miseros ac supplices usus mise-ricordiâ videretur, diligentissimè conservavit, suisque fi-nibus atque oppidis uti jussit.*

Ce n'est pas merveille, au reste, si l'on ne remarque chose aulcune de ceste première antiquité, pour tant de fortunes qu'a couru ceste place, ayant esté fort subjecte au changement de maistres, depuis mesme qu'après le ravage des nations barbares, qui gastèrent tout ce qu'elles peurent, les Roys ont estably leur puissance des ruines de l'Empire Romain, tellement que l'on remarque, afin de ne parler de chose plus anticque, que se monstrant plus affectionnée au François que sa voisinnance à la Flandre et situation ne vouloit, et par ceste affection s'estant retirée de l'obéissance du comte de Flandre, sans considérer qu'elle se pouvoit difficilement maintenir, attendant secours de loin, Ferdinand, comte de Flandre, la retira à soy l'an douze cent treize; et, revenue qu'elle fust du depuis en leurs mains l'Anglois la pressa tellement qu'il la print par composition l'an mil cincq cent et treize, et, pour se la garder, y bastit le chasteau que l'on y void encoire de présent ; si est-ce que par après elle fust rendue aux François par le traicté de paix de l'an 1518.

Mais finablement, elle a esté reprise à force d'armes, et réunie au domaine de Flandre par ce grand Empereur, feu de bonne mémoire, Charles cincquiesme du nom, dont n'a peu estre emportée, jusques icy, ni par traictés ni par force; estant vray que depuis elle a voulu follastrer et s'est efforcée de secouer le joug par deux fois, mal abreuvée qu'elle estoit de la doctrine des héréticques, qui endurent à regret le juste gouvernement d'un Roy catholicque; mais elle en at bien tost payé la

[1] Cœsar. l. 2° *Comment. de bel. Gal.*

folle enchère, et esprouvé que c'est grand follie de s'opiniastrer contre l'esperon. Car, premièrement, l'on a donné juste terreur aux aultres par le supplice de peu de ses citoyens, et, depuis, elle s'est trouvé forcée, à grands coups de canon, de se remettre ès bras du maistre, mais qui l'a receu avec clémence, non souillée de la mort d'un seul homme, par l'incroyable humanité de son Alteze, qui sçait bien vaincre puissamment, ne sçait ou plus tost ne veult user cruellement de la victoire.

L'esprit du peuple est aultrement plus adonné au trafficque, signamment de la manufacture des laceries, qui donne moyen aux enfans de sept ans de gaigner à vivre honnestement, que à la guerre; de sorte que s'il n'estoit évident que les choses humaines ne demeurent jamais en mesme estat, l'on n'y recognoistroit en riens le naturel des anciens Nerviens : *Quorum de naturâ moribusque Cæsar*[1], *cum quæreret, sic reperiebat : Nullum aditum esse ad eos mercatoribus, nihil pati vini, reliquarumque rerum ad luxuriam pertinentium inferri, quod his rebus relanguescere animos eorumque remitti virtutem existimarent.*

Comme l'esprit et naturel du peuple n'est pas demeuré samblable, j'ay aussy entendu qu'il y at eu changement au nom, suyvant quoy aucuns ont bien osé escrire, comme chascun se forge volontiers de grandes antiquitez, que, premièrement, elle ait esté appelée *Hostilia*, du nom de *Hostilius*, troisiesme roy des Romains, pensans par avanture mieux couvrir la fable par si grande antiquité, mais avecq si peu de fondement et avecq si peu de correspondance avecq les antiquitez romaines, qu'il seroit fort mal aysé d'en croyre quelque chose. Car Tite-Live[2], lequel on

[1] Cæsar, lib. 2°. *Comm. de Bello Gallico.*
[2] Lib. 1°. *Hist. ab urbe cond.*

ıt aussy suffisant escrivain des choses romaines, qu'ils les bravement exécutées, a de sorte escrit l'histoire de Tullius-stilius, qu'il appert avoir este bien empesché à combattre ses sins, tant s'en fault que son nom fust estendu si loin ; à quoy cius Florus [1] se conforme, escrivant que, durant le règne des ›tz Roys, Rome a luicté avec ses voisins. Et Sextus Rufus [2] nommément que, durant le dict règne, Rome estendoit seule-ınt son empire jusque à Ostia, environ dix-huict milles, petite ľelle estoit, et comme ayant des bergers pour tous fondateurs. L'on tient un petit plus vray samblablement que depuis elle ait ıté appelée Nervia, le mot estant corrompu de Minervia, comme ıu dédié à la déesse Minerve, et enfin Tournay, de Tourne, pitaine de Claudius Nero, le bien cogneu comme le premier onstre de toute cruauté; mais de quoy je n'ay pas grande as-ırance.

Le séjour que fismes à Tournay servist, d'autre part, à nous ettre en estat raisonnable pour achever avecq une paix inté-ıure un si long chemin, cogneu les fatigues qui s'y représen-ıt estre assez pesantes à porter d'elles-mesmes, sans qu'elles ent cest accessoire que donnent les remords et eslancemens ıne conscience mal-saine.

Les mémoriaux, instructions, lettres et paquets achevés avecq ısue des jours gras, et le tout mis ès-mains du sieur ambas-leur, le premier jour de Quaresme, après plusieurs discours conférences qu'il eut avec Son Alteze, print la route d'Es-gne le douziesme jour de Quaresme, qui estoit le premier mars mil cincq cent quatre vingt deux, vestu d'un fort coustrement de chamois, une mantille de drap noir, et le

[1] *Historiæ rerum rom.*, lib. 1°.
[2] De *Historiâ Romanâ.*




tout couvert d'un bas de saye, et chappotte de feultre, contre le travail et linjure du temps, et par ainsi peu dissamblable à ses gens quant à ce regard.

La troupe désignée pour compagnie et service du sieur ambassadeur, icelluy comprins, estoit de huict hommes, assavoir le dict sieur ambassadeur, chrestien sarrazin, seigneur de Lambersart et d'Allennes, frère du dict sieur, Paris Payen, sieur d'Escoivre, esleu d'Arthois, Fleuris Le Vasseur, sieur d'Anthin, piere Nenet, provendier, Anthoine Romescan, chambellan, Domingo Areinno, truchement espagnol, courrier ordinaine du roy, et Philippes de Caverel, religieux et chapelain au dict seigneur. Le postillon debvoit faire le neufviesme; mais les ahurtes des voyagers feyrent qu'il obtint incontinent la place du huictiesme, nous ayans osté un homme de la troupe dez la première poste, mieux à point pour le fortuné que plus loin au chemin, et non mal à propos pour nous, la troupe demeurant encoire trop grande pour légèrement expédier chemin, à cause que la poste se trouve souvent très mal montée de chevaux.

La chose advint de ce que le sieur ambassadeur, jugeant que mal aisément il pourroit renvoyer ses chevaux à la maison, s'il les menoit plus loing, trouva bon d'apprendre incontinent ses gens aux chevaux de poste, pauvres bêtes accravantées, signamment aux lieux plus voisins de la Court; mais comme ce néantmoins le dict sieur ambassadeur se réservoit sa monture ordinaire, le sieur d'Escoivre se trouva conseillé d'emprunter un cheval de son beau-frère, François Le Vasseur, escuier, sieur de Moriansart, secrétaire d'Estat de sa Majesté, lequel ne luy servit guères bien. Car, au monter à cheval, comme le sieur capitaine Conradin, qui avoit charge de conduire seurement le sieur ambassadeur jusques à Namur, fit donner la trompette, le



val pétulant, follastrant au son, avant que le chevaucheur
; bien asseuré, se mist tant mal à propos un timon de chariot
re les jambes de derrière, que, pour sentir quelque cas non
oustumé, se jetta tellement qu'il désarçonna le chevaucheur,
le coussinet dont il usoit pour la commodité de la poste,
nt lourdement l'un et l'aultre sur le quarreau, comme est
é de tomber quant et ces coussinets, à ceux qui n'en ont pas
;périence. L'accident estonna le chevaucheur, la teste luy
nt donné aulcunement contre les pierres ; si est-ce qu'il se
nist incontinent à cheval, voulant croire que le mal estoit
er, mais comme le personnage estoit un petit craintif, en peu
chemin qu'il fist au sortir de la ville, il se représenta diver-
considérations avec certain doubte d'un *malum omen*, qui
fit résouldre à remettre le voyage à aultre occasion; et de
print congé du sieur ambassadeur, et retourna se faire pen-
à Tournay, eschappant, par ce moyen, à une infinité de fa-
ues, dont nous eusmes bonne expérience par après : qui fist
e souventefois à aulcuns de la troupe que Dieu luy avoit fait
nde grace de le divertir de bonne heure de l'emprise,
uelle à grande peine il eust peu achever. Et dez le mesme
r, il fut libre de la juste crainte que nous eusmes d'estre
rapez de l'ennemy, la compagnie du capitaine Conradin nous
nant peu d'asseurance, comme il se trouvoit seulement avec
cq à six chevaux des siens, allégant, pour toutes excuses,
e son Alteze lui avoit donné ceste charge si tard qu'il n'avoit
le temps compétent pour faire venir ses gens. Afin toutefois
sseurer le sieur ambassadeur et de le rendre où luy estoit
nmandé, luy présenta un cheval pour bien courir, si la né-
ssité s'en présentoit, chose qui sans doubte eust bien estonné
lluy qui, par la cheute infortunée, avoit fait la retraite. Mais,

peu après, le capitaine Balte s'estant joinct à la troupe avec quatre ou cincq assez bons chevaux nous asseura un petit. Si est-ce que le dict Conradin, comme rusé au mestier de la guerre, estoit diligemment sur ses gardes, jectant incessamment la veue et la teste de costé et d'aultre, afin que descouvrant de bonne heure l'ennemy, au cas qu'il se présentast, il donnast temps au sieur ambassadeur pour changer de cheval et se sauver pendant que l'escadron des postilions ne se pouvant sauver à la course tiendroit contenance de gens résolus à attendre le chocq. De bien ou mal venir, comme l'on nous avoit donné la caincture et l'espée militaire, pour mieux céler ce qui ne convenoit estre cogneu à tous, il y avoit apparence d'une furieuse meslée, si l'opinion du François est vray, quy dit que du vieil capitaine et du jeusne soldat se fait bonne guerre. Un poéte [1] escrivoit, bien que par ravanture pour aultre regard, *turpe selex miles.*

Mais aultres disent que l'armée d'Alexandre estoit composée de soldats si vieils qu'elle ressembloit à un sénat, aussi samble il à plusieurs qu'il suffit que la salade ou le casquet couvre le poil gris, les aultres maintenant, que seulement les capitaines de ladicte armée furent choisis vieils, bien que aulcuns des soldats soient vieillis avec la guerre, et ainsy approuvent principallement l'abboy des vieux chiens et la course des jeunes levriers. En tout event celluy qui avoit hérité la monture du sieur d'Escoivre, car il n'avoit plus voulu manger de la mauvaise beste, eust eu cest avantage ou de bien courre ou de bien combattre, comme toutes choses sont crées bonnes et trouvé bienséantes en leur lieu, et quand l'on en sçait bien user.

[1] Ovid.

La meilleure asseurance de tout dépendoit de ce bon Dieu qui commença à monstrer dez lors qu'il vouloit estre la guide du chemin, et que on luy en sceut gré, nous ayant amené sans inconvénient à Mons en Haynault, où le sieur ambassadeur trouva beaucoup de seigneurs et dames, et entre aultres le comte de Lallaing, le comte de Herly, le baron de Montigny et aultres, lesquels advertis de sa venue luy prièrent avecq les cérémonies accoustumées le bon et heureux chemin.

Ceste journée ainsi achevée donna entrée à ce propos d'action de gràcé *Benedictus Deus*, duquel le sieur ambassadeur usa fort souvent depuis, se voyant gaigner villes sur villes, provinces sur provinces, et tous les jours avancer quelque chose heureusement.

Ce seroit à peu d'occasion, bien que ces mémoriaux pourront tomber ès mains de quelques-uns, qui n'auront veu le Haynault, si, pour une passade, je me mettois en fantaisie d'en descrire le pays, aultant meslé de commoditez, dont l'homme a besoin, qu'autre qui soit, si vous luy pardonnez la faulte de vin, et fort cogneu pour nous estre bon voisin, et pour les guerres qu'il a soubstenu contre les comtes de Flandres lors qu'il avoit son seigneur et comte particulier, dont restent encoire tant de marques et singularitez au dict pays, ayant ses pairs, ses prélats et nobles, ses villes, son droict, ses coustumes péculières, comme si c'estoit un royaulme de France. Aussy ce n'est pas mon but, ni prétendu de descrire curieusement les chasteaux, villes ou provinces par lesquelles le dict sieur ambassadeur a passé; mais seulement quelquefois dire un mot légèrement de ce que j'ay remarqué, comme passager, à moins que la doulceur de l'histoire, et le désir de cognoistre, et faire revivre la vénérable antiquité, ne m'emporte quelquefois et plonge en semblables



discours, comme sans y penser, auquel cas je n'entens aussy m'obliger à satisfaire au debvoir d'un géographe, ou historien juré; et à ceste condition si l'on veult un mot de Haynault, comme d'un courrier qui de loin a veu souvent les clochers des églises, où il n'a pas ouy la messe, il m'a semblé, en passant, pour le grand nombre de chasteaux que l'on rancontre, que le Haynault soit la demeure de la noblesse, à quelle occasion aulcun pourra penser qu'on l'appelle *Nobilis Comitatus ;* mais l'on trouve plus vraysemblable que ce soit pour ce que le comte d'icelluy tient son comté, ainsi que disent les Hennuiers, de Dieu et du soleil. A mon advis, les seigneurs ont occasion de se plaire en ceste province pour la grande commodité du mesnage et plaisir de la vénerie, les campagnes, les prairies et les bois se trouvant quasi partout en abondance, d'où l'on retire les grains, les bestiaux et la venaison, oultre le revenu ordinaire et commodité des bois, en bon nombre, mais qui fait que le traficque n'en est pas si cerché comme en Arthois, et a fait naistre le proverbe : *Qu'il fait bon avoir du bien en Arthois pour le despendre en Haynault.* Elle a mesme, oultre le bois, certaine pierre noire qu'ilz appellent houille, laquelle notre vulgaire ne recognoit pas mieux que sous le nom de charbon de mareschal, de quoy les pauvres gens se servent fort bien pour leur fouyer, et les mesnagers et marchans ès forges, chauffours et briquetteries. Elle a aussi divers beaux marbres et pierres pour bastir et orner les bastimens ; elle a la pierre qui sert d'indice et parangon ; elle a le plomb et le fer, et les fournaises bien admirables.

La pluspart de ses villes sont petites et guères fortes, qui ont toutefois esté estimées bonnes, lors qu'on faisoit la réalle batterie avec le bélier. Car, comme les choses humaines ne sont



de durée, la puissante ville de Bavais, si admirable du temps de Julle César, et tant renommée depuis, est réduict à peu de chose. Mais, en contre eschange, celle de Mons est fort accrue d'un bien petit commencement, lequel on dit avoir esté quelques cabanes de saints hermites, fuyant la hantise des hommes.

Tant est vray ce, que Romulus, désirant l'alliance de ses voisins, leur fist remonstrer mesme de la ville de Rome, qui, depuis, est venue en telle splendeur: *Urbes ut cœtera ex infimo nasci, deinde quas sua virtus, ac Dii juvent magnas opes, magnumque nomen sibi facere*[1]. Aussi, au lieu des dictes cabanes, a succédé l'église puissante et magnifique de saincte Waudru; au lieu de peu d'hermites, le chapitre et collége des filles nobles que l'on appelle chanoinesses, fondées en ce lieu par saincte Waudru, duchesse de Lorraine, lorsque le Brabant, le Haynault, le Cambrésis estoient annexés au dict duché; de la fondation, progrès, priviléges et singularitez desquels mon but ne me permet de parler. Je m'en attendray aux seigneurs qui s'y trouvent pour adresser leurs dévotions bien souvent à aultres sainctes qu'à la patronne du lieu. Car les filles nobles n'y font pas vœu de chasteté, pauvreté ni de stabilité, comme ny aussi à Maubeuge, où il y a une samblable assamblée qui fait désirer à plusieurs un petit moins de curiosité en elles. Je ne sçay si ce point auroit donné occasion à Clément cincquiesme[1] de ne vouloir advouer leur estat, la solitude fut altérée par ce moien, mais elle en fut par après du tout bannie par la Court du comte et seigneur du Haynault, qui, pour diverses raisons, y feit sa principalle demeure; de quoy le chasteau reste pour témoing,

[1] Titus-Livius, lib. 1°. *Hist. roman.*

[1] Clem. V. In conc. vienn. in Clementinis, de stat. monach. cap. 2° attendentes.

se monstrant encoire au plus hault de la ville, et servant de siége au conseil de la province. La commodité de la navigation et du transport des marchandises, que luy donnent les eaux de la Trouille, nom de la rivière et du village où elle sourt, soit qu'icelle ait communiqué son nom au dict village, soit que le village luy ait donné le sien, car si Plutarque a bien volu débatre qui est devant, l'œuf ou la géline, on pourroit bien, à son imitation, passer icy le temps, à depuis accreu le peuple et la ville tellement, que l'on estime que le duc d'Alve eust perdu sa peine de l'assiéger avec l'armée réalle de sa majesté, si ce bon Dieu n'eust aydé manifestement les nostres à la bataille et rencontre, qu'eust le secours des siégez, et osté le sens aux ennemis de se pourveoir de vivres, pendant qu'ils en avoient la commodité. Ces singularités sont comprins en une vulgaire rimasserie que nous y apprismes :

La houille et la Trouille,
Et l' fontaine qui si bien mouille,
Sainte-Waudru et l' chasteau,
Ne sont-ce pas cincq beaux joyaux ?

Le deuxième jour du mois, le capitaine Conradin feyt sçavoir de bonne heure au sieur ambassadeur qu'il avoit donné ordre que le convoi seroit prest sur les huict heures, et que, pour le regard de sa personne, il prioit estre excusé de luy faire compagnie, allégant son indisposition, et, au reste, qu'il se confiast hardiment aux gens qu'il luy donnoit, lesquelz il savoit estre tellement asseurez et résolus, qu'ils feroient teste à tout tel ennemy qui se pourroit présenter. Sur ceste confidence, le sieur ambassadeur partist du logis, accompagné du lieutenant



is comme il y avoit doubte que l'ennemy n'eust attendu que eust place propre pour se mieux ayder de ses chevaux, les res se rangèrent en bataille, si tost qu'ilz eurent passé le s, pour mieux recevoir l'escarmouche, si l'ennemy le venoit aquer: qui l'occasionna par avanture de se contenir. Car viron une demye heure après il y troussa un capitaine Allemt, accompagné de seize ou dix-huict harquebusiers, lequel ons adverty d'estre sur ses gardes; mais il ne sceut tellement e qu'il ne fust mené à Brux lles, comme l'on nous asseura lendemain à Namur : et par ou la busche tomba au lheureux, ou sa harquebuserie n it à comparer à nos ces, ou plustost ce bon Dieu no vouloit ainsi garder. Peu tre, en nouvelle occasion, il de rechef de l'adresse et olution de notre escorte. Car comme de dessus une petite line se descouvrit, oultre le vi voisin, bonne troupe de s de pied et de cheval, l'on opinion que c'estoit l'enny. Qui donna à penser aux p asseurez; mais le chef, ne estonnant, amassa inconti en escadron, pour faire bre, la trouppe qui ne fais t profession des armes et la sur la colline, luy command ir bonne contenance : et ontinent haste le pas avec les gaigne le village, le perce part en part, et se présente délibérément et quasi désespérént à la troupe, qui avoit tâché en vain de le devancer, la ive amie et fait passer les préparations à la force en gaillares. C'estoit un régiment de B i s'acheminoit en tre camp. Le reste du chemi de fut achevé avec de crainte de l'ennemy, parce qu'avions jà bien esprouvé cœur de nostre convoy, et q nous avions la Sambre à in gauche, qui nous couvroit, et coupoit le chemin à la garon de Bruxelles. Le bois mesme qu'il nous convenoit passer,

sadeur, ne s'asseurant pas trop sur ces bravades, qui sont ordinaires, aussi bien aux timides comme aux vaillants, trouva bon non seulement de ne passer oultre, mais aussi de se retirer au chasteau, qui appartient au sieur de Morianes, frère du sieur de Baillœuil, où il fut bien receu, nonobstant l'absence du maistre et de la dame, et ordonna que l'escorte entière demeurast au village et que la garde fust assise ès-lieux convenables, affin d'oster et à l'ennemy et aux Liégeois, ou entachez de la contagion de Calvin, ou si grossiers qu'ilz ne feroient cas de si peu de choses, ou ennemys, dez les anciennes guerres de Charles-le-Hardy, du nom de Bourgogne, le moyen d'attenter aulcune chose, qui fust sur sa persomme. Il luy cousta un petit cher, comme ceux du dict pays le prennent où ils le peuvent avoir, et ne se laissent fourrager des nostres, où ils sont les plus forts; mais l'escu est bien employé qui sauve les deux aultres.

Le lendemain comme les advertences continuèrent, que l'ennemy n'estoit pas retiré, et que le sieur ambassadeur estoit résolu de passer avant, à l'issue du village, paravant qu'entrer au bois, où l'on maintenoit l'ennemy avoir dressé ses embusches, le caporal chef de l'escorte pensa qu'il convenoit jouer de quelque stratagème pour s'en esclaircir la vérité et tirer l'ennemy des embusches.

En effect faict quicter la lance à trois ou quattre de ses gens, les affuble de manteaux noirs, leur commande de devancer la trouppe en forme de marchans, comme si aultres n'eussent suyvi. Il dispose le reste de ses gens pour gaillardement recevoir l'ennemy, quy suivent les premiers d'un bon ject d'arcq, et le sieur ambassadeur avec sa troupe accrue des gens du sieur de Morianes, à la queue; et en tel ordre passâmes le bois, avec vitesse compétente, sans aucune rancontre;

ais comme il y avoit que l'ennemy n'eust attendu que eust place pr... ... ... mieux ayder de ses chevaux, les ôtres se rangèrent en bataille, si tost qu'ilz eurent passé le ois, pour mieux recevoir l'escarmouche, si l'ennemy le venoit ttaquer : qui l'occasionna pa avanture de se contenir. Car aviron une demye heure apré il y troussa un capitaine Allemant, accompagné de seize ou dix-huict harquebusiers, lequel rions adverty d'estre sur ses gardes; mais il ne sceut tellement ire qu'il ne fust mené à Bru elles, comme l'on nous asseura lendemain à Namur : et pa ou la busche tomba au alheureux, ou sa harquebus ie it à comparer à nos nces, ou plustost ce bon Die no vouloit ainsi garder. Peu ultre, en nouvelle occasion, il de rechef de l'adresse et solution de notre escorte. Car comme de dessus une petite lline se descouvrit, oultre le village voisin, bonne troupe de ns de pied et de cheval, l'on eut opinion que c'estoit l'enmy. Qui donna à penser aux peu asseurez; mais le chef, ne n estonnant, amassa incontinent en escadron, pour faire mbre, la trouppe qui ne faisoit profession des armes et la t sur la colline, luy commandant tenir bonne contenance : et continent haste le pas avec les siens, gaigne le village, le perce part en part, et se présente délibérément et quasi désespérément à la troupe, qui avoit tâché en vain de le devancer, la uve amie et fait passer les préparations à la force en gaillares. C'estoit un régiment de Bourguignons qui s'acheminoit en stre camp. Le reste du chemin de Namur fut achevé avec n de crainte de l'ennemy, parce qu'avions jà bien esprouvé cœur de nostre convoy, et que nous avions la Sambre à in gauche, qui nous couvroit, et coupoit le chemin à la garson de Bruxelles. Le bois mesme qu'il nous convenoit passer,

avant arriver à Namur, bien qu'il fust de deux lieues d'estendue, n'estoit pas fort dangereux, pour estre ouvert et la plus part de haulte fustaie, de sorte que les lances y pouvoient jouer assez à leur aise: la plus grande fascherie provenoit du chemin, qui, à une lieue de la ville, est estroit, montueux et pierreux, tellement que peu de gens y a qui ne se faschent de monter et descendre si souvent; de plus que l'on ne void son but, si l'on n'est parvenu bien près de la ville, qui se monstre en récompense très belle, pour estre bastie de belles pierres de marbre de couleur tantost cendrée, tantost noire, tantost blanche, tantost rougissant, tantost diversement tachettée, et pour estre entièrement couverte d'ardoises, bastie cependant en un fond, duquel les advenues sont assez fascheuses, bien qu'au contraire son chasteau soit eslevé bien hault sur la roche, de difficile accès et de tant plus aisé à maintenir, pour estre le privilége des bichelots et cabrits aux pieds fourcheux, de ramper aux montagnes et non pas des hommes.

Arrivez que fusmes à Namur, comme le sieur ambassadeur ne vouloit perdre temps et désiroit s'y acquister de la charge que Son Alteze luy avoit donnée, pour faire office de bon fils à l'endroict de madame sa mère, la duchesse de Parme et de Plaisance, etc, il print incontinent son accoustrement de prélat, luy feyt sçavoir sa venue; et, obtenu audience, luy baisa les mains, de la part de Son Altese, luy communiqua sa commission et le sommaire des points, pour lesquels il dressoit son chemin vers les Espagnes. La duchesse monstra l'ouyr volontiers, et, en ayant esté requise par iceluy, promit toute faveur et assistance: pour quoy faire plus pertinemment demanda par escrit ce que le dict sieur luy avoit représenté de bouche; à quoy il satisfeit, autant que je m'en puis ressouvenir, en ceste substance :

« Que, s'acheminant vers sa Majesté catholicque, luy avoit esté commandé par Monseigneur le Prince de Parme et de Plaisance, son filz, prendre son chemin par Namur pour baiser les mains à son Alteze et luy faire part de sa commission, qui estoit, en premier lieu, de se transporter en toute diligence la part où pourroit trouver sa Majesté catholicque, et, luy ayant baisé ses pieds royaulx, faire ample et particulière relation des choses de pardeça, signamment de la saincte résolution des Estats des provinces, la reco[illegible]ssant, par laquelle elles se seroient simplement remises a[illegible] bon plaisir de sa Majesté pour l'achèvement de ceste misérable guerre, d'éclairer les trames, stratagesmes et retz, par lesquels l'Orangeois avoit trompé les personnes, et estoit venu à entabler ses affaires si avant; donner à cognoistre l'habilité et suffisance des seigneurs et gentilshommes de pardeça, leurs fins et prétentions, le service que sa Majesté en pourroit tirer, les bien ou mal affectionnez, tant envers la religion que le service de sa Majesté, les villes entièrement catholicques et celles qui ne le sont; le peu de moyens qu'il y avoit de s'ayder du domaine de ces provinces, et combien il estoit de petite importance; combien on pouvoit tirer peu des aydes extraordinaires, les provinces estans en plusieurs endroictz misérablement deschirées par tant de guerres; le remède qui restoit et dont sa Majesté pourroit user pour y suppléer, en laissant toutefois le choix à Icelle, qui par sa grande prudence se sçauroit mieux résouldre à ce qui seroit le meilleur, que sa Majesté fust servie faire mercède à ceux qui s'estoient vouez à ne riens désirer sinon ce qu'icelle, ou mon dict sieur Prince ordonneroit ; qu'il luy pleust pourveoir et commander venir à temps suffisante quantité d'argent, affin que les gens de guerre peussent estre soldoyez et discipli-

nez, et qu'à faulte de payement l'on ne retombast ès dangers passés.

Telles et samblables choses furent en bref données par escript à la dicte Duchesse, avec note sur la fin qu'il luy pleut coopérer à l'effect de ces poinctz, en quoy elle feroit chose digne de soy, vi grandement à l'augmentation de l'honneur de Dieu, aténement de nostre ancienne et saincte religion, ad it du service de sa Majesté, bien et repos de ses r cts. »

La I ou e volonté, ou bien meue qu'elle fust d pr du si r sadeur, expédia divers paquets vers l i q ne p urent estre si tost achevez que ne fust force t am ssadeur d'arrester à Namur, le quatriesme jour ; du tout mal à propos, le dict jour estant le premier dim ie de quaresme : qui nous donna yen de veoir l'église le du dict lieu, eslevée à cest sur le commence les premiers troubles du Pays- on d'empescher, multipliant le nombre des év et que accreu le nombre d'iceulx, l'on pl a ps qui commençoient entrer en gerie, remède qui a ient debvoit servir de beaucoup; lequel on a trouvé a r vy de peu, soit que les loups fi it jà trop avant, ou qu'ilz e soient tant subtilement revestus des accoustremens des b is, qu'ilz n'aient peu estre recogneuz que bien tard, soit e les pasteurs aient esté trop mous à faire leur debvoir, et pl s empeschez, si je puis escrire librement ce qu'aulcuns ont osé mettre en avant, à annexer abbayes, prieurés, prévostez et c anoineries, pour se bien fonder, qu'à veiller à ce qui estoit plus conforme à leur charge. On tient mesme que indirectement les choses en ont esté mises en

pires termes, parce que ceux qui se voyoient despouillèz pour revestir les aultres, en ont esté si mal contens, et si en ont fait telles clamasses, que sans doubte leurs menées en sont venu en très mauvaise conjoncture.

Et partant, les sages et prudens personnages, qui ont le maniement des affaires debvroient meurement considérer, s'il est temps s'il est bon, voire mesme s'il est juste, et de quelle auctorité l'on peult oster à l'un pour donner à l'aultre. Car de penser que toutes choses générallement bonnes se puissent faire en tout temps, c'est abus. Et de se fonder sur le consentement présupposé de celuy à qui on oste, je crains que le fondement n'en soit bien fresle; ce consentement estant souvent forcé et gaigné par prières armées, et demeurant toujours expédient d'avoir partout devant les yeux la maxime de saint Paul, qui dit : *non esse facienda mala ut eveniant bona.* Il est certainement odieux quand l'on dit à peu d'occasion :

Veteres migrate Coloni.

Et l'on ne s'en trouve pas toujours bien. Je ne doubte pas toutefois que l'érection de nouveaux éveschés ne fust un très sage advis pour obvier aux hérésies, et qu'il ne soit bien bon et mesme nécessaire de donner moyen de vivre à ceux *qui laborant in verbo;* mais il se doibt faire sans l'intérest d'un troisiesme, l'aumosne n'estant pas aggréable du bien d'autruy. Si est-ce que je veux croyre, nonobstant les choses passées, qu'il reviendra un grand fruit à l'église, quand l'on multipliera le nombre des évesques encoire davantaige, et on les establira samblables au grand pasteur, *potentes in opere et sermone*, et qui peu curieux des richesses et grandeurs, s'occuperont au princi-





pal de leur charge, ainsi que prescrit ce bon père sainct Bernard, *In lib. de considerat. Ad Eugenium.*

Le bastiment de l'église n'est pas de ces grands et superbes; si a-t-il eu l'honneur de recepvoir les cendres de feu bonne mémoire don Jean d'Austrice, dèz son jeune eage, la terreur des Turcqs et infidels, depuis la mémorable victoire navalle, qu'il gaigna sur eux au golphe de Lepanto, lequel on appelloit, anciennement, *Sinus Corinthiacus*, et qui marchoit d'un pas très asseuré au los d'une gloire immortelle, si le despit, le crève-cœur, les fascheries d'une guerre misérable contre les provinces liguées, lesquelles il eust, par adventure, esté meilleur de disjoindre par prudence et temporiser, que de battre par sang bouillant et cholère, posée vraye la maxime des politicques: « Que les ligues ne sont ordinairement de longue durée; si, dis-je, avec ces choses une maladie désespérée ne luy eust coupé le chemin d'une parfaite gloire, et que ce bon Dieu, faisant tout pour un plus grand bien, ne l'eust si inespérément appellé de ce monde. »

Mais la table d'autel mise par son Alteze en la dicte église en conservera, Dien aydant, longues années, la mémoire, l'escriteau en estant tel:

D. O. M. S.

« *Ser.mo Prin. Joanni Austriaco D. Ca. V. Imp. Filio,*
» *post Mauros in Beticâ rebellantes subjugatos, Turca-*
» *rumque max. Classem apud Patras eo Duce funditus*
» *fugatam, deletamque, cum in Belgio proregem ageret,*
» *in Castris Bougianis continuâ febre in ipso Juventutis*
» *Flore Sublato, Avunculo Amantissimo Alexander Far-*

» *nesius Parmæ, Placentiæque Princeps in imperio suc-*
» *cessor, ex mandato D. Philippi Hispa. Ac Indiarum*
» *regis potentissimi, hanc altaris tabulam Cœnotaphü loco*
» *poni Curavit. 1578.* »

La ville et le comté de Namur sont assez cogneus, signamment depuis que le dict comté fust joinct au domaine de Flandre: mais il at esté dernièrement plus illustré que jamais, par la retraicte qu'y feist ce seigneur, s'asseurant contre les pernicieux conseils dressez contre sa personne. Car à ceste occasion la ville fut siégée du camp des Estats, qui en fin y fust mis en vau de route, des dépouilles duquel clle se changea fort avec l'acroissement des biens que luy aporta joinctement la hantise des estrangers, mais chose, qui a fait accroistre quant et quant le prix des marchandises, lesquelles on y faict touttefois venir à peu de mises par la Meuse, qui luy lave ses murailles et y faict monter les commodités d'Allemaigne et aultres lieux, et par la Sambre qui se rend en icelle chargée des biens de Haynault; ce qui luy cousta cher l'an mil cincq cent soixante et onze, quand ceste rivière s'enfla tellement qu'elle renversa les moulins et les murailles voisines avec très grand dommage, trainant quand et soy tel amas de cailloux qu'elle en fist une isle, qui se void encoire sur l'embouchure, comme elle se rend dans la Meuse, pour conserver la mémoire de chose tant effroyable.

Le cincquiesme jour du mois le sieur ambassadeur partist de Namur avec vingt harquebusiers à cheval de monseigneur le comte de Berlaymont, gouverneur du dict lieu pour le roi, mais qui ne luy donnoient pas tel contentement que les lances des jours précédens, pour le peu d'asseurance et résolution que

l'on voyoit en eux, ceste crainte leur estant apparamment demeurée d'une mauvaise rencontre qu'ilz avoient eu peu de jours auparavant: estant vray aussi pour ce regard, que la première victoire est l'instrument de la deuxiesme.

A la sortie gaignasmes la Meuse par un beau pont qui donne advenue au chasteau, et du commencement par un chemin remply de montagnes et couvert de boscailles, mais par après plain et beau; parvinmes à Marche en famine, villette de Luxembourg, bien désirée du dict sieur ambassadeur pour l'asseurance qu'on luy avoit donnée qu'arrivé en ce lieu il seroit hors des périls et attrapes, qu'il craignoit non sans cause auparavant, à cause du voisinage des forts et villes ennemies.

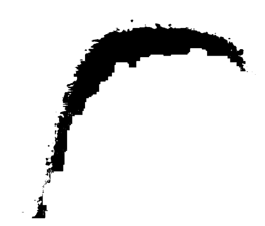
La ville est ceinte de murailles assés belles pour le bon nombre de tourelles jolies, combien qu'on ne les tienne de présent guère proffitables contre la foudre de noz guerres. Les maisons diminuent ceste beauté, comme elles sont pour la plus part faictes de posteaux et paillotis, encoire que bien ordonnez. De richesse il n'en fault icy non plus cercher qu'en beaucoup d'aultres lieux de ce duché, bien qu'elles y soient accrues, et que son nom ayt esté illustré par divers traictez faicts en ce lieu avec le sieur Dom Iuan ou ses commis. Car il arresta quelque temps en ce lieu, et en l'hostellerie mesme où fusmes logez; de quoy ses armes nous firent sages, et celles de plusieurs seigneurs, mises ès verrières pour tesmoignage de la fidelle compagnie, qu'ilz leur firent, abandonnans pour la plus part, biens, femmes et enfans, vertueusement.

Le sixiesme, le sieur ambassadeur se remit entièrement en la seule protection de ce bon Dieu, quictant le convoy, grand retardement de chemin avec dépenses excessives; et pour gaigner temps feit haster l'ouverture de la porte; si est-ce qu'il ne



trouva convenir de haster la poste, affin de ne s'accravanter du beau commencement, estant meilleur de s'apprivoiser le chemin, se fortifier petit à petit et accomoder au travail par exercice modéré. A grand peine aussi eût-il peu haster davantaige, pour avoir trouvé la poste rompue par quelque sieur Bourguignon qui estoit passé; dont mesme il fut forcé de répartir ses gens en deux troupes, de manière que partie de ses gens arrivèrent long-temps après luy en Arlon, ayant fait un chemin mal uny, couppé de vallons et de ruisseaux, et empesché de bois, comme estant le lieu qui, non sans cause, s'est réservé le nom des Ardennes, duquel César [1] nommoit la forêt entière, qui, de son temps, s'estendoit, comme il escript, plus de deux cent cinquante lieues en longueur, depuis le bord du Rhin et les confins de Trèves jusqu'aux Nerviens. Et de mal venir, comme leur fut besoin de passer avec mesmes chevaux, poste sur poste, et que les postillons ne congnoissent que la leur, celluy de Grand-Champ, constrainct de passer Flamisolz, faillit à trouver la poste suivante, et allongea de tant plus le chemin qu'il y avoit peu de moyen de se redresser, pour le peu de gens que l'on trouve ès bois ou ès champs; desquels mesme les uns estoient si craintifs que, s'ilz apercevoient un homme à cheval venir à eux, fuyoient de bonne heure, et les autres n'entendoient que leur allemant, de quoy le postillon mesme ne sonnoit mot, de sorte qu'il leur convint, à l'imitation de nochers esgarés par la tempeste, dresser leur chemin à la veue du soleil, et je ne sçay si, aussi en fin, de quelques clochers, avec les chevaulx si travaillés qu'ilz n'en vouloient plus faire; remis toutefois en chemin par le bonheur qui les guidoit, rencontrèrent opportuné-

[1] Lib. V et VI de Bello Gallico.



ment les chevaulx, dont le sieur ambassadeur avoit usé à la dernière poste, desquelz estans accommodés, le vinrent trouver à Arlon, en lieu où la cuisine estoit entièrement tapissée de porcqs enfumés, et où tout le reste suyvoit à l'allemande, c'est-à-dire de toutes choses abondamment, mais de netteté bien peu. Les femmes mesme et les filles, aultre part curieuses et pollies, y servoient de remède d'amour à ceux qui estoient accoustumés à la mundicité du reste des provinces des Pays-Bas. Les licts, mis aux palles et lieux contigus, parfumés de senteurs ordinaires, y abondoient aussi, de sorte qu'on s'en servoit de couvertures; mais ce trop nous fut bien escarcé du depuis, signamment en Espagne, où en avions quelquefois telle disette, qu'à grand'-peine pouvions trouver une natte légèrement tissue de roseaux, pour subvenir à la nécessité de ne se rompre les costes contre un bancq.

L'on ne dit pas sans cause: tant de pays, tant de guises; mais ce qu'aulcuns font suyvre : tant de femmes mal apprises, les bonnes dames ne vœuillent pas croyre que ce soit du texte; nous leur en laisserons volontiers la dispute. En tout évent, la superfluité est plus au gré du passager que le peu; car s'il est sage, de trop, il n'en prendra qu'à point, et où il n'y a que prendre, encoire qu'il fut plus sage que Salomon, il ne se peult accommoder, et luy est besoin piller patience; mais l'air et le climat ne requièrent partout mesmes commodités. La cervoise nous fut servye en ce lieu pour la dernière fois du voyage, comme en son extrêmité aussi de bien mauvaise grâce; qui en fit à propos perdre l'appétit à plusieurs.

Arlon est une petite ville qui, de ruynée, se refait et restablit bien fort, y restant mesme, chose qui advient peu souvent, quelque grâce et beaulté en ses ruynes. L'on pense que ç'ait esté

anciennement chose notable, et mesme que ce nom luy soit demeuré pour marque d'antiquité, comme estant mot corrompu du latin *Ara lunæ*, ancien nom de ceste place, pour le temple et autel qui y estoient dédiés à la lune, comme autres divers lieux mesmes de ce duché ont esté dédiés aux aultres planètes; de quoy l'on remarque encoire quelques vestiges ès noms qui sont de présent en usaige. Une chose est certaine et évidente, que l'on y a recouvert diverses antiquités, médailles, épitaphes et quelques pierres de leurs beaux dieux, affin que de toute part ilz ne soyent si tost péris, estans creus immortels.

Ceste ville est située en bon terroir, et qui ressent peu le Luxembourgeois, lequel pour la plus part est mal-aisé pour les montagnes, et peu fertil d'aultre chose que de bois et de quelques minières de fer et de houille. Si est-ce que les paysans combattent avec telle diligence ceste importune libéralité de nature, qu'ils le font porter grain malgré luy, desrodant en plusieurs endroicts les boscailles qui, aultrement, gaignent toujours, en renversant les racines au-dessus, et, après les avoir assamblés en monceaux, et couverts de quelques gaisons de terre, y mettant le feu, en certain temps et saison, qui leur dépesche en peu d'heures cest empeschement, et sert à eschauffer et engraisser la terre des cendres. Ainsi la philosophie rustique a trouvé la médecine au mal mesme qui l'offense. J'entends toutefois, comme la nature se peult mal dompter, ceste diligence ne leur proffiter que pour trois ans, soit que l'on ne vœuille estre mis hors de possession, soit que la terre n'ait pas plus de suc et substance que pour servir trois années à la norriture des grains. J'entends mesme que pour trois ans de travail, elle ne fait chose qui vaille par après, si elle ne repose vingt-sept ans; qui est bien cher vendre si peu de fruict qu'elle rend, rappor-

tant lesdicts trois ans seulement quelque peu d'avoyne ou de seigle; d'où provient qu'il se rencontre peu de villages en cest endroict, et que, si peu qu'il y en a, sont tant mal amazés, ne leur manquant aultrement ni pierre ni bois; et où il y en a, la beauté, l'artifice et la proportion d'architecture s'y rencontrent de mesme; car elles sont excessivement larges, basties pesle-mesle de menues et grosses pierres trouvées sur le lieu sans les aller chercher loin, ou fouiller profond en terre pour les avoir plus carrées. Il n'y a pas non plus de curiosité en la couverture, estant couvertes, pour ardoises, de grosses et larges tables de pierres ni accoustrées, ni carrées, ni aucunement esbauchées, mais qui sont en couleur et en estoffe bien semblables aux ardoises, et, affin de proportionner l'œuvre, le comble est de corps ou de branches d'arbres entiers; de sorte que le philosophe, qui trouvoit de la curiosité en ce que les charpentiers font les sommiers, les posteaux, les gittes et les combles quarrés, comme pour desguiser la nature qui produit des arbres ronds, trouveroit de quoy se contenter en ces palais vrayment rusticques, sans que l'on ait esté empesché à desguiser la nature du bois, ou à ciseler, avec grand'perte de temps, les pierres pour en faire des ouvraiges qu'on appelle à la rusticque; le tout estant icy, sans peine et perte de temps, si naïf et si naturel que le painctre qui le sçauroit bien exprimer avec son pinceau en seroit jugé maistre homme; et si nous pensons, avec raison, admirer les antiquités des Romains ou des Grecs, en quoy il y a tant de choses feintes, pourquoy n'admirerions-nous pas ce qui nous représente, sans aucune fiction, la plus vieille et plus certaine des plus vieils Hébreux ? Lorsque, pour se faire un hoyau, on lioit quelque demy-maschoire de bœuf ou d'asne, dont l'on retournoit jolyment la terre ; pour une charrue l'on atteloit quel-



que tronc d'arbre à force nœuds, dont l'on grattoit, sans l'ouvraige du charron, les campaignes rases; pour les picques et les lances à fer acéré l'on usoit de longues perches aiguisées par le bout *sudibusque præustis*, de quoy le rusé Ulysse[1] fit un si bel exploit sur Polyphémus en luy crevant l'œil:

> . . . . *Lumen*
> *Ingens, quod torvâ solum sub fronte latebat*
> *Argolici Clypei, aut phœbeæ lampadis instar*[2].

et une bise pierre servoit d'artillerie, une maschoire d'asne de massue, avec tel effect que par un coup la quatriesme partie du monde en fut défaite, un homme seul[3] tua en bataille rangée jusques à mille hommes.

J'estimois que le lendemain nous tirerions droict à la ville de Lutzenbourg, de petit chasteau en sorte accrue qu'elle a donné le nom à la province, qui fut premièrement eslevée en comté par certain Sigiffridus, et depuis en duché par Wencgeslaüs, frère de Jean Lutzenbourgeois, du consentement de Charles quatriesme, empereur, et estimoys avoir ce bien, que de voir en sa maison cest honorable vieillard Pierre-Ernest comte de Mansfedt, et par occasion tirer quelque chose mémorable des antiquités, qu'il y a assemblées en grand nombre, signamment auprès de la fontaine qu'il a excellemment bastye et dédiée à sa femme, comme l'escriteau, qui est tel, donne à cognoistre :

[1] Homère. *Odyssée*. 10.
[2] Virgile. *Æneid*. 3.
[3] Caïn—Samson.





« *Quisquis hùc accedis, si te æstus sitisve urget. Hic* » *æstum quietus, vitato; Sitim pronus extinguito. Aquam* » *manu haurito, os lavato, at pede ne turbato, nudo Cor-* » *pore ne polluito. Quiescentibus enim Carissimæ uxoris* » *manibus tranquillam undam sacravit, Mariæ de nomine,* » *Mariæ fontem nuncupavit, æterni sui amoris testes* » *latentes sub rupe lymphas erui, vivo lapide cingi, æter-* » *nasque fluere jussit.* » *P. E. C. M.*

Lequel me semble fait d'aussi bonne grâce que celui que le pape Jules troisiesme fit mettre en son jardin, auprès de Rome, en ces termes :

Deo et loci Dominis volentibus.

« *Hoc in suburbano omnium, si non quot in orbis, at* » *quot in urbis sunt ambitu pulcherrimo, ad honestam* » *potissimè voluptatem facto, honestè voluptuarier cunctis* » *fas honestis esto : Sed ne fortè quis gratis ingratus siet,* » *jussa hæcce ante omnia omnes Capessunto : quovis quisque* » *ambulato, ubivis quiescunto, verum hoc citrà somnum,* » *circum septa illud; passim quidlibet lustranto, ast nec* » *hilum quidem usquam attingunto. Qui secus faxint,* » *quidquamve clepserint aut rapserint, non jam ut honesti* » *moribus sed ut furtis onusti in crucem pessimam arcentor.* » *Ollis vero qui florum, frondium, pomorum, holerum ali-* » *quid petierint, villici pro anni tempore, pro rerum copiâ* » *et inopiâ, proque merito cujusque largiuntor. Aquam hanc* » *quod virgo est ne temeranto, sitimque fistulis non flumine,* » *poculis non osculo, aut votis extinguito. Piscium lusu*

» *oblectantor, Cantu avium mulcentor, at ne quem inter-*
» *turbent interim Cavento. Signa, statuas, lapides, picturas*
» *et cætera totius operis miracula quamdiu libet obtuentor,*
» *dum ne nimio stupore in ea vortantor. Si cui quid tamen*
» *non ità mirum videbitur, eorum Causâ, quæ nemo mirari*
» *sat quivit, æquo potius silentio, quàm sermonibus iniquis*
» *præterito.*

» *Dehinc, proximo in templo, Deo ac divo Andreæ*
» *gratias agunto, vitamque et salutem Julio tertio Pont.*
» *Max., Balduino ejus fratri et eorum familiæ universæ*
» *plurimam et eviternam precantor.*

» *Huic autem suburbano speciem atque amplitudinem*
» *pulchriorem in dies majoremque in eo quicquid inest*
» *felix, faustum, perpetuum optanto.—Hisce actis valento,*
» *et salvi abeunto.* »

Je fus un petit trompé pour n'avoir eu fort bon loisir de considérer la charge et le debvoir d'un ambassadeur envoyé en diligence; car le septiesme jour, partis que fusmes de grand matin, la poste nous mena droict à Pont-à-Mousson, ville de Lorraine, où toutefois arrivasmes assez tard, pour avoir trouvé la poste mal montée, aussi bien à Lonuic, Filiers, Norroye, comme à Conflans et Auvil, et les chevaulx d'icelle pour la pluspart travaillans aux champs, avec lesquels ce néantmoins nous convenoit ordinairement faire deux postes, sans avoir moyen de les rafraîchir, et, pour comble de tous biens, la pluie continue nous lava plus que ne désirions, rendit le chemin pesant, et la brune si obscure, qu'il estoit mal aisé sur le soir de choisir son compaignon entre les ténèbres, et l'on piquoit cependant en diligence avec grand hasard de faire précipiter hommes et chevaulx en la fange ou en l'eau, si heureusement

5

tonstefois, que sans tomber en cest inconvénient, arrivasmes sur les dix heures du soir, bien lassez et bien cassez, au faubourg de Pont-à-Mousson, où la nuict ne fut guerre bonne à ceulx qui laissoient le dormir pour le grand vent, qui sembloit vouloir emporter la maison, par son assiète fort exposée à sa furie.

Le huictiesme jour le vent continuoit avec telle véhémence que perdismes quasi espoir de cheminer ceste journée: Si est-ce que le sieur am ur tr uva bon de monter à cheval pour advancer ce l p rroit, ne venant pas mal à propos pour les curieux de l' oire aussi bien récente que de l'ancienne, car elle at aussi bien ses fruicts remarquables, que Nancy n'estoit distante du dict ieu que de deux ou trois postes: mais comme le vent a r le my jour, et que le sieur ambassadeur, prenant it, abrégea d'une poste le chemin, il gaigna Méricourt, pour quoy faire, comme estoit besoin franchir la Moselle au Pont-à-Mousson, je ne fus pas marry de veoir ce renommé domicile des muses, depuis qu'elles ont quicté leur *Mont Parnassus,* celly de *Helycon* et leur fontaine Caballine, emportant t et elles le beau privilège d'y venir sage en dormant, et en buvant de l'hippocrène ou fontaine du cheval; car l'on pte que Pégasus la fit saillir lorsque s'envolant, il frappa si roidement la terre de son pied; mais la chose n'en va pas trop mal pour nous, qui sommes si éloignez des dictes montagnes, et qui ce nonobstant pouvons devenir sages, si non en dor nant, pour le moins avec une joyeuse peine. Afin touttefois que les muses ne fussent pas du tout sans fontaines, il y en a bonne quantité en la dicte ville, qui coulent par tuyaux eslevez le terre trois à quatre pieds ou environ, et craindant que cecy ne puisse estancher la soif des nourrissons des muses, car je ne sçay comment les disciples



d'icelles n'a pl à estancher leur soif d'eau claire, la Moselle qui court avec un doux gazouillis joindant les murailles de la ville leur apporte ce de quoy ils aiment mieux estaindre la soif. Parce que par advanture ils trouvent je ne sçay quoy au vin, qui leur esveille mieux les esprits et les faits caresser les muses avecq meilleur succès. Le pont non achevé par lequel la Moselle est domptée nous occasionna de mettre le pied à terre, afin que le vent impétueux tant de prise pour nous souffler en l'eau; si est-ce costoyasmes encoire assez longtemps le fil de l'eau, min resserré du courant parmi les montagnes e ieux, nonobstant quoy, nous nous trouvasmes à l y le , où le sieur ambassadeur ayant en singulière n la vitesse ne tarda guères, et ne peult estre pe dé d'entrer en la ville, parce qu'ayant entendu le chemin e e seur il n'avoit pas besoin de l'assistence du duc pour son asseurance, et ne trouva besoin user des lettres de faveur, que son Altèze lui avoit donné affin de s'en servir, si avant qu'il trouveroit convenir.

La ville est bastie en plaine campaigne rase et quasi en quarrure, ressamblant assez en cecy nostre Bappaulme, comme aussi en grandeur; mais qui est beaucoup plus belle, comme il convient à ville, chef de la province, et à la demeure ordinaire du Prince. Elle est bien munie et remparée contre les assaults des ennemis, qui ont souvent tasché de l'emporter. Je n'y ai toutefois veu qu'un boulevert ou bastion, qui mesme sert à présent de jardin au Duc. Tant les effets de la paix sont différents à ceulx de la guerre! Elle n'a pas toujours esté chef-ville de la province, comme aussi la dicte province n'a pas toujours esté réduicte ès termes et limites qui la bornent à présent, bien qu'elle ait gardé le nom quasi mesme à celuy qu'elle avoit lors

qu'elle s'estendoit depuis le Rhein jusques à l'Escault; car l'on sçait, par le répartissement qui fut fait entre les filz de Loys le Piteux, ou Pieux, après qu'ilz se furent assez battus, ceste estendue et portion estre escheue à *Lotharius*, du nom duquel elle fut appelée *Lotharii Regnum*, et depuis *Lotharii Regia*, et, pour abréger, *Lotharingia*, et, en françois, afin de le couler plus doucement, *Lorraine;* mais comme chacun en a depuis tiré sa pièce, et comme le ro[y]aulme est devenu duché, il seroit aisé de le dire, s'il faisoit à nostre propos. Une chose ne puis-je oublier, c'est que nous eusmes, en passant, un bien grand regret, voyant la ville qui fut cause et descouvrant d'assez près le lieu qui servit à mettre en route l'armée de nos grands pères, quand ce valeureux prince, Charles-le-Hardy fut mis à mort; mort, dis-je, q[illegible] tant de maux aux Arthésiens et Hennuyers, et sig[illegible] à nostre ville d'Arras, arrestée en l'amour et service de son prince aussi bien en temps calamiteux, lorsqu'on fait expérience du vray ami, que les choses se comportants à souhait, quand il se présente tant de flatteurs, qu'à bien grand'peine peult-on recognoistre entre iceulx les vrays amis; car le dict sieur Conte [1] s'estant opiniastré plus que de raison au siége de la dicte ville, en temps très-incommode, la fortune, s'il y a chose aulcune que le chrétien puisse ainsi nommer, entreprint sur l'heureux cours de sa gloire, et consacra à une cruelle mort le plus redoubté seigneur, et quasi le premier du monde en richesses, gloire et haults-faicts. Comme toutefois il y a je ne sçay quelle consolation et contentement, voire, quelquefois ès choses tristes, j'eusse désiré pouvoir arres-

1 Comines ès chron. de Loys XIe, chap. 95, Jac. Meier. Annal. fland. Lib. 17 et autres.

et contempler à loisir la ville, le lieu de la route, et celuy la sépulture, signamment pour en tirer les escriteaux, les- ıls j'ai recouvert du depuis, et icy mis afin de n'en perdre tout le fruict. Celuy qui pendoit anciennement près du ıbeau est tel, car la royne Marie, sœur de Charles cincquiesme, pereur très-clément, le fit par avanture aussi enlever, quant feit emporter les ossements du dict duc de la terre qui luy ıit esté tant ennemie, et les mettre au monument qu'elle avoit ti pour les recevoir à Bruges, l'an mil cincq cent cincquante :

Carolus hoc busto Burgundæ gloria gentis
Conditur, Europæ qui fuit antè timor.
Ganda rebellatrix hoc plebs domitore, crematas
Post patriæ leges, perpete pressa jugo est.
Nec minus hunc sensit tellus Leodina cruentum,
Cum ferro et flammis urbs populata fuit.
Monte sub Hericio francas cum rege cohortes
In pavidam valido truserat ense fugam :
Hostibus expulsis Edvardum in regna locavit
Anglica primævo restituens solio.
Bella ducum Regumque et Cæsaris omnia spernens,
Totus in effuso sanguine lætus erat.
Denique dum solitis fidit temerarius armis,
Atque Lotharingo cum duce bella movet,
Sanguineam vomuit media inter prælia vitam,
Aureaque hostili vellera liquit humo :
Ergo triumphator longæva in secla renatus
Palmam de tanto principe victor habet.
O tibi qui terras quæsisti, Carole, Cœlum
Det Deus et spretas antea pacis opes !

Nunc dic Nanceios cernens ex æthere muros,
A clemente ferox hoste recondor ibi.
Discite terrenis quid sit confidere rebus,
Hîc toties victor, denique victus adest.

Et un aultre :

Dux jacet hîc Carolus Belgarum illa ignea virtus
Cui mauros dederat bella gerenda pater :
Quem timuit subitis animosus Gallus in armis,
Cuique alemanorum terga dedêre duces,
Quique aninum Hesperias bellis agitabat in urbes.
Sed subito invertit sors truculenta viam ;
Nam cum Ranerium bello sibi provocat hostem,
Occubuit fuso milite stratus humi ;
Quæ ne tanta viri laus intestata jaceret,
Hoc victor victi condidit ossa loco.

Auquel est joinct ce carme chronologique contenant l'an du trespas :

eCCe Leo CeCIDIt JaM paX qVesIta VIgebIt.

Près du ru [illegible] trouvé mort, l'on dict qu'il y a une croix de pierre, a [illegible] lame de cuivre qui contient cest escriteau :

En l'an de l'incarnation
Mil quattre cens septante et six,
Veille de l'apparition,

Fut le duc de Bourgogne occis,
Et en bataille icy transis,
Où croix suis mise pour mémoire.
René, duc des Lorrains, mercis
Rendant à Dieu, eut la victoire.

Et guères loin de là une chappelle et attre qui retient le
n des Bourguignons, où ce quy s'ensuyt est escrit en table
bronze :

Mil quattrè cens soizante et seize advint
Que Charles, duc de Bourgogne, icy vint
Accompagné de soudars et gens d'armes,
Cuidant Nancy surprendre à force d'armes,
Veille des roys, qu'on despart le gasteau;
Il fut occis, en passant un ruisseau,
Et la plupart de ses hommes de guerre
Furent occis, et semez sur la terre,
Puis recueillis par le commandement
Du preux René, qui vertueusement
Obtint sur eux glorieuse victoire,
Dont les corps sont cy gysans en mémoire
De ce conflict. Renée de Bourbon,
Noble princesse ayant vouloir très bon,
Femme du très illustre duc Anthoine,
Filz de René, noble duc de Lorraine,
A faict bastir ce cimentière et croix,
L'an mil cincq cens avec vingt et trois:
Priez à Dieu que par sa saincte grâce
Aux trespassez pardon et mercy face.

Passé Nancy et la tristesse quant et son object, car elle n'est jamais plus hors de propos qu'en chemin, l'on nous monstra sainct Nicolas, beau bourg et grand pélerinage, se monstrant en ce lieu quelque petit ossement du dict sainct, et s'y faisant beaucoup de miracles à l'intercession d'icelluy. Nous y eussions volontiers plié une offrande; mais la poste nous mena droict à Merville, où nous passâmes aultrefois la Moselle, qui de là se va rendre à Thoul, lieu de la naissance de sainct Vaast, apostre de France et signamment d'Artois, laissant Nancy se contenter de la Meurthe ou Montana, et de Merville par Preye, aultre poste, à Méricourt, aultre petite ville de Lorraine, à trois bonnes postes de Nancy quy peuvent faire dix heues. Ce ne fut pas touttefois pour estre bien servys de chevaulx, mais par avanture pour les bien picquer. Car il y en eut deux, qui extrêmement foulez, se rendirent en chemin, qui donnèrent ceste aise à ceulx qui adressèrent si bien, que de venir plus à loisir, qu'ils n'eussent désiré, tastans, comme l'aveugle, après le chemin, que de la neige tombant lors couvroit tant qu'elle pouvoit. C'est un plaisir pour perdre le sens, si l'on est impatient de nature, et pour tout confort souvent, mocqueries des compaignons, et riens meilleur qu'à tous inconvénients bonne patience.

A Méricourt, le sieur ambassadeur fut mieux traité que la ville ne permettoit, mais à bonnes enseignes; aussi fault-il que celuy qui chemine, signamment par la poste, se persuade qu'argent est monnoye en rond, afin qu'il s'esparde plus aysément et libérallement, comme si l'on attendoit de tant meilleure moisson : aultrement on rencontrera beaucoup de retardement, et l'on aura toujours quelque fer lochant. *A la maison faire l'espargne, et en chemin le bien espardre,* disent les courriers, je ne sçay pas si aussi les mesnagers.

Le neuviesme, le sieur ambassadeur se contenta de fair
ıttre postes, et estre venu par la forest de la Voyge, qui sé-
'e la Bourgoigne de la Lorraine, à Jonville ou Jouville, car il
nble que les anciens l'ayent appelé *Jovis-Villa*, petite et
ıvre villette du comté de Bourgoigne, et se ressentant bien
t des vieilles ruynes, comme il advient souvent que les pau-
:s villes et subjects paient les mal-mesurés conseils des
nces. Qui eust bien occasionné le dict sieur ambassadeur de
'e plus de chemin, mais il se contenta de tant, se voyant ren-
en pays subject au maistre; car ès terres neutres, comme en
rraine, bien que sa Majesté y ait bon nombre de loyaulx et
ɘls serviteurs, et, par advanture, quelques pensionnaires;
ɔmme sage ne s'y confie pas trop volontiers, se persuadant
mesme qu'aultres rois et seigneurs y ont aussi bien leurs
ɘctionnés.

Le dixiesme jour, le sieur ambassadeur deslogea dez environ
trois heures après la mynuict, en récompense du jour pré-
lent; car, par le bénéfice de la paix, et signamment en villes
ıblables, il est aysé de faire ouvrir les portes à telle heure
ɘ l'on désire, moyennant que la bourse ne soit close à ceulx
en font la peine. Comme toutefois il avoit assez bien gelé
nuict, estoit quasi une heure de soleil avant que fussions ar-
és à la première poste, le chemin estant un petit plus long
ɘ d'une poste ordinaire, qui ayda à nous faire esprouver si
ı peult bien avoir froid à cheval, allant en poste. Le soleil
ınt amorty par après la gelée, l'on fit meilleure diligence;
llement que le sieur ambassadeur se retarda quelque peu,
ınt eu de rencontre Madame de Gaste, femme du gouverneur
Grey. Aussi, le saluer et discourir volontiers avec affabilité
ıt vertus qui recommandent les seigneurs, les font mieulx
specter et aymer.

A Grey, bonne ville du comté de Bourgoigne, comme le vent de l'ambassade avoit jà esté porté jusques là, le sieur ambassadeur fut recogneu et salué honnorablement d'aucuns particuliers. Si est-ce qu'il passa jusques à Pesme, villette de petite estendue et peu habitée, où une fillette de six ans servoit bien à entretenir les hostes avecq bonne contenance, comme les hostelains plus praticques sçavent bien attirer leurs hostes par semblables moyens. Ceste ville a aussi sa rivière que l'on appelle l'Oignon, qui va se rendre en la Saonne, qui arrouse Grey et ses campagnes.

L'onziesme jour, passez que fusmes Rochefort, et, des avenues ayans descouvert la ville de Dole, gaignasmes la rivière du Doulx qui y dresse son cours pour aller trouver le village de Toulouse, où Philippe de Marnix, seigneur de saincte Aldegonde, trop congneu par ses comportemens, avoit une belle et bonne maison, qui sert de présent à la poste, nonobstant que l'hoste du lieu se dit gentilhomme, et de quoy il donne argument par l'estat de son logis et les beaux chevaulx dont il sert la poste. Incontinent après ce lieu l'on perd le bon chemin: Et de fait ayant trécassé divers coulans, qui surgeonnent des montaignes voisines, où l'on descouvre un beau monastère de dames, je ne sçay si ce ne seroit celluy de Baume, allasmes, suyvans tousjours le pied des montaignes, changer de chevaulx à la poste de Colliége, petit village, et de là, entrez ès montaignes, coucher à Orgelet. Car bien que l'on descouvre longtemps auparavant les montaignes, signamment le Vogesus, qu'aucuns appellent le mont des Faucilles, et mesme partie des Alpes, si est-ce que l'on n'esprouve point quelle incommodité ilz apportent à cheminer, jusqu'à ce qu'on se rend près d'Orgelet, estant mesme assez passables en cest endroict au respect d'aultres.

Orgelet est ville assez grandelette, mais qui se ressent encore bien fort des vieilles guerres, n'estant jusques ores venu à chef de ses ruynes. Tant est difficile à rétablir, voire en beaucoup de temps, ce qui est gasté en si peu d'heures, ou par le juste courroux de Dieu, ou par l'impiété des hommes, lors que les princes souvent, ou par folle fantaisie, ou par convoitise demesurée tournent au domage d'autrui la puissance que Dieu leur a donnée pour le salut commun. Si est-ce que le sieur ambassadeur y fut bien receu et honoré de quelques particuliers, signamment du curé, qui s'étoit joinct à la trouppe, avant d'entrer dans la dicte ville, et se disant d'Arthois, pour l'amitié de la patrie, luy fist présent de quelques cannes de vin d'Arbois, si excellent que les gentils gourmetz le tournèrent en proverbe, disans si tost qu'ilz ne rencontroient le vin à leur goust, que ce n'estoit pas le vin du curé.

Le douziesme jour, comme il avoit pleu toute la nuict et continuoit de bonne sorte la matinée, le sieur ambassadeur en fust quelque peu retardé, mais non en sorte que, malgré l'inclémence du temps, il n'achevast la première poste qui maisne à Aranche ou Ranton, dernière ville de la France, comté de Bourgongne, qui est ainsi appellée parce que le comte ne tient son comté de personne et ne recongnoit aucun supérieur, ou bien parce que ceste province est exempte de toutes tailles et gabelles, qui est certainement un beau privilège, s'il a tousjours duré et peult durer.

Ranton est moindre qu'Orgelet, et de là en avant il fait beau veoir les montagnes; mais il est mal aysé d'y haster son chemin, partie pour la disgrâce d'icelle, partie pour ne recouvrer chevaulx jusques à Cerdon, qui en est esloigné de trois postes. Qui occasionna le sieur ambassadeur de haster le disner, et

monter incontinent à cheval, afin de gaigner, par continuation, ce qu'il ne pouvoit obtenir par diligence. A une lieue de Ranton un petit coulant, qui touttesfois faict mouldre un moulin, non tant par abondance d'eau que par artifice, sépare la Bourgongne de Savoye, de quoy les noms et les chemins font aultrement sages les voyagers, se présentans divers destroits si estranges, qu'ilz rendent aisé à croire ce que l'on dict de *Caspiis* et de *Caucasiis portis;* si est-ce que les huguenots de la France sçavent bien trouver par ces labyrinthes le chemin de la malheurée Genève. Le pis que de présent ilz ont Genève en France et par advanture à Paris mesme! Je ne doubte pas touttefois que ce bon Dieu n'osteroit ce scandal, si vivions condignement au nom de chrestien. Ce sera quand il luy plaira, car il me semble que ne le mériterons de longtemps. Les dictes montagnes sont arrousées de divers ruisseaux et mesme du Dain, lequel nous gaignasmes par le moyen de la barque, et qui, bien loin de là, creusant les montagnes, se va rendre au Rhosne; d'où vient qu'elles ne sont pas du tout stérilles, donnant quelque peu de bled ès pendans, et le bois assez suffisamment ès autres endroitz. Une chose fâche le voyager accoustumé à courir un pays plain et uny, qu'il ne descouvre aucunement le but où il tend. Car Cerdon ou Sardon est situé du tout en un fond environné de montagnes, de sorte qu'il ressemble proprement à une chaudière, dont la descente est si royde du costé où abordions, que nous nous trouvasmes conseillez de mettre pied à terre. Depuis ce lieu ou environ les maisons n'ont pas le toict si droict et eslevé qu'ont les nostres, et sont couvertes de tuyles à demy rondes, jusque aux extrémitez d'Espagne, soit que les grands vents ne leur soient pas si ordinaires qu'en nostre Gaule, laquelle aulcuns ont appellée venteuse non sans raison, soit que

samblables t
chaleur és p

Le treizi jour, comme le sieur ambassadeur désiroit tousjours abréger et haster chemin, il saillit à cheval de grand matin, et, pour gaigner environ demy poste, passa à la deuziesme eschappant la première; mais par un chemin, si aucun y en avoit, bien estrange, par vallées et haultes montaignes, que la neige tombant en grande quantité sambloit vouloir esgaler; mais le postillon sondoit le gué à son hazard, lequel ce néantmoins pouvoit à grand'peine estre suyvi des pis montez; car les postillons s'arrogent ce privilège de se réserver quelqu'un des meilleurs chevaulx, et ce nonobstant descendismes tous heureusement à N. ville non guères distante de Grenoble, la Grande-Chartreuse, à ce que je peux veoir, assez bonne ville, bien que de mesme assiète que Cerdon et d'accès guères moins difficile; mais il reste toujours ce soulas à ceulx qui craignent la cheute, de se pouvoir jecter à pied, et ainsi apprendre combien il est aisé de faire le piéton botté. Les maisons de la ville s'avancent si fort sur la rue, qu'il reste bien peu de ciel ouvert, mais elles sont élevées sur pilliers et jambes de bois sur la devanture, laissant libre une large gallerie aussi bien pour la commodité des chevaulx et mulets, comme pour les gens de pied; car je croy que l'usage des chariotz y soyt incogneu et inutile pour les destroicts des chemins.

Il advint en ce lieu, comme le sieur ambassadeur attendoit les chevaulx, que certain frère se vint recommander, déclairant, afin d'avoir meilleure pièce, comme est aysé à conjecturer, qu'il estoit liseur du couvent ; mais, comme son latin ne ressentoit pas son grand docteur, le dict sieur ambassadeur s'en voulant esclaircir la chose, considéré qu'il estoit en lieu non

fort éloigné de Genève, luy donna à deschiffrer quelque passage de sainct Paul, il ne me souvient pas bonnement, si ce fust celui de *ad Rom* : *arbitramur justificari hominem sine operibus legis*, par lequel moyen le dict sieur eut incontinent esclaircissement de son doubte; car le jeune homme, un petit honteux, desclaira qu'il estoit bien liseur du couvent, lorsque les frères estoient à table, mais non point pour faire la leçon; qui nous fit rire un petit et monter plus gaiement à cheval : de quoy le bon homme fut ce néantmoins bien payé, le sieur ambassadeur ayant plus d'esgard à la cause pour laquelle il donnoit, qu'à la personne à laquelle il donnoit. Ainsi chacun exerce sa petite practique pour vivre mieux à son ayse.

D'icy en avant l'on chemine long-temps au fond d'un hault canal creusé admirablement, soit de l'eau, soit de nature, où l'on admire avec raison la haulteur des montagnes, les masses de rochers qui se monstrent de toutes parts, et l'estonnement croist avec le chemin, quant l'on se trouve sur les costes et pendant des montaignes, restant d'un costé une haulteur incroiable de rochers, quy eslevant la teste, comme à l'envie, aultrefois droict, aultrefois en panchant sur le pendant, cassés, rompus, brisés, usés qu'ilz sont de fouldre, de tempeste, de pluye, de neige, de gresle, du temps mange-tout, semblent menasser les passagers d'une présente ruine, et vouloir rouler par grosses lippes ès lieux de si grande profondeur et telz précipices, que la veue des plus asseurez en seroit bientost troublée en si estroict chemin. D'autre part les fontaines qui saillent de ces monts de rochers, les ruisseaux qui en découlent avec un doux bruict, les torrents, un spécialement jecté de grande haulteur sur le chemin, donnent grand'raison d'admirer la nature et son ouvrier; à quoy se joinct un singulier plaisir,



quand, parmy le travail du chemin, l'on descouvre à l'œil les secrets de nature, et signamment les origines des rivières; car l'on voit les gros rochers ou jecter eau tout à coup, ou comme la suer et distiller en divers endroictz, soit que la subtilité de l'eau gaigne avec le temps la solidité de la pierre, la perceant comme par menues veines et pores, pour en sortir comme la sueur du corps humain, soit que l'eau ne procède du dedans des pierres, ains que l'air les environnant s'y attache, et amorty par la froideur d'icelles se convertisse en eau, *corruptio enim unius generatio est alterius*, dit le philosophe, soit que ces grosses masses comme mal agencées et confusément jectées les unes parmi les aultres, par ordre, sans ordre, aient laissé quelques creux et concavités non apparantes et non remplies, y obstant la fermeté trop vive des rochers, altèrent et changent en eau par leur froidure l'air qui s'y met pour empescher le vuide de la nature, laquelle trouvant moyen de sortir par petits pertuits, faict petites sources, trouvant place ouverte, sort en aboudance et fait, tantost une fontaine, tantost un ruysseau, tantost un torrent qui, assemblés, font enfin ces grosses rivières, qui, avec grand miracle, courent éternellement parmy le monde et apportent infinies commodités à l'homme, qui y fait sa demeure, passant le temps de son exil. Telle est, entre aultres, la naissance du Rhosne, lequel nous passâmes à barque ce treiziesme jour, et quelque aultre rivière quasi de pareille grandeur. J'estimeroy que ce seroit l'Iser, à ce que j'ay peu remarquer, car elle source des monts de Sainct-Bernard, prenant son cours par la Tarantaise, ne s'esloigne pas fort du Rhosne, luy estant toutefois bien différent en couleur. A l'endroict du passage de la barque du Rhosne l'on descouvre, tout voisin, un chasteau estrangement basty, et creusé entre les rochers, lequel



on nous disoit avoir plusieurs secrètes entrées soubsterraines, et estre tellement dressé, que les bouches à feu d onnent droictement sur les advenues d'icelui, sans que l'on s'en apperçoive que bien tard. Il y a aussi quasi vis-à-vis, sur l'autre rive, une porte qui ferme entièrement le chemin, laquelle on nous asseuroit estre bastie par le duc de Piedmont et Savoye, afin de couper chemin à ceux de Genève, lesquels, pour fidels qu'ils sont, ont essayé de passer quelquefois en Savoie par ce lieu, bien propre à couvrir gr nombre de gens, afin d'attenter choses préjudiciables au pu , de mesme conscience qu'ils détiennent ceste ville, et qu' sont émancipés de la sujection du dict Duc, leur prince rel. Si est-ce qu'un monastère voisin, admirablement is sur les montaignes, est encoire exempt, par cette incon iode commodité de l'injure de mauvais voisins.

Plus oultre l'on se tire p à petit des rochers, et, approchant Chambéry, l'on entre une pleine la plus belle et la meilleure, comme je croy, de ivoye; qui nous donna moyen de diligenter tellement qu'arri mes sur la brune aux faubourgs de la dicte ville.

Chambéry surpasse en grandeur et beaulté d'assiète toute aultre ville de Savoye, que j'ay peu veoir, aussi est-ce la ville capitale de la province et le li où le parlement est reséant. Elle est aussi assez bien murée, si est-ce qu'elle ne m'a semblé guères forte pour des raisons, ie je laisse considérer aux gens de guerre.

Le quatorziesme jour le sieur ambassadeur fut empesché de partir si matin qu'il prétendoit, parce qu'estant adverty qu'aux avenues de l'Italie l'on s'informeroit si la compagnie venoit de pays non entaché de maladie contagieuse, et que l'on ne défé-

roit, pour ce regard, ni aux personnes, ni au serment, mais en au témoingnage qu'il en apporteroit de Chambéry. Encoire 'il semblast que ce fust une petite composition et chicanerie, trouva convenir de lever le certificat et billet de *sanitad*, u'ilz appellent; en quoy se perdit quelque temps, bien qu'il 'y eût difficulté pour l'obtenir. Mais cependant il se présenta ccasion de rire aux compaignons. Car, comme se dispensans lu jeusne pour le travail du chemin, ils estoient importuns à 'hostesse pour leur desjeuner, elle leur dict bravement: Par na foy, messieurs, le desjeuner sera tost prest, car on ne lonne, en ces quartiers, que peu de pain et des noysilles à desjeuner, et, s'il vous plaîst aultre chose, il vous sera compté pour un disner, de quoy s'estans mis à rire, comme la chose leur estoit inaudite jusque alors, ilz aymèrent mieux qu'il fust compté pour un disner que manger le pain seic et les noysilles, l'un chargeant l'estomach, de sorte qu'il ne peult bien respirer, l'autre causant la courte alleine, tous deux, grands inconvénients pour ceulx qui courent la poste. Le sieur ambassadeur avoit de quoy se reposer, estant servy de gens si discrets, et si bons médecins: aussi, moyennant ce et l'ayde de ce bon Dieu, sont-ils tous retournez sains au logis.

Le dict jour, comme passions de Chambéry à Sainct-Jehan de Morienne, peu y manquoit que n'eussions toutes les choses qui sont ordinairement pour la récréation et contentement de l'œil, les montaignes, les fontaines, les ruysseaux et coulans d'eau vive, les vallées, les rivières, les boscages; si aulcun contentement se peult trouver ès montaignes de Savoye, et mesmement en cest endroict, où trouvions le chemin pen[illegible], estroict, dur et aspre, empesché, creusé et rompeu, et [illegible] si guère seur, à cause des profondes vallées, et le cro

des rochers ; mesme le plaisir de la rivière estoit osté, parce que le chemin cigelé et accommodé piteusement sur les costes des montaignes, donne occasion de craindre la cheute en l'eau, et, comme est besoin suivre le chemin tantost à dextre, tantost à gauche du val, où l'eau sera profonde, l'on passe sur quelque méchant pont, où elle est peu profonde, l'on passe à gué la rivière, roide qu'elle soit, en danger que les chevaulx, ou mal apprins et eschauffez se plongent en l'eau, ou par foiblesse soient abattus de la roideur du cours, ayans mesme les jambes si roides qu'à grand'peine les sçavent lever par dessus les moindres rouilles et pièces de rochers qu'ilz rencontrent au canal. Et, pour toute consolation, quand l'on a bien advancé en semblable chemin, l'on s'estonne de veoir croistre les monts, le canal se serrer, de façon que qui demanderoit lors aux voyagers la dérivation ou signification du nom de Savoye, je croy qu'ilz ne se mettroient en peine de cercher si elle porte ce nom à *Sebutianis populis*, qui sont par adventure ceulx de Bresse, *an à Sabbatiâ, de quâ, Pompon. mela de orb. situ. lib. 2° titulo. Italia; an à Vado Sabatio, de quo Plinius nat. histor. l. 3. C. 5. An à Sabatiis vadis, sive paludibus, de quibus Strab. geograph. l. 5, an à Sabatiis Stagnis*, car ainsi les appelle Silius lib. 8°, quand il dit:

..... *Quique tuos, flavina, focos, Sabatia quique*
Stagna tenent . . . .

Lieu assez congneu et remarqué, signamment depuis que l'Empereur Pertinax s'y mist à faire la marchandise, *Avaritiæ et lucri Cupiditate ad privatorum hominum Studia raptus*, comme escrit Capitolinus; je croy, dis-je, que les voyagers, ne voyant par où eschapper, diroient incontinent que Savoye est un nom composé des deux dictions françoises, *sans voye*, n'y

yant pas grande altération en la composition, bien que la con-
ecture fondée par la resamblance soit un argument fresle.
ar, si en passant l'on en désire quelque preuve, il n'y a nulle
pparence, bien que les dictions se ressemblent assez, que ceulx
e Douay soient signifiez par le mot d'Aduatici, dont César use,
osé mesme estre vray qu'au dénombrement qu'il fait de
'armée des Belges, se doibve lire : *Aduatici* au lieu de *Catuaci*,
omme il plait à aucuns, estant aisé à juger que les Aduatiques
voient leur cité d'aultre situation que ne se peult trouver en
out le terroir de Douay. Et il est bien certain que Hubertus
Thomas, aultrement assez diligent recercheur des antiquitez,
lonnant trop de lieu à ceste conjecture, s'est trompé de dire
que ceulx de Sentron, car on le prononce ainsi vulgairement,
bourg et monastère de Brabant, diocèse de Liége, ont esté
appellés par César du mot de *Centrones*, le nom vulgaire estant
composé de Sainct Truon, en latin *Sanctus Trudo*, auteur et
fondateur du dict monastère, qui a communiqué son nom du
depuis au bourg, qui s'appelloit au paravant Sarcin.

Je sçay bien qu'aultres se forgent bien aultre étimologie du nom de savoye, et en y avoir mesme qui le voeuillent ainsi appeler par allusion et conversion de maul-voye en saul-voye, racomptans que, comme ces lieux portoient le premier nom à cause des brigandages et larcins quy s'y faisoient, iceux estans purgés par quelque homme noble, qui impétra de l'empereur ceste contrée en tiltre de duché, on changea le nom avec le changement de la chose; mais, comme il n'est pas bien de clorre la voye à l'industrie d'aulcuns, aussi chascun en croyra ce qu'il vouldra. Car sur toutes choses, les comptes que l'on fait de l'imposition des noms aux provinces, et migrations des peuples, ne se laissent pas si aysément nettoyer de toutes fables, qu'on

leur puisse toujours donner apparence de narration historiale, et surtout souvent un peu trop audacieusement hors des bornes de vraysamblance; de sorte qu'il seroit mal aisé les rendre partout croyables. Mais le gracieux lecteur prend ordinairement en gré ce qu'on peult descouvrir en si espaisses ténèbres de l'antiquité.

A environ une lieue de Sainct-Jean de la Morienne, où nous tirions, l'on trouve moien d'eschapper les destroicts, par une haulte montaigne, qui a le chemin roide et le précipice fort voisin, et semble ce néantmoins avoir esté ouverte ou par vifve force ou par l'industrie des hommes, car l'un et l'autre a anciennement fait voye en Italie aux estrangers, les Alpes n'estant sans cause autrement appelées de Pline [1] : *juga Romano imperio saluberrima.* Mais du depuis l'ambition Romaine et la convoitise estrangère n'a rien laissé non essayé, ni l'une ni l'aultre se contentant des bornes que la nature avoit mises aux gens: Auguste César, entre autres, ayant fouillé jusque au fond des montaignes, et tant d'estrangers ayant passé par icelles en Italie, qu'on a quasi laissé d'admirer le passage de Hercules ou celluy de Hannibal, qui est si diligemment escrit par Tite-Live [2]. Strabon est témoing des victoires obtenues par le dict Auguste des Montaignards, et des chemins ouverts et cigelez sur les pierres par icelluy, et Pline en met avant l'inscription qui lui en fut mise au trophée en ces termes : *Imperatori Cæsari* [3], *Divi filio*, *Augusto*, *Pontifici maximo*, *imper. XIIII*, *Tribunitiæ potestatis XVII. S. P. Q. R. quod ejus ductu,*

[1] Nat. hist. liv. 3. C. 4.
[2] Geog. lib. 4°.
[3] Nat. hist. l. 3 c. 20.

:iisque gentes Alpinæ omnes, quæ à mari supero ad :m pertinebant, sub imperium Po. Ro. sunt redactæ.
que ce mont, dont est question, soit partie des Alpes, il ›as à doubter, parce que ce nom comprend les montaignes coullent par la Savoye, par les cantons des Suisses et les ces voisines; car, comme elles ont ce privilége d'estre ıées en admirable longueur, Strabon [1] leur donnant deux deux cens stades et Pom. Mela [2] disant d'elles que *latèque diffusæ, primò ad septentrionem magno excurrunt: deinde, ubi Germaniam attigerunt, verso ı in orientem abeunt, diremtisque populis immanibus, in Thraciam penetrant;* elles ont aussi leur largeur tente, sur quoy Pline allègue diverses opinions en ces : *Alpes in longitudinem decies mille passus patere à ı mari ad inferum Cœlius tradit; Timagenes XXII ıss. deductis, in latitudinem autem Cornelius Nepos s mill. Titus-Livius, tria millia stadiorum, uterque is in locis. Nam et centum millia excedunt aliquando, ermaniam ab Italiâ submovent, nec septuaginta millia ıt, reliquâ suî parte graciles veluti naturæ provi- l.*

ɔiqu'il soit, touchant la mesure arrestée, il est certain que ɔes sont bien une haye et ceincture à l'Italie, mais non ıs largeur, comme l'on s'imagine une ligne mathématique, ne largeur arrestée comme une volée de grues et oyes ges, allant de suite, ni comme une bande de cerfs passant, , la teste de l'un sur le dos de l'aultre, quelque grande

og. lib. 4.
). 2. De situ orb. tit. Itali.

rivière, de mesme qu'elles n'ont pas les cimes égallement eslevées : *Excelsa enim Alpium capita,* dit Strabon [1], *ubi unius montis faciem exhibuerunt, remissa inde et inclinata plures in partes et vertices attolluntur;* ains sont jectées de ça et de là, comme un bois de haulte futaie, toffu en un lieu, clair en l'autre, s'advançans ou retirans sans ordre ni proportion, ainsi qu'une vollée de coulons ou d'estourneaux, qui s'eslargissent, se serrent et desbendent du troupeau et se siédent ès champs au large, au long, ou serrez.

A l'heure que passions le destroict, il y tiroit un bien grand èt froid vent, qui nous donnoit opportunément à doz, si est-ce qu'il nous osta l'envie d'arrester pour considérer curieusement la chappelle qui est bastie sur le passage, ayant son hermitage sur le pendant, mais un petit esloigné du chemin, et un vivier ou lac enclos au milieu des montaignes, qui oste la peine au bon hermite d'aller cercher l'eau, avec le travail que prenoient aultrefois ceulx des solitudes de l'Afrique. S'il estoit aussi aisé de devenir philosophe en ce mont, que poëte au Parnasse, je croy qu'estions lors assés hault montés pour descouvrir les secrets des nues et les méthéores, et juger qui en a escrit plus pertinemment. Mais je ne sçay comment aulcuns sont si heureusement nés qu'ilz consuivent davantage en dormant sur une montaigne, ou beuvans de certaine fontaine, que aultres eslevant hault leurs esprits pardessus les montaignes, et les esperant par abstinence de tout ce qui les tire bas. Si est-ce qu'il fust aisé à chacun d'observer de quoy les nues sont composées, et qu'à la vérité ce n'est aultre chose qu'un brouillard, ou bruine portée sur le vent et par le vent, ou une vapeur venue en

[1] Lib. 4., Geog.

ault, amassée par le froid de la région moyenne, d'une sorte u d'une aultre, tost ou tard. D'où vient qu'avons quelquefois e la pluye et autrefois de la gresle, tantost de la neige, des aines et du sang, de la laine et du laict, de la chair, du fer t des briques ou des tuylles, si nons croions à Pline [1] et ultres. Mais laissons les prodiges, bien que la Savoye soit ropre à leur donner vraysamblance. (les monts y sont ellement eslevez et cassez qu'il y p [illegible] un rodige, non des tuylles ou des b [illegible] belles et rosses pierres de rochers; et à p [illegible] bruict et iolence du vent et de nues r [illegible] le [illegible] er voisin du assage, et se combattoient tell [illegible] l'un l [illegible] re [illegible] vions occasion de craindre quelque plu ye t [illegible] ; [illegible] e Tite-Live escrit [2] que les gens d'Hannibal s' [illegible] le [illegible] veau, *ubi ex propinquo visa montium alt* [illegible] *prope immistæ*, il n'est pas nécessaire de croire aux qui dient que ce soit une hyperbole, combien q [illegible] ai hors de son lieu. Et Silius n'use en poétique quand il appelle les Alpes :

> . . . . . . *Clausas nivibus rupes suppostaque Cœlo*
> *Saxa* [3] . . . .

Parvenus par le reste du chemin rude et quelquefois roide à Sainct-Jean de la Morienne, la ville me sembla passable de première abordée, mais

Veh ! miseræ nimiùm vicina Genevæ [4] *!*

[1] Nat. hist. l. 2. c. 56.
[2] Lib. 4°. Hist.
[3] Lib. 3 de Bello Punic.
[4] Virg. eclog.

car, comme l'on nous eust adressé à la meilleure hostellerie, ainsi que l'on disoit, et qu'au descendre l'hostesse se fust présentée au sieur ambassadeur, pour sçavoir ce qu'il désiroit manger, luy estant déclairé par icelluy que toutes choses bonnes, la dame commence à plumer poulets et perdrix, comme si le bon homme de quaresme n'eust encoire gagné les montaignes; qui nous fit incontinent entendre que ce lieu se ressentoit bien fort de sa mauvaise voisine: et, comme on luy déclaira que le sieur ambassadeur n'entendoit estre ainsi traicté, elle ne s'en estonna guères, alléguant pour toute excuse qu'il leur estoit ordinaire de traiter les passagers selon qu'ilz désiroient, et que la chose leur estoit à pardonner, pour estre montaignards et en lieu de grand passage. Ainsi la bonne dame se monstroit bien esloignée de vouloir faire scrupule de peu de chose, sa contenance et les comportements de ceulx du logis donnant occasion de croyre qu'elle n'eust pas fait grand cas d'aultre chose qui l'en eust pressée. Mais comme il convient présumer bien d'autruy, s'il ne conste du contraire, aussi l'homme de bien l'est partout, n'estant l'occasion qui le fait tel, ains la crainte de Dieu, une saincte et ferme résolution de faire vertueusement, bien esloigné de ceulx qui, pour faire leurs affaires, comme ilz dient, ou pour obéyr à leurs passions, osent bien dire que, pour vivre commodément, il fault tourner le doz à Dieu, quelques dix ou douze ans, et du reste estre bon chrestien; comme naguères le pratiqua quelque gentil homme françois, mais je ne sçai pas avec combien de fruict, lequel ayant quasi toute sa vie vescu en calviniste, volut mourir catholique, et aidé des sacremens de l'église, desquels avoit faict si peu de cas auparavant, donnant en payement à ceulx qui s'esmerveilloient de son faict, que la



ligion nouvelle prétendue réformée par Calvin estoit bonne our vivre, et la catholique apostolique et romaine pour mourir. e sont ces beaux *peccavi* desquels l'on pense payer Dieu au esoin, duquel l'on ne feroit aultrement aulcun cas, contre l'advis du philosophe [1] qui disoit qu'il falloit principallement honorer les dieux en prospérité, afin de les pouvoir réclamer avec plus d'asseurance en adversité, comme estant de longue main propices et amis : sagement certes, l'expérience nous apprenant que peu souvent tels *peccavi* procèdent d'une vraye pénitence, et pour quoy sainct Augustin escrit avec raison : *multos solet serotina pœnitentia decipere,* et n'en touché pas mal une cause quand il dit : *Si vis agere penitentiam, quando jam peccare non potes, peccata te dimiserunt, non tu illa.*

Au reste l'hostellerie n'estoit pas mal accommodée, les compaignons ne trouvans plus grande incommodité, sinon que le vin se ressentoit bien fort de l'aspreté de Savoye ; qui donna occasion à quelques uns d'eux de descendre en la cave pour gouster le meilleur, où s'estonnèrent de veoir les fustailles grandes, ayans d'extraordinaire sur l'un des fonds un huis si grand qu'un homme tout vestu, chaussé, bosté y entreroit et en pourroit faire sa maison par adventure aussy aisée que celle de Diogènes, tant cogneue et admirée mesme du grand Alexandre. Mais comme où l'un bastit les huis ou les fenestres, l'autre y bastit la cheminée, par adventure que Diogènes avoit son huis en aultre endroict. L'on nous donna à entendre que cest huis servoit pour nettoier le vaisseau quand le vin estoit beu : aultrement l'on eust peu croyre, considéré la grosseur du

[1] Xénophon cité par Plutarque au traité du contentement et repos de l'esprit.



vin, que c'estoit pour le couper au cousteau, car on n'en void distiller une seule goute par les joinctures de l'huis, mais ainsi il ne sembleroit pas vray en tout endroict que *Nemo mittit vinum novum in utres veteres*, comme les affriandés au moust ne laissent avoir lieu, de leur part, à ce qui suit : *Nemo bibens vetus statim vult novum : Dicit enim vetus melius est.* Si est-ce que le texte de l'évangille n'est pas faulx pourtant, mais nous laisserons aux nouveaux théologiens de déclairer comment. Car l'on ne peult pas trouver par tout ses besognes faites.

Le quinziesme jour, le sieur ambassadeur arrivoit de bonne heure à Lunebourg, village séant au pied du mont Cenis, si est-ce qu'il y arresta, ne luy restant heure suffisante pour affranchir ce mont. Sur le chemin nous descouvrimes encoires plus que paravant la pauvreté de Savoye, non seulement pour trouver les postes mal accommodées et montées ordinairement de jumens, car il s'y trouve bien peu ou nulz chevaulx, mais pour une infinité de neiges et de rochers, *quorum nuda feri cacumina sunt*, dit Tite-Live [1], *et, si quid est patibuli, obruunt nives*, de sorte qu'il nous advint quelque samblable estonnement, que le dict auteur dict estre advenu aux gens de Hannibal, lorsqu'ilz se trouvèrent environ ces endroicts des Alpes. *Tum, quamquam famâ priùs, quæ quidem incerta in majus vero ferre solet, percepta res erat ; tamen ex propinquo visa montium altitudo nivesque cælo propè immista, tecta informia imposita rupibus, pecora jumentaque torrida frigore, homines intonsi et inculti, animalia, inanimaque omnia rigentia gelu, cætera visu quàm dictu fœdiora terrorem renovavêre.* Car, à la vérité, l'on a de quoy admirer

[1] Lib. 21. hist.



l'excessive haulteur des rochers, les montaignes de neige, les rudes bastimens, quelquefois attachez aux rochers, quelquefois enfoncez avant en la neige, et ne recevans aultre lumière que de la porte, les bestes maigres et deshalées, les hommes hérissonez, grossiers, et plusieurs d'iceux portans la gorge grosse et enflée leur pendant sur la poictrine, et rendans le menton, le col et la face monstrueux, de mesme que l'on escrit des Styriens [1], peuple rude et agreste de la Carinthie, lesquélz en sont empeschez de parler, et leurs femmes tellement chargées que voulans allaicter leurs enfans, elles en sont constrainctes de rejecter cest amas sur l'épaule, afin que l'enfant puisse trouver le tetin, ce que l'on attribue à la qualité de l'air de l'un et l'aultre pays, et aux eaux qu'ilz boivent, ayans prins leur source des rochers, ou qui ont couru par iceux, provenans de neiges fondues.

La diligence aussi qu'ilz mettent à cultiver quelques petites parcelles de terre, pierreuses qu'elles soient, et la part où elles soient situées, sur rochers que l'on juge inaccessibles, sur les pendans si roides que l'on ne s'y peult maintenir droict que bien mal aisément, montrent qu'ilz en ont grande disette, chose qui nous faisoit admirer de quoy telle multitude de gens, que nous rencontrions en ces lieux, pouvoit vivre. Mais l'orateur a bien dit : *Magnum vectigal parcimonia*, et le philosophe : *Natura est paucis contenta*. Ceste grande disette a meu, comme je croy, les personnages vertueux à ériger divers hospitaux ès villes et villages de Savoye, pour y recepvoir pelerins, qui mal-aysément pourroient impétrer chose qui vaille de ceulx qui sont tant empeschez pour satisfaire à leur propre

[1] Joh. boem. l. 3. ch. 17 de morib. gent.

nécessité, ce qui cause qu'iceux mesme sont plus empeschez ordinairement à demander qu'à donner, ou bien à présenter leur service jusque à importunité; dont nous eusmes quelque expérience environ deux lieues au-deça de Lunebourg, où le chemin se présentant aulcunement dangereux, pour la grande quantité de neige, de laquelle les jumens se pouvoient difficilement tirer, quelques savoyards obtinrent par importunité que le sieur ambassadeur et quelques aultres se laissèrent ramasser, comme ils appellent : c'est estre trainé en chaière propre, vistement sur la neige, pour assez vil pris, lequel si vous excédez un petit, par courtoisie, ils vous donnent un million de bénédictions, et avec telle affection qu'ilz vous font pitié. Mais l'expérience en fut bien tout aultre à Lunebourg, où les brides des chevaulx et les estrivières des selles furent incontinent saisyes par ces pauvres gens, chacun présentant son service, à qui mieux mieux, et avec toute l'honesteté, dont se pouvoient aviser, ne se contentans de dire une fois ou deux : Monsieur, s'il vous plait, je vous serviray; monsieur, ne vous plait-il pas que je vous serve; monsieur, je suis marron bien expérimenté, j'ay conduit tels et tels par la montaigne, je vous serviray fort bien, ainsi comme il vous plaira, à telle heure que voudrez. Et, comme la chose se fait à l'envie, un aultre en dit autant ou plus, et puis un aultre, cinq ou six par ensemble, une douzaine, quarante ou cincquante. L'on ne sçait à qui entendre et moins à qui croire. Je tiens qu'il n'y a pas tant de presse à s'approprier quelque signalé prisonnier, quand tout un régiment d'infanterie y prétend en particulier, et cependant chascun s'efforce de gaigner votre grâce, chacun s'approche et fait ce qu'il peut. C'est l'extrême au descendre : l'un tient le cheval, l'autre vous oste le pied de l'estrier, un troisiesme

vous lève du

vous porte l' se, le le c

l'emporte quant et a ve guide c re,

y met et prépare e cas, se présente pour s débotter, enfin le service si importun retombe en fascherie.

Je ne vis en lieu du monde telle abondance de serviteurs, desquels si quelque partie estoit répartie à quelques endroictz de l'Espaigne, il en seroit de mieux aux passagers. Le sieur ambassadeur se pensa oster ceste fascherie choysissant quelque nombre d'iceux pour en estre servy, le lendemain, au passage de la montaigne. Mais il n'y gaigna guères, se présentant lors nouvelle difficulté, comme les uns s'efforçoient de maintenir le lieu qu'ilz disoient ou avoir gaigné ou leur estre promis, et les aultres s'efforçoient d'estre mis au nombre des choysis, de sorte que du soir bien tard, et de grand matin se fit un merveilleux tintamarre ès environs de la maison, comme, si quiconque gaigneroit un escu en servant à ce passage, il en deust estre riche, tout le reste de sa vie: qui nous donna occasion de partir le XVI plus matin que le sieur ambassadeur n'avoit premièrement résolu.

A la sortie du bourg, l'on n'est pas si tost passé l'eau, qui fait mouldre en cest endroict un molin, qui scie le bois (c'est le commencement de la rivière de l'Arch qui se va rendre en l'Ysère, à Grenoble), que l'on commence à monter le mont Cenis, les marrons costoyans, et toujours prests à retenir le cheval, s'il bronche ou glisse, aulcunement faisant leur office en conformité de leur nom qu'ilz dient signifier garde, guide, conducteur ou adresse du chemin : ou bien seroit-ce pour ce que ces hommes, rampant sur les montaignes nous auroient pre-

mièrement apporté les marrons ou chastaines, qui y croissent, donnant le nom à ce fruict ou le prenant d'icelluy, je n'en croys ni sçay rien.

La montaigne du costé de deçà n'est pas si roide, si est-ce que le chemin n'en est pas asseuré, parce que la pluspart de l'année il est couvert de neige englacée, estant ordinaire, selon que les dicts marrons nous disoient que, depuis la Sainct-Michel jusques à la Sainct-Jean, la neige y soit haulte, de sorte que ce n'est merveille, si Hannibal rencontra force neige, affranchissant ces monts, *occidente jam sidere Vergiliarum*, comme dit Tite-Live [1], imitant la phrase de Polybius : *dia to synaptein tên tês pleiados dysin*, ce qui se fait environ les ides d'octobre. Du mesme costé, la montaigne est assez bien revestue d'arbrisseaux, signamment de pins, desquels les habitants du bourg peuvent abattre quelque quantité, par chacun an, les uns plus, les autres moins, chacun selon qu'il est quottisé, en esgard à son mesnage; il n'est toutefois loisible à aulcun, sur peine de la hart, de toucher au pendant qui couvre le bourg, combien qu'il en soit bien revestu, à cause que les plantes y servent pour retenir la neige, qui, aultremeat coulant en bas par grosses masses, viendroit à accabler le bourg. Au-dessus du mont il y a une plaine d'environ une demye lieue, où la maison de la poste est située, car c'est abus d'en faire une ville, et auprès d'icelle une fontaine sortant d'un tuyau de bois, qui rafreschit un lac ou vivier voisin, lequel je ne vis point, soit que je fusse empesché à aultre chose, soit qu'il fust glacé et couvert de neige; mais j'en fus adverty par un compte que l'on fait, qu'un sainct père, passant par ce lieu, et entendant que les voisins se

[1] Lib. 21. Hist.



débattoient souvent pour la pescherie, y donna sa malédiction, avec tel effect, que depuis il n'y a eu poisson. Il le croira qui voudra, par ce que les bénédictions des saincts Pères sont plus souvent suyvies de fertilité que de stérilité, et qu'iceulx n'ont accoustumé user souvent de malédictions.

De la poste, en avant, l'on tire à travers la plaine par une estroite pied-sente, de laquelle, qui aimera sa vie, se gardera de desmarcher; car, comme quelques chevaucheurs et muletiers trouvés en voie, furent forcés de nous donner passage, comme chacun est tenu de céder à la poste, en déplaçant seulement d'un pas ou deux, ils se plongèrent bien avant en la neige. Au boult de la dicte plaine il y a une croix, et, si la mémoire ne me trompe, une chapelle, que l'on appelle des morts-fondus, estant aisé de croire que ce nom n'a esté donné sans effect, d'où l'on commence la descente fort roide et si voisine des précipices, que tout le poil hérissonne aux passaigers, et plus à ceux qui n'ont la teste ferme. Là fait beau veoir comme chascun pourveoit à son asseurance, et premièrement personne n'a le cœur de demeurer à cheval, chascun aimant mieux mettre pied en neige, et puis l'un prend un baston pour s'appuier, l'aultre se fait soubstenir d'un ou deux marrons; qui a des escus, se fait porter par les dicts marrons, lesquels marchent hardiment sur la neige, pour en estre usitez, ne s'estonnant aulcunement des destroits ou précipices, asseurés de leur habilité, et sur petites planches de fer poinctues qu'ils lient ferme à leurs souliers, donnant cependant belle paour à celluy qui porté d'eux considère mieux le hasard, voyant sa vie despendre d'un seul pas mal assis, et de gens assez téméraires. Il est toutefois à croire que l'on s'en trouve bien, la chose estant si usitée et practiquée de si longtemps, qu'il samble que Strabon ait eu esgard à ce point, quand

il escrivoit d'un chemin assez semblable en aultre endroict des Alpes [1] : *Per parva ab ingredientibus evitari discrimina nequeunt incumbentibus in tam profundas fauces casibus. Ibi verò aliquas ad partes adeò limes angustus est, ut et viatoribus et jumentis, præsertim insuetis vertiginem oculorum afferat, sinu autem indigenæ tuto gestentur. His igitur nulla præstare licet remedia, neque glacialibus crustis, quæ supernè et quidem lubricè illabentes, universam occupant Semitam, et in subjacentes extrudunt valles. Frequens enim super glaciem glacies invicem incumbit, ingruentibus maximè nivibus, antequàm in superficie omnino solibus dissolvantur.* Et tout ce chemin ressemble fort bien celluy que Tite-Live descrit, où les gens de Hannibal se trouvèrent tant empeschés. Les termes dont il use sont tels : *Cum super veterem nivem intactam nova modicæ altitudinis esset, molli nec præaltæ nivi facilè pedes ingredientium insistebant. Ut verò tot hominum jumentorumque incessu dilapsa est, per nudam infrà glaciem fluentemque tabem liquescentis nivis ingrediebantur. Tetra ibi luctatio erat, ut à lubricâ glacie non recipiente vestigium, et in prono citius pede se fallente, et seu manibus in assurgendo, seu genu se adjuvissent, ipsis adminiculis prolapsi, si iterum corruissent, nec stirpes circa radicesve, ad quas pede aut manu quisquam eniti posset, erant. Itaque in levi tantùm glacie tabidâque nive volutabantur jumenta, secabant interdum, etiam tum infimam ingredientia nivem, et prolapsa jactandis gravius in continendo ungulis penitus perfringebant : ut pleraque velut pedicâ capta, hærerent in duratâ et altè concretâ glacie.*

[1] Strab., l. 4, Geog. Translatore Guarino.

Car ce ne seroit pas du tout un débat hors de vérisimilitude, qui voudroit maintenir que Hannibal seroit passé en Italie par le mont Cenis. Je sçay bien que Sempronius[1] est d'opinion qu'il soit passé *per Alpes Pœnninas;* à quoy le nom semble accorder, comme si ceste partie des Alpes, laquelle, suyvant qu'en escrit Leander Albertus[2], a esté depuis appelée *Mons-Jovis,* et de présent par les Italiens, *Monte-Majore di St.-Bernardo,* avoit esté ditte premièrement *Pœnninæ à Pœnis;* et Tite-Live[3] donne à entendre que ceste opinion a esté receue de plusieurs, et mesme ne samble la rejecter du tout, comme ni aussi Pline[4], qui la samble plustost confirmer, quand il escrit : *Salassorum Augusta prætoria juxta geminas Alpium fauces Graias atque Pœnninas, his Pœnos, Grayis Herculem transisse memorant.* Je sçay bien aussi qu'aultres escrivent qu'il passa *per Alpes Graias,* qui sont appelées par Cornelius Tacitus[5] *Graius-Mons* et par Æmilius Probus[6], *Grayus Saltus,* auxquelles l'on a donné ces noms pour ce que Hercules le grec y passa, retournant d'Espagne avec le butin des bœufs de Geryon; en quoy les conferment les termes dont Scipion use exhortant ses gens au combat contre Hannibal, qui sont tels[7] : *experiri Juvat utrum Hannibal sit æmulus itinerum Herculis, ut ipse fert,* etc.[8]; mais ils ne s'accordent pas tous de l'endroict auquel ce nom est deu; car Leander tient que ce soit

[1] Lib. de divis. Italiæ.
[2] In descrip. Ital.
[3] Titus-Livius, liv. 21.
[4] Nat. hist., liv. 3, c. 13.
[5] Corn. Tacitus, l. 20, hist.
[6] Prob. in vitâ Hannibal.
[7] Tit.-Liv., l. 21.
[8] In descrip. Ital.

cellui que l'on a depuis appelé *Columne di Jove*, et de paravant *Monte-Minor di Sancto-Bernardo;* aultres que ce soit le *Val de Tarantaise,* aultres de *Sentron,* aultres du *Mont-Cenis*, aultres celluy de *Genua* ou de *Genèvre,* en quoy dient partie une mesme chose, partie en reculent un peu plus loin; mais Tite-Live lui adresse son chemin ès mons plus voisins de la mer, débattant ouvertement la première opinion, et ne pouvant consentir à la deuxiesme, si on tire loin des advenues de Turin les Alpes Grégeoises, encoire que les raisons dont il use ne soient pas à l'adventure trop solides. Il escrit ainsi, car je laisse volontiers les propres mots des autheurs, afin que le jugement en demeure plus entier au lec eur : *Miror ambigi quànam Alpes transierit,* il parle de Hannibal, *et vulgo credere Pænnino, atque inde Nomen et jugo alpium inditum, transgressum, Cœlius per Cremonis juga,* aultres lisent *Centronis, dicit transisse: qui ambo saltus eum, non in Taurinos, sed per Salassos montanos ad Libuos Gallos deduxissent. Nec verisimile est ea tum ad Gall am patuisse itinera : Utique quæ ad Pænninum ferunt* [illegible] *epta gentibus semigermanis fuissent;* [illegible] *bus his, si quem forte id movit, ab* [illegible] *si* [illegible] *lo Veragri incolæ jugi ejus norunt* [illegible] *ab eo, quem in summo sacratum vertice Pænninum* [illegible] *ontani appelant;* de sorte que Tite-Live veult croire qu'il soit descendu en Italie par aultre endroict plus voisin de Turin, à quoy Plutarque [1] se conforme, lequel escript, qu'ayant passé les Alpes en l'espace de quinze jours, il descendit auprès de Turin, ce que Strabon maintient conformément au dire de Polybius; dont me semble assez vrai-

[1] Plut. In vitâ Hannib.

samblable, dit ledict Plutarque, qu'il ait passé le mont vulgairement appelé Genua, qui a d'un costé la rivière de Durance, et de l'aultre prend sa descente vers Turin. Et par ainsi, si nous croyons à ces autheurs, et considérons les circonstances de l'histoire couchée par Tite-Live, escrivant, après que Hannibal fut diverty de combattre les Romains, avant estre passé en Italie, *quartis castris ad insulam pervenit, ubi Arar Rhodanusque amnis diversi ex Alpibus decurrentes, agri aliquantulum amplexi, confluunt in unum. Mediis campis insulæ nomen inditum* : et que de là, *sedatis certaminibus Allobrogum, cum jam Alpes peteret, non rectâ regione iter instituit, sed ad Lævam in Tricastinos flexit : inde per extremam oram Vocontiorum agri tetendit in Tricorios. Haud usquam impeditâ viâ, priusquam ad Druentiam flumen pervenit. Is et ipse Alpinus amnis longè omnium Galliæ fluminum difficillimus transitu est* : et, plus bas, *Hannibal ab Druentiâ campestri maxime itinere cum bonâ pace ad Alpes incolentium ea loca gallorum pervenit*, il sera aisé de comprendre que Hannibal estant parvenu jusques à la confluence du Rhosne et de la Saone, qui se fait à Lion, il rebroussa aulcunement chemin, et tira du costé de la mer, pour choisir le meilleur et gagner la Durenza ou Durance, que Tite-Live appelle Druentia, alla franchir les monts de Genua, ou quelques aultres voisins, comme pourroit estre celluy de Cenis, dont est question, qui lui est proche, n'y ayant voye plus cogneue de cest endroit pour Turin que le mont Genèvre ou le mont Cenis, ceste cy estant appelée pour ce regard la Strata Romana, et d'aultres, le mont Sainct-Denis, à cause de l'image de sainct Denis qu'ils disent être sur le marché de Lunebourg, et ordinairement le mont Cenis, je croy que ce soit *ob Cenisium amnem qni inde labitur in*

Duriam, et Duriæ mistus in Eridanum regem fluviorum[1], et anciennement Cottiæ Alpes du nom de Cottius, roy et capitaine des Gaulois, qui passa premièrement en Italie par cest endroict; de manière que Polybius se pourroit bien estre un petit abusé de dire que Hannibal passa les Alpes, chose qui n'avoit esté attentée par aultres que par Hercules, et, si Pline eust voulu avoir esgard à la plus ancienne histoire, il eust peu dire aussi bien et méritoirement d'aultres ce qu'il dit, *in portento propè majores habuêre Alpes ab Hannibale exsuperatas et posteà à Cimbris.*

Ce pourroit doncq estre du mont Cenis et des advenues d'icelluy que Tite-Live escrit plusieurs choses, et, entre autres, la difficulté du chemin que trouva Hannibal, et mesme la façon dont il ouvrit les rochers, se trouvant sans chemin, *cum cædendum esset saxum, arboribus circa immanibus dejectis detruncatisque, struem ingentem lignorum faciunt, eamque cum et vis venti apta faciendo igni coorta esset, succendunt, ardentiaque saxa infuso aceto putrefaciunt. Ita torridam incendio rupem ferro pandunt molliuntque anfractibus modicis clivos ut non jumenta solum, sed Elephanti etiam deduci possent.* Et, par ainsi, nous luy serions obligés de tant, combien que ce ne soit pas toujours bénéfice de faire chose dont il revient proffit à aultruy; mais il est honeste en ceste matière de recognoistre davantage que l'on n'a vrayment receu.

Mais pour reprendre nostre premier propos, que l'on se trouve servy des marrons comme l'on vouldra, il me samble bien aussi asseuré de faire le chemin à pied, un baston acéré dans la main droicte, et un marron prest à gauche, pour en estre soubstenu au besoing; avecq quoy si l'on peult recouvrer

[1] Leand. in desc. Ital.

des planchettes dont ils usent, il ne reste plus à souhaiter sinon que bonne teste, je ne dis pas opiniastre, mais non subjecte au troublement et hault mal, présupposées bonnes jambes : car bien que le chemin estroict et voisin des précipices ne soit pas long, si est-ce que tout l'autre qui reste jusques à La Ferrière, et de là à Novalèse, distant environ deux lieues de la poste, est si droict, rude et aspre, que l'on se peult mal aisément servir de chevaulx, sans danger de s'abbatre sur les rochers, et s'y casser teste ou jambes; aulcuns des nostres, comme bien advisés, y pourveurent bien, quittant de bonne heure leurs chevaulx, sans considérer qu'il fait bon aller à pied, quand l'on maisne son cheval par la bride, en quoy leur advint bien que les chevaulx furent si saiges que de suyvre; car ils ont ordinairement ce sentiment, si tost qu'ils se sentent deschargés, de retourner court à la maison.

La Ferrière vint à propos aux piétons, pour s'y rafreschir, encoire que ce soit peu de chose, Novalesa que l'on trouve au fond de la descente estant beaucoup meilleure, où toutesfois l'on nous donna à manger pour tout poisson et fruict de caresme, des œufs et des caracolles, ou limaces, mal à propos pour ceulx qui faisoient cas de conscience de manger des œufs, et avoient en dégoustement les caracolles, ne pouvans imaginer comme elles se peuvent assez purifier de leur ordure et viscosité, estans cuites en l'escaille. Le disner en fust de tant plus court : que nous occasionna de prendre incontinent la route de Turin, par un chemin qui se ressent bien fort de montaignes, jusque à Susa, première poste, et lequel trouvasmes de tant plus pierreux que suivions le canal de la rivière quasi sans eau : si est-ce que la face des monts est de toute autre grâce en cest endroict, que celle du costé de Savoye, où la glace, la neige, la froidure, les

bestes, les monts, les hommes, les maisons, représentent un hideux hyver, et ici l'on n'est pas si tost éloigné de Novalesa [1],

Que la croupe des monts, de farine couverte,
Son blancq habillement ne change en robbe verte,
Que de fleurs les jardins ne se voient parez,
De feuillage les bois, et d'herbage les prez,
Que le mignard Zéphir ne baisotte sa Flore,
Que les chantres aillez ne saluent l'Aurore,
Que par l'air Cupidon ne blesse les oiseaux,
Sur terre les humains, les poissons dans les eaux.

De sorte qu'en fort peu de distance, la doulceur de l'air, le clair et luysant soleil, les arbres fleuris, la terre verdoyante, esmaillée de fleurettes, le doux chant des oiseaux, le gracieux aspect des champs, la poussière des c[illegible]ins, récompensent largement l'aspreté, la rigueur, les brouil[illegible]ls, la glace et la gelée de l'aultre endroict, chose autant [illegible]te que nouvelle.

Susa, anciennement ru[illegible] par l'empereur Fédéric Barbe-Rousse, ou Ænobarbus, [illegible] bonne ville, appuiée aulcunement parmy le mont et luy [illegible]vant de pied, tellement qu'un petit plus avant l'on cognoit c[illegible]ment que l'on est au Piedmont, province des anciens Turinois, par ce que, de toutes parts, l'on voit la campagne plaine et esgalle environnée de monts, au pied desquels elle s'étend, et rend le chemin si beau que le sieur ambassadeur en eust moyen de gaigner Turin, contre son opinion, aux despens toutefois des chevaulx, et par avanture de la peau de quelques compagnons; car chacun ne rencontra pas

[1] Guill. Salluste au IVᵉ jour de la première sepmaine.

si bien que dc trouver des haquenées. Un de la troupe estoit bien esloigné de ce danger, estant tombé si bien que, passé la poste de Sainct-Ambros deffurnie de chevaulx, son cheval se rendit, et eut congé par ce moyen de suivre la route de bien loin, et à petit pas, tastant après le chemin, comme un aveugle qui a perdu son baston, avec si bon loisir qu'estant arrivé à Rivole, longtemps après que le sieur ambassadeur en estoit party, il en eut occasion de faire extrême diligence; change de cheval, pensant gaigner Turin, mais en vain, pour estre extrêmement pressé de l'heure, ne sçavoir ni le chemin ni la langue du pays; mais comme l'homme se fait valoir de soy-mesme quant il n'attend secours d'autre part, il sceut bien trouver la poste et se forgea par nécessité si bon Italien qu'il en fust bien receu et traicté. Telles occurences feroient incontinent sçavoir la langue estrangère à celuy qui auroit un petit de bon cœur, et ainsi un bon esprit recepvroit à droicte la fortune qui luy viendroit à gauche.

Le lendemain, XVII du mois de mars, il vint trouver, à l'ouverture des portes de la ville, le sieur ambassadeur, où il entendit que le dict sieur s'estoit aulcunement trouvé en paine, le soir précédent, par l'importunité des gardes de la ville, qui s'informoient plus diligemment qu'il n'eust désiré, de son nom et qualités, et de ceulx mesme de sa troupe; car l'on ne peult estre receu aux hostelleries, que ce debvoir ne soit faict au préalable; mais la chose donna par après occasion de rire pour les beaux noms controuvés qu'aulcuns se donnèrent, à quoy toutefois ne se convient jouer que bien advisément, l'italien estant un petit léger à craindre la trahison et à suspecter où il n'y a pas de mal. Et comme l'on ne peust tant faire que le sieur ambassadeur n'en fust aulcunemeut recogneu, le

nombre des chevaulx de poste faisant croyre qu'il estoit de grand'qualité, beaucoup de compagnies de tabourins, de fifres, de trompettes luy vindrent faire les aubades, et aultres lui prier le bon voyage, un poète mesme voulust estre de la partie, tous gentils moyens d'atrapper argent, et présenta ces vers :

A MONSIGNOR DI SAN VAS.

Ite felice à la famosa corte
Del catholico re. Spirito divino
Che vi conceda il ciel leto, il camino,
L'aure secunde, ogni ora, il mare, la sorte.
Non si tosto arrivaste entre la porte,
Don Giovanni gentil, qui di Turino,
Che'l valor vostro, a cui l'animo inclino
Intesi, et l'opre et le virtuti accorte.
Gia non poteva di fiandra il nobil regno
Nuntio mandar piu celebrato e raro
Al gran Filippo d'Austria, altero e digno.
In voi si scorge manifeste e chiaro,
Honor, gratia, bonta, valor, engegno,
Per cui gia sete a tutt' Europa caro.

Le sieur ambassadeur, ne se plaisant qu'en l'advancement des affaires, avoit fait donner le bon soir dez le jour précédent au sieur baron Sfondratus, ambassadeur de sa Majesté auprès du duc de Savoye, qui se monstra extrêmement mary que le sieur ambassadeur n'estoit venu descendre à son logis, afin d'avoir meilleur moyen de communiquer par ensamble : pour quelle occasion le sieur ambassadeur l'alla trouver de bon matin et fut receu d'icelluy bien courtoisement, comme l'on choisit les ambassadeurs fort complides, luy fust monstré le logis, les

ıinctures, la librairie de laquelle le dict baron aubassadeur fit ıssi part par après au dict sieur ambassadeur, pour signe et ıémoire d'estroicte amitié, et, après avoir communiqué quelque emps en secret, mena le dict sieur ambassadeur au palais, lui ìt incontinent avoir audience du duc, qui est jeune homme, de corpulence assez basse et de couleur aulcunement basanée, bref qui en un corps non des plus beaux promet beaucoup de bonıes choses par sa contenance, ses gestes et manière de faire, et ›eaucoup mieux par ses sages discours et responses prudentes, qui tendoient lors à monstrer l'affection qu'il porte à sa Majesté, la religion catholique, bien que sa court soit fort meslée d'esraugers, signamment de France, plus courtois aussi et plus ıonneste que l'on n'est pas accoustumé de rencontrer plusieurs ultres, qui ne se peuvent esgaller à luy. De quoy il donna quelques indices quand il se présenta fort volontairement pour evoir et accueillir le sieur ambassadeur, et ne voulut entendre son discours que premièrement il ne fut couvert; aultrement tient autant de réputation et magnificence en sa court que rince qui soit, ce que par occasion nous vismes lors s'estendre ısques à la cuisine, où l'on portoit les espiceries avec un grand pparat de pots, plats, flascons, tasses, couppes et aultres grands aisseaux d'argent. La structure du palais n'est pas toutefois fort uperbe, et lui est ostée partie de la grâce, pour les fenestres endues la pluspart de toille, papier ou canevas, chose commune u reste de l'Italie et en Espagne, apparamment pour estre nieux rafreischis

> Des zéphirs qui durant la plus douce saison,
> Désirent aller voir des Eures la maison [1].

[1] Guill. Saluste sur le IVe jour.

La fontaine artificiele qui coule au milieu du quarré de la court donne bien quelque grâce au lieu, mais elle désireroit estre mieux enrichie.

Pour le regard des choses que le sieur ambassadeur traita avec le duc, ce me sont lettres closes : mais comme il n'y eut point de renvoy pour délibérer, et que la conférence n'excéda point une heure, j'ay opinion ce ne furent que compliments et devises communes du vo , bien qu'il y fust fait mention du passage de la mer et que, ır accommoder le sieur ambassadeur, le duc s'infor quelle gallère il pourroit avoir esquippée.

Quand à ceste ville, l'on en fait de fort vieux comptes, jusque à la renvoier au temps de Noé. Il est certain qu'elle soit vieille et que anciennement elle tint quelque temps contre Hannibal, tesmoing Tite-Live [1], qui en escrit en ces termes: *Taurinorum urbem, caput gentis ejus, quia volens in amicitiam non veniebat vi expugnârat.* De plus freische mémoire, lorsque les Lon establirent leur gouvernement en Italie, elle fut eslevée en I hé, et depuis que Charlemagne vainquit et rendit prisonnier l ur dernier roy Desiderius, elle est venue ès mains des roys d'Italie, des empereurs, marquis de Montferrat, ducs de Savoye, et durant les dernières guerres d'Italie, ès mains des François, qui en faisoient grand cas, pour l'avancement qu'elle donnait aux affaires de Milan; mais en fin feu de bonne mémoire, Charles cinquiesme et notre roy guerrier pacifique l'ont remis ès mains des dicts ducs de Savoye, lesquels eussent bien peu estre aultrement dicts ducs sans duché, et par ainsi le roy de France a fait son lict pour un

[1] Hist. l. 21.

aultre, lorsqu'il a ramparé et fortifié une ville, qui au lieu de luy servir de clef pour l'Italie, luy clorra apparemment pour longues années le chemin de Milan. De si petit effect est la prudence humaine, ou Dieu veult aultrement disposer des choses! Car c'est luy qui donne les royaulmes et les transporte quand il trouve convenir.

La ville a son chasteau. Elle a aussi grand nombre de belles maisons qui ont leurs salles tout à jour pour s'y rafreischir, et les devantures desquelles sont accoustrées jolyment de platre et painctures qui donnent plus de monstre que le pris n'en est grand. J'entends que les églises correspondent assez. Et pour le regard des particularités, nous trouvant en celle des Cordeliers, nous vismes qu'ilz ne sont pas empêchés de fouir, quand ils mettent leurs morts en terre. Car ils ont comme petites caves qui sont seulement bouchées de quelque marbre, lequel se lève aysément, quand l'on y veult mettre quelque corps mort, et aussi tost se referme, et ce néantmoins je fus adverty que, soit pour orner la pompe funèbre, soit pour aultre regard, ils y enserrent leurs morts, accoustrés, comme souloient estre estant vifs, mesme de leur meilleur accoustrement; sy grand est notre orgueil que ne le sçavons quicter au tombeau! soit qu'ilz aient ou quelque péculière dévotion, ou qu'ilz aient estez vouez à sainct François. Car tels sont mis en terre en accoustrement régulier, comme ayans tenu de l'ordre, soient hommes, soient filles ou femmes, estant assez fréquent en Espagne et Italie que les mères vouent leurs enfans à sainct François, en signe de quoy ils sont quelques années vestus en accoustrement religieux, et en portent quelque partie le long de leur vie, qui par ce moyen consuysent ce dernier bénéfice, duquel nos gueux se mocquent plaisamment, comme si les bonnes gens pensoient

par ce seul acte estre recogneus pour religieux; mais voulant tout reprendre qui ressent la piété et religion, ils le font trop grossièrement. Et, pour ce que nous sommes en matière d'accoustremens, les Italiens, tant hommes que femmes, m'ont samblé plus pollis et garder plus de bienséance en l'accoustrement que font ordinairement les aultres nations. Ce que je dis, non pas comme s'il convenoit avoir grand soing de l'accoustrement, lequel, à la vérité, n'est aultre chose qu'une perpétuelle advertence de l'estat d'innocence dont nous sommes décheus, et doibt suffir, tesmoing sainct Basile [1] et sainct Hierosme, - s'il est bon, pour couvrir la nudité, repousser le hasle ou chaleur de l'esté et l'inclémence de l'hiver; mais pour ce qu'il me semble, aussi bien comme à sainct Basile, que le vestement bien disposé soit *argumentum mentis benè compositæ.*

Le sieur ambassadeur estant demeuré au disner chez le sieur ambassadeur Sfondrate par la grande instance qu'icelluy luy en fit, il fust aultant exquisement et magnifiquement traité que l'on eust peu attendre, le service estant entièrement d'argent bien net, les viandes en grande abondance, sans notable excès, la médiocrité dorée, je parle selon la qualité des personnes et cédant un petit à la corruption de nos mœurs, ne se trouvant pas si bien mesurée par tout, le vice commun ayant tant gaigné que ce n'est riens fait, s'il n'y a excès. Le vin n'y estoit espargné, aussi personne n'estoit forcé d'en prendre plus qu'à son soif, chose remarquée dez long temps au très magnifique convive d'Assuérus, et recommandée depuis de plusieurs contre la très orde manière d'aulcuns, qui non contens de se crever eux-

[1] Basil. in eplâ ad Greg. Theol. Hier. in eplâ ad Heliod. et Nepot.

mesmes, sont très importuns, afin que les aultres en facent aultant, la corruption du monde estant si grande que c'est merveille, qu'on ne contraint point encoire les hostes à manger d'aultant. Mais loué soit ce bon Dieu, que les estrangers nous apprennent la sobriété, et que elle prent pied entre les grands! car oultre l'exemple qui est de grand poids, la nécessité y pourra bien amener les moindres. La bonne grâce du sieur, de son filz et de sa famille, et leur courtoisie mesme à l'endroict des gens du sieur ambassadeur donnoient la meilleure perfection au banquet; qui occasionna de tarder un petit davantage à Turin, avecq ce que les chevaulx de la poste estoient mal prestz, de sorte que nous partismes environ les vingt-deux heures, car les Italiens comptent leurs heures jusque à vingt-quattre heures, après disner. Si est-ce que nous courusmes encoire quattre postes avant que coucher, pour le peu de commodité des hostelleries, au deça d'Ast, qui estoient toutes remplies de muletiers et ne sçay quels gens.

Il estoit environ les cincq heures selon le calcul des Italiens, ou les onze heures de nuict selon le nostre, lorsque nous arrivions à la porte d'Ast, ville, où Charles huictiesme, roy de France, descendu en Italie pour la conqueste des royaulmes et seignouries de Naples, s'arresta premièrement pour s'y faire guérir de la petite vérole, pronostique de plus grande playe qui advint depuis à Naples. Mais qui est la juste punition de la lubricité des hommes. La porte nous fut ouverte à la minuict, après que nous eusmes attendu une bonne heure; car il n'y a guères de ville, où ne soit besoin faire quelques cérémonies, avant ouvrir la porte de nuict, n'estant de merveille qu'on en fasse, quelque peu en ce lieu, qui a tant de fois changé de maistre, et est rendu depuis peu de temps, par le bénéfice

de notre roy très clément à l'endroict de ceulx qui luy s
fidels, ès mains du prince de Piedmont. Cependant nous avi
bon loisir de choisir les estoiles fixes d'entre les errantes
juger des hommes par celles qui courent tant sans jamais err
mais comme l'esprit est attaché au corps et il s'eslève i
aysément, le corps estant las, aultres faschez du serein fr
aultres pressez de l'envye de boire aultre liqueur que celle
Hipparchus, chacun n'y prenoit pas goust. Un citron lors répe
en commun servit mieux que pour son pris, et entrés
fusmes dans la ville, faulte de poisson, cuisses de raines et ca
colles en saison.

Le dix-huitiesme jour, comme le sieur ambassadeur n'
péroit pouvoir gaigner Gennes, il ne se travailla de parti
matin que d'ordinaire; qui vint fort à propos à ceulx
n'estoient pas encore apprins à perdre les nuicts entières,
qui avoient pour le moins aussy bonne envye de dormir
matin qu'ilz avoient eu de manger et boire en aultre nuict
au paravant. Si est-ce que, s'il eust esté bien servy de chevau
il eust par advanture gaigné Gennes dez ce jour. Mais on
fit bien longue à Alexandria Della Paglia, le maistre de
poste nous menant de belles paroles, chose qui ordinairem
ne manque à tels gens, comme si les chevaulx eussent
estre tost prestz, mais avec si peu d'effect que tardasmes
dict lieu plus de deux heures, plaisir pour faire sortir hors
leurs sens les coureurs qui ne seroient armés de patience, vr
médecine de toutes incommoditez, de laquelle le passager
poste doibt estre tousjours garny, pour l'infinité des ahurt
qui lui saillent aux yeux.

Alexandrie de la Paille est ville grande, ou plus tost de
comme nous avons Arras, et la Cité, la haulte et basse Bo

longne, qui sont liées par le pont basty sur le Taner, l'une des plus grosses branches qui se viennent rendre avec tant d'aultres au célèbre Pô, dont le trafique par eau n'est petit au dict lieu. Qui peult avoir occasionné les Juifs de s'y adomicilier, comme on les recognoit en grand nombre distingués des aultres Italiens par le bonnet orange. Grande et puissante que soit ceste ville, elle a souvent changé de seigneur ès dernières guerres et à peu d'occasion, soit que le cœur ait failly au chef et à la garnison qui estoit dedans, soit que les choses humaines, comme une mer orageuse, ne puissent long temps demeurer en un estat.

Guères outre icelle, l'on se remit ès montaignes et rochers, qui continuent jusques à Gennes, et le long de la mer, comme ce bon Dieu les a créées en partie pour dompter et tenir en ses bornes cest élément furieux. Nous arrestasmes la nuict à Gavi, castelle qui porte encoire les marques des dernières guerres. La villette est située sur le pendant du rocher qui regarde le midy, ayant son chasteau en lieu plus éminent, estimé fort pour son assiette peu accessible. Nostre hoste se disoit de l'estoc des Galaces, vicomtes et ducs de Milan, et avoir esté confiné en ce lieu par les guerres qui avoient en ceste sorte abaissé la famille de ceulx qui estoient en possession du dict duché, et de celui qui, pour s'en emparer, avoit, avec suyte de tant de malheurs, appelé les estrangers en Italie. Il donnoit certainement quelque indice de sa noblesse par son entregent, et bon ordre de sa maison, et davantage par la discipline et règlement de ses serviteurs, n'estant pas toutefois rétif de sa personne, ni présomptueux de se fourer plus avant que ne requéroit son debvoir et office. Qui fit, pour abréger, tellement que le sainct ambassadeur se contenta fort du traictement receu à son logis.

Le dix-neuviesme jour, il nous convint, dez la sortie d
maison, prendre patience du chemin aspre et empesché
monts. Mais elle n'estoit pas égale en tous. Aussi aulcun
avoient plus de matière que les aultres, entre lesquels il
avoient qui commençoient à se fascher bien fort du chemin
certaine maladie qu'ils appelloient, par certaine metathesis
lettres, car il est licite, en matière de médecine, d'expr
chaque chose par son nom, *occupation*, n'ayant lors à la n
ni l'envie ou loysir de chercher aultre terme grecq de Gal
Hypocrate ou Ægineta, qui leur samblast plus propre pour
nestement déclarer leur mal. Il leur sambloit impertinen
tant tourner et retourner, faire tant de cercles et demi-cer
qui empeschoient d'arriver à l'heure qu'ils désiroient à l'une
principales mettes du voiage. Une chose eussent trouvé bo
mais il venoit hors de saison que ces montaignes est
bien plantées de chastaignes, avec le fruict desquels l'on
peu passer le temps, le chemin ne permettant d'aller en
gence. A une poste de Gennes, le postillon trouva moye
complaire aux sieurs, prenant son chemin par le canal d
rivière, qui s'engoulphe en mer près de Gennes, je croy qu
soit la Sadola, car la Porcenera en est un petit plus éloig
en quoy il diminua fort la disgrace qu'il avoit acquise pou
très pauvres montures dont il nous avoit accomodé. Mais
samblable occurence l'on est privilégé de porter bottes et e
rons de couleur sanguine. La poste fût courte, mais au de
de la ville nous fismes une bonne traite avant arriver au
de saincte Marthe, qui toutefois est située environ le mylie
la ville, où le sieur ambassadeur descendit en intention d'y l
si longtemps qu'il seroit à Gennes. Mais comme il trouva
cessaire d'aller saluer le lendemain, XX du mois, dom Pedr

Mandossa, ambassadeur de sa Majesté vers la seigneurie de Gennes, fut faicte telle instance par iceluy, qu'il condescendit d'aller prendre lieu en son logis, où il fut traité fort honorablement, mais non pas avec tel contentement qu'il avoit receu à Turin, à cause que le sieur ambassadeur Mandossa n'usoit d'autre langue que de l'italienne ou espagnole, et le sieur ambassadeur de latine ou françoise, bien que par force de varier ils se fissent entendre l'un l'autre. Qui est une paine incroiable, bien qu'un gentilhomme accort leur servit ordinairement de truchemant.

Les principalles négoces que le sieur ambassadeur avoit à communiquer avec le sieur Mandossa estoient comment il pourroit le plus seurement et au plus tost passer la mer; de quoy s'informant, trouvoit deux principaux moyens, l'un par la gallère, l'autre par la falluque. Et, quant au premier, il n'y avoit pas lors au port une seule gallère; qu'il s'en iroit un mois ou six semaines, avant que l'on en peut esquipper suffisamment une seule, n'y ayant aussy apparence d'en pouvoir recouvrer plus tost d'ailleurs, bien que ce fust le plus usité et le plus asseuré moyen de passer. Quant aux falluques estre aisé d'en recouvrer, et tenir esquippées de bref, mais que le chemin en seroit un peu plus long et plus dangereux, à cause qu'avec icelles l'on ne pourroit cingler en haulte mer, n'estant suffisantes pour surmonter l'injure de cest élément barbare, ni pour endurer le choc de quelque brigantin ennemy, où le cas s'en présenteroit · aultrement estre assez propre, pour avoir la voile et les rames.

Il n'est icy aulcun besoin de descrire la gaullère ou galère, le nom de laquelle aulcuns vont puiser jusques aux hébrieux, le tirant d'un mot qui signifie *involvere,* estant d'opinion que la galère soit ainsi appelée, *vel quòd servet ab inundationibus*, *vel*

8.

quòd difficulter à fluctibus involvatur, qui aultrement est ass
cogneue, avec ses commodes incommoditez, et le mesnage
langage que l'on y tient. Car bien qu'aulcuns s'y plaisent
l'évesque de Mondenego [1] ne me semble pas escrire sans caus
comme s'en retirant: quiconque ayme la vie de galères q
Dieu la luy doint. Les falluques sont petites barques de vingt
vingt-cinq pieds de long, cincq ou six de large ou peu plu
ayant la proue et la poupe eslevées de quatre à cinq,
tillacq ou les costés de trois. L'on estime que ce soit telle so
de vaisseau que Pline appelle *navis oraria* ou bien *ori*
comme aultres lisent, *quâ navigantes oram maris legimus*,
que Cicéron [2] appelle *navis actuaria* ou *actuariolum*, qua
il escrit : *actuariis minutis Patras accedere non sat
visum est decorum;* et aultre part : *De puero quid agam
parvone navigio committam? quid mihi animi in navigan
fore censes? Recordor enim æstate cum illo Rhodioru
et aphractô navigans, quàm fuerim sollicitus. Quid du
tempore anni actuariolo fore censes?* D'où il est aysé d'e
tendre que les falluques sont peu honorables et dangereuse
peu honorables, pour n'y avoir lieu, où se retirer à couvert,
où l'on ne soist meslé avecq les matelots, n'y restant, oultre l
commodité des vogueurs, que la pouppe sy mal aysée, q
quattre hommes assis y sont bien serrez, entre lesquels est besoi
donner lieu au patron qui gouverne le timon; dangereuses po
leur petitesse, et qu'au moindre changement du vent ou de l
mer sont en hazard de se perdre, advenant ordinairement q
comme l'on se fasche de costoyer la terre et circuir par tout l

[1] Guevare sur la fin de ses épîtres dorées.
[2] Ad Atticum.

haque goulphe, et que, attiré mesme de la bonasse,
ırdit de couper de cap en cap, tracassant tantost un
ıntost un aultre, jusque à ce que, par trop d'heur, l'on
partout samblable succès, du bonheur naissant la té-
on s'engage quelquefois si avant, que, venu change-
péré, l'on se trouve en danger de s'estre engoulphé
is; et, il en vient bien quand avec belle paour et beau-
eine l'on gaigne terre, après avoir esté fait longtemps
es vagues. Le sieur ambassadeur, désirant faire le tout
écharge, ne se voulut résoudre sur ce fait, sans pre-
t avoir l'advis du sieur ambassadeur Mandossa, suyvant
chois des falluques, n'ayant grand esgard à l'honneur
modité, et ne faisant pas grand cas du péril, auquel on
'emédier, par estre un petit surpesé. Car, bien que son
/ eust commandé au partir de ne se fouler ou mettre
', il jugeoit que, comme tel commandement estoit bien
la bouche du maistre, il convenoit aussi de sa part,
petit davantage qu'il n'estoit obligé, à l'imitation des
's de guerre, qui ne sont pas fort louez, s'ils ne font
; qu'ils ne sont tenus par leur debvoir, et du bon re-
ui ne s'arreste à prester l'obédience à son supérieur
ıe par l'obligation de son veu et en conformité de sa
əst submis, ains prent playsir d'obéyr en tout et par
in et si large, que le commandement se poeult estendre.
remédier aulcunement aux incommodités des falluques,
nbassadeur s'advisá d'en prendre trois, et d'y répartir ses
ne desquelles serviroit d'avant-garde pour descouvrir,
ənt les isles, où les pirates africains dressent ordinaire-
rs embusches. Au reste elles estoient assez aggréables
ıeur ambassadeur pour estre légères, avoir les rames et

la voile tout ensamble, et pouvoir par ce moyen, en tout t sauf en tempeste, avancer chemin. Du surplus l'on ent assez que l'on y trouvoit toutes incommodités du monde, e l'on y seroit bien asseuré de n'y mourir de la mort de l'emp Jovian. Mais qui ne sçait ou ne veult endurer, qu'il der en sa maison. C'est abus de chercher les aises domest par le chemin, et nulle part moins d'icelles que sur la mer

La convention fut tost faite, après la résolution prise, les mattelotz, asçavoir de soixante escus pistouletz, on dit les appelle ainsi parce que ilz sont si petits, pour ch falluque; moyennant quelle somme les patrons prenoien leur vie et honneur de nous rendre tous, aultant que dépe de leur part, sains et saulfs en Barcelonne, sans que le ambassadeur fust obligé leur donner aultre chose quelcon pour nourriture ou aultrement.

Ce fust lors d'esquipper et garnir les vaisseaux, d'achet telle vaisselle qu'Agathocles se faisoit servir, entre la plus -cieuse, roy qu'il estoit :

Fama est fictilibus cœnasse Agathoclea [1] *regem*
Atque abacum Samio sæpè onerasse luto.

Ce fust de faire provision de strapontins et matelas, que tous ne couchassent sur les aix, ce fust de mettr réserve nombre compétent de pains, de biscuits, de salleur aultres choses propres à la marine. Car jusque aux oignon vinaigre, dont les mattelots sont ordinairement bien pourv il ne fault rien oublier de ce que l'on y veult trouver; et,

[1] Auson. épigram.

ıe l'on soit intentionné de prendre terre à chaque soir, prosions sont ordinairement en saison et viennent mieux à propos ıe l'on ne peult croire. Car soldats de la marine sçavent bien ı'il n'y a que fourager ou picorer, qu'ilz appellent, que l'eau. ne chose alloit de soy, que le sieur ambassadeur avoit levé ır une cédule bon nombre de pistouletz, que les reistres ne ınt pas accoustumés de porter à l'arçon de leurs selles, comme s sont si petits que apparamment ils s'y perdroient, ni guères ıvent en leurs bourses, craindant de les user, et en avoit ınsigné bonne quantité à homme expérimenté à la marine et ıi s'entendoit assez bien au fait de la marmite et de sa suite. ussi est signe de grande prudence aux seigneurs, quand ils avent bien répartir les charges et offices à ceulx qui y sont ropres, et est un bonheur pour eux, quand ceulx qu'ilz ont hoisis s'en acquittent gaillardement, n'y ayant quasi aultre chose ourquoy le monde se trouve si mal, que ou les seigneurs ou ıpérieurs donnent les charges imprudemment, ou ceulx qui s emprennent ne s'en vueillent ou sçavent acquiter soigneuement. Car, si l'inférieur n'est bien guidé et conseillé, à rand'peine peult il bien faire, et les diligents et prudents onseils sont ordinairement inutils, si on les exécute avec négligence et imprudence.

Après avoir pourveu aux choses nécessaires, les XXe, XXIe partie du XXIIe de ce mois de mars furent emploiés à veoir 'admirer la ville de Gennes, à meilleur droict par advanture te la superbe, que Rome la saincte, Naples la jolye et Florence belle. Elle est grande et puissante ville, bastie aulcunement pendant du pied des montaignes, qui la couvrent du vent ınchant de la bise, qui gèle jusque au bord de la mer, qui ınt battre contre ses murailles, regardant par ce moyen les

vents plus grâcieux du midy et de l'Afrique. Je ne sçais si elle est dicte la superbe plus qu'aultre ville que je puis avoir veu, eu esgard aux mœurs des hommes, ou bien à cause de ses bastiments, et entre iceulx bon nombre de maisons si grandes et puissantes qu'il soit aysé de croire que ce soient chasteaux, si eslevées et magnifiques que peu de palais de princes y sont à comparer, mais tellement ornées de portes, armes, voûtes, cheminées, colonnes, galleries, que l'on y remarque une curieuse imitation de ce qui est le plus recommandé en l'ancienne architecture, la curiosité estant ce néantmoins encoire plus excessive ès ouvraiges de taille, effigies d'allebastre et aultres marbres, par lesquelles sont naifvement représentez les personnaiges illustres, domestiques et estrangers, anciens et modernes, ce qui est gaillardement secondé des painctures mises et faictes ès avennes, d'adventures, galleries, armées, voûtes et salles, où tantost un personnage excellent est tiré au vif, tantost un aultre, quelquefois les batailles entières, les haultz faicts d'iceux, les journées plus mémorables, les sages entreprises prudemment exécutées par les devanciers de la famille, et signamment pour la conservation de la liberté publique.

Les meubles viennent par après à correspondre, les tapisseries, les licts avec leurs tentures, les tables avec leurs couvertures, les buffets avec leurs parements, les chaières enrichies de diverses ouvraiges, le tout si jolyment tissu et accoustré si prodigalement de soye et velours, d'argent et d'or, qu'il samble que ces gens ne sçavent à quoy et comment perdre et emploier leurs grands moyens. Et, dont je confesse avoir reçeu quelque estonnement, telle maison se trouve, où le maistre, se faisant aultrement profession d'armes, fera parade d'en avoir tant offensives que deffensives: comme nous fust monstré, pour

trois à quattre cents hommes; chose qui, à la vérité, me
en peine au nom de la seigneurie, ne pouvant com-
e avee quelle prudence, soubs ombre de grandeur ou
issement de la ville, elle permet choses si propres à couvrir
e pernicieux conseil, et attenter avec apparence de succès
la liberté commune. Car les choses passées donnent à
e que ces armes ne demeureroient oysives en toute
ence. J'entends bien que toutes choses samblent disposées
nuer une bonne amitié et correspondance; mais comme,
t l'opinion d'Hyppocrate, les médecins ont accoustumé de
e une grande maladie, lorsque la personne pense estre
s hault degré de santé, il pourroit advenir tout-à-coup
e grand mal inespéré, à quoy ces aydes pourroient donner
n, me souvenant des menasses advenues, dont Ezéchiel
l'endroict de la ville de Tyr admirablement abondante
iesse et toute sorte de marchandise, comme l'on peult
u chap. XXVII de sa prophétie; je passe toutesfois estant,
ir du voyager, *in alienâ Republic.* Comme dit Cicéron,
se curiosum. La prodigalité n'a peu toutesfois estre
ès parois de ces bastiments; ains est aussi passée prin-
nent ès jardins, où elle se monstre excessive, non seu-
en curiosité de plantes et de fleurs, en compartiments
erres, en disposition et répartissement d'orangers, citro-
myrthes, grenadiers, rosmarins, vignes, de sorte qu'à
peine y a mur qui ne soit resvestu de verd, tantost
é de fleurs, ou blanches comme le lis, ou rougissantes
: l'aurore, tantost diversifié de fruitz ou jaunes, comme
u rouges comme la pourpre; mais aussi ès parements
de pierrettes bleues ou blanches, taillées quasi en forme
coque d'un œuf, soit qu'on les ait ainsi curieusement fa-



çonnées, soit qu'on les ait choisy au gravier de la mer entre dix mille aultres, ainsi jolies du mouvement de l'eau; et beaucoup davantage en la structure et ornement des fontaines, où par gentille imitation de la nature les yeulx reçoivent très grand contentement. Ce sont chambres voûtées où se présente incontinent quelque rocher représentant naifvement le naturel des pierres, des bois, des montaignes, des collines, des herbes, des forests, avec les faunes et satyres à pieds fourchus, quelques nymphes ou déesses, le tout avec le bacin où l'eau se rend quelquefois tout-à-coup, quelquefois comme goutte à goutte de divers endroicts du rocher, basty ou de marbre et grosses pierres de diverses couleurs, ou d'une infinité de menues pierrettes coulourées sans aulcune paincture, mais tellement assamblées qu'elles représentent les choses aussi naturellement comme la paincture, bien qu'à la rustique, qui donne grâce à l'ouvraige, où ne manquent aussi les statues d'alebastre et aultres pierres de prix représentant ou une Vénus, ou le verseau et aultres choses, qui donnent eau quelquefois inespérément de divers endroicts, en lieu, où on l'attend le moins, ce qu'estant secondé par aultres secrets conduictz, il n'y a lieu, où l'on ne soit en danger de sentir rousée plus subite et plus grosse que celle du mois de may. Il y a mesme en quelques lieux des statues par lesquelles l'eau est jectée hault d'une picque, chose belle à veoir, et en quoy l'on admire non du tout sans raison l'esprit de l'homme: mais si curieux que Pline [1] se complaint méritoirement de la superfluité que les hommes ont inventée ès ouvraiges de marbre, la disant *præcipua morum insania*. *Cædimus*, dit-il, *hos*, il parle des montaignes, que

[1] Lib. 36° hist. natur. c. 1°.

nature a fait pour servir de liaison à la terre, et pour rompre l'impétuosité des eaux, *trahimusque nullâ aliâ quàm deliciarum causâ, et Nunc ipsæ Alpes cæduntur in mille genera marmorum, promontoria aperiuntur mari, et rerum natura agitur in planum. Evehimus ea quæ separandis gentibus pro terminis constituta erant, navesque marmorum causâ fiunt, ac per fluctus sævissimam rerum naturæ partem hùc illùc portantur juga montium, majore etiamnùm veniâ quàm cum ad frigidos potus vas petitur in nubila, cœloque proximæ rupes cavantur, ut bibatur glacie. Secum quisque cogitet, cùm pretia horum audiat, cùm vehi trahique moles videat, quàm sine his multorum fuerit beatior vita, ad quàm multorum neces sit necesse ista facere, imo verius pati mortales. Quos ad usus, quasve ad voluptates alias, nisi ut inter maculas lapidum jaceant ?*

Il n'y a pas moins de prodigalité en la structure de la chapelle que les héritiers d'André Dorie luy ont basty, mais le marbre y est sans doubte mieux emploié, et tout ce qui y est composé d'alebastre et aultres pierres de grand prix, mesme tout l'enrichissement fait ès voustes et aultres endroictz à la mosaïque ; le tombeau du dict André, afin d'en toucher un mot, est en une crypte ou cave faicte dessoubs le chœur de ladicte chapelle, assez près duquel se voient aultres tombeaux tous couverts de velours, où je n'ai pas veu d'escriteau comme ni au sien, soit que la haste m'en ait empesché, soit que l'on n'estime pas estre besoin d'aucun épitaphe pour conserver la mémoire d'iceluy, qui devra demeurer honorable aux Gennois, tant qu'il leur restera marque de liberté. Il n'aura pas donc par advanture d'autre épitaphe pour la cause portée que cestuy-cy d'Ennius [1]:

[1] Cic. 1° Tuscul.

Aspicite, o cives, senis Ennii imaginis formam.
Hic vestrûm panxit maxima facta patrum.
Nemo me lachrymis decoret, nec funera fletu
Faxit. cur ? volito vivus, per ora virum.

En aultres maisons communes, il y auroit bien aussi choses à remarquer, soit en la structure, soit en la richesse du mesnage : mais ce seroit m'arrester sans besoin en choses non nécessaires; car comme les richesses Genueses sont excessives, y ayant tel marchant qui a vaillant quattre ou cincq mille ducats, et aultres plus d'un million d'or, comme l'on a escrit d'Adam Centenier, et mesme que Thomas Marin en ait deux fois autant [1], il est aisé de croyre qu'ils ne se logeront comme petits compaignons; de sorte que si les lieux et les bâtimens publicqs correspondoient en tout aux particuliers, l'on n'auroit plus que désirer pour la magnificence; mais, entre aultres incommodités, les rues y sont trop serrées, la haulteur des maisons les faisans monstrer encoire plus estroites que vrayment elles ne sont, si est-ce qu'elles suffizent assez à cause que le charriage n'y est en usaige, et dient la chose avoir esté faite volontairement afin de se mieux maintenir contre l'injure des pyrates; mais on y a de présent bien pourveu par la belle ceinture de murailles dont la ville est environnée, avec ses flancqs et boulevers ès lieux convenables inventés contre l'estonnement et furie de l'artillerie; et, comme la force des murs est de petite conséquence, s'il n'y a gens pour les maintenir, oultre la force de la bourgeoisie, il y a garnison d'allemans pour la garde ordinaire.

[1] Bodin, au v[e] liv. de sa Répub., c. 2.

Les commencements de ceste ville sont fort anciens, et, mme il advient ès aultres antiquités, assez obscurs et controsés; qui fait varier les auteurs sur l'imposition du nom. En)y aultres ne semblent pas excéder la vérisimilitude de l'his-'e, aultres s'arrestent en pures conjectures comme en choses ı fondées, aultres vont rechercher la chose jusques aux es très anciennes, et ainsi, après qu'ils ont mis en avant ; les plus vieils Janus dont se peuvent souvenir, soit roys alie, soit des Troyens, et celui qu'aulcuns ont fait à deux s, aultres à quattre, et puis Geminius l'Égyptien, compain de Phaéton, Génius, fils de Saturne, l'appellent ou Genua, r dire Janua ou Genna, comme de son nom propre, ou ıua *à gignendo vel à figurâ genu*, n'ayant plus esgard à :une personne illustre, ains à la situation et à la forme du ; ce que Pline [1] a passé, sans en toucher mot, ayant seule-ıt quotté le nom de la ville et des rivières; mais de quoy en sera curieux pourra trouver quelque chose en Johannes ıius [2], bien qu'on le trouve plus studieux rechercheur des lles antiquités que vray remarqueur d'icelles. En quoy cha-demeurera libre, pour mon regard, de suivre ce qu'il vou-, estant mal aisé de purger de toutes fables choses de ;rande antiquité.

Et quant à l'histoire plus remarquable d'icelle, l'on trouve Publius Cornelius n'ayant peu combattre Hannibal, avant il passât en Italie, s'y retira par mer pour le devancer [3], e *cum admodum exiguis copiis Genuam repetit*, *eo*, *qui cà padum erat exercitu Italiam defensurus*; et, où l'on

Pline. Nat. Hist. l. 3. c. 5.
In orig. Caton. in itiner. Anton.
Tit.-Liv. in hist.

voudroit donner lieu à l'erreur des calcographes ou imprimeurs qui ont ici témérairement mis *Placentiam*, l'on en seroit convaincu par la vérité des livres plus anciens et par l'histoire d'Ammianus Marcellinus [1], parlant du dict passage de Hannibal. Aussy est-ce force de croyre qu'elle estoit quelque temps avant que Mago, filz d'Amilcar, sorty qu'il fust de la moindre des isles Baléares, qui est la Minorque, avec douze mille piétons et deux mille chevaulx d'eslite, la priut et la pilla. Ayant depuis esté refaite par Lucretius [2] et continuée soubs la seigneurie des Romains et des Empereurs jusque à la décadence de l'Empire, alors mise à sacq par les Lombards et pauvrement habitée durant leur règne, mais ayant respiré après la ruine d'iceulx, et s'estant refaite et accreue tellement qu'elle a obtenu diverses victoires sur les Sarrazins, et entre aultres choses, l'isle de Corse, mais desquels elle s'est aussi trouvée par eschange des choses humaines, bien mal traitée, ayant toutesfois reprins cœur du depuis, et s'estant de sorte agrandie de victoires que quelques isles et plusieurs ports et villes de la Grèce luy furent assubjectis, et que ses armes et ses basteaux ne furent de petite importance pour la conqueste de la terre sainte. Mais comme elle se mesla par après mal avisément des affaires d'autruy, et donna trop de lieu aux dissentions privées, elle vérifia de nouveau le dire de Salluste, que par concorde les choses petites accroisent, par dissentions les choses très grandes s'en vont à néant. Car, à la vérité, qui voudra esplucher les choses, il ne trouvera lieu soubs la cappe du ciel, où le gouvernement ait eu plus de changements et ait esté subject à plus de divisions, depuis que les Empereurs luy laschèrent la bride pour se

[1] Lib. 15

[2] Tit. liv. l. 28.

gouverner soy-mesme. Ce que me samblant plaisant à considérer, et fort propre à cognoistre l'esprit d'un peuple mal arresté, je toucheray icy l'histoire en bref, avec congé du lecteur, pour le proffit et contentement de ceulx qui n'ont la commodité ou le loisir d'aller chercher ces choses au long en leur lieu.

Comme, entre autres plusieurs villes, celle de Gennes se trouva comme libre par la dissimulation des empereurs ou autrement; environ l'an de l'incarnation de nostre Seigneur mil cent et peu davantage, l'on escrit qu'elle se créa premièrement deux consuls annuels, que tost après elle augmenta ce nombre de deux aûtres, puis le remit à son ordinaire, et incontinent l'accrut de rechef, premièrement de peu, créant trois consuls et quatorze hommes pour le maniement des choses civiles, puis de beaucoup, ordonnant dix consuls annuels, les ayant guères après réduits à cinq ou six, soit que le peu ou la multitude des affaires, soit que le petit ou grand nombre des citoyens l'ayent meu à ce faire. Frédéric Barberousse, empereur, trouva ceste manière de faire estre préjudiciable à sa dignité, et ordonna à la ville un prévost ou gouverneur estranger, pour commander joinctement avec les consuls. Ce qui se practiqua premièrement, en sorte que quelquefois il y avoit ung gouverneur estranger, quelquefois il n'y en avoit point, quelquefois il estoit assisté de conseillers, quelquefois il n'y en avoit pas un; par après, luy fut donné pour adjoinct un préfect ou Doyen du peuple, et la chose fut remise, six ans passez, et toute la puissance de commander laissée au dict prévost: mais neuf ans révolus, comme si le peuple eust volu recouvrer la perte de l'interrègne en augmentant le nombre, il ordonna deux doyens pour gouverner joinctement avec iceluy jusque à l'an 1291, lorsque desgouté des siens, il voulut avoir et le préfect et le

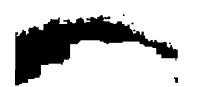


gouverneur estrangers; mais ayant pensé à son cas, leur donna pour adjoinct un abbé ou garde du peuple. La chose pouvoit durer davantage, mais, comme le pape Jean XXII[e] et Robert, roy de Naples gaignièrent la main haulte sur Gennes, ils y commandèrent depuis l'an 1318 jusque à l'an 1335.-De là en avant, afin de tout essayer, la cité s'esleut un gouverneur ou prévost et deux préfects cytoyens, un abbé et des anciens, laquelle forme de gouvernement ne dura que quattre ans, soit que rien ne puisse longtemps plaire à un peuple, vraye beste à beaucoup de testes, soit que les dissentions civiles ayent donné occasion au changement; car la ville se trouva lors fort embrouillée de factions et séditions, par lesquelles les familles des Spinola et des Doria furent chassées de la ville; mais, comme ce nonobstant, la discorde ne print incontinent fin, l'on trouva bon, pour obvier aux brigues, d'establir un gouvernement comme perpétuel et tenant de la monarchie; pourquoy faire, l'on créa un duc, et puis un autre, et autres conséquemment, qui ont gouverné, les autres plus, les autres moins, jusque à l'an 1353, quand Jehan archevesque et viscomte de Milan, homme en qui Paul Jove [1] admire beaucoup de choses, mais lequel est recogneu par le catalogue mesme des archevesques du dict lieu, meilleur guerrier qu'archevesque, se feit maistre et seigneur de Gennes, aux lois toutesfois duquel et de ses nepveux, viscomtes de Milan, elle n'obéit que trois ans; de façon que les Gennois, faschez du gouvernement estranger, eurent recours à se créer de rechef des ducqs, lesquels, comme les précédents, ont gouverné plus ou moins, selon que chascun d'iceux se comportoit bien, selon que le peuple le vouloit main-

[1] Paulus Jovius lib. 2° Eleg.



nir, selon qu'il établissoit fermement sa puissance, ou que ses
ıyneurs avoient moins de force, de manière que autre a gou-
ɜrné huict ans, autre sept, autre cinq, autre trois, et au con-
aire autrefois trois ducqs, deux ans seulement. Car tel a
ɔuverné peu de mois, tel peu de jours, un mesme autrefois
ɔn pas un jour entier, autrefois six ans, puis trois, et pour la
ıatriesme fois quelques mois, selon, comme j'ay dict, que
ıascun sçavoit mieux s'establir, sçavoit subtillement tromper ou
ésarmer ses ennemis, et, avec plus heureuses practicques, mener
ı peuple insolent. Il y avoit ce nonobstant apparence de
ɔntinuer davantage ce gouvernement, mais, comme toute
talie et quasi chaque ville en particulier se trouva rangée en
ɜux factions des Guelfes et des Gibelins, les Guelfes obtinrent
ıe la seigneurie fut mise en la protection de Charles septiesme
ɔy de France, lequel y mist un gouverneur autant superbe en
ɜs comportements qu'il estoit grand de corps, et qui enfin
égousta tellement ce peuple de soy et et de son maistre,
advient ordinairement que le maistre paye la faulte du servi-
ur), qu'estant sorty pour effectuer quelque emprise sur Milan,
laquelle il faillit, faillit pareillement de rentrer en la ville. Ainsi
ıe les peuples ont accoustumé d'effectuer tout à coup, voire
ır le seul bruict de quelque victoire perdue ou gaignée, ce
ıe de longtemps ils on désigné, le peuple eust bien désiré lors
ɜ plus recongnoistre aucun maistre, mais, comme il n'y avoit
ɔparence de se pouvoir maintenir autrement, il en choisit un,
ɔn si puissant, se donnant à Jean Maria, viscomte de Milan,
ıi estoit assés empesché à gouverner les siens, desquels enfin,
receut digne payement de sa cruaulté. Ce peuple se trouvant
ɔre, estant aussitost retourné à se créer un ducq, qui lui dura
ɜux ans, et puis un aultre, qui trouva incontinent un succes-



seur, mais le troisiesme continua son gouvernement six ans. Alors, soit que le peuple se pleut au change, soit qu'il se trouvast en danger de tomber sous le joug de quelque aultre, il se mit en protection de Philippe Maria, viscomte de Milan, prince beaucoup plus heureux et plus louable que son frère défunct, comme il advient que les mauvais princes sont ordinairement suyvis de bons; mais se pensant injurié par la clémence d'iceluy, à cause qu'il eslargit, sans luy en avoir communiqué, les roy et seigneurs que son armée navale avoit pris et mis en ses mains, il souilla les mains au sang du gouverneur. Au nom d'iceluy, et s'estant retiré de sa protection, ordonna huict présidents de la liberté commune, lesquels il dépoincta par après, et retourna autrefois à créer des ducqs, si mal advisément, que tantost l'un estoit contrainct de quitter la place à cause de l'eage, l'autre tenoit la dignité tant qu'il pouvoit, l'autre y entroit par force, autre l'en deschassoit à plus grande force, au prix de la vie et du sang des bourgeois; de quoy fasché, se laissa persuader que tel estat n'estoit vrayment que servitude, et en effect troussa prisonnier le ducq, eslisant huict hommes pour préfets et gouverneurs. Mais comme les choses ne se trouvèrent guère plus tranquilles par ce moyen, ce fust encoire de se faire des ducqs l'an 1443, avec pareil succès que les premiers, beaucoup de séditions, plus d'ambition, l'entière confusion de la ville, qui forcea enfin le peuple à demander ayde de Charles septiesme, roy de France, pour chasser celuy qui gouvernoit, et de se remettre en sa protection. L'heur de France ne fut lors meilleur que par avant. Sept ou huict ans après, les François furent chassés. Il se faict duc qui peult; mais l'un est despoincté, bien tost l'autre est rejecté; trois jours aprés qu'il est créé, le despoincté y rentre. Mais comme l'on n'a pas opinion qu'il estoit

;rand guerrier, l'on arme sainct Pierre, l'archevesque est
ducq, lequel fait de sorte qu'il chasse l'armée des Fran-
ıvoyés pour recouvrer la ville. Un an après, un aultre
ouille de son duché, peu après il le recouvre, et récon-
que se furent les familles principalles trouvent bon de
ce scandal voisin du chastelet, fortifié et muny de garnison
se : à quoy Sfortia, duc de Milan, les ayant assisté, luy en
t si bon gré, que pour le remercier luy envoyent le
, l'enseigne, les clefs et le seau de la ville, le faisant
samble prince et seigneur d'icelle. Ce qu'il accepta, et fut
nu par ses successeurs environ quatorze ans, plus long-
que ne dure ordinairement la mémoire du bénéfice. Mais
e ce qui estoit donné par amitié se conservoit par force,
ple desgouté de ceste façon, fut advisé de se remettre
erté par plus grande force, et à c'est effect, comme il
it de ses moyens, se donna au roy de France, Loys on-
, homme autant fin et rusé qu'autre de sa qualité, qui
it dire, se doubtant de leur infidélité accoutumée, qu'il les
it au diable, et enfin essaya la chose de soy-mesme, avec
t prétendu ; puis aussitost esleut pour ducq Baptiste Fré-
quy gouverna cinq ans avec justice et clémence, et main-
es choses en paix, nonobstant les embusches qu'on lui
it, par le conseil et confort de son oncle Paul, lors
al, qui, estant archevesque, avoit auparavant eu le mesme
rnement, et lui succéda du depuis, et qui enfin remit la
urie ès-mains de Jean Sfortia, luy ayant fait porter le
e, enseigne, clefs et seau de la ville, et qui plus est, jurer
é par une notable ambassade, tellement que la supériorité
ura au dict Jehan et à Ludovic Sfortia, son successeur,
ce d'onze ans, et jusqu'à ce que la misère de l'Italie, re-

tombant sur celuy qui l'avoit procurée, Louis XIIe, roy de France, conquesta en peu de jours le duché de Milan. Car lors, les peuples se rangeans ordinairement du costé des plus forts[1], Gennes se mit ès mains des François, le peuple et aulcuns des principaulx se battans à qui le bailleroit au dict Roy. La chose faicte par terreur des armes de France, qui, avec un merveilleux succès, emportoyent tout ce qu'elles rencontroient, ne pleut guères, après que les principales forces furent retirées. Si est-ce que la volonté de s'oster de ce gouvernement traisne quelque temps, attendant l'occasion. Et enfin, comme le consul Plautius[2] a vrayment dict : *Neminem populum diutius ei conditione esse posse, cujus eum poeniteat*, ce mal commença à se descouvrir sur la fin de l'an 1506, quand le peuple print les armes directement contre les François et en apparence contre la noblesse de la ville, l'insolence et orgueil de laquelle il brida incontinent par nouvelles loix, retranchant partie de la part qu'elle avoit aux offices et honneurs, et sur ces commencemens devenant de jour en jour plus insolent, fit tellement que le gouvernement tomba presque du tout au pouvoir de la lie du populace, s'estant créé pour chef de sa fureur un nouveau magistrat de huict hommes populaires, qu'il appela par mauvais augure Tribuns, et, croissant la follie comme auctorisée du magistrat, se mit à siéger et emporter de force villes et chasteaux, gardés par chefs et soldats François ou recognoissans la couronne de France, de quoy le mal s'estant assez descouvert, le peuple le voulut achever en créant duc et gouverneur de la seigneurie certain teincturier de soye: car à la création d'un duc

[1] Guichiard, 4e lib. Guer. d'Italie.
[2] Tit-Liv. lib. 8e.



oit joincte une déclaration que la cité ne seroit subjecte à :ien prince, et la témérité fut si grande, comme il advient à peuple enorgueilly du succès de ses entreprises, qu'il s'asseu- t de pouvoir soustenir et repousser aisément la force du roy France, où il se voudroit maintenir en la protection; mais st orgueil ne lui dura guères, lors qu'il fut question de venir x mains, tout peuple armé estant ordinairement autant furieux and le danger est loin, qu'il se trouve couard et failly de urage quand il est proche. Car, le dict Roy estant arrivé ès virons des limites de la seigneurie, les plus furieux quittèrent ɜntôt les avenues qu'ils se faisoient forts peu auparavant de aintenir aisément, et s'en estant fui remplirent par mesme oien la cité, qui n'estoit régie ni avec discipline militaire ni ec prudence civile, de telle crainte, que, n'ayans soustenu la ıerre plus de huict jours, consentist se rendre à la discrétion ı dict Roy, lequel y entra incontinent après, l'espée nue en la ain, mais de laquelle ne voulant user cruellement, s'estant issé amener à pitié et commisération, trouvant meilleur de se ndre ce peuple affectionné par douceur que le rudoyant, luy onner volonté de se révolter, si tost qu'il en auroit le moien. i est-ce que, pour la peine du déliet, les condamna à luy payer ı somme de cent mille ducats, et aultres deux cents mille pour s frais de la guerre; cassa les conventions qu'il avoit aupara- ant faictes avec la seigneurie, leur octroyant toutefois quasi ıesmes choses; même par forme de privilége, leur osta la mar- ue de la monnoye, et ordonna qu'elle fut frappée de son coin, 'ayant pas aultrement fait grand changement en l'estat, s'en ensant estre assez asseuré, par le chasteau qu'il en fit bastir, ɜquel fut appelé la bride, comme instrument propre à dompter e cheval si revesche et si prompt à secouer le joug, et la forte



garnison qu'il mit en iceluy et en la tour de lanterne, bien qu'il samble à aulcuns, dissimulans ces choses, et jugeans d'icelles par les évents, qu'il estoit beaucoup plus expédient d'en faire des bons sujets, ou les laisser en plaine liberté, de laquelle qui considérera ce que dessus, et que toutes les armes, artilleries et munitions de la ville estoient en la garde de la garnison, trouvera leur en avoir resté bien peu. Ces moyens ne furent toutefois suffisans pour les contenir en office plus de cinq ans, quand la mémoire de la courtoisie du Roy mise en arrière, trouvèrent moien de gaigner et ruyner le chasteau, si tost qu'il virent baster mal aux affair s François en Italie, déjectez de la plupart d'icelles, et se fire quand et quand un nouveau duc meilleur citoyen que soldat. L quel, espouvanté de la nouvelle armée des François en Italie, print la fuite et laissa la ville tomber de rechef soubs le joug de France, lequel, comme receu à regret, elle ne porta que peu de mois, s'en estant deschargée si tost qu'elle entendit les nouvelles de la route des François à Novarre, et lors adressa mieux à se faire un duc homme vertueux, mais que deux ans après, François, roy de France, ayant recouvert le duché de Milan, craindant par advanture d'y estre forcé à aultres enseignes, ssa induire à recongnoistre son administration du dict Roy et gouverna de ceste façon jusques à l'an 1522, quand l'armée de feu d'heureuse mémoire Charles-Quint et des alliez s'empara d'icelle, et fut de là en avant gouvernée soubs l'autorité d'iceluy par Antoniot Adorne, citoyen, jusques à l'an 1527. Car elle se trouva lors si estroitement serrée par mer et par terre par les armes françoises, que, pressée de famine, fust de nouveau contraincte de se rendre en l'obéissance du roy de France. Quant à ce qui en ensuyvit

der Albert [1] le racompte de sorte que les Gennois devroient
liberté à la France, le faisant par advanture pour complaire
nry second et à Catherine de Médicis, auxquels il dédioit
vre. Mais Bodin, homme françois et de cœur et de nati-
escrit que François Ier semble avoir faict une grande
, quand il refusa deux cens mille escus que les Gennois luy
ent pour estre quittes de sa protection, bien qu'il rapporte
ose à aultre temps [2], par inadvertance peut-être, de quoy
nt aperceu il parle de sorte en son édition latine qu'il laisse
ıps indéfiny. Guichiardin, estranger de France aussi bien que
der, bien que peut estre non moins affectionné qu'icelluy
couronne de France, descouvre entièrement la chose sur
ée 1528, quand il met, entre les causes pourquoy André
commença à se retirer du service du roy de France, que
ıtérêts des affaires de Gennes [3] rendoient desjà son esprit
ı à nouvelles entreprises. Car, dit-il, les Gennois ayant
ndé au Roy qu'il leur permit de se gouverner absolument
-mesmes, luy offrant, pour don de la liberté, deux cens
ducats, et le Roy l'ayant refusé, on croyoit que ce n'étoit
aggréable à André Dorie, auteur, ou du moins conforta-
de ces demandes, que le Roy reconquestast la Sicile. Et
re XIX, parlant des causes qui le mirent de se retirer
tement du service du dict Roy, on creut, dit-il, que la plus
et principale cause estoit l'envye qu'il avoit de délivrer
es, restant à croire que s'il eust peu impétrer la chose du
ois, qu'il ne l'eust pas allé chercher de l'Empereur. Au
duquel résolu de se ranger, conventionna nommément la

ı sa description d'Italie.
odin, l. 5e de la Répub.
ıich. l. 18e de son Hist. des guerres d'Italie.

gouverneur estrangers; mais ayant pensé à son cas, leur donna pour adjoinct un abbé ou garde du peuple. La chose pouvoit durer davantage, mais, comme le pape Jean XXII[e] et Robert, roy de Naples gaignièrent la main haulte sur Gennes, ils y commandèrent depuis l'an 1318 jusque à l'an 1335. De là en avant, afin de tout essayer, la cité s'esleut un gouverneur où prévost et deux préfects cytoyens, un abbé et des anciens, laquelle forme de gouvernement ne dura que quattre ans, soit que rien ne puisse longtemps plaire à un peuple, vraye beste à beaucoup de testes, soit que les dissentions civiles ayent donné occasion au changement; car la ville se trouva lors fort embrouillée de factions et séditions, par lesquelles les familles des Spinola et des Doria furent chassées de la ville; mais, comme ce nonobstant, la discorde ne print incontinent fin, l'on trouva bon, pour obvier aux brigues, d'establir un gouvernement comme perpétuel et tenant de la monarchie; pourquoy faire, l'on créa un duc, et puis un autre, et autres conséquemment, qui ont gouverné, les autres plus, les autres moins, jusque à l'an 1353, quand Jehan archevesque et viscomte de Milan, homme en qui Paul Jove [1] admire beaucoup de choses, mais lequel est recogneu par le catalogue mesme des archevesques du dict lieu, meilleur guerrier qu'archevesque, se feit maistre et seigneur de Gennes, aux lois toutesfois duquel et de ses nepveux, viscomtes de Milan, elle n'obéit que trois ans; de façon que les Gennois, faschez du gouvernement estranger, eurent recours à se créer de rechef des ducqs, lesquels, comme les précédents, ont gouverné plus ou moins, selon que chascun d'iceux se comportoit bien, selon que le peuple le vouloit main-

[1] Paulus Jovius lib. 2° Eleg.

tenir, selon qu'il établissoit fermement sa puissance, ou que ses hayneurs avoient moins de force, de manière que autre a gouverné huict ans, autre sept, autre cinq, autre trois, et au contraire autrefois trois ducqs, deux ans seulement. Car tel a gouverné peu de mois, tel peu de jours, un mesme autrefois non pas un jour entier, autrefois six ans, puis trois, et pour la quatriesme fois quelques mois, selon, comme j'ay dict, que chascun sçavoit mieux s'establir, sçavoit subtillement tromper ou désarmer ses ennemis, et, avec plus heureuses practicques, mener un peuple insolent. Il y avoit ce nonobstant apparence de continuer davantage ce gouvernement, mais, comme toute l'Italie et quasi chaque ville en particulier se trouva rangée en deux factions des Guelfes et des Gibelins, les Guelfes obtinrent que la seigneurie fut mise en la protection de Charles septiesme roy de France, lequel y mist un gouverneur autant superbe en ses comportements qu'il estoit grand de corps, et qui enfin dégousta tellement ce peuple de soy et et de son maistre, (il advient ordinairement que le maistre paye la faulte du serviteur), qu'estant sorty pour effectuer quelque emprise sur Milan, à laquelle il faillit, faillit pareillement de rentrer en la ville. Ainsi que les peuples ont accoustumé d'effectuer tout à coup, voire sur le seul bruict de quelque victoire perdue ou gaignée, ce que de longtemps ils on désigné, le peuple eust bien désiré lors ne plus recongnoistre aucun maistre, mais, comme il n'y avoit apparence de se pouvoir maintenir autrement, il en choisit un, non si puissant, se donnant à Jean Maria, viscomte de Milan, qui estoit assés empesché à gouverner les siens, desquels enfin, il receut digne payement de sa cruaulté. Ce peuple se trouvant libre, estant aussitost retourné à se créer un ducq, qui lui dura deux ans, et puis un aultre, qui trouva incontinent un succes-

firmius atque splendidius fore judicaret, æternæ suæ erga patriam munificentiæ trophæum, post ex ussum ipsius auspiciis diuturnæ servitutis jugum, in foro memoriàque honimum liberatæ à se patriæ statuisse.

En effet, la cité demeura libre, et le chastelet, comme nid de la tyrannie, rasé par la furie du peuple, qui, désirant une fois asseurer l'estat et oster les occasions des séditions, autorisa le dict André, duquel il recongnoissoit le bénéfice de liberté, d'establir le nouveau gouvernement tel qu'il trouveroit convenir. Ce qu'estant empris par iceluy il ordonna une aristocratie de vingt-huict familles de ceulx qui avoient six maisons et estoient les plus illustres, tant de nobles que roturiers, soubs le nom et le nombre desquelles assambla tous gentils hommes et populaires qui restoyent, sans nom de leur maison, afin de rompre par ce moyen entièrement les factions et partialités, et composa des dictes familles un conseil de quattre cens hommes, auquel fust donné pouvoir de créer tous les magistrats, signamment le duc et huict gouverneurs pour deux ans continuz, ce qu'on appelle la seigneurie [1], qui auroient cognoissance des affaires d'estat, mais avec ceste restriction, que, s'il se présentoit chose de grande conséquence, seroient tenus en faire rapport au sénat composé de cent hommes par forme de balater, et afin que les deux ans expirez, les dicts duc et gouverneurs ne demeurassent sans respect, et honneur, et qu'ilz n'en prinsent occasion de se vouloir maintenir au gouvernement, il ordonna que chacun seroit pour deux ans procureur de la République, et dès lors en avant du conseil privé avec ceulx qui seroient ou auroient esté ducs, qui demeurent procureurs per-

[1] Guic. l. 19e de son hist.

pétuels de la République. Mais comme il estoit assez notoire que l'estat ne se pourroit maintenir sans les armes, pour l'envie des voisins et l'ambition des privez, furent ordonnez quarante capitaines, et à chascun d'iceulx cent hommes avec un colonel ou capitaine en chef, et pour asseurer les bons de l'injure des meschans [1], et pour autoriser les loix, fust trouvé bon d'avoir un podestat et prévost estranger avecq deux lieutenans, l'un criminel, l'aultre fiscal, et cincq juges civils, pour deux ans, oultre les sept ordinaires du pays pour abréger ou dilayer les procès. Et, afin de contenir les grands ès termes de leur devoir, qui est par adventure la plus grande asseurance de tout l'estat, furent establys cincq sindicques, pour informer contre le duc et les gouverneurs, le temps de leur charge estant expiré, qui feroient lors publier s'il y avoit personne qui voudroit accuser leurs déportemens, en quoy est assez utilement practiquée la censure, qui fit beaucoup de bien à la République romaine, lorsqu'elle fust deuement exercée.

Les factions assoupies par ces moyens, l'estat des Gennois s'en est asseuré de plus en plus, et relevé d'une infinité de pertes encourues par les dissentions civiles et en si fréquens changemens de maistre, et puis le publicq et les particuliers se sont tellement enrichis soubs la protection premièrement de Charles Quint et par après de nostre roy, qu'ilz confessent tant en privé comme en publicq, qu'ilz ont vrayement reçeu le fruict qu'ilz pouvoient attendre de la protection d'un prince très puissant et de bonne foy, chose autant louable pour le regard du protecteur, que peu en usance depuis qu'on a commencé à traficquer la protection à pris d'argent, le désordre

[1] Rodin en sa répub. l. 2. ch. 6.

estant venu tel à l'endroict de plusieurs, a pension est payée par les cliens, non tant pour estre garanus de l'ennemy que du protecteur mesme, qui ce néantmoins à grand'peine se contient de les offenser, et souvent les laisse volontairement offenser d'autruy, se voulant bien souvenir que la pension luy est deue, mais non de la cause pourquoy.

Il ne m'estoit pas besoin de rechercher si particulièrement l'estat de ceste seigneurie, l'histoire en est belle et profitable, et nous fait entendre n l'estat d'une monarchie bien reiglée est à préférer à t tres, et touscher comme au doigt en quels labyrint éréticques ont failly de nous plonger, forgeans des républiqu s en l'air, tantost sur modèle de celles des Grecs, tantost sur celles d'Allemagne ou d'Italie, estant aisé de comprendre qu'il en eust suyvy s'ilz fussent venus à leurs l'on void icy que c'est de la prudence et de tou ch humaines, et n'y aura personne qui ne s'estonne, voyant l'estat présent de ceste république, considéré les dangers où elle s'est trouvé, changeant l'ordre et l'estat en tant d'occurence, ayant très anciennement par adventure esté à soy-mesme, depuis recogneu les Romains, puis les empereurs, en après esté pillée et saccagée des barbares, asservie à princes estrangers, remise en la seigneurie des empereurs, puis des rois d'Italie, par après s'estant trouvé libre, depuis cerchant maistre, se jectant en la protection des vicomtes de Milan, en la puissance des rois de France, secouer le joug, se remettre en service, cercher de rechef la liberté, retomber en servitude, s'en despétrer, se deschirer, se ruyner soy-mesmes, se perdre, par di ntions, par l'ambition des siens, par la liberté mesme, toujours preste aux changemens, tantost hault eslevée, tantost abaissée bien bas, puis fleurissant, puis

ruynée, commander aux villes, aux isles, aux provinces, asservie au commandement d'un prince, d'un roy, d'une province, d'un capitaine, d'une ville, répartir les despouilles des aultres. Enfin lassée de tant de maux et de maistres, et ne pouvant plus soustenir son faix, se plonger ès bras d'un particulier et se relever par mesme moyen qu'elle pouvoit tomber en perpétuel servage, à l'exemple de sa voisine, si elle eust failly de rencontrer un homme modeste et protecteur de bonne foy. Car, à la vérité, André Dorie a eu grande opportunité de se faire duc perpétuel de la seigneurie, et plus aisément par adventure que celuy de Florence, à quoy mesme la commodité de sa maison le pouvoit semoncer, estant encoire de présent de telle assiette qu'elle pourroit bien fort nuire à la ville, comme bastye entre icelle et la tour Codifa, ou la lanterne, qui est un petit reculée de Gennes sur la mer, au-dessus du faubourg qui maisne au val de Pozzever et à Sainct-Pierre-de-l'Arena, et par ainsi fort voisine de la ville, et commandant au port. Elle est aussi assez forte pour s'y maintenir en subit changement, non toutesfois contre l'effort de l'artillerie, mais très propre pour y faire venir gens secrètement par mer et par terre, et suffisante pour en couvrir bon nombre, choses commodes à trainer et effectuer secrètes menées, sans grand péril d'estre descouvert, dont la ville se pourroit trouver surprise, sans y penser; qui donna par adventure occasion aux François, après que la ville fust remise en liberté, d'attenter un faict d'importance sur icelle, non, peut estre seulement pour trousser André Dorie, mais pour s'emparer et se fortifier du dict lieu, et ainsi matter la ville. Guichiardin [1] escrit la chose en ces termes: On essaia une

[1] Livre XIX[e] des guerres d'Italie.

faction d'importance. Car Monti-Jan et Val-secq, avecq deux mille hommes de pied et cincquante chevaulx, partirent à vingt-deux heures de Vitad pour prendre André Dorie en son palais, lequel, assis du costé de la mer, attouche presque aux murailles de Gennes : mais un tel dessein ne sortit son effect, à cause que les gens de pied, lassés pour la longueur du chemin, qui est de vingt-deux milles, ne sceurent arriver de nuict, ains qu'il estoit desjà quelque heure du jour, tellement qu'un bruict s'estant levé, André Dorie, sortant par derrière, sauta dans une barque et par ce moyen évita le danger. Ceste maison, si je puis dire ce mot en passant, est de situation très plaisante, ayant son regard sur le port et les montaignes qui le couvrent, et mesme long et large sur la mer, les chambres, les salles et galleries estans tellement basties que d'icelles l'on prend très grand playsir de voir en mauvais temps le miracle des eaux en tourmante, et en bon temps les naves surgir petit à petit, et se venir rendre au pied, ou joindant le mole qui est un amas de terre et de pierres jettées au milieu du port pour embarquer et prendre terre plus commodément.

L'on entend assés, par les choses dessus dictes, les grandes richesses de la ville de Gennes, soit que l'ouverture de la mer luy apporte ce prouffict, soit que l'insatiable convoitise des hommes les accumule par toutes voyes; mais quand aux mœurs, s'ils en sont meilleurs, je n'en voudroy pas estre juge, estant bien difficile de tant amasser sans oultrer assez les bornes de l'équité et de justice. Qui est cause pourquoi la marchandise samble taxée comme illicite par ceux qui lisent au pseaulme, l. xxe, suivant l'interprétation des septante : *Quoniam non cognovi mercaturam sive negotiationem introibo in potentias domini; Domine memorabor justitiæ tuæ solius.* Com-

me si le psalmiste vouloit donner à entendre que le marchant a peu de confiance en la puissance de Dieu, qu'il se souvient peu de la justice divine, et que la justice des marchans ne soit pas conforme à la justice de Dieu. Entre lesquels sainct Jean-Chrysostome [1] samble se ranger, voire le premier, quand il escrit in Matth. que nul chrestien doibt estre marchant, et s'il le veut estre *projiciatur de ecclesiâ, dicente prophetâ : Quia non cognovi negociationes, introibo in potentias Domini.* Et, bien que la marchandise soit jugée licite, ce n'est pas toutefois sans occasion que sainct Paul [2] nous advertit en ces termes : *Qui volunt divites fieri incidunt in tentationem et in laqueum Diaboli, et desideria multa inutilia et nociva, quæ mergunt homines in interitum et perditionem.* Platon mesme voulant composer une république d'hommes vertueux, deffend de la bastir près de la mer, pour l'opinion qu'il a que tels gens sont ordinairement perfides et trompeurs, d'où vient par advanture que l'on estime vulgairement les insulaires malins et trompeurs; je ne veux pas dire que ceste touche ait lieu à l'endroict des Gennois, bien que certain proverbe, par lequel on dict que leurs monts sont sans bois, leur mer sans poissons, leurs femmes sans vergongnes, leurs hommes sans foy, ne leur doive estre fort plaisant ni honorable : mais ce qui pourrait advenir à celuy qui ne se pourvoiroit de vertu et d'intégrité. Mesme aulcuns escrivent que Cicéron disoit anciennement des habitans de la rivière de Gennes : estre appelez trompeurs et imposteurs, et ceux des montaignes agrestes et ruraux, parce que ceux-cy, dict Bodin [3], n'estoient pas accoutumez à trafiquer, mentir,

[1] Dist. 88. Can. Lyciès.
[2] 1°. Ad Timot. 6.
[3] Ch. 1er du liv. 5 de sa Répub.

tromper pour surprendre, mais ce que l'on attribue quant au premier point aux Gennois, il est escrit par Cicéron des Carthaginois, de quoy Bodin s'est ressouvenu en son édition latine[1]. Mais ce n'est pas merveille si un bon auteur sendort quelquefois, et à la mienne volonté, que Bodin, homme certainement de grande mémoire et doctrine, et qui mérite estre leu en ce qu'il a de bon, ne se fust oublié en chose de plus grande conséquence, et de si grand poids, qu'il en mérite estre censuré de l'église, et que ses livres ne soyent ainsi indifféremment permis à chacun. Car ce ne sont pas toujours les livres disputans *ex professo de religione* qui nuisent le plus. Mais la corruption de nôtre eage est si grande qu'entre tant d'aultres elle nous amène ce mal, qui a esté jugé par les pères du sainct Concile de Trente très-dangereux, et à l'empeschement duquel ils ont bien pourvu, mais avec peu de fruict, comme il en advient de bonnes loix mal observées. O France! France! la royne des provinces, notre ancienne mère et amie, et, lors que tu es vertueuse, bien bonne voisine, que tes conseillers prennent un dangereux pied, que tu as en tes entrailles beaucoup de loups masquez de la peau de brebisotte! J'ay grand pitié de toy, te voyant attainte d'un si grand mal, lequel toutefois ou tu dissimules ou tu ne sens pas, et mesme, à la façon des frénétiques, tu rejettes les bons médecins et leur veux mal, les jugeans sévères; et te laisses ainsi abreuver d'un venin miellé et trouves bon les maistres qui te chastouillent les aureilles. Le juste marrissement du mal qui en ensuyvra et est jà tont préparé me faict dire ces choses. En quoy j'admire de plus en plus la foiblesse des conseils humains, ce qui se peult aussi bien considérer ès affaires

[1] Cic. Ora. 16. Quæ est contra P. Ser. Rull. pro leg. agrar.

de Gennes, dont nous venons de parler, ès quelles l'on peult toucher au doigt avec combien de peine et de menées les hommes poursuivent souvent ce qui ne leur est pas utile, je n'ose dire pernicieux, et combien la prudence humaine se peine et travaille sans fruict pour establir les bornes des provinces et royaulmes, qui sont en la main de Dieu avec le cœur des roix, et craint d'aultre part de grands inconvénients, dont luy reviennent quelquefois de grands biens; car l'on void comme sur peu d'apparence la puissance d'Espaigne s'est establie en Italie, et comme elle y maintient toutes choses en paix, contenant comme d'un non sensible contre poids chacun en son lieu, degré, autorité, biens et gouvernemens.

Il s'en pourroit bien dire aultre chose si je ne craindois de m'esgarer par trop du chemin et de mon but, auquel retournant je diray que le XXIIe jour du mois de mars le sieur ambassadeur s'embarqua, non pas si matin qu'il avoit délibéré, ni du tout sans fascherie, pour le retardement et empeschement ordinaire, qui est donné par les péagers à la recherche de tout ce qui est mis au bâteau, afin d'en lever la dace, taille, gabelle, imposition, ou comme on le veult appeller, car l'on s'estudie et semble que l'on pense estre assez avisé de pouvoir tromper la commune par changement de termes, je ne veux pas disputer avecq quelle conscience, mais de quoy les roix, les princes et les seigneurs et seigneuries amassent de grands deniers.

A l'embarquer, le sieur ambassadeur répartit la troupe en trois, et se mit en l'une des falucques avecq son frère et le sieur d'Anthin. Le chappellain du dict sieur ambassadeur fust ordonné chef de la deusiesme, ayant pour compagnie deux des gens du dict sieur, avecq un marchant gennois, qui partoit pour Marseille: le courrier espagnol fust accommodé de la troisiesme

avecq un garçon espagnol, que le dict sieur faisoit passer la mer par miséricorde, et à ceste-cy fust donnée l'avant-garde, à l'aultre l'arrière-garde, le sieur ambassadeur se réservant le lieu de la bataille. Ainsi, le sieur ambassadeur se confia à la bonne heure, et, guidé du tout puissant aux choses les plus instables et inconstantes, qui soient, à la barque, à la mer et au vent, mais lesquelles, bien qu'elles n'ayent servy tousjours si à souhait, ne nous ont apporté aucun notable inconvénient, loué ce bon Dieu qui apaisse de sa parolle les flots et les vagues, qui tient les vents serrés ès secrets cachots de la terre, non pas comme celuy, lequel on dit les avoir tenu bouschez diligemment en un flacon. Incontinent ce fust de cingler en mer, à la garde de celuy [1]

> ..... Qui guide le cours du ciel, porte-flambeaux,
> Qui, vray Neptune, tient le moite frein des eaux,
> Qui fait trambler la terre, et de qui la parolle
> Serre et lasche la bride aux postillons d'Eole,

et dirai avec l'Enée de Virgile :

> *Provehimur pelago, terræque urbesque recedunt.*

car il nous avint, comme à ceulx

> . . . . Qui pensent,
> Que ce ne sont les cieux ou les astres qui dansent
> A l'entour de la terre, ains que la terre fait
> Chaque jour naturel, un jour vrayment parfait.

et nouveaux cuidions voir,

> . . . . . . Quand nous quittions le port,
> La nef demeurer ferme et reculer le bord.

1 Guill. Sall. au commencement de la sepmaine.

gation fut bonne, aidée d'un petit vent assez propice,
u'après avoir achevé trente milles le long de la coste
prismes terre de bonne [illegible] à Savone, ville si an-
Tite-Live [1] escrit Magon y avoir retiré son butin
ırprint et pilla Gennes. Son origine, pour estre si an-
est pas fort bien cogneue, si est-ce que l'on maintient
s en estre fondateurs; ses changemens le sont un
ıx, son histoire estant souvent meslée avec celle de
t, pour avoir quelquefois compété avec icelle de la sei-
plus souvent de la liberté, estant enfin retombée en
et en la puissance des dicts Gennois, chose qu'ils ont
ɔoursuivy avec grande instance et animosité, envians
ıent et la puissance et les richesses, à ville, si voisine,
ıoissoit fort mal volontiers leur autorité, enorgueillye
au port, qui depuis a esté gasté par les dicts Gennois,
raison et aultres : car Léander Albert escrit [2]: *Quod*
causis portum corruperint. Et Jovius : *Multo*, dit-il,
e studio incitati Gennenses, ut benè mulctatos sa-
relinquerent, in eorum portum duo magna navigia,
gentibus Saxis demerserunt. Scilicet ut victis et
mnem ejus portûs opportunitatem adimerent, im-
tiam graviore pœnâ, si portum repurgare ullo
tempore tentavissent. Guichardin conferme la mesme
peu de paroles. Le port n'est pas toutefois tellement
l'on ne s'en ayde fort bien, mais non pas en mesme
paravant. Tels sont les fruicts de l'envye d'un puissant
omme toutefois elle ne sçait pas effectuer tout le mal

ivius, hist.
crip. Ital. Hist.

qu'elle désire, et comme elle se perd ayant mis bas son compétiteur, Gennes n'a peu ou plutost n'a voulu, car qui tout ruyne perd la grâce de la victoire, oster toute sa splendeur à Savone, luy ayant laissé ses beaux bastimens, et ne luy ayant peu oster la gloire des personnes illustres qu'elle a produites, ni beaucoup d'aultres choses, que je passe soubs le silence d'une nuict, que nous y reposasmes.

Le XXIIIe, combien que la mer fust un petit grosse, qu'ils appellent, et le vent quasi du tout contraire, le sieur ambassadeur ne laissa pas de s'y confier. Car qui veult achever quelque chose de conséquence ne se doit pas retirer sur toute apparence de péril. *Qui observat omnem ventum*, dit l'Ecclésiaste, *non seminat, et qui considerat nubes nunquam metet*. Le succès fut heureux, ayant tellement gaigné à la rame et à la voile, car les mattelots se sçavent tellement ayder du vent que par le moyen d'un mesme vent les uns vont en Afrique, les autres en retournent, que desbarquasmes de bonne heure à Manton; mais après avoir avancé à la mer le tribut ordinaire, et afin que les poissons eussent de quoy vivre. Car sy cecy ne leur manquoit de la part des plus rudes, qui ne veulent contribuer, à l'aventure qu'ils se mangeroient les uns les autres. Chacun paya selon qu'il avoit l'escarselle mieux fournie, et faisoit piteux voir aultre se plaindre du ventre, aultre de la teste, qui de la poictrine, un aultre abattu de je ne sçay quel desgouttement. Mais il en va bien que l'on en est par après plus sain, et que l'on en trouve la mer plus connaturelle, si tost qu'on l'a espousée d'aultre manière que ne font les Vénitiens.

Manton, Menton, Monton ou Métiton, car chascun l'escrit à sa fantaisie, est un petit trou de ville, qui, après une rue aucunement passable, n'a chose qui vaille; le peu, qui lui reste, es-



i estroict et malostru pour les rochers, qu'il ressamble st à repaire de bestes sauvaiges qu'à rue de ville. Le port, érite estre ainsi nommé, est très-mal-aisé, pour la roche roide, laquelle on peult mal gaigner, aultrement qu'en de- t *quadrupes*, voire en plein midy; qui eust bien servy à e plus obscur l'énigme du monstre [1] bien plus estrange, que

Humano capiti cervicem pictor equinam
Jungere si velit, et varias inducere plumas
Undiquè collatis membris, ut turpiter atrum
Desinat in piscem, mulier formosa supernè.

XXIV[e], la mer, fort enflée et battue du vent, ne souffrit vigation des faluques, qui nous donna loysir d'aller prome- l'environ de Manton, conviés à ce faire pour la beauté du aussi clair et serain que venteux, et pour l'agréable pros- des montaignes, non fort roides, et tant mieux revestues be et arbrisseaux, et mesme d'arbres fruictiers, signamment ngers et oliviers, de sorte qu'on avoit bon nombre d'oran- seulement en payant la peine de les cueillir. Quoyque ces s fussent plaisantes à l'œil, elles ne donnaient pas assés de ntement au sieur ambassadeur, toujours désireux d'aller : qui estoit cause que l'hostellerie, autrement bonne, l'on que nulle belle prison, ne luy plaisoit pas beaucoup. D'où t qu'il presta plus aysément l'oreille au mis en avant de qu'un, auquel *Liœus* avoit par adventure tellement deslié la e, qu'il ne sçavait pas bien ce qu'il disoit. Ce fut qu'il y bien peu de chemin jusques à Nice, lequel on pourroit

phinx. Horat. de arte poët.

commodément achever par terre, et que de Nice l'on prendroit le vent si à propos, que, nonobstant sa véhémence, la navigation en seroit sans péril. La chose, communiquée aux patrons et trouvée se pouvoir faire, fut chaudement résolue, chascun se présentant de faire le chemin à pied, de sorte que seroit tant seulement besoin d'une mule pour le sieur ambassadeur. Car tous ambassadeurs ne se mesurent pas à la façon de ceux de Venise. La mule trouvée non pas trop participante du dire vulgaire,

Bonne terre mauvais chemin,
Bon advocat mauvais voisin,
Bonne mule mauvaise beste,
Bonne femme mauvaise teste.

Chacun se met en chemin. Le conseil précipité, comme il advient, fust tost suyvy de sa pénitence, bien que, durant le premier mille, l'on ne s'en aperceut guères, pour le contentement que l'on prenoit à se jouer sur le sablon de la mer, entre aultres choses, à atendre de plus près les vagues rompues à l'approcher du bord, qui ce nonobstant se coullent avant sur le gravier, autrefois à faire sonder sans baston à quelque mal advisé le fond de quelques plattes fosses, rafreischies de l'eau de la marine. Je confesse que ce soient jeux de seigneurs et qui ne plaisent pas à tout le monde : mais qui sçaura la practique du chemin se gardera que telle chose ne luy advienne, estant avenue la prendra de bonne part, autorisé de s'en revanger, où il aura belle. Aultrement tousjours la pouldre en l'œil de celuy qui grongnera. Toutes choses sont bien séantes en leur lieu, la philosophie ayant aussi lieu en cest endroict,

sme selon Plutarque [1], qui dit que les hommes ne peuvent nstrer leur éloquence qu'en parlant: mais qu'ilz monstrent exercent leur philosophie en se taisant mesme, voire et en jouant et gaudissant des aultres, et endurant d'estre aussi udis. Je l'entens sans excéder les bornes de la piété et stice, modestie ès lieux saincts, et en religieuse conversation, ité et allégresse d'esprit à l'ouvraige et au chemin, et, pour re en un mot, la practique du conseil de l'ecclésiaste: *benè cere et lætari* [2].

Que la fortune adverse aux champs mette ses forces
Contre un homme constant, ses plus rudes entorses
Ne luy feront changer ses desseins bien conceus,
Non mesme quand le ciel luy tomberoit dessus.
L'homme vrayment constant est tout tel que Nérée
Qui ouvre à tous venans sa poitrine azurée:
Et toutesfois tant d'eau qu'il boit de tous costés
Ne luy fait tant soit peu changer ses qualitez.
L'homme que Dieu munit d'une brave asseurance
Semble au bon estomach, qui soudain ne s'offence
Pour l'excès plus léger, ains change promptement
Toute sorte de metz en parfaict aliment.

Les vallons plantés d'orangers secondoient le plaisir de la rine, et les buissons de rosmarins au lieu de chardons, la se estant suyvye d'un leger estonnement, de veoir ceste nte, laquelle nous traitons si délicatement, croistre en abon-

Lib. 1° sympos.
Guill. Sall. sur le IIe jour de la sep.

dance entre les rochers, en terre seiche et sablonneuse; qui fait croyre qu'on ne l'a pas appellé sans juste cause rousée de la marine. Une belle chappelle sur la fin du premier mille servit aussi au plaisir et à la piété. Mais de là en avant les rochers rendans la voye longue, rude et mal aysée aux piétons, amortirent premièrement ceste alégresse et ostèrent par après tout le contentement et plaisir du paysage, n'y ayant si fort qui ne s'y trouvast bien empesché. Qui nous fit sçavoir par expérience que Pomponius Mela [1] est véritable lorsqu'il dit: « *Nicea tangit Alpes.* » Car jusque icelle ce sont toujours montaignes, qui entrans en terre ferme vont couper la France et l'Allemagne de l'Italie, et peu oultre est la rivière du Varo, pour riens mieux cogneue, que pour servir de limites à l'Italie et à la France. Je croy qu'il y eust plusieurs des nostres qui ne beurent jamais plus suavement mesme de l'eau claire rissolante de divers endroicts des rochers, sans craindre de se faire enfler la gorge, et que de ceste adventure ilz croyront plus aysément que Darius ne mentit pas, lorsque la chasse luy estant donnée par Alexandre, et ayant beu de l'eau bien orde et puante, il déclaira qu'il n'avoit jamais beu plus suavement. Aucuns taschoient s'amoindrir le travail de ceste façon; un gentilhomme extrêmement lassé et foulé trouva un aultre expédient. Comme il rencontra un asnier avec son asne, pensa que c'estoit telle monture qu'il luy falloit en disette de meilleure, le loue un teston, car la nécessité le pressoit et l'asnier s'en tenoit de tant plus cher, et, bien que ni la beste ni la selle de bois ne fust digne d'un chevalier, le gentilhomme monte dessus sans tenir la bride, contre les préceptes de l'art : mais il n'y en avoit

[1] Lib. 2e de Situ Orb.

int. Je croy qu'il n'eut pas aussy eu grand regard si la selle t manque, considéré qu'entre toutes les bestes portans poil sne est exempt, afin qu'il ne soit en tout à contemner, de la rmine, qui rongea Sylla, le dictateur, et Alcman, poëte des us célèbres de la Grèce : apparamment qu'il luy en eust mieux ins que de chevaucher sans bride, se confiant par trop en abilité de la beste, sur mesme jugement par adventure qu'il isoit des hommes aux bestes, que les hommes des provinces us chaudes et méridionales estans de plus grand esprit et plus ıbtils, il debvoit estre conséquent, et pour le moins vraysemlable que les bestes en fussent aussi plus habiles. Sur quelle onfidence commence à chevaucher et expérimente incontinent a bonne impression de la beste, laquelle trouvant bon d'abréger chemin marche droit, pour gaigner le sommet des monts, tirant sans aucunement fleschir au but où voulions aller, ni se donner peine de la roideur du chemin. Si l'asne eust esté cornu, tels qu'on dit estre ceulx des Indes, que je ne vis onques, l'on eust pu juger qu'il se fust ouvert le chemin entre les monts. De quoy le gentilhomme ne voyant aucune apparence et s'appercevant un petit tard de son péril, tasche de suppléer au défaut de la beste, qui sage qu'elle deubt estre, comme de la provence, pays chaud et exposé au midy, monstra, somme toute, qu'elle n'estoit qu'une beste. Il crie, il pique, il tire pour l'adviser : elle ne reçoit la discipline. Il s'attache à la crinière et aux oreilles, et, comme par manière de bride, s'efforce de la faire prendre le chemin tournoyant : mais aussi en vain que ceulx qui estans sur les basteaux, lorsqu'ilz les voyent approcher l'escueil, tirent bien fort le bord d'iceulx, les pensans retirer en arrière. L'asne arresté sur la maxime une fois conceue que le chemin droict est le plus court et le plus tost achevé, passe avant et ne se laisse



aultrement persuader. Le baston y debvoit avoir lieu, si Aristote conseille advisément *manifesta negantibus rerum experientiam esse adhibendam*, et maintient avec fondement que les bestes sont privées du discours, de la raison et de l'entendement, car il pourra estre qu'aulcun meu de croyre le contraire par la dispute de Grillus avec Ulysses [1], s'esmerveille pourquoy ceste beste ayant si grandes oreilles et l'ouïe à l'advenant, comme nature a proportionné justement toutes choses, que les philosophes appellent le sens de discipline, elle n'a voulu entendre aux raisons du chevalier, veu mesme que le grand cerveau ne peult manquer à si grosse teste, suyvant la dicte proposition, et le grand cerveau estant l'instrument si propre à la sagesse, que nous entendons quasi le mesme, si l'on dit c'est un homme sage, bien entendu, ou de grand cerveau, en signe de quoy comme l'homme est le plus sage entre tous les animaux il a aussi le cerveau plus grand que tous à proportion, qui est le siége de sapience et celuy auquel tous les sens se rapportent. *Hanc habent sensus arcem*, dit Pline, *hùc venarum omnis à corde vis tendit, hìc desinit, hìc culmen altissimum, hîc mentis est regimen*, afin que l'on ne puisse dire qu'il y ait abus en nostre manière de parler, ce qui samble advenir en aultre endroict, quand nous disons, quasi pour mesme raison, c'est un homme magnanime et de grand cœur, estant en effect le contraire, si nous croyons aux médecins et à l'expérience mesme, pour avoir esté souventefois esprouvé que les hommes cholères et magnanimes ont le cœur petit, d'où vient qu'estant plustost remply de sang, il se fume aussi plustost, comme l'on dict que les petites cheminées sont ordinairement les plus fumeuses. A la vérité, si nous pouvons juger des hommes par conférence des

[1] Plut. au Traité que les bestes usent de la raison.



choses, que nous descouvrons aux bestes, *animalium audacia existimantur*, dict Pline [1], *quibus parvum est cor, pavida quibus pergrande*, et en suivant, *Maximum est proportione muribus, lepori, asino, cervo, pantheræ, mustellis, hyenis et omnibus timidis.* Suyvant quoy on pourrait prendre aultre occasion de s'esmerveiller pourquoy cest asne n'estoit mieux advisé, si l'on dict bien que *Splene ridemus, Felle irascimur, corde sapimus, jecore amamus.* Car de donner ici lieu à l'emblême d'Alciat, du petit enfant quy ayant un bras aillé s'eslève autant, que d'aultre part, pour avoir l'aultre lié à une grosse pierre, est retenu bas, ce seroit user en trop vile matière d'une bien belle pièce de marqueterie. Mais le trop n'est pas à recommander en chose qui soit. Comme que ce soit, la beste advance toujours chemin, et se haulse tant qu'elle met en hasard de précipiter le chevalier errant en quelque profond creu, apprestant aux assistans, ensemble matière de craindre et de rire, l'un desquels le gentilhomme évita se jectant en terre, mais non pas l'aultre, s'y jectant si hastivement qu'il pensa replanter l'homme la bouche en terre, comme si, à l'exemple des autres plantes, il devoit tirer sa nourriture d'en bas, et non pas des cieux, le poète ayant mieux dict que la nature :

Os homini sublime dedit cœlumque tueri
Jussit, et erectos ad sydera tollere vultus.

de sorte que le chevallier, quictant l'asne et sa destinée, fut bien aise de se rejoindre à la troupe, et se contenter d'estre piéton, attendant aultre monture, en guerre plus heureuse. Car

[1] Pli. Hist. nat. l. n. e. 37.

bien qu'assés près de là en avant passâmes une villette, dont je ne fus pas soigneux de quotter le nom, je tiens qu'elle estoit si pauvre qu'on n'y eust pas sceu recouvrer un autre asne à quattre pieds. Car le philosophe, qui en plain jour cherchoit un homme avec sa lanterne a dez long-temps voulu dire qu'il s'en recouvre assés partout de ceulx qui cheminent seulement à deux pieds. Villefranche n'estoit pas fort esloignée, mais il y fauldroit chercher des asnes de mer, lesquelz on bride par la queue, et ne descendions pas si bas, la laissant serrée entre les montaignes:

Quàque sub herculeo sacratus nomine portus
Urget rupe cavâ pelagus, non Corus in illum
Jus habet aut zephirus : solus sua littora turbat
Circius et tutâ prohibet statione Monœci [1].

Car on tient que Villefranche porta premièrement ce nom, ou pour ce que Hercules, allant combattre Gérion, y bastit un chasteau pour sa mémoire [2], ou pour ce qu'il y fut basti un temple pour Hercules seul; à quoy Strabon [3] samble favoriser en ces termes : *Monœcus portus statio quædam est non magnarum, nec multarum capax navium, templum habens Herculis cognomento Monœci, quoniam is in eo habitat solus.* Il y a bien une aultre villette voisine, tirant du costé d'Italie, que l'on appelle Monaco ou Monico, ayant aussi quelque commodité de port, mais on ne la tient pas si vieille que Virgile en puisse escrire, bien qu'il ait trouvé un gaillard moyen de faire Anchises prédiseur non mensonger des choses futures :

Aggeribus socer Alpinis, atque arce Monœci
Descendens,

[1] Lucanus, lib. 1°. Bell. civil.
[2] Amm. Marc. l. 14.
[3] Strabon, l. 4. Geog.

ayant esté bastie longtemps après Virgile mesme, par les Gennois, autorisez de ce faire par Frédériq Barberousse, et laquelle a apparamment tiré son nom de celuy dont nous parlons. Ainsi seroit appelée *portus Monachi* pour *Monœci,* en quoy n'y a pas grand'erreur, si nous suivons l'étimologie que Strabon en donne, et si le nom de *Monachos* signifie plus vraysemblablement celuy qui maisne une vie solitaire, que celuy lequel délaissant toutes choses terrestres et corruptibles tasche de s'unir très-estroitement avec Dieu Étimologie et signification beaucoup plus remarquable, que sainct Denis Aréopagite donne à ce nom.

A deux milles de Villefranche, nous trouvasmes Niza, bien désirée des piétons, en assiette beaucoup plus eslargie, signamment du costé de Ponent, et ayant sur le septentrion une large vallée abondante en beaucoup de biens, quy luy peult servir de plaine pour sa largeur. La ville est assez bien murée, et de grandeur compétente avec son chasteau, qui la maintient en l'obéissance du prince de Piedmont, et lequel servit encore mieux lorsque la ville gaignée des François, renforcés des Turcqs, il fut si valeureusement défendu par Paul Syméon, qu'il n'en peust estre emporté, ayant depuis aydé à remettre la ville en estat; de sorte que ne restent aulcunes marques notables des ruynes qu'elle encourut lors ; aussi a-t-elle le traficque à commandement par la commodité de la marine, qui luy fait part de ses richesses, et donne occasion aux habitans de s'acoustrer avec plus de superfluité. Son nom varie un petit, estant appelé Nise, Nicie ou Nice, comme des anciens, Strabon, Pline, Ptolomée, Méla et autres, Nicéa ou Nicia, lequel Joannes Annius pense luy estre donné de Larthes Nicius. *Niceam,* dit-il, *quia limes est, cui Thusci imperitabant, existimo à Larthe*

Etruriæ Nicio missis coloniis dictam, aultres estant d'opinion qu'elle ait esté bastie par les Marseillois, et nommément Strabon, qui trouve remarquable que Nice, estant du costé d'Italie, oultre le Varo, demeuroit en la puissance et usoit du droict des Marseillois, bien que Antipolis, laquelle on appelle de présent Antiboli, estant en deça le Varo beaucoup plus que Nice n'est au delà, et partant de la province Narbonnoise, ou de la Gaule-Braccata, fust comptée entre les villes italiques, et exempte d'estre commandée des Marseillois.

Quelques autres villes ont porté semblable nom à celuy de Nice, en Grèce, Thrace et aultre part, desquelles je n'ai aulcun besoin de parler, pour n'estre de mon subject, et estre assez congnues, signamment celle où fut assemblée la tant renommée synode des trois cens dix-huict évesques contre le pervers et perfide Arius. Ceste-cy a aussi taché de s'illustrer, et en aultres choses, et en ce nommément, qu'elle receut Paul troisième, lequel s'y trouva l'an 1538 pour se faire entrevoir l'Empereur Charles V et François Ier, roy de France, et pour composer des différens d'iceulx, n'ayant lors peu impétrer aultre chose qu'une trefve promise pour neuf ans, mais qui fut de bien petite durée.

Le XXVe jour de mars, jour de l'Annonciation de Nostre-Dame, le sieur ambassadeur, ayant ouï messe et tous les siens domestiques et mattelots, bien que la mer fust un petit mauvaise, afin de jouir du fruict que l'on avoit cherché par le travail du jour précédent, s'embarqua heureusement et vint surgir, accompagné du mesme bonheur, au port de Cannes ou Canano, villette de la provence, laquelle on nous disoit estre fort entachée de la nouvelle corruption de Calvin, où toutefois chascun peult faire librement ce qu'il trouve bon, comme par advanture l'on faisoit

lors qu'il n'y avoit pas de juge en Israël. De fait l'on vendoit à son de trompe la charge de la boucherie à celuy qui voudroit entreprendre de vendre la chair à meilleur marché, invention non pas mauvaise pour y vivre à plus juste prix, mais qui se devoit practiquer en aultre jour, comme aussi la revente qu'on faisoit de quelques menues denrées par manière d'inventoire.

Le XXVIe nous partismes assés en haste, sans nouvelle provision de vin, de quoy les compaignons ne furent pas fort contens, chose qui advint par la chicanerie du marchand Gennois, lequel ne se contentant de tirer fort envie, et de passer la mer soubs les enseignes du sieur ambassadeur, et mesme d'estre deffraié par iceluy, ne fut pas honteux, ainsi le disoit-on, de retenir à son prouffict l'argent délivré pour emplir les barils. Et de mal venir la journée ne fut pas fort favorable, de sorte qu'après beaucoup de peine nous convint prendre port pour toute consolation en certaine plage à quelques lieues du chasteau de Briganson, où trouvasmes un soldat qui se disoit de la garnison d'iceluy, et commis pour descouvrir ceulx quy prenoient terre en ce lieu, à quelle occasion il pense avoir droict de tirer argent de chaque batteau quy s'y vient rendre. Le sieur ambassadeur, comme les plus advisés ont toutes choses suspectes, eut crainte que ce ne fust au contraire quelque mauvays garnement, qui ayant recogneu les barques et leur esquippage, les eust peu venir dévaliser de nuict, assisté de ses complices : mais les mariniers l'asseurèrent que la chose estoit ordinaire.

Nous fusmes, ceste nuit, logés au large, les parois de nostre giste n'empeschans de nous estendre à volonté; et, afin que la beauté y correspondit, les rochers y estoient faicts au vif, mais beaucoup mieux qu'avecq la paincture. Le pavement y estoit tapissé de verdure; le toict ne valloit riens moins que

ciel semé d'estoilles luysantes. Et, pour n'y manquer chose de ceste part, le prospect donnoit sur la mer, les rochers, les montaignes ou nues ou revestues de menues herbes ou boscailles, et signamment de rosmarins. L'on n'eust sceu que demander au maistre ouvrier de ce lieu. Car quelle raison y a-t-il d'admirer d'avantage un rocher tiré au plus près du naturel, par quelque painctre excellent, que la chose mesme en effect ? Et, si l'on met Plutarque en rang, qui dict la chose advenir, pour ce qu'en cela nous admirons l'art et non pas la chose, où, je vous prie, y a-t-il plus d'art, ou en la chose mesme, ou en la ressemblance? Mais laissons telles disputes pour autre chemin, n'estans propres à ceux qui en estans de retour ont chose plus importante à quoy s'occuper. Asseurez de telle hostellerie, ce fut de ramper sur les montaignes pour faire bois, à qui mieux mieux, l'envie croissant avec l'œuvre, de tant plus que les compaignons sçavoient l'état de la marmite en despendre. D'où advint que la collation, car il estoit quaresme, en fut autant plaisante qu'onques ailleurs, ès lieux mieux accommodez, le contentement que l'homme advisé sçait prendre en toute occurence, nous faisant jouir beaucoup mieux que le vifvement imaginer, bien qu'on en racompte des merveilleux effets, de ce que n'avions point. La nuict suyvit de mesme, bien qu'aulcuns trouvassent estrange d'estre couchés en si petites chambrettes que les falluques, et en tel nombre, et pour la plus grande part sur quelque meschant drap, qui en avoit, et ceulx quy estoient mieux sur quelque guère meilleur matelas ou strapontin, fort commodément pour se lever de bonne heure, à l'imitation des bons moines anciens, nos pères et pédagogues en Jésus-Christ, grands ennemis de la délicatesse, dont l'on use de présent, au grand deshonneur de nostre vocation du nom de chrestien, et contre l'exemple des

s forts. Le sommeil ne debvoit ce nonobstant manquer mpaignons qui se trouvoyent bercés et vannez du vent, jouoit des vaisseaux mal ancrés. N'eussions sceu duquel ler ou le tout manquoit, et croy que, si les bénédictions s au marchant gennois luy fussent advenues, il y eust re ou à pleurer, parce qu'il avoit esté cause, pourquoy a n'avoit pas du vin son saoul. Mais qui vit selon la loy ire, il se contente de peu et ne grousle jamais pour son

XXVIIe, au partir, il sourdist une petite difficulté entre ons, par ce que celuy qui avoit charge de l'avant-garde lut marcher avant, alléguant pour excuse que ses com-is ne gardoient en son endroict le compromis, et qu'il it raison d'envoyer descouvrir, la falluque qui estoit la sante. Je crois que la maladie venait de contraire cause font les guerres et dissentions en divers pais, et que la ause du mal-entendu estoit, que, par la faulte du mar-il n'avoit pas beu trop de vin le soir précédent, et encoire le matin; si avoit-il raison de craindre d'aller descou-rce que guères loin de ce lieu il y a beaucoup d'islettes, n appelle les isles d'Hières, ville voisine, mais sur le it, et rochers creusés où les corsaires se retirent et it ordinairement, pour surprendre, trousser et mettre en le servage les barques et les hommes passagers. Ceste nce donna quelques peines au sieur ambassadeur; mais il en eut conféré avec son patron, et qu'il fut asseuré , que les Turcqs n'escument la mer que plus avant in, il ordonna que sa barque fit voile la première; de ultre conceut telle honte ensamble et telle asseurance, le puissance a l'exemple des chefs, qu'il se mit volon-

tiers en son ordre, et ainsi, sans mal-encontre, allasmes prendre terre à la Citad, si je ne me trompe de nom, ville assez bonne, ouverte du costé de la mer, ceinte de murailles du costé de la terre, mais qui ne sont pas remparées ni terrassées par dedans, contre l'effort du tonnerre de nos guerres. Telle qu'elle soit, elle se déclaire grande ennemie des Espagnols et de tous leurs alliés, comme vismes par expérience. Bien en alla que ce ne fut de nous-mesmes. Car, en nostre présence, une barque d'Espagnols eut congé de demeurer et loger à l'air sur le port, avec ses hostes, et nous fut besoin promener longtemps en la ville avant trouver lieu pour héberger la nuict, partie pour ce qu'on nous tenoit suspects, comme estans arrivés quasi joinctement avec la dite barque, partie pour y estre accommodés tous ensamble, n'y ayant d'aultre part ordre ni raison d'esloigner le maistre. Enfin quelque bon homme nous présenta sa maison, déclairant qu'il n'estoit pas accoustumé loger aultres que seigneurs principaux et de cognoissance, et, qu'estant vrayment de cœur françois, il nous recevoit pour nous veoir tels. Si nous tenions lors bonne mine, esquippez qu'estions à la françoise, mais non tellement que n'eussions retenu quelque chose de l'italien et de l'espagnol, afin qu'on ne sceut pas où nous prendre, chascun le peult penser. Aussi le cas ne se présentoit pas lors, pour estre obligés de donner tesmoignage de nostre foy. Bien aises doncq de l'opinion conceue de nous, taschions de la nourrir par bons moyens en la présence de nostre hoste : mais en absence tels se riaient de bon apétit et mettoient avec grand plaisir en jeu le courrier espagnol, admis pour françois, au logis de celui qui faisoit profession d'ouverte inimitié de toute la race espagnole.

Sur la confidence qu'avions que chascun s'imprimeroit telle

opinion de nous comme avoit faict notre hoste, et qu'on ne nous sonderoit plus avant, aulcuns en prindrent la hardiesse d'aller promener de costé et d'aultre. Par quelle occasion allasmes visiter une belle chappelle de la Vierge, mère sacrée et impollue, où une infinité de mémoriaux de bois, de fer, de cire, tableaux, escriteaux estoient mis, à l'imitation de la pieuse antiquité, que Théodoret nous a conservée ès livres *de Curand. Græcor. affect.*, pour tesmoings fidèls des miracles faits, signamment en mer, à la réclamation de la sainte Vierge: qui nous excita davantage à luy recommander nostre voyage; de quoy l'on peult croire qu'un des nostres sentist incontinent le fruict. Car, comme retournions le long de la marine, y trouvans poissonniers empeschez à tirer leurs harnois, qu'ils avoient jectés loing en mer, amassant petit à petit leurs longues cordes de mil et mil toises, ce fut de s'arrester à les regarder assés longtemps ; mais comme cependant chascun passoit le temps, comme il trouvoit convenir, l'un demeure au chemin, l'aultre s'advance sur les rochers, comme pour se mirer,

Cum placidum ventis staret mare . . . .

un troisiesme, plus alègre par advanture que les autres, se jecte sur la pointe d'un rocher, de là enjambe vistement sur un aultre et sur un aultre, de sorte que le fréquent mouvement redouble la vitesse tellement que le jeune homme, n'estant plus maistre de soy, ainsy en advient-il aussi bien en aultre chose, se laisse aller et se rend si proche de l'eau et sur pierres si glissantes, que, s'esvertuant en vain de se retenir à tard, par nouveau mouvement faict un tour admirable sur un pied, tourne le dos à l'eau, comme la fuiant, tombe tout à plat, baise si lourdement le rocher

qu'il sentist bien que ce n'estoient pas plumes; et de mesme roideur, esperdu et estonné du coup, se laisse tomber en la mer seulement jusque au menton; car c'estoit assez avant pour laver la blessure que le rocher lui avoit fait en cest endroict, comme fasché d'estre baisé si lourdement; nous luy servismes lors fort à propos pour le tirer hors, y aiant autrement apparence que le bouillon qu'il eust beu luy eust samblé trop grand et trop salé. Il eschappa le danger par assistence : mais il ne peust éviter que les poissonniers, qui ne sont pas de présent si simples qu'estoit sainct Pierre, et les bons enfans, n'en fissent leurs risées, quand ils le voyoient marquer le chemin et escrire par toutes les rues, où il passoit, avec l'eau qui luy couloit de toutes parts ; chose qui nous vint assez à propos pour trouver nostre logis; où arrivez trouvasmes qu'il trambloit comme les fiebvres auprès d'un petit feu de recopeures et sarments de vigne, de quoy l'on se sert en la dicte ville pour tous fagots; il y avoit une commodité, s'il eust esté trop altéré ou du chaud ou du boire sallé, que l'on y vendoit les grenades, oranges et autres beaux fruicts, à très-vil prix, bien que très-bons.

Le XXVIIIe, après avoir descouvert la tour, où Brutus avoit jecté l'ancre, pendant que Jules César siégeoit Marseille, nous arrivasmes sur les nœuf heures du matin au port de Marseille, aulcunement en délibération d'y prendre terre et d'y arrester le reste du jour : mais comme fut quelque difficulté à donner entrée à la première barque, le sieur ambassadeur trouvant n'avoir que négocier en la dicte ville, et qu'on se pouvoit contenter de la prouvision qui estoit ès barques, ordonna de passer oultre, si tost que le marchant Gennois fut mis en terre, et quelques barils remplis de vin, de sorte que fismes encoire ce jour une bonne traite. Mais, comme enfin le vent se leva contraire et si

que la mer commençoit à s'enfler plus que les falluques ne oient comporter, il nous fut besoin de prendre terre en ɘ campaigne, et loger à l'enseigne de la lune et des estoilles, ieu de mesme estendue, assiète et architecture que le 'l°, et avec pareille magnificence de faire feu de rosmarins, quy ne coustoit pas tant que celuy que certain marchant vers fit à Charles-Quint, de canelle et de papiers portans ations de sommes notables.

ous trouvasmes en ce lieu les députés de Frise allans vers [ajesté, bien qu'ils fussent partis de Gennes quinze jours t nous, avec lesquels ne fismes pas toutefois autre cognois-ɘ, parce qu'ils s'estoyent retirés fort à l'escart, et n'osoient mettre le nez hors de la barque, comme aulcuns sont tant oyants et circonspects qu'ils ne se peuvent donner aulcun entement ès choses présentes, aultres s'arrestent, de sorte à ju'est présent, qu'ils ne pensent aulcunement à ce qui loibt avenir. Il nous sambloit suffir avoir l'œil au guet, re-re le reste à ce bon Dieu qui nous avoit heureusement és jusque alors. Sur quel fondement prenions plaisir, sans ın regret, tantost à promener sur le gravier, tantost à nous esbattre sur les rochers, à nous rire de l'effort des eaux venoient battre avec admirable impétuosité contre iceulx, et pour tout effect se rompoient elles-mesmes contre le plus ne pouvans outrepasser les bornes que le grand architecte e tout leur a donné : puis estions poissonniers, cherchans escrevisses, ostrées et moulles marines, les unes à demy-es, les autres très-laides bestes ; tantost estions bosquillons góteurs, mais de rosmarins, afin que le mestier ne fust trop Aulcuns se plaisoient à errer comme vagabonds ou chasseurs, sçavoient bien trouver la perdrix, mais non la prendre, fust

que le sel leur manquast, ou le chien couchant pour les garder, pendant que la harquebuse mal propre à la marine seroit preste. Le poète lyrique [1] a vrayment dit :

> . . . . *Manet sub jove frigido*
> *Venator teneræ conjugis immemor,*
> *Seu visa est catulis cerva fidelibus,*
> *Seu rupit teretes Marsus aper plagas.*

La nuict nous surprent en ces exercices, chascun se retire ès cachots des barques,

> . . . . *Nox humida cœlo*
> *Præcipitat, Suadentque cadentia sydera somnos,*

et couche pauvrement et à la rustique ;

> . . . La nuict. . . charme nos travaux,
> Ensevelit nos sens, donne trefve à noz maux,
> . . . . Et de ses ailes sombres
> Sur le monde muet fait, avec les ombres,
> Dégouter le silence et couler dans les os
> Des recreus animaux, un sommeilleux repos. [2]

Le XXIXe, comme le vent, ne diminuant sa violence, maintenoit la mer en sa fureur, il nous occasionna de continuer jusque au disner les exercices du soir précédent, nourris de l'espoir, qu'on nous donnoit que la mer se rendroit navigable sur

[1] Horat. od. 1a.
[2] Du Bartas. liv. 1 de la 1re semaine.

lors qu'il n'y avoit pas de juge en Israël. De fait l'on vendoit à son de trompe la charge de la boucherie à celuy qui voudroit entreprendre de vendre la chair à meilleur marché, invention non pas mauvaise pour y vivre à plus juste prix, mais qui se devoit practiquer en aultre jour, comme aussi la revente qu'on faisoit de quelques menues denrées par manière d'inventoire.

Le XXVI[e] nous partismes assés en haste, sans nouvelle provision de vin, de quoy les compaignons ne furent pas fort contens, chose qui advint par la chicanerie du marchand Gennois, lequel ne se contentant de tirer fort envie, et de passer la mer soubs les enseignes du sieur ambassadeur, et mesme d'estre deffraié par iceluy, ne fut pas honteux, ainsi le disoit-on, de retenir à son prouffict l'argent délivré pour emplir les barils. Et de mal venir la journée ne fut pas fort favorable, de sorte qu'après beaucoup de peine nous convint prendre port pour toute consolation en certaine plage à quelques lieues du chasteau de Briganson, où trouvasmes un soldat qui se disoit de la garnison d'iceluy, et commis pour descouvrir ceulx quy prenoient terre en ce lieu, à quelle occasion il pense avoir droict de tirer argent de chaque batteau quy s'y vient rendre. Le sieur ambassadeur, comme les plus advisés ont toutes choses suspectes, eut crainte que ce ne fust au contraire quelque mauvays garnement, qui ayant recogneu les barques et leur esquippage, les eust peu venir dévaliser de nuict, assisté de ses complices : mais les mariniers l'asseurèrent que la chose estoit ordinaire.

Nous fusmes, ceste nuit, logés au large, les parois de nostre giste n'empeschans de nous estendre à volonté; et, afin que la beauté y correspondit, les rochers y estoient faicts au vif, mais beaucoup mieux qu'avecq la paincture. Le pavement y estoit tapissé de verdure; le toict ne valloit riens moins que

dire ou consentir qu'elle soit *in Liguriâ.* Ce que Joannes Annius, homme curieux des vieilles antiquités, maintient ferme contre Pline [1], disant que nul historien ne l'a jamais posée en la Gaule Narbonnoise ou Braccata, comme s'il avoit tous les auteurs grecs et latins sur son poulce; l'on ne convient pas mieux de la cause de l'amas de tant de menues pierres en cest endroict. Aristote, cité par Strabon, estant d'opinion qu'elles y soient amassées par les tremblements de terre, et comme si, par le branslement d'icelles, elles estoient saillyes hors et descendues ès lieux bas. Possidonius, allégué par le mesme, tient que ce lieu ait esté un lacq, qui par agitation se soit ainsi assamblé et congelé à la façon du gravier de la mer. Il samble à Strabon qu'il y ait de la vérisimilitude en l'opinion de l'un et de l'aultre, et que tant de pierres ne soient pas là venues d'elles-mesmes. Mais comme en la recherche des causes, tant naturelles qu'artificielles, les hommes ont ordinairement leurs recours aux fables, lors qu'ils ne les peuvent bonnement fonder, ils renvoyent par après la chose jusque aux fables controuvées par Æschylus, introduisant Prometheus, et luy faisant prédire à Hercules, entre aultres choses, qui luy adviendroient allant contre Gérion,

Ad fortem Ligurum et timoris inscium adventabis exercitum,
Ubi apertè scito nullo de prœlio aut clypeo lamenta emittere in transeundo:

Nam ut tela te destituant, in fatorum lege datum est.
Ibi ne lapidem quidem ullum è terra captandum habebis,

[1] In annot. in c. Sempronium,

Cum totus mollis locus existat:
Spectans vero te opis egentem Jupiter miserebitur,
Et, nebulam intendens et rotondarum imbrem
Petrarum infundens, solum inundabit,
Quarum ope congressus facilè Ligusticum
Vastabis exercitum.

Ceste cause ne desplaist point à Pomponius Mela ; mais il rapporte ceste pluie à aultre nécessité, lorsque Hercules eut à combattre, environ l'embouchure du Rhosne, les enfants de Neptune, Albion et Bergion « *Littus ignobile est,* dit-il, » *lapideum, ut vocant, in quo Herculem contra Albionem* » *et Bergiona Neptuni liberos dimicantem, cum tela de-* » *fecissent, ab invocato Jove adjutum imbre lapidum* » *ferunt.* » Et donne par ce moyen entrée pour accorder le débat que Johannes Annius emprend contre Pline, l'un et l'autre ayant raison, et le dict Annius estant bien fondé de maintenir, conformément aux vieilles fables, que Hercules fut aidé de la pluie de pierres, en Italie, contre les Liguriens et les géants de la Hétrurie, suyvant en ce l'auctorité d'Æschylus et de Caton [1] : mais il n'a pas raison de nier que semblable chose ne soit dicte estre advenue aultre part, comme entre Marseille et le Rhosne, Mela le disant ouvertement aussi bien comme Pline [2]. Il y a aussi une chose différente, que Annius est d'opinion qu'il pleut lors en Italie de grosses pierres. *Sunt*, dit-il, *hæ complutæ ingentium Saxorum moles inter Graviscas et Cosas.* Et l'on se contente que ce soyent icy petits cailloux. Et si les monts de grosses pierres vers Mont-Alto donnent de la

[1] In originib.
[2] Liv, 2e de Situ orb. Plin. Nat. Hist., l. 3, c. 4:



vérisimilitude à la fable d'Annius, le grand nombre des mesmes pierres, qui se trouvent icy, n'auctorise moins Pomponius Mela et Pline. De sorte que Mela le ferait quasi croire, escripvant : « *Credas pluisse, adeo multi et latè jacent.* » Strabon, comme grec, dit encoire plus fort en ces termes : « *Qui* » *fabulam conscripsit quàm qui fabulam abnegat veri* » *similiora dixisse visus est.* »

Jonquières, à ce que j'ay peu remarquer, bien que non pas fort curieusement, n'ayant lors pensé à faire ces mémoriaux, est ou isle, ou pour le moins couppée du continent, par canaux creusés à propos pour la faire jouir de la commodité de la mer, bien qu'il puisse estre, qu'estant joinct à l'isle de Martecgue, elle en puisse aussi jouir au moins par son voisinage. Comme il en soit, elle est bien furnie de vivres provenans de la mer et des jardinages, qu'elle a plus fertils et abondans que l'on n'attendroit de lieu si pierreux. Les habitans sont quasi tous nautoniers ou poissonniers et gens de peu d'estoffe, qui amainent vivres à la ville par les dicts canaux, desquels un de la trouppe sonda le fond sans prouffit et sans baston, mais bien envi; et par mesme adventure gousta si l'eau estoit aussi salée comme en plaine mer. Car comme le soleil n'y donne pas si aisément, il semble qu'elle en debveroit estre plus douce, s'il est vray

> Que le soleil, cuisant de sa chaude lumière [1]
> Les flots porte-batteaux de la mer poissonnière,
> Et par ses rais gloutons jour après jour humant
> Tout le bruvage doux du plus froid élément,
> Dans le large canal d'Amphitrite il ne laisse
> Qu'un sel tousjours flottant, qu'une boisson espaisse,
> Qu'une amère liqueur.

Du Bartas.



Le XXXe, la mer continua son furieux mouvement au grand regret du sieur ambassadeur, qui ne se pouvoit plaire, où que ce fut, en ce pays, les propos et les comportemens des gens de ces quartiers se ressentans de la contagion du calviniste, bien que les villes fissent ouverte profession de la religion catholique.

Le lendemain XXXI du mois, le soleil se levant donna apparence de bon temps : sur quel espoir incontinent d'embarquer : mais si tost que fusmes hors des canaux et vinsmes ès lieux exposez au vent, trouvasmes la marine farouche, comme devant, et telle que les patrons ne trouvèrent bon s'y confier, se ressouvenans de la peine qu'ils avoient eu à aborder peu de jours auparavant, lorsque nous y acheminasmes par terre. Comme il restoit toutesfois quelque espoir que la tempeste se pourroit appaiser sur le disner, ce fut d'ancrer et d'attendre le vent propre, parmy l'islette, où est bastie la tour du Boucq : mais comme il ne venoit, et qu'on se lassoit de se veoir oisif, l'un saulte en l'isle, un aultre et puis un aultre, et enfin tous, sans soing et sans armes, et pour se passer, l'un promaine de rochers en rochers, l'aultre s'esgaye au remuement de l'eau battant avec incroyable violence contre les rochers et les escueils, aultre se met à l'abry et pesche à la ligne, aultre dresse la chasse si bien qu'un connil y est mis aux abboys. En telle occurence, afin de ne rien faire,

. . . . . . *Me gelidum nemus*
Nimpharumque leves cum satyris chori
Secernunt populo.

Car l'eau, gaignant entre les rochers, y pouvoit servir de fontaine, les touffes de rosmarins pour bois de plaisir, et avoys chez moi, afin de n'estre trouvé sans instrument de mon stil,

le sommaire de la théologie, quelque la philosophie, l'histoire et l'estat du royaulme de Fr ›, avec quelques autres. Le capitaine de la Tour, voyant n comportemens, jugea, comme il estoit vray, qu'estions gens non mal pensans, et, sur ceste confidence se vint mesler avec nous, et deviser familièrement; tant qu'aprivoisé du tout, et s'asseurant par l'accoustrement et la langue, qu'estions françois naturels, nous ouvre et monstre les particularités de la forteresse, qui est une tour carrée, bastie de grosses pierres de rocher, en sorte qu'il y reste peu de creu, et de hauteur, environ quatre-vingtz pieds répartis en trois estages, et la prison creusée en roche. Pour couverture et au sommet une plombée ou platte-forme, où sont trois ou quattre coulevrines, pour servir aux passagers ennemis, de mesme que le dieu jardinier aux oiseaux. Car à ce que j'en peu veoir il n'y avoit ni pouldre ni plomb. Qui se plaira à discourir pourra débatre en cest endroict de quelle part il y avoit plus d'imprudence, de celle du capitaine qui seul admettoit tant de gens incogneus en forteresse quy lui estoit confiée, ou de la nostre qui entrions si hardiment en lieu incogneu, et où ne sçavions ce que nous rencontrerions. Car s'il estoit en nous de desniaiser nostre hoste, il pouvoit de mesme avoir telle compagnie, qui nous eust reserrés en la tour plus estroitement que sur la marine, nous laissions quelque nombre de gens au dehors, il sçavoit combien de gens il admettoit, et ne sçavions ce qu'y devions trouver. La chose plus tost faite que pensée fut trouvée par après aucunement pesante; qui fut cause de n'accepter l'offre du dict capitaine qui présentoit une chambre pour la nuict au sieur ambassadeur, sous ombre (afin de ne descouvrir le soubçon), que la navigation se pourroit présenter bonne la nuict. Les barques servirent de retraite et de cabane

avec espoir que, le vent callant, on pourroit voguer de
itin, lequel fut suivy du succès. En sorte que sillonnans
de grand matin, fismes si bien à la rame et à la voile,
ron le midy du premier d'apvril gaignàsmes l'embou-
du Rhosne, prenans terre sur un marais, duquel l'on des-
aisément Trois-Maries, ville voisine. L'entrée de la
fut très dangereuse pour le combat d'icelle contre la
quelle ne cédant incontinent au ccurs impétueux de la
qui s'y vient aheurter, la fait rejaillir hault en gros
ns, lors signamment que le vent favorise la marine, au
ssime danger des naviguans; qui nous fit entendre que
Ambroise [1] escrit avec fondement: *Rhodanus rapido
icitus cursu Tyrrheni æquoris freta Scindit* » il
t un petit, mais avec aultres, les bornes de la mer
énée, « *in quo non mediocre fertur navigantium
iculum, dum inter se maris fluctus et amnis fluenta
ertant.* » La barque du sieur ambassadeur, ayant prins
mal à propos, en fut quasi renversée, et en grandissime
d'estre remplie de ces mal plaisans moutons de mer,
ie sçachans respecter ni roy ni prince, s'efforçoient par
reuse privauté d'entrer en la fallucque. Au péril du
e, nous eusmes belle paour, voire pour nous mesmes, qui
à franchir le mesme passage. J'eusse bien lors dit avec
e [2] :

. . . Illi robur et æs triplex
Circà pectus erat, qui fragilem truci

). 2°.—Paul Orose appelle aussi lib. 1° c. 2, hist, advers. *Pagan.*
enum pelagus la partie de la mer Méditerrannée qui aborde
gne.
le 3°

Commisit pelago ratem
Primus: nec timuit præcipitem Africum
decertantem Aquilonibus,
Nec tristes Hyadas, nec rabiem noti, etc.

Mais nostre patron print si heureusement l'onde que passâmes avec beaucoup moins de danger.

Venus au marais à un ject d'arcq sur le Rhosne, avions beau nous esbattre le reste du jour, n'ayant d'aultres voisins qu'une seule cabane de poissonnier, délaissée *velut tugurium in cucumerario.* Car Trois-Maries en est voisine d'une lieue, villette bonne et catholique, si bien qu'elle a fait souventefois la moue aux hérétiques, qui ont tasché par plusieurs fois de s'en faire maistres. Elle nous servist toutefois bien aidant à la piété, pour conserver en soy les sainctes reliques des Maries, et furnissant bonne provision de vivres, mesme les lamproies, délices un petit plus cher vendues au romain, qui en faisoit tant de cas. Avec quelle provision ne nous trouvions pas trop mal au magnifique pavillon qu'avions tendu à la légère sur la verdure contre l'ardeur du soleil, et plus contens qu'ès chambres lambrissées et dorées de la plus curieuse marqueterie, Dieu par sa saincte grâce donnant toujours à l'homme qui a la raison pour son ourse, par tout où il soit, tant de contentement qu'il en a de besoin. Il nous faisoit seulement un petit mal d'avoir prins terre si tost; mais quand l'on vit la suite des choses, la mer s'enfler, le vent se rendre contraire, conformément à la prévoyance des patrons, l'on jugea que *unicuique in suâ arte credendum est*, de tant plus que, posé mesme que le vent eust aulcunement bien dit, n'y avoit apparence, le jour estant si advancé, et les vogueurs recreus du travail du matin, de passer l'aultre bouche du Rhosne,

e l'on appelle de présent la fosse Rovine, ayant esté dite au-
ravant la fosse Marienne, de son autheur Caius Marius, grand
pitaine des Romains. Lequel ayant à combattre une gente hi-
use et incogneue, quy lui venoit sur les bras, trouva bon de
le faire incontinent, et d'accoustumer premièrement ses gens
x visages et cris effroyables, des barbares, et par usance ordi-
ire, de ne s'en estonner, estant vray, comme dit Plutarque [1],
ue la nouveauté fait qu'on trouve par erreur de jugement les
hoses non accoustumées plus horribles et plus espouvantables
u'elles ne sont; et au contraire que l'accoustumance oste beau-
oup de la frayeur et terreur aux choses, qui de leur nature
nt véritablement effroiables; et, partie, pour occuper ses gens
endant qu'il attendoit ceste armée, partie, pour faire venir plus
sément les vivres en son camp, ouvrit ceste nouvelle bouche
 Rhosne, en lieu plus tranquille et moins subject à la tour-
ente, la bouche principale ayant accueilly pour ceste cause,
nt de vase, telle quantité de sable, la fange si haulte et pro-
nde que malaisément les grandes naves y pouvoient entrer
ns tomber en quelques bancs. Il y avoit aussi une considération
 bien plus grande importance. Sçavoir est que ceste embou-
ure de Marius respond à Aigues-Mortes, ville où les héréti-
ques ayans gaigné le dessus, ne gardent non plus de fidélité à
endroict des hommes qu'ils ont fait envers Dieu, escumans la
er à toute occasion et dévalisans ceux qu'ils peuvent attraper,
rands ennemis au reste du nom espagnol et de tous ceux qu'ils
ensent toucher aulcunement au roy catholicque. Estans doncq
tisfaits de ces raisons passâmes le reste du dict jour, comme
 pleut à celuy qui conduit les actions des humains, et, la nuit

[1] Plut. en la vie de Caius Marius.



retirez au refuge ordinaire, servismes de jouet au vent et à l'eau pour en mieux dormir, je dis de ceulx quy ayment d'estre vannez.

La matinée du II[e] d'apvril le vent calla du tout; si est-ce toutefois que la mer n'en fut pas asseurée, le ciel se monstrant triste et couvert de grosses nuées, qui symbolisoient bien fort avec les affections de la mer; dont sourdirent diverses opinions sur le partement, qui furent débatues long-temps d'ung costé et d'aultre, les mattelotz n'estant pas du naturel des médecins, qui mal aisément peuvent estre ammenez à débattre les causes du mal et les moyens de la cure en la présence du malade. Après long débat, les patrons trouvèrent ne se pouvoir bonnement résoudre, jusque'à ce que le soleil, chasse-nuict, chasse-nues, chasse-ténèbres, se montreroit, s'asseurans qu'à sa venue il feroit naistre le vent et prendre cours aux nues. Tels lors furent nos vœux :

Postillon qui jamais ne vois fin à ta course,
Fontaine de chaleur, de clarté vifve source,
Vie de l'Univers, clair flambeau de ce tout,
Riche ornement du Ciel. . . . .
. . . . Phœbus, père des ans,
Pourquoy nous caches-tu ton visaige luisant?
Pourquoy ne veux-tu pas nous monstrer ton estoille
Qu'à travers l'espaisseur de ce funèbre voille?
Oste-nous ce bandeau : despouille-nous ce dueil,
Tel que tu es au Ciel, monstre toy à nostre œil.

L'expérience fit trouver véritable l'opinion des patrons. Car le soleil ammena le vent quand et soy, et le fit de sorte tenir sa partie ceste journée que, comme son serf, le mena jusque à son coucher; et deschassa tellement les brouillards et les nuées que, le Ciel nettoyé, rentrâmes en mer à peu moins de péril, où

Rhosne influe, et se bat contre la mer, qu'en estions sortis jour précédent, et nous engoulfâmes bien avant, afin de n'es- descouvertz des pyratz d'Aigues-Mortes, avec telle faveur du l et du vent, qu'eschappé le hasard d'estre rejecté ès environs dict lieu, prinmes port, sur les neuf heures du soir, près un rocher creusé en demy-lune, à deux lieues d'Agde, les meurs se trouvant bien lassés de si longue traite pour avoir le vent contraire sur le soir. Le rocher estant nud de bois d'herbe, la prouvision de Trois-Maries donna occasion de faire banquet avec contentement, accommodez qu'estions à l'anti- e, pour table, d'une aix sur trestaux de vifve pierre, et, com- e dit le poète : « *Vivoque sedilia saxo.* »

De nuict, la mer, battue du vent, donna grand bruict; mais, mme il n'avoit pas de prise sur nous, les falluques en flot- ient seulement comme ancrées à la légère, au port: qui met- it en paine aucuns des nostres, qui craindoient que petit à etit elles n'en fussent emportées hors du port: mais ils eurent ien plus grand'occasion de paour un petit après, quand un atelot mal esveillé nous occasionna de lever l'ancre et partir, ur l'opinion qu'il avoit que la marine estoit traitable. Car bien u'on la trouvât contraire, si tost que l'on fut hors de l'abry, on s'efforcea toutesfois obstinément d'advenir où l'on espéroit lus de bonnasse, et gaigné à force de rames les vagues qui se résentoient sur les avenues du port, le péril croist avec le hemin; le maistral, qu'ils appellent, vent du ponent, mons- rant de rechef ses forces, envoyant de pointe onde sur onde, ontaigne sur montaigne, de sorte que les barquerolles se trou- oient en un jeu qui ne plaisoit pas à beaucoup, coupans une ois heureusement les ondes, une fois esbranlées, quelquefois rendre eau, ordinairement s'eslevans en sorte la pointe pour



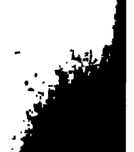
gaigner l'onde, qu'elles s'en mettoient en hasard d'estre renversées, laissant la pouppe si bas qu'il sambloit qu'elle fust engoulphée dessoubs l'onde, puis laissans aller la pointe en si profond canal, la pouppe demeurant en hault, qu'il sambloit aller descendre de roideur bien avant en l'eau. Quel exercice nous fit entendre par expérience si Æneas[1], racomptant les fortunes de sa navigation a peu dire vrayment :

Tollimur in Cœlum curvato gurgite : et idem
Subductâ ad Maneis imos descendimus undâ.

Les pellerins alors bien éveillés ne sçavaient à quoy se résoudre, le repentir talonnant de bien près la témérité, et chacun aidant comme il pouvoit, aucuns eurent recours aux vœux, comme il advient ès choses humainement désespérées, desquels l'on s'acquitta par après, tant à Barcelone, qu'estans de retour à Notre-Dame du Bois-lez-Arras, afin de ne donner lieu au proverbe italien : *Passato il pericolo gabbato il santo.* Mais, comme la tempeste continuoit de plus belle, et que l'on voioit la force des vogueurs commencer à céder à la violence des vagues, l'on trouva bon de retourner dont estions sortis, et là attendre ce que diroit le soleil levant. Le retour fut aisé, encoire que la mer fust en esgale tourmente, comme il est bien plus facile de suivre et se faire porter de l'onde que de la combattre.

Le soleil levant, ce IIIe d'apvril ne rendit aucunement la mer plus traitable, le maistral continuant à faire le maistre et dominer puissamment, sans aucune apparence d'abaisser tost,

1 Æneid. 3°.



qui fit résoudre le sieur ambassadeur à se retirer par terre en Agde, villette du Languedoc, distante seulement de deux lieues. Car elle est un petit retirée de la mer, bastie anciennement, comme l'on escrit, par les Marseillois, sur la rivière Rauraris ou Arauraris[1], vulgairement dite Erhauld, qui, prenant sa source seulement trois lieues plus en pays, lui vient, jà enflée, laver partie de ses murailles, et de là se rendre en la mer une lieu plus bas. Ceste ville est assise en bon pais, et a la terre fertile, soit pour le regard du froment, soit pour les jardinages. Qui peut faire croire Pline estre véritable, *si ex unguibus leonem*, quand il assure de la province Narbonnoise que « *Agrorum cultu virorum morumque dignatione, amplitudine opum, nulli provinciarum post-ferenda, italiaque veriùs quàm provincia.* » Sa compréhension n'est pas grande; qui peult avoir occasionné de tenir les rues estroites et serrées, si l'on n'aime mieux croire que la chose vienne de son antiquité. Les maisons sont assez de mauvaise grâce, comme aussi les murailles publiques. Le chasteau, viel qu'il soit, est meilleur, et l'évesché encoire plus; mais le bastiment de l'église n'est pas fort magnifique, et si est bien mal orné, encoire qu'on nous asseurast les prébendes des chanoines estre bonnes, les chappelains et vicaires monstrans à leur accoustrement n'estre guères bien partis; si est-ce qu'ils font aussi bien le service divin qu'en autre lieu qui soit de la France, chantans réveremment, et non pas du tout la voix eslevée, ou, comme l'on dit, à gorge desployée. Je n'oserois pas toutefois asseurer qu'ils aient retenu ceste modestie du Concile provincial qui y fut fait soubs Symmachus, la chose estant trop vieille et faite avant l'an cinq cents, bien qu'il fust lors ordonné

[1] Strab., l. 4, geog. Mela de situ orb.





beaucoup de choses bonnes, touschans la discipline ecclésiastique. Les hérétiques ont souvent envyé le bonheur et la religion à cette villette, dressans beaucoup de menées à sa ruine, desquelles il a plu à ce bon Dieu la préserver. Une histoire principale en est gravée sur un marbre blancq, en l'église vis-à-vis de l'huis, de laquelle le contenu est tel :

« *Quod felix, faustum, fortunatumque sit clero populoque Agathensi.* »

Bello civili religionis ergo commoto, jamque ferè extincto atque sepulto, cum ab edicto regio nusquàm discedere arbitrarentur, quantùm in se erat, fundamenta pacis jacerent, Atheniensiumque amnestian renovare censerent; nihilominus tentator hæreticos, vulgo Hugonotas vocant, excitavit, ut anno dominicæ incarnationis M.D.LVII, *abditam illam, atque infandam conjurationem quam diu in animis occultè habuerant, ad finem totis viribus conati sint perducere. Erat autem hæc regem, et reginam matrem, et regis fratres sororemque, universum clerum, omnesque catholicos per totam Galliam inhumaniter atque crudeliter trucidare. Itaque noctis circiter secundam vigiliam, urbi scalas admovêre, eamque cepêre, et in suam potestatem redegêre. Verùm Deus Optim. Max. et pater misericordiarum clerum, universumque populum Agathensem incredibili affectum calamitate, opem atque studio A. Sanseverini Agathensis Episcopi erexit atque liberavit. In somno enim admonitus ut octo templum diligenter Custodirent simulque excubias agerent imperavit. Ille vero et qui cum illo jussa quotidie agebant in domo suâ subcenturiatus permansit, ut illos regis atque patriæ proditores arcere, et civitatem ab illorum impetu posset custodire. Quo cognito, quamvis trecenti essent*

numero, vix ausi sunt caput erigere. Verùm pudore, verecundiâ, timore perterrefacti turpiter civitatem deseruerunt. Ecce quæ te scire volui, ut intelligas quàm mirabilis, gloriosus Deus et propitius huic clero, urbi, civitatique fuerit. Hæc regnante Carolo nono Galliarum rege christianissimo vix decimum nonum annum ætatis suæ attingente peracta. Quam ob rem Episcopus et Capitulum, ut meritas Deo Opt. Max. possent gratias persolvere, singulis annis, sexto nonas octobris divina mysteria celebrari, publicamque obsecrationem per civitatem fieri sanxerunt.

A. G. S. M.

Le IIII[e] d'apvril, combien que la tempeste ne fust guère moindre que le jour précédent, si est ce que les batteliers, envoyez auprès du rocher, se résolurent de gaigner l'embouchure de la rivière et puis la ville : ce qu'ilz firent, mais avec grandissime danger d'estre renversez plusieurs fois ; qui nous occasionna de prendre, avec meilleure patience, le retardement durant lequel, comme n'avions tousjours choses sérieuses à traiter, entendismes de nostre hoste, par manière de menues devises, combien le roy de France est prince mal obéy ès quartiers du Languedoc et quelques aultres provinces voisines. Car il nous racomptoit que M. de Montmorency, gouverneur d'icelle, s'y comportoit de sorte qu'en effect il dispose seul de tout, se couvrant seulement du manteau du roy, parce que le nom de roy est recommandé en France, mais non plus qu'il luy vient mieux à propos pour faire ses afaires ; de manière que, s'il vient à vaquer quelque gouvernement, évesché ou abbaye, le dict seigneur pourra bien escrire au roy la chose estre advenue : mais il joinct incontinent qu'il ferait bien de conférer le bénéfice à un tel, la chose en soy demeurant faite,

soit que le roy l'avoue ou désavoue; et par semblable practique le dict sieur s'estre réservé l'évesché de Châlon, celuy d'Agde et quelque troisième, entre lesquelz celui d'Agde estre désigné à son petit bastard. En quoy, si les politiques ont à porter à contrecœur, ce contemnement de l'autorité royale, les zélateurs du redrès de la discipline et meurs corrompues des ecclésiastiques, ont à déplourer l'estat des églises de France, et le peu d'espoir de la réformation des ecclésiastiques, quand les charges principales et de telle conséquence tombent ès-mains de ceulx qui ont plus besoin d'estre enseignez et redressez, que le moyen d'enseigner ou redresser les autres. Car l'opinion vulgaire est, si un bastard fait bien, la chose venir par adventure, mais s'il suyt toutes espèces de vices, estre son naturel. O que les princes ont en ce point grand besoin de bon advis avec singulière prudence, et qu'il despend de choses dès prouvisions bien ou mal conférées! Que chacun se debveroit emploier diligemment à prier ce bon Dieu, qui tient ès mains, et conduict les cœurs des Rois, afin que, se gouvernans sagement, ils donnent des sages et vertueux gouverneurs, signamment aux églises, où ce droict leur appartient!

Le V[e] lors que l'estoille, avant courrière du jour, se monstra, le vent diminua de tant sa force que la mer s'aplanissoit bien fort; ce qu'entendu du sieur ambassadeur, il fit haster l'ouverture des portes et s'embarqua; mais ne fusmes sitost hors du canal de la rivière, que trouvasmes le vent avoir repris sa première force. Fust toutesfois ou le désir trop ardent d'avancer le chemin, ou la honte de retourner si court, l'on dissimula premièrement s'apercevoir du changement, mais la feinte, comme il en advient, ne peult estre de longue durée. Car l'on cogneut incontinent que c'estoit se trop hasarder et perdre sa

peine que de battre les eaues furieuses, qui par leur cours rejectoient les barques quasi autant en arrière comme on les avançoit à force de bras et de rames; qui occasionna de prendre la rive, où l'occurence mise en conseil, comme les nostres furent d'opinion que la tempeste n'estoit pas si grande, qu'il fust besoin d'arrester, s'offrirent de tenter premiers la fortune: et de fait commencèrent à cingler hardiment en mer, fendans virilement vagues sur vagues, firent peu moins de nous perdre par trop de bonne volonté, ne trouvans issue des vagues non plus en haulte mer, qu'aux environs de la rive; qui nous fit croire, advertis oultre l'expérience, d'une grande nave venant de haulte mer, qu'il n'y faisoit pas bon et qu'il n'y avoit pas de deshonneur de retourner. Mais comme le jour estoit aultrement beau, le sieur ambassadeur se mit en terre, et renvoya les barques à la ville pour advertir nostre hoste de tenir les chambres prestes; et cependant, pour nous passer, car ce n'est pas toujours dévotion qui cause les pélérinages, allasmes veoir un joly hermitage qui avoit sa belle chappelle dédiée à la Vierge sacrée, où ayant fait quelques prières, comme les lieux esveillent souvent la dévotion, afin qu'il pleut à la saincte Vierge impétrer que la mer nous fust rendue plus traitable, retournasmes en la ville avec peu d'espoir de partir ce jour. Soit toutesfois ou que ce bon Dieu nous fit ce bien gratuitement, ou que les oraisons obtindrent ce bénéfice, l'on n'avoit pas achevé de disner que le vent change de place, et se met quasi pour nous donner en pouppe.

Defluit saxis agitatus humor,
Concidunt venti, fugiuntque nubes
Et minax . . . . ponto
. . . . Unda recumbit.

retirez au refuge ordinaire, servismes de jouet au vent et à l'eau pour en mieux dormir, je dis de ceulx quy ayment d'estre vannez.

La matinée du IIe d'apvril le vent calla du tout; si est-ce toutefois que la mer n'en fut pas asseurée, le ciel se monstrant triste et couvert de grosses nuées, qui symbolisoient bien fort avec les affections de la mer; dont sourdirent diverses opinions sur le partement, qui furent débatues long-temps d'ung costé et d'aultre, les mattelotz n'estant pas du naturel des médecins, qui mal aisément peuvent estre ammenez à débattre les causes du mal et les moyens de la cure en la présence du malade. Après long débat, les patrons trouvèrent ne se pouvoir bonnement résoudre, jusque'à ce que le soleil, chasse-nuict, chasse-nues, chasse-ténèbres, se montreroit, s'asseurans qu'à sa venue il feroit naistre le vent et prendre cours aux nues. Tels lors furent nos vœux :

Postillon qui jamais ne vois fin à ta course,
Fontaine de chaleur, de clarté vifve source,
Vie de l'Univers, clair flambeau de ce tout,
Riche ornement du Ciel. . . . .
. . . . Phœbus, père des ans,
Pourquoy nous caches-tu ton visaige luisant ?
Pourquoy ne veux-tu pas nous monstrer ton estoille
Qu'à travers l'espaisseur de ce funèbre voille?
Oste-nous ce bandeau : despouille-nous ce dueil,
Tel que tu es au Ciel, monstre toy à nostre œil.

L'expérience fit trouver véritable l'opinion des patrons. Car le soleil ammena le vent quand et soy, et le fit de sorte tenir sa partie ceste journée que, comme son serf, le mena jusque à son coucher; et deschassa tellement les brouillards et les nuées que, le Ciel nettoyé, rentrâmes en mer à peu moins de péril, où

le Rhosne influe, et se bat contre la mer, qu'en estions sortis le jour précédent, et nous engoulfâmes bien avant, afin de n'estre descouvertz des pyratz d'Aigues-Mortes, avec telle faveur du ciel et du vent, qu'eschappé le hasard d'estre rejecté ès environs du dict lieu, prinmes port, sur les neuf heures du soir, près d'un rocher creusé en demy-lune, à deux lieues d'Agde, les rameurs se trouvant bien lassés de si longue traite pour avoir eu le vent contraire sur le soir. Le rocher estant nud de bois et d'herbe, la prouvision de Trois-Maries donna occasion de faire le banquet avec contentement, accommodez qu'estions à l'antique, pour table, d'une aix sur trestaux de vifve pierre, et, comme dit le poète : « *Viroque sedilia saxo.* »

De nuict, la mer, battue du vent, donna grand bruict; mais, comme il n'avoit pas de prise sur nous, les falluques en flottoient seulement comme ancrées à la légère, au port: qui mettoit en paine aucuns des nostres, qui craindoient que petit à petit elles n'en fussent emportées hors du port: mais ils eurent bien plus grand'occasion de paour un petit après, quand un mattelot mal esveillé nous occasionna de lever l'ancre et partir, sur l'opinion qu'il avoit que la marine estoit traitable. Car bien qu'on la trouvât contraire, si tost que l'on fut hors de l'abry, l'on s'efforcea toutesfois obstinément d'advenir où l'on espéroit plus de bonnasse, et gaigné à force de rames les vagues qui se présentoient sur les avenues du port, le péril croist avec le chemin; le maistral, qu'ils appellent, vent du ponent, monstrant de rechef ses forces, envoyant de pointe onde sur onde, montaigne sur montaigne, de sorte que les barquerolles se trouvoient en un jeu qui ne plaisoit pas à beaucoup, coupans une fois heureusement les ondes, une fois esbranlées, quelquefois prendre eau, ordinairement s'eslevans en sorte la pointe pour

comme propre à ce port, pour estre lieu principal, ou le co
mencement de la province qui en portoit le nom. Strabo
toutesfois ne semble pas estre de mesme opinion, escriv
nommément que la rivière *Illybyrrhis*, qui descend des Py
nées environ cest endroict, a communiqué son nom à ce li
comme aussi chacun ne convient pas de la place à laquelle
nom appartient, aultres l'attribuant à Saulses, aultres aus
Elna, ville cathédrale du Roussillon, n'y aiant par advent
aultre chose qui le fait rapporter à Colibre, que la similit
du nom, qui est une conjecture assez trompeuse: estant v
qu'il y a eu une aultre Illiberis en Grenade; mais je ne v
pas disputer curieusement de ces choses, n'estant pas asse
comme il y en a des fort ingénieux à obmettre, admettre
transporter les lettres, qu'aultres ne trouveront quelque res
blance ou marque de ce nom en celluy d'Elna ou Elnola, b
que Joannes Gerundensis soit d'opinion qu'on use de ce p
pour celluy de Helena, son vray et premier nom, lequel, a
qu'il dit, luy fut donné pour conserver la mémoire de la f
dateresse dudict lieu, Hélaine, mère de Constantin-le-Gra
estant certain que Illiberis estoit paravant et si flouriss
mesme du temps de la dicte Hélaine, qu'on dit y avoir esté
personne, lors que le Concil provincial, dit vulgairement *I*
bertinum y fut assamblé, si peu de temps après celuy de Ni
que Paulus Orosius, cogneu pour avoir escrit à la requête
sainct Augustin, l'histoire ecclésiastique *Contra Paganos*,
eu moyen d'estre présent à soubscrire à l'un et à l'aultre. L
siette de Colibre est entre les Pyrénées, monstrant tirer plus
la France que sur l'Espagne; à quelle occasion Strabon, M

[1] Lib. 4° geog.



Pline, n'ont pas tort de la compter entre les lieux de la province Narbonnaise. Aussi est-elle partie, ou pour le moins, très-voisine du conté de Roussillon, qui, estant situé au pied des Pyrénées, en deçà d'icelles, a constamment esté estimé des anciens partie de la Gaule. D'où François Guicciardin[1] a pris occasion de dire que Charles VIII, faisant ses préparatifs pour entrer en Italie, à la conqueste de Naples, commença par une perte certaine, pour l'espérance d'un gain incertain, rendant sans aucun remboursement Perpignan avec tout le conté de Roussillon, engagé à son père par Jean, père de Ferdinand, et avoir esté une chose dont le royaulme de France se fascha grandement, parce que icelui conté, situé au pied des monts et conséquemment, selon l'ancienne division, partie de la Gaule, empeschoit les Arragonnois d'entrer en France de ce costé là. Joannes Gerundensis[2] est toutefois d'autre opinion, tirant ce conté de la part d'Espagne, par ce qu'il y a quelque rangée de monts qui, s'esgarans des Pirénées, luy servent de haye contre la France. Quant à la grandeur, beauté et richesse de Colibre, il s'en peult maintenant dire ce que Pomponius Mela[3] en disoit de son temps : « *vicus Eliberri magnæ quondam urbis et magnarum opum tenue vestigium.* » Ce que Pline[4] a suivy de bien près, lorsqu'il escrivit : *Illiberis magnæ quondam urbis tenve vestigium.* » Si est-ce qu'elle a deux chasteaux, mais ès quels ne se remarque riens d'antique, estants faits à la moderne pour empescher l'entrée du port, comme il convient que les frontières, qui ont un puissant voisin, soyent bien munies. A nostre arrivée, beaucoup de gens se pré-

[1] Franç. Guicc. au livre Ier des guerres d'Italie.
[2] Lib. 1° Paralip. Hispaniæ.
[3] Lib. 2 de Situ. Orb.
[4] Nat. hist., lib. 3, c. 4.

sentèrent partie par curiosité, partie par nent qu'avions osé nous confier avec falluques à la mer si ...ante; de tant plus que l'on prenoit pour e e de les retenir, que la mer estoit en telle tourmente que les galères ne pourroient passer en Italie sans extrême danger de perdre. Car la pluspart d'iceulx estoient gens de guerre, qui avoyent servy de convoy aux galères de l'Impératrice, passant en Espagne et de là en Portugal, entre lesquelz y avoit bon nombre de ceulx qui avoient esté retirez de Flandre et aultres lieux du Pais-Bas, lesquelz on disoit avoir esté mis sur la mer par o donnance de sa Majesté pour faire leur purgatoire des exc 'ils avoient faits au dict Pais. Comme le sieur Ambassadeur fut adverty par eux, qu'entre les Prélats et Seigneurs principaux i estoient en la ville, le Nonce apostolique et le comte Olivarès, ambassadeur pour Sa Majesté auprès de sa Sainteté, y estre, il se résolut de leur aller baiser les mains, si tost qu'il se seroit un petit refait : mais à grande peine estoit entré en son logis, que le Nonce l'envoya saluer et convier au disner, de quoy il a estre excusé, promettant de l'aller trouver tost après. ntinent les gens du comte Olivarès en firent autant de la part de leur maistre, à l'endroit desquelz il usa de samblable excuse et promesse. Ce qu'estant rapporté audict comte, luy envoya présenter quelques flascons de vin avec poisson macéré en vinaigre, de la provision des galères. Il y eut par après tant d'aultres, qui le vindrent veoir et saluer, que l'on n'en pouvoit pas commodément prendre le repas, estant chose usitée en quelques endroits des Espagnes, que gens de toute sorte entrent ès hostelleries jusque à la table et le feu, sans aucun congé, ni s'informer de chose qu'il soit. Mais l'on n'est pas aussi reputé incivil, si on ne leur présente rien, comme de mesme ne leur est accompté pour incivilité, si,

quelque chos
ger, avec cet C ne
plaisoit pas fort au ır, à c de la upe ;
si est-ce que accomodions, le m x que ıs t pos-
sible, à la façon du pais, comme e, si l'on veult
estre bien venu auprès des estrangers.

Après avoir mangé assés légèrement, le sieur ambassadeur alla trouver ledict sieur nonce, où il fut fort honorablement receu, nonobstant son accoustrement voiager, comme il est vray que ce n'est pas l'habit qui fait le moine. Les propos qu'ils tindrent ensamble durant environ une heure ne me sont pas cogneus, soit pour l'importance d'iceux, soit que fussions trop empeschez à forger l'Itallien ou l'Espagnol pour respondre à ceux qui nous accostoyoient, car le latin y estoit clair semé ; j'en trouvay toutesfois un, je ne sçay où estoient les autres, qui, pour avoir long temps estudié à Louvain et estre du Pais-Bas, avoit cette langue fort à commandement. Tout bien considéré il sambla à aucuns qu'il y avoit en ce lieu plus de parade et magnificence extérieure, que d'autre chose meilleure, fust qu'en si peu d'heures et d'afaires il ne s'en peult descouvrir grande chose, fust qu'il soit vray ce que l'on donna en paiement à quelqu'un admirant la chose, que tant en Espagne comme en Italie, l'on a plus de soin de se faire paroistre, que vrayment d'estre tel, qu'on désire estre estimé. Ce que je ne vouldroy pas asseurer estre vray : telle practique estant du tout contraire à la loy de Dieu, qui réprouve toute hypocrisie et simulation, rejectée mesme de la philosophie humaine, et nommément de Socrate, entre autres, qui disoit, selon que Cicéron nous a laissé par mémoire « *hanc* » *viam proximam ad gloriam et quasi compendiariam esse*, » *si quis id ageret, ut qualis haberi vellet, talis esset.* » A

quoy le mesme Cicéron [1] accorde bien quand il parensuit. « *Quod si qui simulatione aut inani ostentatione et ficto* » *non modo sermone sed et vultu gloriam stabilem se* » *consequi posse rentur vehementer errant.* »

Du logis des prélats le sieur ambassadeur tourna au chasteau pour saluer le comte Olivarès, duquel il fut bien et courtoisement receu, et où, après beaucoup de propos courtois de part et d'autre, il mit en conseil s'il feroit bien quitter la mer et prendre le chemin de la terre, ou s'il conviendroit mieux de parensuivre la navigation jusqu'à Barcelonne, afin que faisant la chose meurement et avec conseil il ne peult estre inculpé d'avoir trop obéy à son propre jugement. Pour quoy résoudre le sieur comte fit premièrement une considération sur l'un et sur l'autre chemin, en somme qu'ils estoient tous deux dangereux et fascheux, celuy de terre pour estre rude et aspre, tel que l'on peut attendre ès Pyrénées, sujet aux volleries des bandouliers, qui, en certains destroicts, dévalisent souvent les passagers; celuy de la mer, pour estre si inconstant, incertain et entièrement despendre du vent, chose qui ne se laisse manier par la raison, sujeet aux volleries des Coursaires Turcqs ou Africains: Mais que par celuy de la terre, au pis aller, l'on ne perdoit ordinairement que la bourse, de la mer il n'en eschappoit riens, il y avoit moyen de s'asseurer aucunement par la terre, il n'y en avoit aucun par la mer: en terre que l'on advançoit tousjours, en mer que l'on estoit souventefois retenu contre son gré. Suyvant quoy il préféra le chemin de la terre à celui de la mer, et présenta quattre soldats bien résolus au sieur ambassadeur, ou tant qu'il en désireroit. La commodité des mules prestes pour retourner à Barcellonne sans charge favo-

[1] Cicéron, liv. 2e off.

ınt à la résolution, le sieur ambassadeur s'y accommoda ontiers, et pour exécuter chaudement la chose meurement olue, suyvant l'advis du sage, « *priusquam facias Consulto, at, ubi consulueris, maturè facto opus est,* » fut incontinent d'aller aux barques, de retirer le bagage qui 'voit au chemin, donner l'autre aux mattelots, de quoy, bien 'il valust quelque bonne chose, ne firent pas grande feste, mesme de veoir leur chemin accourcy, et le sallaire entier leur bourse, pour le marrissement qu'ils avoyent de perdre bon maistre et si bon traitement: mais quant à nous il n'y avoit pièce, qui ne fust saoul de la marine et des mattelots, partant joyeux de la résolution. Pour l'effect de laquelle ımme l'on se bottoit, et s'appareilloit en diligence au chemin, s mules attendans en bas chargées des coussinets et valises, ı fin larron nous pensa jouer d'un tour, qui ne nous eust pas ıt rire. Présupposant qu'estions plus empeschez que d'avoir œil sur les valises, feindoit se jouer avec les mules, et ce endant monte sur icelle qui portoit la bourse; devines, si par as fortuit, ou autrement et à laquelle intention. Car il sembla ux plus rusés que faisant le follastre il s'eut peu retirer aisé-ıent et emparer de la bougette, quictant la mule au besoin, quoy bonnes aydes ne luy eussent manqué, y aiant sur la lace bon nombre de Turcqs, serfs et forçats tant adextres à ober qu'ès galères mesmes sçavent glisser si vittement ce u'ils auront levé à quelcun, qu'il n'est possible d'en recouvrer. Iais quelcun des nostres desniésé de longtemps, empescha ien à point le dessein du poltron, le faisant mettre pied à terre lus hastivement qu'il n'estoit monté.

De Colibre en avant le chemin est fort rude, excepté deux u trois lieues de plan que l'on eschantillonne du conté de



Roussillon, qui se monstre comme un jardin environné de haults murs, estant en effect une plaine de toutes parts ceincte des Pyrénées, où elle n'aborde à la mer. Nous descouvrismes lors d'assés près Perpignan, chef ville dudict comté, laquelle on pense estre l'ancien *Rusino* ou *Ruscino*, ainsi appelée du nom de la rivière, qui enfin a donné sa nomination à la province et l'a perdu pour soy-même, estant appelée *Thétis* par les Romains[1] *ab ubertate*, si nous croyons à Jean evesque de Geronde, ayant *Illiberis* ou *Illiris* sa voisine qui, pour contraire propriété, est appelée des mesmes *Tetrum*, pour lequel les barbares ont mis en vogue *Techum*, ne sachant ce que l'appellation Romaine vouloit dire. Il y en a toutesfois qui maintiennent que Perpignan n'est point l'ancien *Russino*, mais que les ruines d'iceluy n'en sont guères esloignées. Nous descouvrismes, aussi, entr'autres places fortes, celle de Salses, munie par Ferdinand, occasionné de ce faire par le roy de France, qui s'advisant de munir Locare, pour servir de bouleverd contre l'Espagnol, trop voisin, rentré qu'il fust en possession de Perpignan, aprint au prince, auquel il importoit de se guider de mesme contre lui, munissant Salses, afin que Locare qui signifie une oye ne demeurast sans saulce propre à la manger. Soit toutesfois ou que la saulce n'ait esté aggréable à celui auquel l'oye appartenoit, ou que l'oye n'ait esté trouvée aisée à assaulser, chacun a retenu ce qu'il avoit, l'un son oye, l'autre sa saulce, qui ce néanmoins servent de conserve l'üne à l'autre, telle que Carthage à la vertu Romaine. La chose pourroit estre advenue, ainsi qu'on le conte; mais si l'on recherche les antiquités, l'on trouvera que ces noms sont plus anciens, et que *Loca* s'appelait anciennement *Leuçata* et

[1] Joan. Gerundensis lib. 1° Paralip Hisp.

alse, *Salsule*, l'une pour sa blancheur, l'autre pour son eau illée.» *Leucata littoris nomen*, dit Mela, *et Salsulæ fons non dulcibus, sed salsioribus, quàm marinæ sin aquis defluens.* »

En bon chemin hastasmes bien fort le pas, et si fismes, en iauvais, toute diligence possible, pour le désir qu'avions de 'estre trouvez du tard ès montaignes, où nous convenoit acheer quelques lieues de chemin rude, estroit, et pendant, et omme bien naturellement accommodé pour servir à la volonté es malveillans. Et de fait l'on nous monstra quelque destroit, ù les bandouliers font ordinairement leur butin, qui est un coin reusé entre deux costeaux et cantons de montaignes, où l'on a e précipice à dextre, la montaigne à gauche, au milieu le chenin estroict et rompeù, avec toutes aultres choses si bien disosées, qu'un homme seul peult descouvrir de loin les venans, es peult inopinément arrester, ne demeurant aux passagers que iulle ou bien petite commodité de retourner, s'il apperçoit le nalheur et s'y trouve surpris. Peu oultre ce pas l'on trouve un ont de pierre, bien estroit, basti sur un profond canal, où ne oule toutefois qu'un petit ruisseau, qui, à mon advis, est une ranche de l'ancien Illeberis, si infortuné que ses eaux ne serent à rien de bon. Voisin duquel est une tour, qu'on nous disoit avoir servy d'eschauguette pour mieux garder ceste avenue l'Espaigne, le comté de Roussillon estant engagé aux François, ors signamment, que les habitans ne consentans estre donnés our gaige, se maintindrent si virillement contre iceux, une fois es contraignans de lever le camp, et enfin ne se rendans ju'après s'estre essaié de contenter leur faim des viandes les lus sales et immondes que nature peult porter [1]. Il reste ce

[1] Mariana de reb. hisp., lib. 18.



néantmoins en outre encoire un chemin r spre et serré, qui nous faisoit estimer nature avoir tell né les Espaignes en cest endroict, que ce seroit lui faire force de passer une armée par tels chemins. Mais soit que l'assemblée des armes puisse véritablement estre dite chose contre nature, soit que les hommes vérifient journ n t le dire d'Horace :

A a perpeti
Gens vetitum nefas.
ax genus
Ignem f lâ ntibus intulit.
uum Dædalus aera
Pennis homini datis.
Perrupit Ac erculeus labor.
Nil us arduum est.
Cælum stultitiâ ; neque
P n patimur scelus
Iracunda j fulmina.

Les ruines de l'Acluse, lieu de nostre giste de très difficil accès, nous feit entendre que les hommes ne laissent riens intenté pour nuire à leur samblable. Si peu d'asseurance y a en ce monde, où l'homme ne s' die à riens plus qu'à deffaire et à ruiner son samblable. Ainsi nciennement Hercules força les monts pour advenir aux Es nes et en retourner. Ainsi du depuis Annibal descendit pr r ment des Pyrénées pour aller percer les Alpes. Ainsi s très grandes armées sont passées trop souvent de pais en autre, par lieux très difficiles, pour ruiner les hommes et les provinces.

Nonobstant le mauvais chemin, le sieur ambassadeur diligenta tellement que les hommes de pied, qui luy estoient donnés pour l'asseurer au chemin, arrivèrent au logis plus de deux

ıres après nous ; et, comme n'avoyent servy de riens au
:min, ne servirent en la maison que de fascherie, disputans
ıtre le muletier pour le chemin ; qui eut peu tourner à
uvaise conséquence, en ces quartiers, où l'on parle un lan-
ge aussi aspre et difficil à digérer que sont les montagnes;
venant souvent que les hommes se faschent aisément, quand,
ntendant les propos, ils pensent, si l'on crie hault, que l'on
dresse à eux; car au parler des inhabitans de cest endroict,
spagnol y entend bien peu et le François encore moins, bien
'il soit composé de l'une et l'autre langue. Ce qui advient en
nt d'autres endroicts, que le voyager, trop curieux, pourroit
oire qu'il y a bien peu de langues diverses au monde, et que
pluspart d'icelles ne sont que meslanges, ne rencontrant
mais un subit changement d'icelles; de sorte que, s'il consi-
re la françoise, il descouvre qu'ès provinces Wallonnes, et
esme plus hault en France elle perd sa naïfveté, s'altère
issée en Bourgongne, barbarise en Savoye, et hume avec l'air
oid la rudesse des rochers, aprochant les Alpes tire aucuns
aicts des Lombards et Piedmontois, en Lombardie et Piedmont
t changée en Italienne, retenant quelques traicts françois
ıi s'oublient en Toscane, où la pure Italienne a lieu, qui
ssée oultre, dégénérant petit à petit, ressent quelque chose de
Grecque et Barbare, laquelle admet premièrement quelques
opriétés italiennes, puis devient la mesme barbarie. Mais, s'il
ınd. la France du costé qu'elle avoisine l'Espagne, trouve
nblables changemens, comme d'Orléans elle perd sa beauté
Berry, s'altère de plus en Limoges, Auvergne et Querci,
ie du voisinage d'Espagne en Languedoc, se trouve meslée,
Comté de Roussillon, et ès Pyrénées changée en Espagnole,
ınt qu'elle en soit descendue, laissant beaucoup de ses marques

en Cathéloigne, qui diminuent fort en Arragon, pour devenir pure Espagnole en Castille la vieille, qui perd un peu de sa gloire en la neuve, changeant de sorte en Portugal, que là venue, le Portugais ne veult entendre le Castillan, soit pour l'ancienne inimitié des provinces, soit qu'il se plaise mieux en ce qu'il tire de l'Africain et du Barbare.

Le VII[e] prismes notre chemin par Fyguières, ville passable, mais non fortifiée contre l'effort de l'artillerie, pour n'avoir ses murs remparez de terre; où, ayans faict la repense du disner, tirasmes à Gyronne pour la nuict, qui est ville belle et grande et des plus anciennes d'Espagne, estant bastie, comme l'on dit, par Geryon[1], celuy duquel Hercules butina les bœufs, appelée de luy Gerunda de son nom, et celuy de la rivière qui y dresse son cours des Pyrénées, laquelle est dite de présent Tardera. Tout le chemin de ceste journée est assez rude et difficil, estant du pendant des Pyrénées, qui se reslèvent quelquefois et vont servir, en divers endroicts d'Espagne, de limites aux provinces, et contre la mer Méditerranée, ou contre l'Océan de beaucoup meilleures digues que celles de Flandre, Hollande ou Zéelande. Il y a ce néantmoins sur le chemin quelques chasteaux et maysons fortes qui serviroient bien d'hermitage aux gentilshommes qui ne désirent compagnie, estans bastys sur rochers de difficil accès. Ce fut en ceste traite que vismes premièrement les arbres desquels l'on retire le liège, lesquels, si la mémoire ne me trompe, ils appellent alborneques. Ils sont moiens en ceste commarque, mais du côté du Portugal il s'en trouve en très grande quantité, et de haulteur telle que les chesnes de nos forêts. Le bois en est plus dur, la feuille petite, tirant sur celle de notre

[1] Joes Gerund. in paral. hisp. variis locis.

houx, mais beaucoup moindre; sa couleur est de brun-verd, l'envers blanchissant ; le liège n'estant autre chose que l'escorce du troncq, laquelle, en vieillissant, avec le temps, se fait grosse et enfle en quelques endroicts par bosses poulmonneuses, de quoy l'on desvète l'arbre par certaines années, qui, pour cela, ne meurt, ains rejecte nouvelle escorce, qui, petit à petit s'envieillissant et s'enflant, donne occasion de la despouiller une autre fois. Assez près de Girona, passâmes deux canaux des branches qui se viennent rendre en la Tordera, sur les ponts desquels je remarquay deux pierres taillées en forme de tombeaux, l'une sans escriture, l'autre avec trois à quatre lignes de lettres hébraïques, lesquelles je fus marry de ne pouvoir contrescrire pour la haste.

Le VIIIe, jour de Pasques-Fleuries, le service de Dieu et du maistre ne nous donnant aucun repos, alasmes disner à Ostalric, villette, et coucher à Roda, bon village, qui a son chasteau voisin, assis sur la montaigne, et autant bonnes hostelleries que j'eusse veu en Espagne. Et, afin que la commodité ne fut moindre aultre part, la corde de la cloche alloit répondre à la fenestre du curé, qui toutefois demeuroit hors de l'attre; mais comme il y a peu de commodités qui ne soyent suyvies de quelque incommodité, sa sonnerie estoit piteuse, la corde estant liée au batteau de la cloche; mais nous trouvasmes, par après, la sonnerie n'estre guères meilleure ès autres endroicts des Espagnes; leur façon tombant ès deux extrémités, ou de tinter seulement, ou de renverser la cloche entièrement; qui fit informer aucuns des nostres sçavoir qui les mouvoit de ce faire : mais sur quoy ne trouvoient assez de satisfaction, aucuns disans la chose leur estre commandée pour pénitence d'avoir occis quelque évesque; aultres l'imputans à peu d'art, comme s'il n'y



avoit homme, en telle estendue de provinces, qui eut l'esprit de proportionner le mouton avec la cloche, et de donner tour compétent à la roue. Je ne sçay pas si ce seroit pour de tant mieux éviter ce que les canons défendent si estroitement, que l'on n'ait à jouer sur les cloches aucune chanson lubrique non plus que sur les orgues.

Le IXe, environ les neuf res du matin, nous entrasmes en Barcellone, ville princi , rande, marchande, peuplée et raisonnablement forte, l'ait fondée, ou luy ait donné le nom. Car aucuns en rapport l'origine à Hercules, et pensent qu'il luy ait donné ce nom p barque neuve quy y fut faicte, chosé à mon advis ridi ue mise en avant par autheurs de nom: autres en font A le fondateur, et dient luy avoir donné ce nom pour m son surnom Barca. En chose si vieille et incertaine c emeurera libre d'en croire ce qu'il voudra. Elle est la rive de la mer, n'ayant toutesfois autre chose qu'une ge pour tout port, de quoy l'on dit que les Barcellonn contentent fort bien, parceque la ville n'en est à re siégée du costé de la mer, les basteaux n'y pouvans estre asseurés des vents, de tant plus que pour ce elle n'a de s'accroistre, car Mela la comprend entre les moindres de la province Tarraconoise, et devenir chef et maitresse de la province, qu'ils appellent de présent *Goti* , ou *Cattalania*, nom composé de *Catti* et *A* , premier de *Gothi* et *Alani*; l'un et l'autre peuple s'y estant venu adomicilier par le droit des reistres, que le plus fort l'emporte. Car son nom plus ancien estoit *Laletania*. Et quant aux causes de son accroissement mon subject ne me commande pas de les déduire, se pouvant raporter ou à la commodité du trafique, ou à

la beaulté de l'assiette, ou aux grands préviléges dont elle jouit; bien qu'ils soient tels qu'ils semblent notablement déroguer à la grandeur et majesté des rois. Auxquels toutesfois il n'est pas aisé au prince de toucher, parce qu'ils s'en monstrent si affectionnez défenseurs, qu'ils osent bien dire à tous propos, et souvent sans propos, que, pour l'entretenement d'iceux, ont beaucoup d'argent en réserve, pour faire la guerre au roy, au cas qu'il voulust empiéter tant soit peu sur iceulx. Et par adventure que l'effect ensuyveroit, considéré l'histoire des choses passées peu avant la mort de Ferdinand, la mémoire desquels Laurentius Valla nous a conservée ; s'estant levé un tumulte en cette ville assez grand pour faire perdre le roy, la ville et la province, sur ce que l'un des despensiers du roy refusa payer la taille, pour quelques volailles, qu'il achepta pour la maison royalle, en quoy ils prétendoient leurs privilèges, et le serment fait par le Roy à son advènement à la couronne, estre violé. L'on peult aussi veoir en divers endroicts des histoires d'Espagne de Lucius Marineus Siculus, signamment au XIII, XIV et XV livre, quelle révérence et combien peu de respect ils portent à leur prince, et à combien peu d'occasion lui ont souventefois fait la guerre. Et, si l'on peult juger de l'inclination des hommes par leurs comportemens extérieurs, ce peuple se monstre si prompt aux armes, que, contre la coustume du reste des Espaignes, il n'y a quasi si petit qui, allant par les champs, ne porte plutôt les armes offensives que défensives.

Incontinent que le sieur Ambassadeur fut arrivé en la ville il envoya saluer le duc de *Terra-Nova*, vice-roy et Gouverneur de la province, promettant lui aller baiser les mains, sitost qu'il estimeroit le pouvoir trouver de loysir ; ce qu'il fit à l'après disner; estant lors receu fort honnorablement du dict

Duc, bien qu'il soit issu de l'estoc r[illegible] qu'il tienne au reste grande magnificence, et luy estant mesme assigné quartier en son logis, orné, pour dire en un mot, à la royalle. Qui donna meilleure commodité au sieur Ambassadeur de communiquer son voyage en termes généraux au dict Duc, et de traiter avec luy plus particulièrement ce que t[illegible] occurence requéroit. Durant quels discours comme il en [illegible]lit que le dict sieur Duc estoit de si long temps adverti de [illegible]enue, qu'il l'estimoit jà de retour de Madrid, il s'[illegible] perplex, et conceut opinion, comme ceux, qui d[illegible] l[illegible]n faire, ont tousjours leur service suspect d'i[illegible], il avoit esté trop de temps en chemin et q[illegible] j[illegible]ement [illegible] pouvoit attendre passé long temps; et, [illegible] de [illegible] re[illegible], délibéra de partir incontinent et d'achever le r[illegible]lu du [illegible] en toute diligence; pourquoy mieux faire il re[illegible]tit ses g[illegible] deux troupes, afin de n'estre retardé par la [illegible]

Et venu le lende[illegible], X^e^ [illegible]ois, print avec soy son frère et le courrier, réservant [illegible]ne lieu au postillon, et laissa pour aultre troupe le [illegible] d'Anthin, le chappelain et les deux aultres serviteurs, [illegible] ordon[illegible]t venir à journées, mais avec le plus de diligence qu'il se p[illegible] faire. Et ainsi partist sur les X heures du matin, encoire qu'il [illegible]leut bien fort, et, picqué du vif esperon de l'honneur, [illegible] de sorte qu'il fist encoire six postes ce jour, et le le[illegible], [illegible]ième, seulement sept, couchant à Fraga, le XIIe à Çara[illegible] le XIIIe à Boverca, le XIVe à Torremocio, combien q[illegible] le vent, la pluye, la gresle de ce jour empeschast le chemin à [illegible]n possible.

Le XVe, jour mesme des Sainctes Pasques, après avoir ouy messe et faict le devoir de chrestien, advancea chemin jusque à Guadalaxara, le XVIe trécassé Alcala, arriva à Madrid sur les

ix heures du matin; et, comme fort désiré, fut receu et traicté
·ès courtoisement de l'Illustrissime Cardinal de Granvelle, bien
se de veoir homme d'Estat parlant sa langue, et quasi de mesme
rovince, pour le seconder en païs estranger, où il avait à com-
ıtre tant d'opinions, pour le bien des Païs-Bas. Le disner fut
nploïé en propos du chemin et diverses courtoisies. Après disner
sieur Cardinal considérant les fatigues d'un long chemin,
ı bien désirant luy mesme prendre son repos ordinaire, à
façon usitée des provinces chaudes, donna un petit de relâche
ı sieur Ambassadeur, l'advertissant que sur la freische heure du
ir luy donneroit audience, comme il fit. Et lors le sieur
mbassadeur luy fist une harangue latine par laquelle lui dé-
airoit en termes généraux la cause de sa venue, son but, son
étendu, et en quoy il désiroit principalement être favorisé de
y. La harangue achevée, ce fut par après de traiter de toutes
; choses en question, plus sérieusement et en particulier, afin
: promouvoir le bien du païs, à quelles fins le sieur Ambassa-
ur avait jà faict tant de chemin.

La matinée du XVII[e] fust emploiée au mesme fait. Et, l'après
sner, comme est besoin donner quelque relâche à l'esprit,
ire en choses sérieuses, le sieur illustrissime cardinal accom-
ɔda le sieur Ambassadeur de son coche, et recommanda à son
pveu de l'assister et mener voir la Casa del Campo, lieu voi-
ı de Madrid, qui sert de jardin et maison de plaisance à Sa
ajesté, lorsqu'elle se veult refaire des travaux passez, ou fortifier
ur les futurs. Veue la place et trouvée belle, comme emprun-
ɔ des Païs-Bas, ledict sieur ambassadeur fust mené à Sainct-
eronymo, beau monastère, guère esloigné de Madrid, mais de
ustre costé, ordinaire promenade des Madrillois, pour avoir
plaisir et la piété tout ensemble, le monastère servant de piété

et les advenues plantées d'ypriaux, auprès des fontaines et ruisseaux, de plaisir. La serée et le lendemain furent encoire emploiez à discourir beaucoup de choses pour acheminer les afaires à bonne fin; si est-ce que le dict sieur ambassadeur print loysir le XVIIIe d'escrire à ses amis, laissez au Pais-Bas et nommément à ceux qui lui avoient recommandé quelques afaires chez le sieur illustrissime cardinal, mais bien peu de choses pour le regard du publicq, ne pouvant encoire lors qu'en concevoir bon espoir, avant d'avoir parlé au maistre, bien qu'il soit vray, tant en Espagne comme ailleurs, à l'endroist des princes et des privez, que quiconque a persuadé les conseillers, a donné grand pied à ses afaires. La chose ne vint pas mal à propos, ce paquet estant tombé ès mains des ennemis, duquel ils ne firent toutefois imprimer qu'une lettre, bien qu'elle ne leur servist pas de beaucoup, pour n'avoir peu descouvrir le secret des chiffres.

Le XIXe le sieur Illustrissime Cardinal s'esvertuant faire paroistre au sieur Ambassadeur combien il luy estoit affectionné, et combien il faisoit [illegible]s de sa conversation, monte en coche et le met auprès de soy, le maisne au cloistre de Nostre Dame de la Tocca, beau lieu de pélerinage, et delà se refaire et spatier en ses jardins, usant lors de très grande privauté et de propos très familiers, par l[illegible]uels faisoit paroistre la grande affection qu'il portoit au P[illegible] Bas et à un grand nombre de particuliers, qui mesme n'en avoyent pas ceste opinion.

Le XXe comme le sieur Ambassadeur trouvoit avoir assé séjourné auprès du sieur Illustrissime Cardinal, pour lui faire avoir les afaires à cœur, et le voyant entièrement tourné, arresté, dédié à y coopérer de tout son pouvoir, crédit et authorité, afin de ne perdre temps, il partist à l'après-disner pour toucher au plus tost le but de son voyage : si est-ce qu'il feit seu-

lement deux postes, pour petit à petit se raccommoder au travail, ne faisant peu, quiconque sort d'une ville et qui se défait de compagnie. La première giste fut à Casarubios, la deuxième passé saint Sylvestre, Brano, Talavera de la reyna, à Oropesa, le XXIe soir, la troisième par Almuraz passé le pont sous lequel flue le Tage, près d'Alcantara, à Taraisaro, le XXIIe du mois. La quatrième par Caceres, à Alburquerque, le XXIIIe, ayant trouvé en cest endroict les lieues si bonnes, ou plutôt si longues, avec ce que mal à propos, il rencontra la poste desgarnie de chevaux, iceux estant levez par divers seigneurs pour faire compagnie à l'impératrice, qu'il emploia environ XXII heures pour faire autant de lieues, ou peu davantage. Car le desvoyment qui advint en chemin peult estre estimé pour quelque chose.

Le XXIVe du mois, passa à gué le ruisseau qui sépare en cest endroist la Castille du Portugal, et print logis à Aronches, cinquiesme giste depuis Madrid.

Le XXVe par Veiros et Estremos à Arraialos sixiesme giste.

Le XXVIe, par Montémajor, à Aldeagalega septiesme et dernière giste, où il trouva les archers du corps de garde de Sa Majesté, et, entre autres le sieur de Caverel, frère du chappelain, duquel il entendit que Sa Majesté estoit à Alcouchette villette voisine, un petit plus haut sur le Tajo, s'y estant acheminée pour aller recevoir et bien vienner l'impératrice sa sœur. Le sieur Ambassadeur fut lors receu au logis du sieur de Tisnacq lieutenant de la dicte garde des archers. Duquel lieu il despecha incontinent le courrier vers Sa Majesté avec lettres pour l'advertir de son arrivée, et entendre le bon plaisir d'icelle sur le lieu et le temps qu'elle se trouveroit de loisir, et seroit servie luy donner audience. Le courrier fit telle diligence qu'il arriva en court, comme Sa Majesté se metoit au lit; qui donna

hardiesse à l'homme de chambre de luy faire e[illegible]ndre la venue d'iceluy et sa charge. Sur quoy Sa Majesté, bien aise d'entendre ces nouvelles, avant dormir, fit dire au courrier qu'il s'en retourne à l'heure advertir l'A[illegible]assadeur, qu'elle lui donneroit audience le matin suyvant à la première heure, et qu'elle désiroit bien le veoir en son équippage de chemin. Je ne sçay pas s'elle fut occasionnée de toucher ce point, ou s'en advisant d'elle-mesme, ou si les lettres du sieur A[illegible]bassadeur, ou le courrier en donnèrent occasion.

Le XXVII[e] le courrier vi[illegible]etrouver le sieur Ambassadeur de grand matin, et le fit [illegible]e [illegible] la volonté et ordre donné par Sa Majesté, le tout [illegible] qui le fit aussitôt mettre en chemin, picqué de la grande prom[illegible]itude que Sa Majesté monstroit avoir d'entendre aux afaires, concevant très grand espoir de l'heureux succès d'icelles, sur si aisé commencement. Aussi tost venu, aussi tost fut admis, et receu avec telle courtoisie [illegible] Majesté l'embrassa incontinent fort amoureusement, [illegible]nt premiè[illegible] g[illegible]nde humilité, suyvant en ce l'e[illegible] du [illegible]s, qui tant plus hault est monté, [illegible] se m[illegible]e, [illegible]is la grande affection qu'elle a c[illegible] con[illegible] en a les afaires à cœur, si [illegible]ont [illegible] mensongères les inventions de [illegible]tiques, par l[illegible] ont indignement dénigré un tel prince à l'endroit des l[illegible] à croire le mal, et rétifs à bien juger de la v[illegible], n[illegible]tu d'autruy, n'estant sans cause qu'on a donné l[illegible]s à l'ancien proverbe « *Regium* » *esse malè* [illegible] *benè feceris*.. » Sentence verifiée autant en la pe[illegible]nne de notre roy qu'en autre prince, quiconque l'ait devancé, lequel en faisant bien et donnant bon ordre aux afaires a esté calomnié, tantost comme fol, tantost

me le plus vicieux de tous les hommes, tantost comme ıeur de tyrannies, mais à très grand tort, quelle occasion n puissent avoir donné ses ministres se comportans en ce au plus loin de ses intentions.

ıprès les embrassemens et baisers des mains, le sieur ›assadeur discourut sur sa charge, et exprima en bref les cipaux points de son ambassade, présentant enfin les pacts et lettres de son Altèze ´et de Madame la Ducesse de ne et de Plaisance. Sa Majesté l'ouit fort patiemment et de œil, et, pour responce luy dit en peu de parolles, comme ordinaire est le faire court, qu'il estoit le très bien venu, son ambassade luy estoit très aggréable, qu'elle voiroit le enu des lettres, et que, pour le regard des afaires elle oit plus à loysir à son retour, lequel elle hasteroit à son ible, pour ceste occasion, afin d'expédier au plus tost ce auroit besoin de célérité. Et cependant, qu'il se pourroit er en Lisbonne chez le président Foncq, et luy faire ouverdes afaires, après luy avoir délivré les autres pacquets, ce qu'elle luy avoit commandé et commanderoit de rechef ›cevoir et entendre ausdites afaires; ce qu'elle fit sur l'heure me, despeschant courrier avec lettres de sa main propre ict Président. De quoy le sieur Ambassadeur le merchia humblement, et, la révérence faicte, sortist accompagné du te de Cinchon, maistre d'hostel de Sa Majesté, et du sieur dom ı d'Idiacques, secrétaire, et autres seigneurs principaux, dess receut beaucoup d'honneur, de promesses et offres de ice, tous s'efforceant d'honorer celuy, lequel ils voyoient avec iration estre tant honoré du Roy mesme, et, pour démonson de leur bonne volonté, le menèrent en sale pour disner, il fut traité comme l'on peult attendre d'estre au palais

d'un monarque d'Espaigne, roy d'une grande partie de l'Allemagne et de l'Afrique, empereur des Indes et des isles des deux mers, etc. Après disner, jecté qu'il eut l'œil sur don Juan d'Idiacques, pour avoir ressenti de bien loin et remarqué de près le crédit qu'il avoit auprès du [illegible]istre, luy plia une ofrande et communiqua en peu de paroll[illegible] crédence, avec les poincts principaux de sa commission, af[illegible] que celuy, qui a l'oreille du maistre à commandement, lui en fit rapport plus privé et particulier, préparant par ces moy[illegible] bonne dépesche aux afaires. Et, posé ce fondement, il reprint son chemin vers Aldeagalega en intention de passer le T[illegible]t gaigner Lisbonne à la première marée, sur la nuict : [illegible] la grande pluie tombée le long du jour et [illegible] t [illegible] nuict avec grand vent avoit tellement enflé l[illegible] T[illegible], qu'elle ne trouva bon de s'y confier, ch[illegible] em[illegible] esme Sa Majesté de partir d'Alcouchette, ainsi q[illegible] gr[illegible] et petits sont indifféremment subjects aux élémens « [illegible] *re ab ortu.* »

Le XXVIIIe, le sieur a[illegible] eur s'y confia, mais non sans danger de sa personne, l[illegible] tant de sorte agité en haulte mer que, ce dont il enfloit, [illegible] Tajo s'en ressentoit bien fort, la largeur et profondeur de l'e[illegible] heure, car, si nous croyons à Strabon « *Tagus ad* [illegible] *titudinem habet stadiorum viginti, altitudinem vero* [illegible] *gnam,* » y donnant occasion; si est-ce que ce bon Dieu, l'a[illegible] conservé si longue traite de chemin, ne le voulut perdre [illegible] rès de son but; mis pied à terre trouva les gens du sieur [illegible] sident Foncq qui l'attendoient en bonne dévotion avec la mule, sur laquelle le montèrent et conduisirent honorablement au l[illegible] is de leur maistre, où, selon l'ordre donné par Sa Majesté, il fut bien venu, bien receu, traité magnifiquement, tout le temps du séjour qu'il fit à Lis-

bonne, qui fut de sept à huict sepmaines, sans que le sieur président se monstra aulcunement fasché, ou lassé d'avoir un tel empeschement si long temps en sa maison. Aussi avoit-il un hoste de bonne conversation, peu curieux de controller la manière de faire d'autruy, et en attendoit par aventure bonne récompense du maistre, comme en effect il obtint depuis par mille escus, sans les menus suffrages.

Le XXIX[e] le sieur ambassadeur fit part au dict sieur président des poincts principaux qui l'avoyent faict acheminer vers Sa Majesté, luy compta tous les pacquets et lettres, tant celles qui nommément s'adressoyent à luy, que celles qui à Sa Majesté, peu exceptées, qu'il avoit charge de ne mettre en aultres mains que du maistre, et luy communiquant enfin sa charge et instruction ; mais non pas la secrète et plus cachée. Car il y avoit lors tels de grande authorité ès Païs-Bas, qui n'estimoient pas le dict président fort bien affectionné ny à leur endroict ni envers les provinces Wallonnes, retenant de l'inimitié invétérée des provinces Flamangues à l'endroict des Wallonnes, pour estre Hollandois; de quoy s'il a donné occasion de juger le laisseray débattre à ceux qui sçavent mieux le secret des afaires, et qui ont le jugement plus grand, ou mieux versé en matières d'Estat; parce qu'en matières de court quelques-uns se pensent quelque fois offensez, qui vrayment ne le sont point, et aux autres l'on fauche l'herbe autrefois si gaillardement dessoulz le pied qu'ils n'ont pas le sens de s'en apercevoir. Je diray seulement importer grandement que celuy qui doibt procurer le bien et repos de plusieurs provinces, villes, communautez ou particuliers, se garde bien de rebuter les afaires par inimitié publique ou privée, ou les avancer par trop de faveur ; mais convenir qu'il suyve en tout la raison, l'équité, la justice, se despouillant de toute passion et transport.

Le dernier d'apvril, Ier, IIe, IIIe. IVe, Ve, VIo, VIIe, VIIIe, IXe et Xe de may, le dict sieur Ambassadeur traita assidument les afaires avec le dict sieur président, suyvant l'ordre donné par Sa Majesté, et conceurent par ensamble durant ces jours beaucoup de moyens, d'expédiens, d'articles et ordonnances ; beaucoup de difficultés furent esclaircies ; quelques poincts furent débattus, beaucoup de chose advisées, attendant la venue de Sa Majesté, pour avoir l'advis, le choix, la détermination et commandement d'icelle sur tout.

Je laisseray ici en délibération les sieurs ambassadeur et président attendans le retour de Sa Majesté, pour reprendre, discourir et remarquer un petit plus particulièrement, pour y avoir esté en personne, les occur ces du chemin que fit la troupe laissée en Barcelone par le sieur Ambassadeur.

Le Xe doncq d'apvril le dict ieur prenant la route de Madrid, en plus grande dil [illegible] il n'eut peu faire avec tant de gens, laissa en arrière [illegible] re [illegible] siens, leur commandant venir à journées, ayant à ces fi [illegible] rester marché avec le muletier qui peu de jours aupara [illegible] l'avoit guidé de Colibre en Barcelonne, afin de les rendre au plus tost à Madrid. Si la chose leur faschoit, il est à croire ; s'ils en furent diverses fois retardez, la suite du narré le fera inco [illegible] nt cognoistre. Car comme ils pensoyent se mettre en chemin à la même heure que faisoit le sieur Ambassadeur, pour gaigner par assiduité ce qu'ils ne pouvoient avoir par célérité, trouvèrent leur guide mal preste, et non intentionnée de partir ce jour ; et, comme il fault attendre de telles gens, bien délibérée au reste faire son prouffit du chemin. Afin toutesfois de donner couleur à son fait, il fondoit l'occasion du retardement sur ce qu'ils n'avoient esté soigneux de lever le passe-port pour l'argent qu'ils avoyent, bien que ce

fust pour la despense, les advisant que, s'ils faisoyent autrement, le tout seroit confisqué. C'est certainement un fort bien grand plaisir en Espagne que, toutes les provinces estant unies soubs mesme prince, l'on ne peult non plus transporter or, argent, ni certaines marchandises, comme si les royaulmes et provinces avoyent encore leur roy et prince particulier; de sorte que celuy qui n'est bien grand maistre de soy, l'estranger signamment, accoustumé à tout aultre liberté, perd incontinent patience, quand, entré en Barcelone, trouve estre besoin déclairer quel argent il a, et puis, quand il ne le peult emporter sans passeport, et en laisser bonnes plumes, et que de son propre il se voit, ainsi comme luy semble, volé, et icy et en tant d'autres lieux d'Espagne. Il passeroit que sur l'issue d'icelle il fut taillé de l'argent y acquis, se ressouvenant qu'il est escrit : *Cui vectigal, vectigal; cui tributum, tributum,* et puis : *Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari*; mais que, n'estant marchant, il soit taillé et retaillé de ce qu'il y apporte, et sy souvent soubs l'obéissance d'un mesme prince, il ne le peult passer; et toutefois, après s'estre bien fasché, ne lui reste aultre consolation que ceste belle vertu de patience, si difficile d'avoir aux mal mortifiés, qu'on ne donne pas mal à souvenir de la force qu'il y fault mettre, quand italianisant, au lieu d'avoir patience, on dit qu'il la fault piller. Car bien que pigliar en italien signifie piller, si est-ce, qu'estant accommodé en cest endroict, il laisse le concept du piller françois avec la signification du pigliar italien. Pour première occasion de patience ils furent deux heures avant pouvoir impétrer le passeport, courans la ville selon que le muletier les vouloit mener, par aventure où il avoit afaire, ou vrayment renvoyez, comme l'on dit, de Caïphe à Pilate. Le passeport expédié, il restoit de tirer le muletier hors

de sa maison, ce qu'ils ne purent consuivir, sans crier hault et avec très-grande importunité. Le bon homme, forcé de partir, fit toutefois si bonne diligence, qu'achevé six lieues de chemin, les logea à Sitquer, divertissant du droict chemin de Çaragoça, de quoy ne sçay comment ils se doubtèrent. Mais il leur fit entendre ce faire, pour un mieux, d'autant que le chemin de Çaragoça estoit infesté de bandouliers, celuy de Valence estant plus sûr, moins subject aux vol es et quasi esgal en longueur. Il persuada aisément ce qu'il voulut à ceux qui ne cognoissoient rien ni de l'un ni de l'autre. s l'expérience leur aprint par après qu'il les avoit si bien du danger des bandouliers, qu'il les avoit plongé bien avant en celui des maures cachez aux montaignes inaccessibles, qu'on leur monstra depuis, desquelles se vienent ruer sur les passans, et quelquefois sur les places voisines.

Ce chemin est au reste ou plus mauvais que celuy de Çaragoça, pour les mon et rochers qui bordent la mer, laquelle on costoye elone jusqu'à Valence si près que de marcher quelq s gravier et sablon de la rive, quelquefois sur les ns d haultes montaignes du costé mesme qu'elles re t la mer, où l'on admire avec raison les œuvres du Tout-Puissant, au miracle des eaues, qui viennent quelquefois battre si furieusen ès cavernes des rochers, que semblent coups de canons.

A Sitquer, comme, en quelques villes et provinces que ce soient, les peuples chrestiens sont ordinairement répartis en certaines confrairies, les compaignons de voyage esprouvèrent que l'on est plus diligent en Espaigne à procurer les aumosnes, que l'on n'est pas en noz quartiers. Car pendant qu'ils banquetoient, trois ou quattre filles entrèrent en chambre avec une

ille pour mère adresse, chose qu'ils n'eussent attendu en
paigne, et commencèrent à sonner des doigts le tambourinet
t en losengue, et sur lequel l'image de la saincte Vierge
oit peinte, présentant quant et quant le bacin, pour recevoir
ımosne. Laquelle façon de faire appresta aux compaignons
utant plus à rire qu'ils entendoient moins la chanson, et que
chose leur estoit inaccoustumée. L'on dit ce néantmoins
'on ne se trouve mal de l'invention, qui convie plus dou-
nent les hostes à mettre la main à la bourse. Et l'on disoit
ˌsme que le pourchas des confrairies est donné à ferme, et
e chasque fermier s'éfforce par samblables inventions d'en
re valoir la queste; de quoy il pourroit mal venir, si l'on n'y
'œil vigilant, ainsi qu'il est advenu des questeurs abrogués
r le sainct Concile de Trente, bien que leur première insti-
ion fut trouvée bonne.

Le XIe, les compaignons deslogèrent de bon matin pour
er prendre giste à l'Acorambal; sur quel chemin tracassèrent
ırracone, ville d'illustre antiquité, la fondation de laquelle
cuns rapportent à Tarraco[1], général des Ægyptiens, qui s'em-
rèrent des Espaignes, après les Phéniciens, sept cens nonante
ͽuf ans paravant l'incarnation de Jésus, suyvant la supputation
Eusèbe, mise en avant par François Tarapha[2], chanoine de
ırcelone. Aucuns la renvoyent mesme jusque à Tubal, cin-
iesme né de Japhet, fils de Noé, et dient qu'il fut le premier
y des Espagnes, *Tarraco*, comme qui diroit ***Pastorum con-
egator***, à cause qu'il nourrissoit force troupeaux. Joannes
ͽrundensis[3] aime mieux à croire que Hercules et les Grecqs

[1] De orig. et reb. gest. reg. hisp.
[2] Joannes Annius de regib. hisp. Franc. Taraph.
[3] In paral. hisp.

en soient fondateurs, l'estimant ainsi appellée *Aconitis Sociis Herculis, Terr-Acon, quasi terra Ac... .h.* Autres sont d'opinion que les Scipions en ont esté autheurs, et, entre iceux, Strabon et Pline [1] l'appellant *Scipionum opus.* En chose si vieille l'histoire est incertaine. Une chose est bien vraisamblable et se peult assez prouver par l oires, quelle estoit paravant la venue des Scipions en Espagne. Une autre est asseurée, qu'entre les seigneurs Romains, les Scipions l'ont grandement agrandye, mesme illustrée, et de sorte que, de là en avant elle a donné le nom à la partie principale d spagnes, laquelle les Romains appelloient paravant *Citerior I ispania;* aussi les prêteurs et proconsuls y ont fait du s leur résidence ordinaire et leurs principales assemblées et j ıs. Car Pline escrit que « *Tarraconæ . . . . . populi* *raginta quatuor.* » A quoy peuvent avoir esté meus pour assiette, non seulement belle, mais pour la commodité r qui semble la venir cercher, de sorte que Strabon [2] la dit ritoirement, » *ad excipiendas Principum peregrina s egiè natam.* » Qui luy cause aussi abondance de c , et luy faict croistre le nombre des gens qui s'y n ıt, ne pour la commarque du païs d'à l'environ, fertil de vin, ol et autres choses. En icelle et auprès se recouvrent choses de ıotable antiquité, ayant veu en une seule tour d'icelle, t é es de pierre, gravées d'escriteaux antiques, que je n'] oysir de contrescrire, et à deux lieues d'icelle, du costé du ant, une arcure faite, taillée et proportionnée des maistres arcl ctes anciens, laquelle on recognoit vulgairement pour la sépulture des Scipions, du costé

[1] Strab. Pli. nat. hist. l. 3, c. 3.
[2] Lucius Marineus. Sic. l. 3, de reb. hisp.

onent, un petit plus près de la ville, une vieille tour qu'ils : avoir esté bastie de l'autre Scipion pour sa retraite. Ceux ont curieux de feuilleter les histoires, signamment de Tite [1] sçavent assez l'occasion de ces monumens d'antiquité : mais ne chascun n'a pas cest heur ni ce loysir, il ne sera pas de-propos d'en quotter l'histoire en bref. Entre les eurs et Proconsuls Romains, CN. Cornelius Scipion, celuy tascha se déporter du gouvernement des Espagnes, afin de veoir à ses afaires privées, signamment au dot de la fille avoit preste à marier, ce qui luy fut refusé, le Sénat precharge de doter la fille pour luy oster ceste excuse, estant de l'armée Romaine ès Espagnes avec son frère Publius ion, fit si bien et heureusement, qu'en l'espace d'environ t ans gaignant beaucoup de victoires sur les Africains, amena :hoses à tel point, au grand contentement des Romains, que t ans entiers ne fut besoin de combattre tant par armes que conseil. Mais comme enfin les deux Asdrubal, l'un fils de on, l'autre d'Amilcar, firent grande levée de gens, ou pour :r entièrement les Romains hors de la possession des agnes, ou pour se deffricher le chemin en Italie, ne laissant ın ennemy à la queue, les Scipions advertis de ces praces se préparèrent de mesme, et, pour chose plus à la main, rent trente mille Celtibériens, si bien que l'hyver passé, et emps venu, quand les armées se mettent ordinairement en ıpagne, le deux Asdrubal se présentèrent en deux troupes; quelle occurence les Scipions se trouvèrent conseillez de re-.ir leurs forces, par ce que demeurans unis, bien qu'ils

Tite-Live. liv. 25.
Valer. max. l. n. c.. 4. fact. dictorum que memorab.

vinssent à chef de l'une des troupes, l'autre auroit moyen de se retirer aux montaignes et lieux inaccessibles, tellement que la partie seroit bien affoiblie, mais que la guerre n'en seroit pas beaucoup moindre. Le conseil exécuté comme il estoit pris fit vray le commun proverbe, *qui trop embrasse mal estraint*. Car les Scipions, pensans deffaire en mesme temps deux troupes ennemies, se trouvèrent tous deux deffaicts, vingt neuf jours l'un après l'autre, Publius le premier par la recrue inespérée des ennemis, arrivé que fut Massinissa avec sa cavallerie légère, du quel il fut suivy de si près, lorsqu'il avoit levé son camp pour combattre *Indibilis*, qui amenoit autre renfort, avant qu'il fust joinct aux autres troupes, que lui estant osté le loysir de combattre les troupes qu'il alloit cercher, et au contraire se trouvant picqué aux costés des gens de Massinissa, et par derrière d'Asdrubal et de Mangon, fut réduit à telle extrémité qu'il y perdit la vie, renversé par terre d'un coup de lance, chose qui accreut de sorte le couraige des Africains, qui crioient les uns aux autres, le capitaine Romain estre porté par terre, qu'ils tournèrent en fuite, qui çà, qui là, ce qui en restoit effraié de se veoir sans chef. Tellement que la première victoire estant l'instrument de la deuxieme, tout le fait de la guerre retomba sur l'autre Scipion. Car les ducqs africains usans avisément de la victoire, chose que chascun ne sçait pas faire, se vinrent incontinent joindre à leur autre troupe, pour le combatre, se trouvant jà avec le reste de l'armée Romaine en extrémité, pour estre delaissé des Celtibériens, qui, gaignez par les secrètes menées de l'autre Asdrubal, s'estoient débandés et retirés chez eux. Qui fit juger à Cn. Cornelius Scipion qu'il seroit peu fort, considéré mesme l'accroissement de l'armée ennemie, et lui donna occasion de rebroucer chemin ; mais il ne peult tant gai-

que, pressé des ennemis qui le talonnoient de près, ne fut
ıinct de demcurer et se fortifier, comme il peult, sur une
e aisée à gaigner, le pendant n'estant roide, et la terre si
qu'il n'y avoit moyen de s'y tranchiser, où, environné de
; parts d'une armée victorieuse, se defendit jusque à y perdre
, sur le champ mesme, comme aucuns escrivent, ou retiré
fut en quelque tour voisine ; car les autres tiennent qu'as-
en la dicte tour des ennemis et que la porte forcée avec
. il y fut massacré avec le peu de gens qui lui faisoient
ıgnie. Ce qui a donné occasion d'attribuer la chose à la
qui se voit près de Tarracone, qui, pour donner quelque
militude à l'opinion vulgaire est proche de telles collines,
'ite-Live descrit avoir mal servi de lieu de camp au dict
ɒn ; « *Erat*, escrit-il, *adeo nudus tumulus et asperi soli*,
nec virgulta vallo Cædendo, *nec terra cespiti faciendo*,
ducendæ fossæ, *aliive ulli operi apta inveniri posset*,
: *fermè quicquam satis arduum*, *aut abscissum erat*,
ɒ*d hosti aditum ascensumve difficilem præberet*, *omnia*
tigio leni subvexa. » Bien que, si les choses se trou-
t changées, il ne seroit pas fort estrange, veu que la tour
e, bastie qn'elle fut en carrure de vifves pierres assam-
de très bon ciment, a perdu beaucoup de sa haulteur, et
rincipal ornement des statues, qui ont esté à l'environ, les-
s sont du tout réduites en pouldre, ou tellement rongées,
en reste bien peu de chose,

Tantùm ævi longinqua valet mutare vetustas!

qu'elle ait esté bastie par Scipion, je n'ai aultre autheur
a commune tradition de ceux de là province. Car bien

qu'elle monstre estre de l'artifice romain, plusieurs aultres occurences peuvent avoir donné oc ı bastir, et n'est par adventure à croyre, si C. Scipion eust moyen de se retirer jusque à cest endroit, qu'il eust plutôt choisi se retirer en ce lieu qu'en Tarraconne mesme, ou sur la mer. Quant à la sépulture, bien que Tite-Live n'en sonne aussi mot, il pourroit estre que Publius Cornélius Scipion, fils de l'autre Scipion, estant succédé en la charge des deux, auroit eslevé ce monument à son père et à son oncle, ou, comme les Romains ont eu de coustume célébrer par t r arcs de triomphe, sépultures, statues et pyramides, ›ire de ceux signamment qui estoient morts pour le b liberté publique, que le Sénat mesme auroit ordonné la chose, afin ou d'aiguillonner les vivans à n'espargner leur sang pour république, ou d'apaiser aulcunement la desplaisance que l estrangers aussi bien que les Romains auroient conceue de la mort de si sages et valeureux capitaines, Tite-Live escrivant : « *Luctus ex morte eorum non » Romæ major quàm per totam Hispaniam fuit. Quin apud » cives partem doloris et exercitus amissi, et alienata pro- » vincia et publica tı t clades. Hispaniæ ipsos lu- » gebant desiderabant ı Duces, Cneum tamen magis, » quod diutiùs p , priorque et favorem occupa- » verat et spec , temperantiæque Romanæ primus dederat.* ». Ce monu ɔt d'antiquité, soit sépulture, ou arcq de triomphe, est basty belle plaine qui s'estend à la mer ou pour le moins jusques ux salines, qui sont lieus larges comme viviers, où l'on fait couler eaue de la mer, par certains conduicts, qui, resserrés, la retiennent enclose avec si peu de

[1] Lib. 25. hist.

profondeur que les rayons du soleil ont bien la force de l'endurcir en sel, ce qui feroit bien croire que la roupte des Romains seroit advenue en ce lieu propre à la cavallerie légère de Massinissa, suyvant quoy le mémorial y auroit esté dressé. Mais il semble, suyvant le fil de l'histoire de Tite-Live, que la chose ait esté faite plus avant en pais, estant évident que les Scipions estoyent allez cercher les ennemis bien loin, et n'y ayant aucune apparence qu'ils ayent reculé jusque à ce lieu. De sorte qu'il y pourroit bien avoir autant de vérisimilitude que ce soit quelque arcq de triomphe, les Romains ayans obtenu plusieurs victoires aux environs de Tarraconne, et ne se fault pas trop arrester sur ce que le peuple ignorant dit de choses semblables, pouvant aussi bien faire une sépulture d'un arcq de triomphe, qu'un pont d'un aque-duct. Et Pline confirme aucunement l'opinion que dessus, escrivant en ces termes : « *Bœtis in Tarraconensi provinciâ non, ut aliqui dixêre,* » *Mentesa oppido, sed Tugiensi exoriens saltu, quem Tader* » *fluvius qui Carthaginensem agrum rigat, Ilorci refugit* » *Scipionum rogum,* » suyvant quoy les Scipions auroient esté desfaicts sur les confins des royaulmes de Valence, Grenade et Castille la neuve, où le Tader, que l'on pense estre de présent appellé Segura, et le Bœtis mesme, que l'on nomme Guadalquivir prend sa source, y ayant ville en cest endroict appellée *Ileraela* ou *Ilorca*, qui n'en est pas fort esloignée de situation, comme ni aussi de la correspondance du mot ancien. L'ouvraige devoit esclaircir ce doubte, mais il ne reste que l'arche toute nue, l'escriteau mesme, qui est sur le bord de la frissure, estant si rongé du temps que je n'y peu recognoistre autre chose que ...IRTVT...ESTA...VM...VI. qui me faisoit deviner « *Virtutis testatæ monumentum,* » ou chose sem-

blable. Un petit plus oultre, aprochant un vi ermé de murs, contre les escumeurs de la mer, je vi deux tres antiquitez, desquelles je ne peu riens tirer. L'une estoit un reste de colonne encoire droict, sans aucune escriture, l'autre, vis à vis de la porte, estoit une pierre de blancq marbre en quarure, avec partie de l'escriteau qui montroit la chose avoir esté érigée pour la sépulture d'une femme bien aymée de son mary : J'avoy noté ce peu qui s'en pouvoit retirer : mais ce que l'antiquité n'a peu gaigner à l'endroict de la pierre, la poste l'a gaigné sur mes tablettes, y ayant usé ce qui y estoit couché, pour le mieux conserver contre l'envie du temps.

Le XIIe, prétendans arriver à Tortosa, les compaignons furent contrainets de demeurer deux lieues en arrière, pour ce qu'il convint repaistre les mules à Cambriles, et que le chemin est difficile à cause des montaignes qui ne cèdent guère en haulteur ou difficulté de chemin aux Alpes, ou Pyrénées, estans oultre ce dangereuses, pour les maures qui, cachez ès lieux inaccessibles, gardent quelquefois les advenues des chemins pour y surprendre les passagers, et pour la voisinance de l'Ebre qui coule au pied de quelques parties d'icelles, quelquefois si près du chemin, qu'un pas mal assis suffiroit pour faire jecter le passager par le hault précipice en l'eaue.

En ces quartiers, comme en divers aultres d'Espaigne, et signamment au royaulme de Valence, ils nourissent une infinité de vers à soye, de certaines fueilles d'arbres, qu'ils appellent mouriers, bien qu'ils soyent différens aux nostres, soit quant à la fueille, soit quant à aultres choses, aucuns pour le prouffict aultres pour le plaisir. Car j'entens qu'ils retirent grand prouffict, à petits frais, de ce mesnage. Et le plaisir ne peult estre petit à ceux qui se délectent beaucoup en admirant les

œuvres de la nature. Certainement ce vermisseau a en soy beaucoup de choses à remarquer, naissant premièrement d'un fort petit œuf, reservé sans soin plusieurs mois, comme la semence de quelque herbe, et prenant par après accroissement, eschangé qu'il est en saison et forme de chenille, se revestant petit à petit, et se couvrant d'escaille, afin de se monstrer tout aultre qu'il n'estoit auparavant, mangeant du commencement peu, par après beaucoup, et puis riens du tout, entièrement lors occupé à sa besogne, laquelle achevée en peu de jours il sort de son escaille, et luy croissant les ailles devient du nombre des volatilles, que les naturalistes appellent *insecte*. Tellement que sainct Basile[1] prend méritoirement argument de ceste bestiole pour prouver la résurrection, quand il escrit : « *Quid dicitis* » *vos, quæso, qui Divo Paulo non creditis, de eâ mutatione,* » *quam in resurrectione fore dicit, qui plerasque videtis* » *aeris animantes formas permutare, qualia de verme* » *quoque illo indico cornua protendenti gemina narrari* » *Solent? Hic in erucam vertitur primùm : fit deindè* » *temporis progressu, id quod bombix appellatur ; at neque* » *in hâc formâ persistit, sed illis præmollibus corniculorum* » *bracteolis sese sensim prolatantibus in alarum speciem* » *tandem fit volucris.* » A quoy Pline s'accorde de bien près escrivant : « *Est alia bombicum origo : è grandiore ver-* » *miculo, gemina protendente sui generis Cornua, hinc* » *erucæ fiunt. Fit deindè quod vocatur bombylis ex eâ* » *necydalus, et hoc in sex mensibus bombix.* » Si est-ce qu'au chapitre suivant il traite d'une aultre manière de ver à

1 Hom. 8. hexamer.
2 Nat. hist. lib. XI. c. XXII.

soye aussi admirable que la première : « *I bicas*, je laisse
» ses propres termes afin qu'il soit mieux rec gneu, *et in Co*
» *insulâ nasci tradunt*, *Cupressi*, *Terebinthi*, *Fraxini*,
» *Quercûs florem imbribus decussum*, *terræ halitu ani-*
» *mante*, *fieri autem primo papiliones parvos nudosque*,
» *mox frigorum impatientiâ villis inhorrescere*, *et adversùm*
» *hyemem tunicas sibi rare densas*, *pedum asperitate*
» *radentes foliorum lanug em vellere. Hanc ab his*
» *cogi subigique unguium (rminatione, mox trahi inter*
» *ramos, tenuari ceu pectine. Posteà apprehensam corpori*
» *involvi*, *nido volubili. Tum ab homine tolli*, *fictilibusque*
» *vasis tepore et f â nutriri*, *atque ita subnasci*
» *sui generis* j (*restitos ad alia pensa dimitti.*
» *Quæ vero ta s t l ia humore lentescere*, *mox in*
» *fila tenuari junceo* » Les hommes sont allez si avant
cercher la superfluité, pe estre bien parez de l'œuvre admirable de ce petit ani quoy Pline se plaint bien fort, disant : « *Nec puduit s es usurpare etiam viros*, *levi-*
» *tatem propter æstive tantum à loricâ gerendâ*
» *dicessêre mores*, *ut oneri sint etiam vestes*.

Le XIIIe, bien que jour du vendredy sainct, et qu'aucuns se trouvassent mal d'avoir mangé le jour précédent des courroubles en guise de phaséoles, auxquelles elles resamblent assez, le service du maistre le semblant commander, se mirent en chemin et passèrent au travers de Tortosa, ville du peuple de laquelle Pline a autrefois dit : « *Celeberrimi civium Romanorum Dertusani*, » parlant des quarante quattre de la pro-

[1] Pli. lib. XI. c. XXII.
[2] Plinius ubi suprà.

vince Tarraconnoise, car aucuns l'appellent Dertose ou Dertuse, aultres Lertose, Strabon, Dertissa, ou, comme aucuns lisent, Dercissa, Ptolomée, Dertosa. La ville se monstre assez belle et riche pour la commodité de l'Ebro, qui est l'ancien Iberus, tant cogneu pour aultres raisons, et pour estre bien navigable bien avant en païs, contre le naturel des aultres rivières de l'Espaigne, Pline escrivant d'iceluy : « *Iberus amnis navigabili commercio* » *dives, ortus in cantabris, haud procul oppido Juliobrica* » *CCCC L. M. Passus fluens navium per CC L X M. a* » *variâ oppido capax.* » De sorte qu'il passe fort enflé en ce lieu, ayant son canal principal entre la ville et le faubourg, lequel est afranchy par un pont de batteaux, chose cousteuse, mais de quoy la ville se rembourse prenant un réal, pour chasque homme de cheval, et s'en va peu plus avant engoulpher contre le midy, en quoy est aussi contraire aux aultres rivières d'Espaigne, avec telle roideur, « *ut quinquaginta passus in* » *mare profusus dulcis hauriatur*, » comme escrit Tarapha. Au reste, si ce nom luy fut imposé par Iberus, fils de Tubal, dominant en Espaigne l'an 299 après le déluge, 2016 ans avant l'incarnation de notre Seigneur, si nous croyons à Joannes Annius, sur Bérose, et en son livre *de Antiquis Temporibus*, joinct à celuy *de Temporibus* qu'il attribue à Philon le Juif; et, si aiant receu ce nom d'autrui, l'a libérallement communiqué premièrement au peuple voisin, tost après aux terres plus prochaines et depuis à toute l'Espaigne, qui se dit *Iberia*, et les peuples *Iberi*, ou bien, comme Marius Aretinus en est

[1] Pl. Hist. nat. lib. 3. c. 3.
[2] De orig et rebus gestis reg. hisp.
[3] Joannes Annius. c. v. — Franc. Taraph. vasrus c. 10.
[4] Pli. nat. hist. lib. 3. c. 3.

d'opinion, s'il a emprunté ce nom d'Ibera, ville anciennement
riche, où Scipion vainquit les Africains, [1] seray volontier
disputer à ceulx qui en ont le loisir, pour dire en bref que
ceste ville a couru di [illegible] unes, et anciennement durant
le débat des Romains et Afri [illegible] is pour la possession de l'Es-
paigne, et du depuis ayant [illegible] subjuguée des Maures, des
mains desquels elle fut r [illegible] y a quattre cens ans, ou environ,
bien qu'elle eut long [illegible] avant receu la foy chrestienne,
et si tost après la [illegible] otre Saulveur Jésus, que l'on
maintient saint Rufus, [illegible] Simon Cyrénéen, en avoir esté
le premier évesque, q [illegible] continuez, comme les temps
ont permis, de [illegible] Sextus en fut créé évesque
par Charles-le-Quint, [illegible] vit de degrés pour monter par
après au cardinalat et au siége du vicariat universel. Les com-
paignons jugeoient aussi de la [illegible] chesse de la ville, pour trouver
les sépulchres que Cath [illegible] ues sont accoustumez d'aller
visiter le vendredy [illegible], ri [illegible] ment parez, signamment à la
chanesie, y ayant [illegible] de la piété, à quoy incitoit le
sépulchre basti en l' [illegible] ominicains, au faubourg, repré-
sentant divers pe [illegible] i se mouvoyent avec gestes,
qui donnoient une plus [illegible] venance et appréhension de la
mort et passion du bon [illegible] ui nous a rachetés. Ils virent
aussi quelques-uns qui se bat [illegible] nt par les rues, lesquelz on ne
pouvoit cognoistre, pour avoir la face voilée, et tout le corps
couvert d'un linge blancq, [illegible] nt seulement ouverture sur le
milieu du doz et à l'endroit [illegible] genoux, afin que les poinctes
des escourgées y donnassent lil [illegible] rement. L'on sçait ceste cous-
tume estre tellement approuvée des Espagnols et Italiens que

[1] Vaseus. c. 20.

les plus notables des villes, et mesme quelques principaux seigneurs sont enrollez en ces confrairies, desquelles je ne m'estonne si beaucoup de gens se mocquent et le rapportent à hypocrisie, estant l'ordinaire de la nature corrompue de nostre eage, plutost se mocquer des choses bonnes, que de les ensuivre, nonobstant que béaucoup de gens pensent estre bien fondez de dire, que semblables actes de piété se deveroient faire en secret, les autres maintenans la chose se faire sans hypocrisie, d'autant que ceux qui le font ne se donnent à cognoistre; les coustumes des lieux pouvant beaucoup en cest endroict et en tout autre. Il suffira avoir noté cecy en passant, pour venir à Sainct Mattheo, ville passable, où ils couchèrent sans y avoir trouvé chose fort digne de remarque, sinon qu'il y avoit une belle fontaine sur la place, et que le prim-temps y estoit si avancé, que l'on y pouvoit cueillir les roses en abondance.

Le XIIIe, comme les mules estoient fort lasses, les compagnons cheminèrent bien à malaise et tardivement : si est-ce que, sur le soir, comme celuy qui va « *piano va lontano*, » gaignèrent Villareal, aians passé en chemin deux beaux et puissants ponts, encoire que bastis sur petits coulans, estant besoin les estoffer de telle sorte en Espagne monteuse, pour les eaues sauvages, et lavasses, qui descendent quelquefois tout-à-coup des montaignes, lors même que l'on ne s'est apperceu d'aucune pluye. Il se présenta aussi sur le chemin un chasteau, basti fort estrangement sur les rochers coupez en précipices, de sorte que le chemin en est bien roide, estant malaisé de conjecturer comme l'on y puist monter, si ce n'est par eschelles cizelées sur les rochers. Au soir les impétueux turbillons de vent promettoient la tempeste, mais la chose se passa doulcement. Je ne sçay s'il en advient ainsi ordinairement en ces quartiers, et que

les réaux comme à la teste. Ce ne fut ce néantmoins achevé de ce coup. Car guère plus oultre ils eurent à faire avec la dernière garde, qui, avec nouvelle malédiction des impatiens, emporta aussi sa pièce. En ces altercations qui durèrent quasi une lieue, chose appostée, comme il sembla à plusieurs, l'honesteté d'aucuns gentils-hommes et marchans françois vint bien à propos. Car, comme ils jugèrent à l'accoustrement que les passagers estoient françois naturels, ils leur présentèrent le vin, n'ayant peu obtenir qu'ils missent à terre pour recevoir meilleur traitement au logis. Il advi ; iv it auprès des villes principales, comme nrgs et oisines, où ces gardes ont lieu, que principaux c s, espagnols, françois et flammens ayent leurs i vraye voye, soubs couleur de se loger au large, pour tran :ter or et argent, au desceu et sans miséricorde des gardes, à c que le lourdault, qui sera descouvert, paiera pour les autres, qui seront eschappez. Hasté le chemin de là en avant pour recouvrer la perte du retardement si fréquent, les compagnons arrivèrent sur la brune en une vente ; par quel mot les espagnols signifient une maison esloignée de voisins, servant pour recepvoir toutes sortes de passagers. Il y avoit toutesfois une glise assez voisine, et si disoit-on qu'il y avoit la ville un t plus bas.

Le XVIIe, le vent (fort, comme il avoit esté la nuict précédente, et si froid, que n'eusse pas attendu de telle saison en ces quartiers d pagne. Il convenoit toutesfois avancer le chemin avec très grand peine et froid, de sorte que pour se prémunir de l'un estoit besoin se tenir ferme sur sa monture, craindant d'estre emporté ès profondes vallées, desquelles l'on estoit bien servy par le chemin montueux et si mauvais, qu'il aydoit au hasard de mettre les chevaucheurs bien

as ; et contre l'autre convenoit se musser le nez et les oreilles plus iligemment qu'en hyver, en quoy, comme l'on eut peu l'oublier, on voioit beaucoup de quartiers de maures exécutez pour meurtres t volleries faictes ès dictes montaignes, répartis et clouez à liverses estaches sur les avenues. En si mauvay chemin et si peu l'asseurance ce bon Dieu préserva si bien les compagnons que, 'enu le tard, gistèrent en une profonde vallée, ayant sa rivière, qui s'en va rendre à Valence, où eurent occasion de se contenter ›our y avoir trouvé ouverte la maison, où l'impératrice avoit logé ›eu de jours auparavant ; mais il se fault persuader qu'en ces quartiers, où souvent l'on ne trouve qu'une vente pour toute ıostellerie, que les gistes ordinaires des muletiers sont bonnes ›our les seigneurs. Qui ne s'en contentera, s'il veult cercher mieux, rouvera les montaignes et rochers voisins, quelquefois taillez de ıature comme à propos pour loger les malcontens, aians leurs grottes et cavernes tousjours ouvertes pour les recepvoir aussi tost que les serpens et aultres bestes sauvaiges, s'ils sont assez orts pour les deposséder.

Le XVIIIe jour autant venteux que le précédent couchèrent à Roneche.

Le XIXe a Histo ou Hitto, village, accommodez en mesme chambre, où, entre autres, le magnifique seignor ambassadeur de Venetia avait logé peu auparavant. Aussi estoit-ce un beau paais parfumé à l'avenant, pour n'avoir qu'un petit trou pour enestre. Et les gens du logis estoient si adroicts qu'à grande ›eine sçavoient faire du feu, et beaucoup moins rostir une ›auvre geline, qui fut condamnée à ce supplice par disette de pot ›our la bouillir. Mais les compagnons se sçavoient bien passer le ce que l'occasion apportoit, usitez encore du jour précédent à semblable incommodité, pour avoir esté couchés soulz la cheminée, afin d'avoir l'air plus libre, en chambrettes qui n'avoient

autres fenestres que les huis, le service estant de mesme bonne grace. Car ni fille, ni femme, ni homme voulurent mettre le pied en la chambre, et, pour un tour de courtoisie, comme les compagnons avoient faict rostir quelque chose, la fillette l'aporta ainsi embroché, et le dressa contre le mur de l'huys de la chambre, afin par aventure de leur donner moyen de mettre les viandes de broche en bouche ; mais autres estoient d'opinion que la chose se faisoit *ne Contaminar ntur*, la viande estant lardée, et le porcq estant défendu aux uifs , tels que ceux cy pouvoient estre, ou Maranes , qui ussi n'usent de sel. A quelle occasion celuy n'est estimé a honeste en Espagne, qui présente du sel à ceux qui n'en andent, et tels poulra en rencontrer qui penseront que l'on veuille descouvrir par cè moyen, s'ils sont chrétiens, où que l'on se moque d'eux, comme si on les vouloit dire issus de juifs ou de Maranes.

Le XXe passèrent à Taraso ou Tarasone en Castille; je n'oseray asseurer que ce soit le Thuriaso des anciens, bien qu'aucuns soient de cette opinion, ville assez passable, bastie sur un pendant de montaigne, r lant le midi, aiant au-dessous une vallée bien fertille et abon lante en tous biens ; et de là allèrent coucher à Chinchon, si le nom ne me trompe, encoire plus belle ville, et qui a de rplus un chasteau de notable antiquité; si est-ce que nous laisserons recercher les particularités à autres, n'ayant pas empris, et ne m'estant besoin descouvrir le tout, que nous aurions veu et rencontré, afin de ne gouster qu'assez de ce qu'on se passera bien de sçavoir.

Le XXIe arrivèrent de bonne heure à Madrid, passé deux des branches du Taio, assez près de son commencement, au passage de l'une desquelles rencontrèrent une bande de ces Egyptiens contrefaicts, et que nous appellons Caramaras, d'un

nom aussi estrange que sont les gens signifiez par icelui. Qui me fait croyre, posé qu'il y ait peu d'hérétiques en Espagne, qu'elle n'est entièrement deschargée de tous mauvais garnemens; une chose est à louer, que la justice y va assez roidement, n'estant merveille si aucuns trompent la diligence de ceux qui y sont commis.

Sur le chemin, pour chose légère, l'on fut en hasard de tomber en grands inconvéniens par la légèreté d'un gentil-homme, qui s'estoit joinct à la troupe, au partir de la ville voisine, et le grand ou meschant cœur d'un berger du pays. Car, à environ trois lieues de Madrid, comme les compagnons passoient auprès des troupes du berger, la compagnie n'allant serrée, mais comme les choses tant sont-elles envoyées de plus loin à leur but, tant vont elles plus viste, quand elles sont près d'iceluy, ayant outré ce qui advient ordinairement en tout mouvement, la secousse commencée de loin, les compagnons ayant devancé le gentilhomme d'un ject d'arcq, et iceluy de tant le muletier, le dict gentil-homme n'ayant à quoy se passer, rencontré qu'il eut le baston du berger, le prend par manière de badinerie, ce que le berger prendant à jeu se met en cholère, accourt et redémande instamment son baston, sans révérence et avec bien grande impatience. De quoy le gentil-homme se fasche aussi, et s'en rend plus difficile. Qui fait monter la furie en teste du berger et se résoudre à un dangereux conseil, lequel il exécute aussi tost. Il prend des pierres et rue désespérément contre mon gentil-homme, qui, parant les coups, s'efforce de lui donner une bastonnade, à quoy ne pouvant avenir, jecte après luy le baston, pensant ainsi aller quicte. Mais le berger ne se contenant plus en sa première prétension, soit qu'il ne se fust aperceu de son baston, soit qu'il se faschast da-



vantaige, que le gentil-homme, ayant déguisné son espée, tournoit vers les moutons, recommence à ruer de plus beau, et le gentil-homme à escrimer le moins mal qu'il pouvoit.

Enfin le duel s'eschauffe si avant que le berger touche en plaine face mon gentil-homme, et, le voyant estourdy du coup, prend la fuite, arrivant le muletier qui commence à poursuivre le fuiard avec cris, donnant occasion aux compagnons de retourner veoir la feste ; car ce p ndant que la querelle s'estoit demenée, ne s'en é peine, estimans que gens de mesme nation s'entend t n par ensemble, et que ce n'estoit autre chose, que l' ire qu'ils ont de crier les uns après les autres, par les ins, *cocu*, *villanno villaco*, et ce qu'ils sçavent songer de pis, ceste manière de salutation estant en usaige en divers endroicts d'E pagne ; et retournés s'estonnent de veoir le gentil-h ne stré de telle sorte, et le muletier si fol que de p fuiard en danger d'en recevoir autant que le gentil-homme. quoy toutesfois il ne se contente, ains s'adresse à deux femmes qui restoient auprès du troupeau, de la cognoissance et du parentage du berger, pour tirer raison d'elles. Ce qui luy cousta cher. Car deux autres bergers, forts et puissants hommes, veu l'entreprise de leur case et cabane voisine, accourent vers le muletier avec grosses massues, pour luy rompre la teste; et de fait venus près, non considéré que le muletier, desnué de toutes armes, ne désiroit que paix, et s'approchoit pour vuider amiablement du faict, recueillent des pierres, et, de prime abordée, sans vouloir entendre ni à rime ni à raison, ruent de pleine force et furie après luy, et le contraignent, se trouvant recreu et serré de telle sorte, de se couvrir des femmes, cerchant secours de celles qui, par son importunité, avoient eu besoin de secours,

ıme la chance retourne souvent, qui toutesfois lui servent
ı, et le couvrent comme elles peuvent, ne l'ayant toutesfois
si bien faire du commencement, qu'il n'en remportast
lques coups de pierres et de baston. De quoy les com-
nons estonnez ne sçavoient à quoy se résoudre, leur pa-
sant d'un costé mal-honnête de laisser battre leur homme,
d'autre part, dangereux d'emprendre sa défense, sans sçavoir
ondement de la querelle et pour cognoistre que, c'est une
ıvaise guerre d'espées contre les pierres, y trouvans aussi
's montures si mal propres que leur eust esté besoin de
tre pied à terre, et couvert du manteau pour targue, l'espée
poing, prendre ou rendre, recevoir ou donner pour le moins
lque marque signalée, pour appaiser la cholère desnaturalisée
ces gens ruraux, qui paroissoit ne se pouvoir estaindre sans
nde seignée. Tous lesquels inconvéniens leur semblèrent tels
c le deshonneur qui en fus revenu au maistre, qu'ils en
sent peu tomber en grands inconvéniens, signamment en
stille, où les rémissions des homicides ne s'obtiennent légère-
:t. La honte et la mocquerie qui en eust ensuivi les picquoit, et
uns ne trouvoient expédient se mesler ès querelles d'estran-
s, lesquels ils ne cognoissoient, et qui les sçauroient bien
nesler entre eux, considéré mesme que le gentil-homme,
gine du mal, estoit déjà retiré pour advertir la justice du
chain villaige. Et cependant, comme chascun s'approcha,
ılques passagers espagnols y mirent le bien, et, à leur grand
il, vuidèrent le différend moyennant un réal que le muletier
eroit aux bergers, au nom du gentil-homme, pour le baston
é et non recouvert. Sur si petit commencement, et pour si
er prétendu, surgit la querelle qui avança quasi la mort à
is ou quattre hommes, et fut cause que les deux furieux ber-

gers se trouvèrent incontinent trous de justice et, par sentence donnée le jour mesme, ou le lendemain, en matière claire, condamnés aux galères comme forsats; de quoy l'on fut adverty le lendemain, à rid, par les femmes et filles qui vindrent trouver le m et le prier, avec pleurs, d'empescher l'effect de la sent). s la justice d'Espagne ne fleschit légèrement. Ce (retarda de sorte les compaignons, que, au lieu d'arriver à rid avant le disner, y arrivèrent environ les quattre heur ap s, quand ils trouvèrent, à leur grand regret, le sieur A leur en estre party dez le jour précédent, ayant donné tel ordre aux afaires que, si l'on eust peu recouvrer des chevaux ou (s mules, ne leur eust esté besoin de tarder que bien peu. La d culté d'en recouvrer fut grande, parce que divers seigneurs s' estoient montés, pour faire compagnie à l'Impératrice; t qu'ayant cerché deux ou trois jours, furent réduits (ités de se confier à un charetier qui promettoit de r re (Lisbonne quasi en mesme espasse de temps que s'ils pren(nt chevaux. En faulte d'autre moyen, convenoit passer par luy, de tant plus à regret que le sieur Ambassadeur désiroit estre suivy en diligence. Cependant Joan Chamberlin, marchand de Bruxelles et bonnetier des archiers de Sa Majesté, ayant prins à sa charge, et promis au sieur Ambassadeur de faire accommoder les compagnons, quand ils viendroient, ne trouvant en Madrid logis si commode qu'il désiroit, les logea au sien propre, et les traita bien, et à prix fort raisonnable, donnant cela à l'amitié de la patrie; car, ès pays lointains, ceux du Pays-Bas, de quelle province qu'ils soyent, se tiennent tous pour frères.

Le XXIIe, jour des Pasques closes, ils ouirent la messe en la chapelle du Palais, qui est grande et hault eslevée, sans qu'il

t lors autre chose fort remarquable, en tapisserie signam-
;, ou paintures, sinon la table d'autel, painte excellemment
ın chef-d'œuvre, qu'on dit, noz gueux avoir dernièrement
; à Gand, bien que ce fust une pièce des plus exquises du
le, et contre l'exemple de ceux d'Anvers, qui, pour ceste
;, en ont réservé une autre, et mis en leur maison de ville.
je n'estime pas qu'il soit besoin de dire que les ornemens,
uels l'on se servoit à l'autel, estoient fort riches et beaux,
ıiant personne qui ne les attend tels en la chappelle d'un
i puissant et catholique. L'on sçait aussi quelle musique il s'y
combien elle y est pleine et accomplie, les chantres y estans
rand nombre, et, pour la meilleure partie, les plus excellens
provinces wallonnes, qui surpassent tous autres en ceste
ıge, estans en la dicte chappelle, aydez du lieu, qui leur
lonné, assez eslevé, sur la fin d'icelle. Il y a quelques autres
d'église rangez en la chappelle, mais qui y servent plus
ırade, que par aventure d'autre chose, s'y trouvans aussi seu-
nt à certains jours. Les infantes et petits-filz de Sa Majesté
nt lors la messe, mais d'une salle haulte; de sorte qu'on
:s pouvoit bonnement veoir.
e XXIIe, le sieur d'Anthin et le chappelain furent baiser
nains au cardinal de Granvelle, suyvant l'ordonnance qu'ils
voient du sieur ambassadeur, et, venus à heure qu'il donne
ence, furent d'iceluy admis avant tous autres, nonobstant le
d nombre des attendans, furent receus de bon œil et bien
s, plus courtoisement qu'ils n'eussent jamais attendu; et,
ant incontinent la parolle, les mit hors de peine de faire la
; harangue qu'ils avoient préméditée. Ses propos furent en
ne comment l'on se portoit au païs, comme ils se portoient,
ne ils avoient sceu porter le travail d'un si long chemin,

comme ils s'estoient trouvez depuis l'entrée d'Espagne, ce qu'il leur en sambloit, que ce n'estoit pas telle chose que le Païs-Bas, et samblables autres propos; après lesquelz leur déclaira qu'ils pourroient aviser en quoy leur pourroit faire plaisir, et se deveroient asseurer qu'ils le trouveroient toujours prest, et aussi tous ceux du païs, auxquelz tant en général comme en particulier, estoit le très affectionné à faire service. Ils le merchièrent bien humblement, et, après une profonde révérence, respondirent qu'ils n'avoient mérité ceste faveur, et, que, pour le respect de sa personne et si grandes offres, demeureroient entièrement les très affectionnez et les très humbles serviteurs de son illustrissime seigneurie, obligez jusque à l'âme de si grande faveur, de quoy se resouviendroient, tant qu'icelle leur batteroit au corps, sinon pour eux en revenger condignement, y obstant leur jeunesse et peu d'estoffe, au moins pour en porter à tousjours un cœur recognoissant. Et pour le regard de ceux du païs, que les naturels et les plus gens de bien s'en estoient tousjours bien autant persuadé, que Sa Seigneurie illustrissime en promettoit, et qu'ils croyoient n'y avoir si petit, qui n'eut entendu quelle estoit l'affection d'icelle envers tous, de long temps cogneue des plus eagez, par les signalez et bons offices faicts au païs, vrais tesmoins de ceste bonne volonté, de sorte qu'ils auroient le cœur fort mal assis, s'il ne la recognoissoient pour très favorable, et ne s'évertuoyent d'en laisser perpétuelle mémoire empreinte et cachetée au cœur de la postérité. De quelle response le dict illustrissime monstra prendre grand contentement, et, promettant de discourir le lendemain du surplus, les convia à luy faire lors compagnie à disner.

Le XXIIIe, comme ceux d'un mesme pays s'entrevoient volontiers ès contrées estrangères, et monstrent signe d'amitié



beaucoup plus estroite, soit que choses rares plaisent mieux, soit que par le peu de goust qui se trouve ès estrangers, l'on apprend à faire plus de cas de l'ami de mesme pays, beaucoup de personnages notables désiroient la compagnie des nouveaux venus, signamment le maistre de la chapelle du Roy, homme, pour diverses bonnes qualités, bien venu de Sa Majesté, qui favorise volontiers ceux des provinces wallonnes, ne soit qu'il en soit empesché par leur ivrognerie et leurs mauvais comporemens Mais le sieur d'Anthin et le chapelain ne peurent faillir de se trouver à l'heure compétente chez le sieur Cardinal, afin de ne manquer du tout au devoir de court. Le dict seigneur, ou qu'il fut meu de sa propre affection, ou que cest office luy en donna occasion, leur monstra fort bon visage, plus gay mesme que le jour précédent, leur donna place si honnorable à table, qu'il mit seulement un homme entre soy et eux. Sa table estoit lors à peu près quarrée, couverte richement, mais en quoy estoit aussi gardée la modestie, les viandes n'y estant pas en si grand nombre, trop exquises, ni extraordinaires, bien qu'accoustrées à l'italienne; une chose y avoit péculière, non usitée en nos quartiers, que personne de ceux qui estoyent à table n'estoit empesché de servir, y ayant homme exprès, qui, d'une tablette voisine, servoit d'escuyer tranchant, et qui mettoit le tout en pièces sur diverses assiettes, lesquelles estoyent aussi tost distribuées aux seigneurs, de sorte que, si l'on n'estoit diligent de les faire lever, l'on se trouveroit incontinent environné d'un grand nombre. Et pour le regard du boire, chacun se gouverne à sa fantaisie, et boit tant qu'il a soif, n'estant pressé de faire ce qu'on dit, raison, où souvent il y en a bien peu. Le vin est demandé ou présenté tel qu'on désire, et, afin qu'il ne soit brassé mal à propos, le page apporte le verre sur l'assiette, et

joindant iceluy une caraffe de cristal remplie d'eau claire, de laquelle on verse en son vin autant et n... pl... ue l'on trouve bon; par quel moyen l'on n'est pas sujet à l'ignorance ou lourdise des pages mal dressés, et par ce moyen l'on n'a pas occasion de craindre de s'yvrer, s'il n'y a de la malice ou de la lourde ignorance. L'honeste bien-séante, et autres vertus y estoient aussi gard , co e il convenoit à tel seigneur, ne manquant la lecture c ment de table, et incontinent les propos et hon es, tissus de graves sentences et joieusetés, c tables, puis devises familières, choses qui rendent font que le banquet ne soit seulement l'appellent les Grecqs, mais vraiment *Convivium*, com s proprement les latins l'ont appellé. Certainement, où l' ablée n'est de purs folz, le banquet ne peult estre dement aggréable, quand, par bons propos et Bacchus est trempé non moins avec les muses q ec les N phés, parce que celles-cy le font entrer doux et gracieux corps, et celles-là non moins courtois et aggréable à l'âme, les unes et les autres faisans par ensamble d'un furieux un dieu modeste, sage et prudent. Et entre ces discours convioit opportunément ses hostes à manger, s'excusant quelquefois ble n'estoit mieux fournie, sur ce que la délicatesse, abo e et diversité de viandes n'estoit telle en Espagne comme ès Païs-Bas. Le repas fut continué environ une heure, et après avoir lavé en bassins semés de tranches de citron et de cure- nts, les discours furent continuez pendant que ceux de la deuxième table mangeroient, environ demy heurette, lesquelz s'estans aussi tost représentez et faict la révérence, le sieur illustrissime se leva, et, remercié Dieu, en pied, donna congé à ses hostes, se retirant à son ordinaire,

après avoir commandé ausdits sieur d'Anthin et le chappellain faire ses affectionnées recommandations au sieur ambassadeur, et luy dire de sa part qu'il le trouveroit tousjours prest à le servir, et avancer de toutes ses forces et moyens tant les afaires publiques, que s'il en avoit quelques unes en particulier, et quant à eux, qu'ils le trouveroient aussi bien prest à les favoriser.

Quelcun ès mains duquel ces mémoriaux pourront tomber, qui jamais ou de longtemps n'aura veu ce seigneur, ou qui peult estre mal imprimé de luy par tant de calomnies et faulses inventions, qui ont esté dressées ces derniers troubles sur tant de personnes illustres, désirera par adventure en trouver icy quelque particularité, et sçavoir, si par indices ou autrement, n'avons sondé le cœur d'iceluy, ou remarqué, comme l'on dit, de quel bois il se chauffe, veu qu'on dit, et si est vray, que les ambassadeurs et, par participation, ceux de leur suyte sont vrays espies des cœurs, faicts et mœurs des estrangers, et de ceux auprès desquels ils sont envoyés. Suyvant quoy Philippes de Comines dit avisément que les princes sont mieux conseillez d'envoyer ambassades vers les autres que de les recevoir chez eux. Mais ce seroit hardiment fait à moy de toucher à chose si scabreuse, estant asseuré que Dieu seul peult sonder le cœur des hommes. « *Pravum est enim cor hominis et inscrutabile*, dit » Hiérémie, *et quis Cognoscet illud?* » Et bien qu'aucuns se vantent de sçavoir lire en la face de l'homme ce qu'il a au dedans, et que le philosophe n'ait pas dit du tout sans cause que « *Frons* » *hominem indicat*, et Pline [1] *frons hominis tristitiæ, hila-* » *ritatis, clementiæ*, *severitatis index.* » Et Trogus, cité par le dict Pline, « *Frons ubi est magna, segnem animum*

1 Pli. nat. hist. lib. XI C. XXXVII.

» *Subesse significat, quibus parva mobilem, tibus rotunda*
» *iracundum, Velut hoc vestigio tumoris apparente* [1]. »
Si la chose a son lieu en la face d'un nivelet de la commune, à grand peine le peult-il avoir en la face du courtisan, lequel est estimé de tant plus parfaict qu'il sçait mieux dissimuler, faindre, monstrer ... es d'asseurée amitié à celui auquel voudroit avoir mangé le c... r, ou lequel il voudroit veoir cent pieds en terre, pour lui s... de successeur, estant maxime principalle de court, ... qui ne sçait dissimuler ne sçait régner, les évents ordi... sants preuve que celui qui est le plus accort en ce point ... ent le mieux venu; nonobstant quelles choses, afin de co... r à parler rondement, je veux confesser qu'ayant ouy, du ... ces troubles, despaindre et accoustrer le dict sieur Cardinal des pièces qui ne le pouvoient faire que bien noir, avoir esté quelque temps que je n'en sçavoy que juger, comme il est aisé de fléchir les jeunes gens, pour le peu de sçavoir et d'expérience qui est en eux, jusque à ce que je l'ay veu et trouvé doux et affable, humble et accomply des vertus qui assemblent, ga... ent et attirent les cœurs des hommes à celuy qui en est do... laissant aux supérieurs et à ceux qui en ont à répondre, le jug ment de ce que beaucoup de gens trouvent mauvay en lui qu'il se réserve tant de bénéfice. S'il est adroict en la policie, je m'en rapporte aussi bien volontier à Sa Majesté qui trouve bon de l'emploier, une chose, entre autres, me faisant croyre ses conseils avoir esté dressés au prouffict de l'église et des bons, que, à cause d'iceux les hérétiques et ceux qui après n'avoir ... ceu bien dispenser leurs biens, s'essaians de se faire maistres de ceux d'aultruy, ont taché par

[1] Nat. Hist. l. XI. ch. LII.

; moyens de le desnigrer, estant la vraye, et quasi la propre .nge de l'homme de bien que d'estre vitupéré, et en haine meschans. Sur quel fondement Ciceron [1] bastit, escrivant : *Tum Clarissimo viro nonnullam laudatione tuâ labeculam spergas.* » Et autre part [2] : *Laudatio hominis turpissi·ni michi ipsi erat pène turpis.* » Et en l'Oraison de uspic. Respons : « *Mihi, medius fidius, tum de illius mplissimâ dignitate detrahere, cùm maximis laudibus fferebat, videbatur.* » A quoy mettant loy pro Sextio : *Hæc est una via*, dit-il, *et laudis et dignitatis et honoris, bonis viris, sapientibus et benè naturâ Constitutis lau-lari et diligi.* »

Quand est de sa personne, il est de stature haulte et droite, ıstrant estre doué d'une verte et forte vieillesse, chose qui lescouvre par son marcher ferme, nonobstant les cheveux ; et la barbe blanche. Son front et sa face, s'il m'est permis ı juger, monstrant nature luy avoir réparty, entre autres esses, les dons de grand jugement et de prudence, qui, sans bte, luy sont merveilleusement accreus par le continuel ma-nent des afaires, ayant de long temps esté guidé à ce but la prudence de son père, de très grande authorité auprès ce grand Empereur Charles le Quint, et qui sçavoit très ı combien ceste entremise valloit à l'homme, qui a le cerveau e naturel bon, s'ayant tousjours poussé et soustenu de son ıorité si long temps qu'il a vescu, de sorte que pouvons dire e avenu à ce seigneur, comme au lierre, qui, s'entortillant entour des arbres plus puissans, trouve moyen de s'élever à

[1] In Vatinium.
[2] In Pisonem.

comme ils s'estoient trouvez depuis l'entrée d'Espagne, ce qu'il leur en sambloit, que ce n'estoit pas telle chose que le Païs-Bas, et samblables autres propos; après lesquelz leur déclaira qu'ils pourroient aviser en quoy leur pourroit faire plaisir, et se deveroient asseurer qu'ils le trouveroient toujours prest, et aussi tous ceux du païs, auxquelz tant en général comme en particulier, estoit le très affectionné à faire service. Ils le merchièrent bien humblement, et, après une profonde révérence, respondirent qu'ils n'avoient mérité ceste faveur, et, que, pour le respect de sa personne et si grandes offres, demeureroient entièrement les très affectionnez et les très humbles serviteurs de son illustrissime seigneurie, obligez jusque à l'âme de si grande faveur, de quoy se resouviendroient, tant qu'icelle leur batteroit au corps, sinon pour eux en revenger condignement, y obstant leur jeunesse et peu d'estoffe, au moins pour en porter à tousjours un cœur recognoissant. Et pour le regard de ceux du païs, que les naturels et les plus gens de bien s'en estoient tousjours bien autant persuadé, que Sa Seigneurie illustrissime en promettoit, et qu'ils croyoient n'y avoir si petit, qui n'eut entendu quelle estoit l'affection d'icelle envers tous, de long temps cogneue des plus eagez, par les signalez et bons offices faicts au païs, vrais tesmoins de ceste bonne volonté, de sorte qu'ils auroient le cœur fort mal assis, s'il ne la recognoissoient pour très favorable, et ne s'évertuoyent d'en laisser perpétuelle mémoire empreinte et cachetée au cœur de la postérité. De quelle response le dict illustrissime monstra prendre grand contentement, et, promettant de discourir le lendemain du surplus, les convia à luy faire lors compagnie à disner.

Le XXIIIe, comme ceux d'un mesme pays s'entrevoient volontiers ès contrées estrangères, et monstrent signe d'amitié

beaucoup plus estroite, soit que choses rares plaisent mieux, soit que par le peu de goust qui se trouve ès estrangers, l'on apprend à faire plus de cas de l'ami de mesme pays, beaucoup de personnages notables désiroient la compagnie des nouveaux venus, signamment le maistre de la chapelle du Roy, homme, pour diverses bonnes qualités, bien venu de Sa Majesté, qui favorise volontiers ceux des provinces wallonnes, ne soit qu'il en soit empesché par leur ivrognerie et leurs mauvais comportemens Mais le sieur d'Anthin et le chapelain ne peurent faillir de se trouver à l'heure compétente chez le sieur Cardinal, afin de ne manquer du tout au devoir de court. Le dict seigneur, ou qu'il fut meu de sa propre affection, ou que cest office luy en donna occasion, leur monstra fort bon visage, plus gay mesme que le jour précédent, leur donna place si honnorable à table, qu'il mit seulement un homme entre soy et eux. Sa table estoit lors à peu près quarrée, couverte richement, mais en quoy estoit aussi gardée la modestie, les viandes n'y estant pas en si grand nombre, trop exquises, ni extraordinaires, bien qu'accoustrées à l'italienne; une chose y avoit péculière, non usitée en nos quartiers, que personne de ceux qui estoyent à table n'estoit empesché de servir, y ayant homme exprès, qui, d'une tablette voisine, servoit d'escuyer tranchant, et qui mettoit le tout en pièces sur diverses assiettes, lesquelles estoyent aussi tost distribuées aux seigneurs, de sorte que, si l'on n'estoit diligent de les faire lever, l'on se trouveroit incontinent environné d'un grand nombre. Et pour le regard du boire, chacun se gouverne à sa fantaisie, et boit tant qu'il a soif, n'estant pressé de faire ce qu'on dit, raison, où souvent il y en a bien peu. Le vin est demandé ou présenté tel qu'on désire, et, afin qu'il ne soit brassé mal à propos, le page apporte le verre sur l'assiette, et

joindant iceluy une caraffe de cristal remplie d'eau claire, de laquelle on verse en son vin autant et non plus que l'on trouve bon; par quel moyen l'on n'est pas sujet à l'ignorance ou lourdise des pages mal dressés, et par ce moyen l'on n'a pas occasion de craindre de s'yvrer, s'il n'y a de la malice ou de la lourde ignorance. L'honesteté bien-séante, et autres vertus y estoient aussi gardées, comme il convenoit à tel seigneur, ne manquant la lecture au commencement de table, et incontinent les propos et discours honnestes, tissus de graves sentences et joieusetés, convenables aux tables, puis devises familières, choses qui rendent la joie, et font que le banquet ne soit seulement *Symposion*, comme l'appellent les Grecqs, mais vraiment *Convivium*, comme [illegible]s proprement les latins l'ont appellé. Certainement, où l[illegible]nblée n'est de purs folz, le banquet ne peult estre q[illegible]dement aggréable, quand, par bons propos et sages [illegible]Bacchus est trempé non moins avec les muses qu'avec les N[illegible]phés, parce que celles-cy le font entrer doux et gracieux [illegible] corps, et celles-là non moins courtois et aggréable à l'âme, les unes et les autres faisans par ensamble d'un furieux un dieu modeste, sage et prudent. Et entre ces discours convioit opportunément ses hostes à manger, s'excusant quelquefois que sa table n'estoit mieux fournie, sur ce que la délicatesse, abondance et diversité de viandes n'estoit telle en Espagne comme ès Païs-Bas. Le repas fut continué environ une heure, et après avoir lavé en bassins semés de tranches de citron et de cure-dents, les discours furent continuez pendant que ceux de la deuxième table mangeroient, environ demy heurette, lesquelz s'estans aussi tost représentez et faict la révérence, le sieur illustrissime se leva, et, remercié Dieu, en pied, donna congé à ses hostes, se retirant à son ordinaire,

après avoir commandé ausdits sieur d'Anthin et le chappellain faire ses affectionnées recommandations au sieur ambassadeur, et luy dire de sa part qu'il le trouveroit tousjours prest à le servir, et avancer de toutes ses forces et moyens tant les afaires publiques, que s'il en avoit quelques unes en particulier, et quant à eux, qu'ils le trouveroient aussi bien prest à les favoriser.

Quelcun ès mains duquel ces mémoriaux pourront tomber, qui jamais ou de longtemps n'aura veu ce seigneur, ou qui peult estre mal imprimé de luy par tant de calomnies et faulses inventions, qui ont esté dressées ces derniers troubles sur tant de personnes illustres, désirera par adventure en trouver icy quelque particularité, et sçavoir, si par indices ou autrement, n'avons sondé le cœur d'iceluy, ou remarqué, comme l'on dit, de quel bois il se chauffe, veu qu'on dit, et si est vray, que les ambassadeurs et, par participation, ceux de leur suyte sont vrays espies des cœurs, faicts et mœurs des estrangers, et de ceux auprès desquels ils sont envoyés. Suyvant quoy Philippes de Comines dit avisément que les princes sont mieux conseillez d'envoyer ambassades vers les autres que de les recevoir chez eux. Mais ce seroit hardiment fait à moy de toucher à chose si scabreuse, estant asseuré que Dieu seul peult sonder le cœur des hommes. « *Pravum est enim cor hominis et inscrutabile*, dit » Hiérémie, *et quis Cognoscet illud?* » Et bien qu'aucuns se vantent de sçavoir lire en la face de l'homme ce qu'il a au dedans, et que le philosophe n'ait pas dit du tout sans cause que « *Frons* » *hominem indicat*, et Pline [1] *frons hominis tristitiæ, hila-* » *ritatis, clementiæ, severitatis index.* » Et Trogus, cité par le dict Pline, « *Frons ubi est magna, segnem animum*

1 Pli. nat. hist. lib. XI C. XXXVII.

» *Subesse significat, quibus parva mobilem,* (;*ibus rotunda*
» *iracundum, Velut hoc vestigio tumoris* ..*pparente* [1]. »
Si la chose a son lieu en la face d'un nivelet de la commune, à grand peine le peult-il avoir en la face du courtisan, lequel est estimé de tant plus parfaict qu'il sçait mieux dissimuler, faindre, monstrer signes d'asseurée amitié à celui auquel voudroit avoir mangé le cœur, ou lequel il voudroit veoir cent pieds en terre, pour lui servir de successeur, estant maxime principalle de court, que ii qui ne sçait dissimuler ne sçait régner, les évents ordi ants preuve que celui qui est le plus accort en ce point ivent le mieux venu; nonobstant quelles choses, afin de con à parler rondement, je veux confesser qu'ayant ouy, durant ces troubles, despaindre et accoustrer le dict sieur Cardi des pièces qui ne le pouvoient faire que bien noir, avoir esté (lque temps que je n'en sçavoy que juger, comme il est aisé de fléchir les jeunes gens, pour le peu de sçavoir et d'expérience qui est en eux, jusque à ce que je l'ay veu et trouvé doux et affable, humble et accomply des vertus qui assemblent, gaignent et attirent les cœurs des hommes à celuy qui en est doué, laissant aux supérieurs et à ceux qui en ont à répondre, le jugement de ce que beaucoup de gens trouvent mauvay en lui qu'il se réserve tant de bénéfice. S'il est adroict en la policie, je m'en rapporte aussi bien volontier à Sa Majesté qui trouve bon de l'emploier, une chose, entre autres, me faisant croyre ses conseils avoir esté dressés au prouffict de l'église et des bons, que, à cause d'iceux les hérétiques et ceux qui après n'avoir sceu bien dispenser leurs biens, s'essaians de se faire maistres de ceux d'aultruy, ont taché par

[1] Nat. Hist. l. XI. ch. LII.

tous moyens de le desnigrer, estant la vraye, et quasi la propre louange de l'homme de bien que d'estre vitupéré, et en haine des meschans. Sur quel fondement Ciceron [1] bastit, escrivant : « *Cum Clarissimo viro nonnullam laudatione tuâ labeculam* » *aspergas.* » Et autre part [2] : *Laudatio hominis turpissi*- » *mi michi ipsi erat pène turpis.* » Et en l'Oraison de Haruspic. Respons : « *Mihi, medius fidius, tum de illius* » *amplissimâ dignitate detrahere, cùm maximis laudibus* » *efferebat, videbatur.* » A quoy mettant loy pro Sextio : « *Hæc est una via*, dit-il, *et laudis et dignitatis et honoris,* » *à bonis viris, sapientibus et benè naturâ Constitutis lau*- » *dari et diligi.* »

Quand est de sa personne, il est de stature haulte et droite, monstrant estre doué d'une verte et forte vieillesse, chose qui se descouvre par son marcher ferme, nonobstant les cheveux gris et la barbe blanche. Son front et sa face, s'il m'est permis d'en juger, monstrant nature luy avoir réparty, entre autres adresses, les dons de grand jugement et de prudence, qui, sans doubte, luy sont merveilleusement accreus par le continuel maniement des afaires, ayant de long temps esté guidé à ce but par la prudence de son père, de très grande authorité auprès de ce grand Empereur Charles le Quint, et qui sçavoit très bien combien ceste entremise valloit à l'homme, qui a le cerveau et le naturel bon, s'ayant tousjours poussé et soustenu de son authorité si long temps qu'il a vescu, de sorte que pouvons dire estre avenu à ce seigneur, comme au lierre, qui, s'entortillant à l'entour des arbres plus puissans, trouve moyen de s'élever à

[1] In Vatinium.
In Pisonem.

mont quand et eux, chose anciennement [illegible]ée en Aristide, Phocion, Lucullus, Caton, Epaminondas, Agesilaüs et autres. Le premier desquels fut n[illegible] en crédit par Clisthènes, le deusiesme par Chabrias, le t[illegible]sme par Sylla, le quatriesme par Valerius, le cincquiesme [illegible]r Pamenes et le dernier par Lysander; de sorte que, [illegible] et enracinez soubs l'autorité d'autruy, ont, par après, [illegible]upport, heureusement continué leur entremise, comme en [illegible] a fait ce seigneur; qui fait n'estre merveille, si son [illegible] et contenance, et mieux ses propos, monstrent quelque [illegible] luy qui surpasse le commun, comme l'expérience joincte à [illegible]t en une nature bien née est de très grande force. S'il [illegible]estion de l'accoustrement, car les curieux vueullent t[illegible]voir, et l'accoustrement, bien composé, est indice de l'[illegible]resté, il s'accointe, selon tiltre et lieu, qu'il tient, de [illegible], armosin, autre soye, camelot, escarlate et proprement.

Après disner, mis que nous [illegible]usmes ordre aux afaires pour partir le jour sui[illegible]t, a[illegible] de[illegible]e perdre du tout le temps par après, l'on trouva b[illegible] d'[illegible]cognoistre l'assiette et particularitez de Madrid, de[illegible]en que le temps trop bref nous ait empesché d'app[illegible]e chose, ne sera toutesfois impertinent de toucher qu[illegible]ots.

Madrid est cogneue d[illegible]a[illegible]ns soubs le nom de Mantua Carpetanorum, peuple de Castille la vieille, ne soit que ceux là dient plus vray qui en font villa Manta, les Méothoriques; autres l'appellent Majoritum, autres Madritum, d'un mot nouveau, au mien advis, comme [illegible]nture, est la ville, ne monstrant pas chose d'antiquité, [illegible]r av[illegible] esté fort cogneue des anciens. Elle est, comme le centre des Espagnes, assise au beau milieu de Castille la vieza, en belle plaine et fertille de vin et de

froment, entre autres choses, s'il n'avient que l'année soit trop seiche, mal fort ennemy aux Espagnes, qui autrement ont plus de bonnes qualitez qu'on ne pense. De petite ville qu'elle estoit est fort accrue, signamment depuis que ce renommé empereur Charles le Quint y bastit le palais, et si est apparent que, les rois continuans d'y résider, elle s'accroistra en sorte, qu'il y aura peu de villes semblables en grandeur, s'estant jà largement espandue hors des bornes anciennes ; car il reste quelques pans de vieux murs avec tourelles, que l'on pense estre de l'ouvraige des Maures, bien avant dedens la ville. La magnificence toutesfois des lieux publicqs ne correspond à sa grandeur, les maisons ordinaires n'estans aussi fort exquises, pour estre ordinairement assez basses et guères eslevées. Je n'ay pas veu aussi d'église ou de maison de ville qui puist esgaler en bastiment, lustre, grandeur ou beauté, celles de noz quartiers, mais le palais peult amplement suppléer à ce deffault; lequel situé du costé de Ponent, regarde une vallée revestue de belle verdure, et quelques maisons de plaisance avec les jardinages ; du costé de la ville, son regard donne sur une large place et pins sur la ville, qui le fait mieux paroistre, estant autrement de ce quartier, du tout desnué de forteresse, non ceint d'eau ni de fossez creusez en profondeur, non fortifié de murailles, non orné de ponts ni de tours, excepté une seule qui, seulement pour la beauté, se jecte en quarrure sur la dicte place, de sorte que de cest endroict le palais surpasse bien peu la juste modestie des bastiments privez, afin par aventure que les traicts de maitresse architecture s'en monstrent plus beaux au dedens, où d'un ject d'oeil l'on descouvre les deux courts quarrées et environnées de toutes parts de galleries basses et haultes, eslevées sur colonnes avec leurs soubats et capiteaux, taillez de

belle pierre. La chappelle fait la division des deux quarreaux, se monstrant eslevée au milieu, et donnant accès par une large montée toute à jour de bonne grace, comme aussi font les huisseries assez autrement modestes, ayans quasi sur chasque liteau :

Carolus quintus Rom. Imperat.

Les toicts non du tout eslevés, et couvertz de tuilles à demy rondes, à la façon [illegible] ls, semblent à ceux qui n'y sont accoustumez, oster qu [illegible] e de la magnificence; mais il semble que ce vertueux en [illegible] ır Charles le Quint se soit plus estudié à garder la mo [illegible] tout ce bastiment qu'à dresser un palais digne d'un roi [illegible] Espaignes, et de tant d'autres provinces. En quoy ayant [illegible] roistre son humilité a joinctement donné témoignage [illegible] stice et vertu, quand il a trouvé de faire une maison, où ne [illegible] roit pas asseuré par les fossés profonds, murailles ge [illegible] r mparées, puissans boulevers et autres forteresses, ai [illegible] érence et amitié de son peuple; ce qu'il attendit méritoi [illegible] t, lui administrant justice très équitable, et ne le foulant ou [illegible] ceargeant de gabelles ou impositions nouvelles, le plus ordi [illegible] re commencement des guerres et révoltes des peuples. En quoy se comporta non moins avisément que Philippe de [illegible] [1]; auquel comme plusieurs conseilloient, après avoir vaincu [illegible] s Grecs, de mettre bonnes et grosses garnisons dedans les villes pour plus seurement les tenir en bride, il leur respondit : J'aime mieux estre appellé long

[1] Plut. in apophth.

ps debonaire, que peu de temps seigneur. A quel propos
;ron allègue pertinemment Ennius qui escrit :

Quem metuunt oderunt.
Quem quisque odit periisse expetit.

)e sorte que, se présentant le moyen d'empiéter sur le
ce plus redoubté qu'aymé, l'on en a bien tost la fin. ***Malus***
n custos diuturnitatis metus, dit Cicéron *, ***contraque***
evolentia fidelis vel ad perpetuitatem. Nec vero ulla vis
erii tanta est quæ premente metu possit esse diuturna.
ıme il monstre de Denys le tyran, d'Alexandre Phereus, de
laris, de Demetrius et autres. L'escurie, plus belle à l'ave-
t que le palais, est bastie sur la place, vis-à-vis d'iceluy,
èrement voutée, et la voute soustenue par deux rangées de
ers qui laissent une allée au milieu, et ès costés place pour
ante ou quatre-vingt chevaux qui lors y estoient beaux en
ection, nonobstant que Sa Majesté en eust une bonne partie
.isbonne. Au dessus est le lieu des armes et divers bastons
guerre, chose belle à veoir, et plaisante à ceux qui ont leu
histoires et vieux romans, par ce que l'on y monstre les
ées, harnois, targues de divers rois, princes et seigneurs,
lques bastons des anciens preux, et, entre autres, la mémo-
e Durandal de Roland, qu'on escrit estre mort de soif en
agne, autrement assés cogneu par l'histoire de Turpin,
ıevesque de Rains ; non que je veuille maintenir celle, qui
vend de présent en son nom, estre celle qu'il at escrit, ne
ıquans grandes raisons pour persuader le contraire.

Cic. l. 2. offic.



Le marché est compétamment bien pavé, comme aussi le reste de la ville, qui pourtant ne laisse d'estre assez orde et puante, pour les ordures que l'on jecte par la rue, faulte de retraicts, en estans mal pourvu en Espagne, ou pour la difficulté qu'il y a à les creuser, ou pour les maladies qu'ils dient en provenir, n'aiant aussi aucune rivière qui puisse emporter les immondices. Il y passe bien un ruisseau assez près du costé du midy: mais il sert seulement aux bonnes dames qui le vont trouver pour faire leurs buées, comme il est assez ordinaire aux provinces chaudes, de les faire aux fontaines, ruisseaux et rivières, à force de bastre le linge sur grosses pierres usées à ce mestier, et, pour mieux, sur pièces de bois polies de mesme, où, qui aime ce plaisir, chacun se peult récréer, au chant, crieries, disputes, débats et tintamarre des bonnes dames. Ce ruisseau coulé plus avant fait belles promenades auprès des moulins qu'il trouve plus bas, de là s'en allant rendre au Taio. Les puis sont mesmes rares en la ville et y vaillent peu, et si n'y a quasi autre commodité d'eaue bonne que des fontaines qui sont hors d'icelle, signamment près de Sainct Hieronyme, mais qui de bien venir sont abondantes, bien que subjectes aux incommodités des lavasses d'eau sauvage. Qui toutesfois ne veult prendre la peine d'y aller peult acheter eaue par la ville à gens qui gaignent leur vie à ce mestier, desquels l'on recouvre principalement ès quarrefours principaux de la ville, avec grandes cruces et quelques beaux hanaps, passans le temps à crier: *Aqua lympia, aqua fria, que quiere a bever*, donnant moyen aux altérez d'y avaller leur bride, comme l'on dit, pour un demy maravedi, car la taxe est telle, comme il est ordinaire, signamment en Castille, de taxer toutes choses; et, comme le fruict des bonnes loix est petit, si l'on ne met ordre qu'elles soient gardées, ils

ont leurs commis qui prennent esgard si la chose s'effectue conformément à l'ordonnance, si le poids et la mesure est compétente, la denrée allouable ; de sorte que, si quelqu'estranger se présente pour achetter quelque chose, ils tiennent la main, qu'il soit incontinent servi et du meilleur, en conformité du taxé, et ou ne se seroient trouvés à temps pour estre présens à l'achapt, font souvent repeser la chose, et voient s'il n'a esté circonvenu. Ils dient la chose avoir esté ordonné premièrement par Ferdinand et Isabelle pour oster les recoupeurs et composeurs, et que n'estoit cet ordre, que l'on seroit composé à tout aller en Madrid mesme, de sorte que l'on en doit porter plus patiemment les incommoditez que l'on en ressent, quant courant la poste on trouve le disner mal prest.

Le XXIIII[e], comme les compagnons se pensoient mettre en chemin dez le matin, s'en trouvèrent retardez par le charetier, empesché à prendre plus de charge qu'il n'en pourroit bonnement trainer ; qui leur causa toutes les difficultez du monde ; ils partirent toutesfois ce jour, mais de tel matin, que sur les quattre heures après disner, et pour autre retardement, ne furent sitost hors de la ville, qu'il fallut mettre pied à terre, afin que le charetier eust moyen de gaigner la colline qui se présentoit. Qui leur donna occasion, afin que ceste peine ne fust sans fruict, de veoir combien le palais se monstre beau du costé qu'il regarde l'occident, et ce qu'il descouvre de beau en la vallée voisine de la Casa del Campo, revestue d'arbres et belle verdure, qui donne grâce au vallon, rendant jointement le prospect du palais bien plaisant. Ils en eurent aussi le moien d'admirer les commencemens du pont que Sa Majesté faisoit dresser sur le dict ruisseau. Une heure de nuict arrivèrent à Monstalles, et, comme de bonne compagnie, ils avoient avec eux

le bon sieur Mandossa, car il est usité en ıgne de s'approprier le nom des maistres qu'on a serv ou de ceux auxquels l'on attouche aucunement, celuy qui s'est si bien faict cognoistre en Arras, n'y a pas fort long temps, et par les moyens que l'on sçait ; et un aultre aussi Espagnol qui se disoit le capitaine Valencuella; ils n'avoyent pas faulte de compagnons de table, mais qui ne vouloient entendre que c'estoit de contribuer à la ı promettre mais rien effectuer; de quoy l se ans enfin après avoir satisfaict à ce que l'h ıbloit ésirer, et s'appercevans que continuans la despense, l ; eur seroit court, leur aprinrent à faire compte à t; de y sourdyrent beaucoup de ruses, de fascheries et , comme il est vray que compagnie n avoir quiconque a compagnon.

Le XXVe, ıère à Iovez, bon village, aussi bien que Monstales, qui a fontaine bien accommodée de pierres.

Le XXVIe, passèrent par Sainct-Silvestre, qui a son chasteau basty, comme l'on disoit, ès confins des deux Castilles; et bien mal menez arrivérent à une vente une lieue au deça de Talavera de la reigne, le charetier n'ayant voulu passer quelque branche du Taio coulante près de la dicte vente, prenant diverses excuses, sur le soir qui aprochoit, que l'eaue estoit haulte pour la passer à gué, que le pont estoit estroict et mal refait, de ce que les lavasses en avoient emporté, pour passer par dessus. L'obstination du charetier fit résoudre les compagnons de passer outre à pied, afin d'aller trouver le sieur d'Anthin, qui, se trouvant mal, estoit, avec la commodité d'une mule, allé devant, résolution par avanture plus nécessaire que téméraire, estant fondée sur le soin louable de solliciter le malade, et après avoir

recommandé leur spetites bagues à un si vaillant charetier. Soit que la guide leur faillit, soit que le chemin fut long, ils arrivèrent tard à Talavera ; et arrivez se trouvèrent en plus grande paine, n'ayans peu recouvrer de leur malade que bien tard, après avoir vagué long temps en la ville et au faubourg, et pour leur oster la joye qu'ils eurent après en avoir recouvert, le trouvèrent assailly d'une forte fiebvre avec vomissement et grand mal de teste, bref, avec plusieurs indices de la maladie contagieuse et tellement affoibly, qu'à grande peine sçavoit-il parler; d'autre part ne trouvoient que souper en ville, où se préparoit une feste principale de la course des taureaux pour le lendemain. La maladie fut fort véhémente, et ensemble, qui avient rarement, fort briefve, de sorte que le XXVIIe, la fiebvre passée, les compagnons persuadèrent au malade, bien que fort affoibly, de se lever, sur opinion qu'ils avoient que l'air frais lui ouvriroit l'apétit, et qu'ayant mangé il se trouveroit renforcé ; comme de fait il advint; de sorte qu'il ne leur restoit autre peine sinon que le charetier tardoit à venir; laquelle ne leur diminua guère après son arrivée, remettant de passer oultre à l'aprèsdisner, jà persuadé par la belle compagnie de Mandosse et Valencuela de ne partir ce jour, comme enfin leur déclaira ne pouvoir faire, mettant en avant diverses excuses, tantost la lassitude de ses mules, tantost l'ordonnance que lui en donnoit le filz de son maistre, qui estoit avec lui, tantost aultre chose, n'y ayant, par advanture, aucune plus forte que sa propre fantaisie. Car il participoit en ceste propriété, avec ses mules, j'oseroy quasi dire *in octavo gradu;* de sorte que, ni par menasses, ni par prières, ni par aultre voye, lui peult estre changée ceste opinion : qui altéroit si fort les compagnons qu'ils eussent volontiers procédé en ce fait avec coups de bastons; mais la crainte

de la justice d'Espagne, qui est coustumière de favoriser à l'intéressé, petit qui soit, les en divertissoit. Ils désiroient bien suyvre la voye de contrainctc par justice, mais on les asseuroit qu'ils perdroient leur peine, si le charetier asseuroit tant seulement que, pour ce long chemin, lui estoit besoin laisser refaire les mules. Et ainsy, bon gré mal gré, furent retenus à Talavera à propos pour y veoir la feste de la course des taureaux, de quoi ils font grand cas en Espagne, cest exercice les dressant à la guerre autant bien ou mieux que ne fait la chasse. Certainement il y paroist de l'habileté, vitesse et hardiesse tant de l'homme que du cheval, et les gens de pied y monstrent aussi leur adresse, force, et quelquefois leur audace et témérité. Car, tels y a, qui, se confians trop en eux-mesmes, se trouvent couchés sur le carreau, pour mesurer la terre sans jamais en relever. Pour subjets de la feste, ils avoient huict ou dix taureaux, lesquels les gentils-hommes et aultres, montés et accoustrés bravement avec brosquins dorés à la moresque, esperons à la turquoise, et armés de l'espée, de la dague et de la javelotte, alloient cercher au marais, un à un, et les picquoient si vifvement qu'ils les contraignoient entrer en la ville, courans roidement, pour eschapper l'esguillon qui les poignoit; les chevaucheurs suyvans de mesme ardeur à qui mieux mieux pour se faire paroistre et gaigner la faveur des dames, qui se monstrent aux créneaux et fenestres, plus que jamais paintes et fardées, estant difficile de juger si elles désirent davantage de veoir que d'estre vues, afin que la touche d'Horace ait aussi lieu en cest endroict: *Spectatum veniunt, veniunt spectentur ut ipsæ.*

Et continuent cest exercice jusque à ce que les taureaux aient rendu les derniers abois, ou, serrés en quelque place, ou comme ils trouvent convenir. Les gens de pied eurent lieu à

l'après disner, lesquels firent venir le taureau en place, serré de bailles, et qui avoit à l'environ beaucoup d'huis et fenestres, degrés et entrées de maisons, propres à faire la retraite, et de divers endroicts jectoient verges de bois armées de fer poinctu, esguillonnans par ce moyen la beste de telle sorte que, mise en chaleur et furie, couroit de costé et aultre pour se couvrir, ou s'efforceant de rataindre ceux qui sailloient en place pour retirer les bastons, lesquels elle serre quelquefois de si près, qu'elle les accoustre bien, si elle ne les tue, et pour le moins leur donne occasion de se revanger vertueusement, comme font signamment ceux qui, pour monstrer leur adresse, se viennent battre contre icelle avec l'espée, et le manteau pour toute targue, demeurant cest eschappatoire libre aux uns et aux aultres, qui se trouvent surprins ou lassés d'escrimer, de se pouvoir jecter par terre, avenant lors ordinairement que la beste passe oultre, sans nuire, signamment si elle se trouve vifvement picquée d'un aultre endroict, ou de plusieurs tout ensamble; qui la fait quelquefois, comme enragée de moleste, venir aux bailles, et efforcer de s'y vanger de ceux qui lui font tort, lesquels se voyans pressés, jectent quelque manteau au devant, sur quoi la pauvre beste se pense estre bien vangée, donnant quelques coups de cornes, avant qu'il lui tombe sur la teste ou sur la terre. Ces beaux exercices avancent toutefois assez souvent la mort à quelques deux ou trois hommes, nonobstant quoi il est ordinaire de louer de tant plus le taureau, qui sçait plus cher vendre sa peau. Comme, de fait, il advint lors, un homme y ayant esté despéché et un aultre bien blessé. Il se présenta d'aultre part un aultre petit spectacle. Comme quelque jeune homme intentif à ce qui se passoit, pensoit peu à sa bourse, un larron, n'ayant à riens plus de soin, la leva si dextrement que le jeune homme

s'en estant apperceu trop de temps après, regarde ès environs de soy s'il ne le pourroit remarquer, et, sans varier, s'estant adressé à un pauvre garçon qui lui sambloit en avoir la mine, redemande sa bourse et son argent, et, sans plus attendre, entre en cholère, soufflète et fuste le garçon, ne trouve bourse, ni argent. Un argouzil, averti du fait, met la main sur le jeune homme, le mesne en prison pour tout soulas d'avoir perdu sa bourse, lui donnant moyen de refroidir sa cholère et faire pénitence d'avoir souffleté le garçon, par advanture non du tout innocent, afin que chascun apprende de poursuivre son bon droict par bons moyens. Les compagnons virent par occasion ces choses à Talavera, qui sont communes à beaucoup d'aultres lieux d'Espagne, et la ville, pour chose péculière, qui n'a toutefois grand chose à remarquer. On tient qu'elle fut anciennement appellée Talabriga, lui restant quelques pans de murs, qui pourroient donner tel quel témoignage de son antiquité. Elle est en bien bonne assiète de pays, estant environnée de bons pâturages avoisinans le Tajo, qui y prend son cours, sans lui apporter aultre grande commodité, pour n'estre en ce lieu navigable, ayant aussi belles terres labourables, et les vignobles dont l'on retire le meilleur vin d'Espagne : qui peut avoir occasionné l'accroissement de la ville, qui se monstre deux fois eslargie depuis sa première ceinture, les murailles estant autrement toutes simples et de terre, en partie, sans estre aucunement appuyées, ny ramparées au dedans.

Le XXVIIIe passèrent entre Oropose et un beau monastère de Sainct Hieronymo tout voisin, pour aller coucher à la Calsade, bon village et accommodé de bonne fontaine. Ils trouvèrent en ce lieu la compagnie des gentils-hommes de garde de Sa Majesté, qui leur donnèrent peu ou point d'empeschement, la gen-

darmerie estant fort bien disciplinée en Espagne, et le païsan tout autrement conservé, que l'on n'est accoustumé de faire ès Païs-Bas ou ailleurs. De quoy virent un exemple le lendemain, quand les gens de guerre, ayans besoin de quelques bestes chevalines n'y touchoient, sans y entremettre les gens de justice, par l'autorité desquels estoient accommodés de muletz ou borricots, ainsi appellent-ils les asnes ; en quoy la justice procédoit de sorte que le louage en estoit paié au païsan, et qu'on lui donnoit raisonnable contentement.

Ce jour, XXIXe du mois, firent journée de soldats, sans avoir eu l'adresse de prendre leur chemin beaucoup plus court que le nostre, par la prudence de Mandossa, qui renvoia la guide cercher son cousteau qu'il avoit oublié ; chose qui leur alongea bien fort leur traite et les fit trécasser un long bois d'arbres, qu'ils appellent Albornoques, qui sont plantez assez loin les uns des autres, sans bois à pied; cause qu'il y reste beaucoup de bon pasturage ; mais après avoir erré et enduré beaucoup pour recouvrer chemin propre à charier, allèrent trouver Almaraz, le soleil couchant, bonne villette, qui a un beau faubourg avec sa fontaine, auquel furent logés.

Le XXXe, allèrent gister à Çaraisero, le chariot ne leur servant guères plus de deux lieues, seulement jusque au pont, par lequel l'on trécasse le Tajo, l'une des plus belles et puissantes pièces qui se peuvent veoir, bien qu'il ait seulement deux arcures, mais admirablement haultes et larges. L'escriteau gravé en pierre au milieu d'iceluy fait sages les passans que la ville de Plaisance, assez voisine, l'a fait bastir. Car il commence ainsi : *Esta puente hizo la ciudad de Plazencia.* Il suit quelque autre chose que la haste m'empescha d'escrire, puis la date 1552, régnant en Espagne Charles-le-Quint, Empereur.

Outre ce pont l'on costoie quelque temps la rivière par un très mauvay et aspre chemin; cause que, descendus ils prindrent la pied-sente qui maisne par les montaignes à Las Casas del Puerto, laissans la caroche cercher son chemin ordinaire.

Le charetier ne l'eut pas voulu avoir plus belle, et leur fit incontinent sçavoir combien vault faire son maistre de son serviteur. Car le sire, se voyant quicte de ses hostes, et aussi bien de Mandosse comme des autres, car les plus fins y furent prins, fut beaucoup plus tardif qu'il n'estoit requis, afin que faschez de l'attendre, ils avançassent de tant plus de chemin, et allassent cercher leur giste à beau pieds sans lanches. Comme ils firent, se trouvans faschés, au dict lieu de Las Casas, de cè principalement qu'ils n'y peurent obtenir en don ni pour argent un seul morceau de pain pour manger après leur boire. Car aians premièrement avancé jusque environ le sommet des montaignes, afin de se mieux rafreischir, *Viridi membra sub arbuto*, comme l'on trouva que le grand vent y donnoit trop de rafreischissement après extrême chaleur, car les plus alaigres avoient gaigné le mont avec sueur, et le pauvre Mandosse bien pantelant, avec son gros corps, l'on eut crainte, si elle n'estoit maintenue, d'en tomber en quelques pleurésie; et sur ce résolus de passer avant, laissèrent à main droite la tour qu'ils appellent Miraveid, qui se monstre en quarrure sur la cime des plus haultes montaignes, ainsi appellée, comme qui diroit regarde, et si t'en vas, pour estre tenue imprenable, estant, comme l'on dit, un reste de l'ouvraige des chrestiens confinez aux montaignes, lors que les Maures gaignèrent le dessus en Espagne, et passans le destroict que les Espagnols appellent el Puerto, car ils ont, en leur manière de parler, aussi bien leurs ports en terre, comme celuy de la Tablada, celuy de

Guadarama, celuy del Colmevara, del Pice, de Tornavacas, qu'ils ont en mer, par une métaphore non malaisée à entendre, que ce sont lieux où est besoin se venir rendre, pour sortir des provinces, ainsi comme les autres servent à sortir de la mer. Comme ils virent que la caroche suivoit de loin et que le chemin restoit, aspre quasi comme devant, suivirent si bien la trace des gens de guerre, qu'ils entrèrent à Careisejo, environ quattre heures avant la venue de la caroche, et seulement deux heures avant Mandosse, qui, premièrement irrésolu de suyvre et passer plus avant, estoit demeuré aux montaignes avec son compagnon, passant le temps à contempler les abeilles laborieuses faire leur doux mesnage, enfin avoit suyvy, et estoit arrivé avec grand peine, donnant *el Carro y Carretero a todos los negros*, non venuz des isles. En soldats on est mené de ceste sorte, payant son argent bien largement, quand l'on rencontre telle canaille, et, où pour éviter la tyrannie du grand sur le petit, l'on favorise trop celuy qui n'a ni debvoir, ni honneur en recommandation.

Les gens de guerre, afin que l'exhortation de sainct Jean-Baptiste ait lieu en quelque endroict, logés en mesme lieu, s'y comportèrent en sorte que ne mangèrent un oygnon sans payer, chose nouvelle à ceux qui sçavoient comme l'on se comporte ailleurs. L'on disoit cette discipline estre tenue si estroitement, pour ce que le bourg, qui est grand et beau, appartient à l'évesque de Toledo, si la mémoire ne me trompe, Sa Majesté a si grand soin de maintenir chacun en sa franchise et spécialement les ecclésiastiques ! Qui donne certain argument que les foules qui leur sont faictes ailleurs, où l'on tient en proverbe que terres d'église sont mangeables, s'y font du tout contre son gré. A la Calsada mesme, qui ne recognoit autre sei-

gneur que le roy, les habitans furent de [illegible] so[illegible]gez au passage des mesmes gens de guerre, que le compte entier de la despense fust fait au partir d'iceulx, p[illegible] estre déduit sur les tailles et deniers qui s'y collectent, à cert[illegible]s termes, pour le roy, afin que nous puissions louer Dieu qu'il y a encoire un roy au monde, qui règne justement, et [illegible] c[illegible]ntente voire de moins que de la tonture ordi[illegible]e du tro[illegible]. Ceux qui en usent autrement [illegible]rov[illegible]lu[illegible] ce doivent sçavoir leur charge, et [illegible] qu' [illegible] en respondre au plus tard à [illegible]roit a[illegible] où c[illegible] recevera *pro ut gessit sive bonum sive* [illegible]t : *Quæ supra nos nihil ad nos.*

Le premier de may allè[illegible]sser et disner à Trugillo de los Cavailleros, [illegible]ellé Scalabis [1], et de Caius-Julius Cæsar, [illegible]m, et depuis le mot s'estant corrompu pour Tur[illegible] Ju[illegible] Tr[illegible]illo [2]. Son assiette est propre et convenable au [illegible] pour [illegible]hevaliers, et pour aultres causes et pour avoir belle con[illegible]é de chasse, à quoy son parc voisin aide aulcunement, [illegible] murailles aussi n'empeschent que l'on ne puist sortir et y [illegible]rner à telle heure qu'il semble bon, n'y ayant que le c[illegible] serré d'icelles. Elle est, ce nonobstant, assez belle, et m[illegible]estre riche, bien que lors elle fut si mal pourveue de [illegible]ue les passagers pouvoient à grande peine recouvrer du [illegible]pour argent, de quoy ne se donnant peine, se trouvoient tout en joie, prenant plaisir à une sottie, commune à beaucoup d[illegible]utres lieux. Ayant accoustré quelques filles richement, pour [illegible]faire des Mayas, qu'ils appellent, lesquelles tirent par [illegible]s une longue traînée d'autres filles, à la façon des reignes que l'on contrefaict aultre part.

1 Pli., l. 4, Nat. Hist., c. 22.
2 Tarapha, de Orig. et Gestis Reg. Hisp.

maison des Pizarre, de laquelle estoit issu François Pizarre,
des seigneurs espagnols qui travaillèrent le plus pour la
quête du Péru, donne plus beau lustre et plus durable à la
:, se monstrant telle, qu'il est aisé de juger l'or du Péru y
ir servy : et par avanture que le dict François Pizarre a
oire esté un tout autre ornement d'icelle. Car on lui donne
utation d'homme vaillant, hardy, sage et courtois ; mais,
ıme nature se comporte de sorte au répartissement de ses
s, qu'elle ne comble personne de toute perfection , il avoit
vice, outre la louange de tant de vertus, qu'il ne se sçavoit
bien maintenir en repos, ni gouverner de sorte les affaires de
aix, comme il guidoit heureusement celles de la guerre; chose
, nonobstant ses haults faits, lui causa une fin autant tra-
ue et malheureuse que les commencemens de sa vie avoient
é estranges. Car on tient, quasi aussi tost qu'il fut né à
ıgillo, la louve ne voulant nourrir son fruict, avoir esté
osé devant la porte de l'église, comme il avient à ceux qui
ıt faicts à la dérobée, où une truie l'alaita, comme on escrit
e la louve fit les fondateurs de Rome, soit que la chose ayt
yment ainsi esté faicte, soit que quelque courtisane ait aussi
n mérité ce nom, pour s'estre abandonnée, que la femme de
ustulus, celui de Louve, *vulgato corpore*, comme dit Tite-
re. Depuis, l'on dit qu'il fut recogneu de Gonsalve Pizarre,
uverneur en Navarre pour les rois catholicques, comme filz,
venu en eage, s'estre monstré digne d'un tel père, ayant
t tels actes, mis qu'il fut en euvre par Charles le Quint,
ıpereur, qu'il y eut peu ou point de capitaines qui le surpas-
sent en vertu, et nuls en grandes conquestes ès païs estran-
rs; mais enfin pour diverses occurences et débats entrevenuz
Péru entre les espagnols, signamment pour ce que son frère

Ferdinand Pizarre avoit poursuivi à mort et fait exécuter Almagro, le dict Ferdinand estant retiré en Espaigne, afin que François paiast les faultes d'autrui, avec les siennes, le bastard d'Almagro luy avoir brassé telle trahison, qu'il fut misérablement meurtry en sa maison.

Disné assez légèrement à Trugillo, furent puis souper à Salviaterra, meschant villaige et de mauvaise grace, y estans arrivez si tard qu'on ne volust ouvrir la porte de l'hostellerie, quelle instance qu'ils en feissent. Les mules eurent congé d'aller paîstre aux prairies, les compaignons demeurans en danger d'y aller chercher la salade, n'eust esté qu'un pauvre homme se fust avisé de leur prester sa maisonnette, le pignon de laquelle servoit pour toute cheminée, la fumée se perdant par les tuilles, où elle trouvoit plus briefve issue, façon usitée en plusieurs lieux d'Espagne. Au souper furent servys de certaine sorte de manteca, en forme de fromage frais, mais qui aprochait la douceur de la jonchée. Aussi leur disoit-on toute la cresme et meilleure substance du lait y estre emploiée, n'estant guère usité en Espaigne d'en faire beurre. Et, afin que la boisson fust semblable au manger, ils eurent du vin, mais doux et sans saveur. Pour achever les commoditez, une natte de roseaux leur fut par après la bien venue, en disette de lict. De quoy toutesfois les compagnons ne prenoient aucune mélancholie, la cognoissant ennemie des principes de nature, faisant toucher au doigt que le contentement ne vient pas de l'extérieur.

Venus le matin du IIe de may, comme se souvenoyent du vin peu savoureux du soir précédent, avertis que le curé du lieu en avoit de bon, s'y emploièrent tous si bien, et signamment le sieur Mandosse, afin de porter l'honneur à qui il appartient, qu'après long refus, en obtinrent un pot pour argent;

trouvé bon, ayda bien à la digestion de la petite provision
ls avoient faict bouillir toute la nuict, et par conséquent,
me il souvenoit à quelque rogeleur, et que capitaines se
ensent de tout dire et de tout faire, mieux cuite, que celle
euf leçons de frère Jean des Entomeures. Ainsi les com-
;nons, mieux desjeuné qu'ils n'avoient soupé le soir pré-
ent, vinrent disner si à propos en quelque bourg, le nom
uel m'est eschappé, qu'ils y trouvèrent le pain tout chaud.
il n'y en avoit pas un seul morceau de rassis; et s'ils
ent arrivés un peu plus tard, y avoit apparence qu'ils eussent
ivé le tout levé. Car ils furent estonnez de veoir courir
four, et, comme le tout y estoit distribué à proportion.
mesnage, en sorte que l'on feroit au camp, ou chez
is, en temps de très grande nécessité. Et s'il est loisible
mer du reste par la disette du pain, il n'y avoit pas occasion
rrester en ce lieu : mais il y survint deux occasions de re-
lement. Pour la première, le vallet du chariot contrefaisoit le
ade, ou l'estoit vrayment, si faulte d'argent est, comme l'on
it, grande maladie. Pour la deusiesme, le garçon maistre du
riot print querelle contre Valencuella, et se battirent, pour
elle occasion que ce fut, à coups de poings et de pieds : mais
escu avancé par les compaignons osta le retardement, re-
ttant le cœur au ventre du malade, et puis rabiennant les
olères, le fondement du couroux osté, qui provenoit de ce
e le garçon demandoit argent avec instance, du capitaine, qui
oit apris à paier à discrétion, et donna alaine pour gaigner
rida une heure de nuict, sur le chemin de laquelle coupèrent
ravers la voye Argentea, tant célèbre, ainsi nommée pour sa
teté et blancheur, laquelle aucuns maintiennent estre des
vraiges renommés de Trajan. De présent, l'on void à costé

bon nombre de colonnes esleveez quattre à cincq piedz de terre, aux caractères d'aucunes desquelles, Vasæus [1], s'estant arresté, juge l'ouvraige estre plus vieille, pour avoir esté redressée par Hadrianus Augustus, comme il dit apparoistre par l'inscription d'aucune, qui est telle :

Imp. Cæsar. divi. Trajani. Parthici. F. divi. Nervæ Nepos. Trajanus; Hadrianus. Aug. Pontif. Max. Tribu. Pot. V. cos. III. restituit, CXLIX.

Arrivez à Mérida, n'y trouvèrent que frire, mais en nécessité mangèrent de bon appétit quelques petits poissons, ne sçay si c'estoient sardines, non pressez autrement, d'aucun commandement de l'église, le seul valet ayant crédit d'estre mieux traité que tout autre, soit au coucher, soit au manger, comme il est de raison que chacun règne à son tour, et que les hostesses sont authorisées de commander en leurs logis, comme elles trouvent bon, ne trouvans pas malhonneste de mieux accommoder un charetier de l'argent duquel elles ont souvent, qu'un gentil-homme qui, par advanture, ne se trouvera en leurs maisons qu'une fois en sa vie. Le poltron ne laissa toutesfois de simuler le lendemain estre rentré en ses fiebvres, et sur espoir de partir tint la compagnie en surséance tout le jour ; d'où vint que le pourvendier ne fit aucune provision ; mais de quoy il ne porta seul la pénitence, la compagnie s'en estant trouvée en peine de maugréer en divers endroits de la ville, à l'heure du repas, sans y pouvoir trouver à manger que bien maigrement, non mesme du pain pour assouvir les limosins du Païs-Bas ; chose commune à aultres lieux d'Espagne, mais extrêmement fascheuse à ceux qui estoient nais d'Arthois, la grange du Païs-Bas, comme an-

[1] Vasæus in Chorogr. hisp.

ciennement la Sicile de l'Italie. Il faisoit lors beau veoir le sieur Mandosse, qui ordinairement rompoit la teste aux compagnons des louanges d'Espagne, aller par les rues grognant et disant : « *Quales es esta verguença que no tiennes un bouçon de pan por les estrangeros que passan a qui por el servicio del Rey. Que dizieron aquellos de esta gente quando revoliveron en su tierra.* » Ce retardement apporta, parmi ces inconvéniens, la commodité de veoir les ruines et antiquités plus remarquables des ouvraiges excellentes, que les anciens Romains avoient magnificquement basties en ce lieu. Car ceux qui ont feuilleté les histoires avec autant d'assiduité qu'on y receuille de plaisir et de prouffict, sçavent que les Romains, combattans trois cens ans pour la seigneurie des Espaignes, ne la sceurent entièrement réduire en obéissance, jusque à ce qu'Octavius Augustus se voyant deschargé d'autres guerres, print envie d'assubjétir les peuples qui estoient indomptez, le long de la lisière de l'Océan, tirant du costé de septentrion, signamment la Biscaye et les Astures ; en quoy ayant eu le succès qu'on pouvoit juger devoir advenir à un empereur si puissant, ne s'estre trouvé conseillé faire repasser en Italie les gens de guerre, qui, pendant ceste expédition, avoient obtenu le rang des vétérans, ains leur avoir assigné place en la Lusitanie pour bastir une ville qui leur serviroit de retraite et asseuré repos après tant de travaux, bien qu'aucuns attribuent cecy à Julles Cæsar. A qnoy arrestez, bastirent cette ville, sur la Guadiana [1], lors dit Anas ; et, afin ou de moins regretter Rome ou mieux illustrer leur nom, prenans leur modèle sur icelle, luy rendirent ceste-cy semblable en plusieurs choses, n'y oublians les temples, les lieux d'assemblées

[1] Vasæus ex sancto Isidoro.

politiques, les aqueducts, le pont, le théatre, et austres choses qui rendent les villes superbes et magnificques, l'appellans pour leur mémoire, *Emerita Augusta*, nom quy luy est donné jusque à notre eage, mais estrangement recoupé par la longue usance de la langue latine ; se sont mesme esvertué de l'obscurcir et abolir à leur possible en cest endroict et en plusieurs autres, de sorte que nous est demeuré seulement Merida.

Si son nom est corrompu, les bastimens privés et publicqs le sont bien encoire davantage, ne restant au pourpris d'icelle que peu de choses antiques, et au-dehors, le tout estant si gasté, qu'à merveille ; où, toutesfois, l'on void les ruines de quattre choses principales, qui font foy de la magnificence ancienne du lieu. Les deux premières sont les ruines de deux conduicts d'eaue, lesquels estoyent bastis de beaux grès, ouvrez de la maitresse main des anciens architectes, en l'un desquels restoit aussi à admirer le canal fait de petites pierrettes, et d'un ciment si vif et tenant, que l'eaue, agissant dessus continuellement, n'a eu force de l'amollir, ou dissoudre ; car l'on en void encore grosses masses jectées par terre, lesquelles toutes les tempestes et injures du temps n'ont sceu amortir ; qui fait croire que les Barbares, curieux d'abolir le nom Romain, y ont usé d'une violence plus que desmesurée. Les troisièmes ruines sont celles d'un théatre bien ample, la forme duquel se monstre encore en demy cercle, d'ouvraige bastie, pour dire en un mot, avec curiosité grande, ayant ses ouvertures bien compassées, et les entrées secrètes à admirer ; car je tiens que la forme de celier, que nous y trouvasmes de nouveau ouverte, servoit aucunement à cest effect. De quoy ne pouvions toutesfois bien juger pour les terreaux, qui s'y estoient coulés, le reste se monstrant assez entier, nonobstant les injures et l'inclémence de t[illegible]

d'années et des Barbares. Comme toutesfois chaque chose a son temps, bien que le lieu soit assez entier, l'usaige en est tellement changé, qu'on en labeure et sème le pourpris. Si grande est la solitude et le silence, où l'affluence du peuple et le bruict théatral estoit lors tel! Les quatriesmes ruines, qui toutesfois servent encore de présent, sont celles du pont estendu sur la Guadiana, l'une des cincq plus fameuses rivières d'Espaigne, ayant environ cincquante arcures, compté aussi bien les moindres comme les principalles, ycelles estans basties en façon que chaque jambe de la principalle arcure est percée d'une petite arcure haulte d'environ huict pieds et large de quattre. Les matériaux sont, comme au théatre, grosses et puissantes pierres de gré et de roche, dures au possible, qui toutesfois sont tellement rongées de l'eau, du temps et des tempestes, qu'il ne seroit plus besoin de cigeler beaucoup comme on a fait autrefois pour en faire ouvraige à la rustique, le tout estant si mangé qu'Ovide se plaindroit bien ici de nouveau du temps, escrivant comme autrefois :

« *Tempus edax rerum, tuque, invidiosa vetustas,*
» *Omnia destruitis.* »

Mais ce n'est pas grand merveille si les choses changent en seize cents ans, se présentans si estranges accidens ès choses humaines, en si longue traite d'années, un desquels a emporté quelques arcures du milieu du pont, de sorte qu'il est en partie rendu inutil. Les murailles de la ville, au mesme endroict, monstrent de pareille antiquité et artifice, estant quasi ce seul quartier là resté avec la ville, ayant esté misérablement ruiné de fond en comble, soit par les Wandales, qui premièrement

ravagèrent l'Espagne, soit par Musa, prince des Arabes, qui la print par composition, *anno Arabum XCIIII*, comme escrit Rod. Tolet. [1], après que les Chrestiens l'eurent défendue quelque temps, se confians vainement en leurs munitions et au nombre de leurs hommes, ayans mérité ce grief chastoy du juge clément et juste. Elle se refait de présent, petit à petit; mais, comme elle a esté long temps à se remettre, elle a perdu sa dignité archiépiscopale, qui lui avoit esté donnée au premier répartissement des provinces d'Espagne en archeveschés, qui se fit au Concil Elibertin, ayant esté transporté de là en Oneta. Ce pourroit estre Olivença, bastie sur la mesme rivière, ou bien Oviedo en Portugal, où commence quelque ruisseau qui se vient rendre au Tajo, ou plustost Oviedo, principale ville des Astures[2], et autrefois d'Olviedo en Compostelle, par Calixte deuxième.

Le IIII[e], débusquèrent de très-grand matin, pour recouvrer, s'il estoit possible, la perte du jour précédent; mais, bien que les portes de la ville fussent ouvertes, pour le bénéfice de la paix, ce ne fut sans retardement, l'embouchure des portes estant si serrée, que la caroche y passoit à grande difficulté; qui nous faisoit croire les caroches n'avoir esté anciennement si larges, ou point du tout en usaige, la roideur des chemins confortant la dernière opinion, bien que le chemin ait esté depuis aplany, de sorte que l'on a trouvé, pour chose nouvelle, moyen de faire passer l'impératrice de Madrid en Portugal peu avant nostre venue. La diligence de la matinée servit de peu, parce qu'au lieu d'arriver à Badajos, comme on délibéroit, le charetier fut si floche, qu'arrivé guères après disner à Talavera de Badajos, ne

[1] C. 24, lib. 3, de Reb. Hisp.
[2] Joannes Gerundensis, lib 1°, Paral. Hisp.

volut passer oultre, soubs couleur qu'il n'y avoit une seule maison, hors du clos de Badajos, pour se loger, au cas que l'on n'y arrivast d'heure; car la dicte ville se serre de nuict, pour estre voisine de Portugal, bien que lors le Portugal fut réduict en obéissance de nostre Roy; estant la façon des provinces d'Espagne garder, de présent, mesmes coustumes et ordonnances qu'elles faisoient, estant subjects à divers Princes. Et, craindant qu'un prétexte fust peu suffisant, afin de perdre temps, fit entendre qu'il estoit besoin prendre billet de Sanitad, ou faire paragrapher celui de Talavera de la Reigne, si l'on vouloit estre admis en Badajos. Ainsi, bon gré mal gré, les compaignons furent retenus en ceste jolie villette, autrement mal accommodés de draps et licts. Mais les hostesses de divers endroicts d'Espagne ne pensent pas qu'il soit malhonneste de tenir les licts couverts de longtemps, et d'accommoder divers passagers des mesmes draps, sans seulement les plonger en l'eau, qui feroit bien aller aucuns maladvisés d'Espagne en Surie, comme l'on dit, sans l'avoir mérité. Aultres couvrent leurs blanches nappes d'une souillée, craindant qu'il n'advienne à quelque maladvisé d'y espandre quelque chose, ce qu'avenant, n'eschappera facilement sans avoir les gros mots de la dame ; mais la chose pourra bien en partie avoir lieu aultre part, afin que l'on ne pense que toutes les mauvaises et sottement curieuses soient en Espagne.

Le Ve, comme ne restoient que deux lieues jusque à Badajos, les compaignons y entrèrent de bonne heure en intention de passer outre incontinent; ainsi comptoient ils souvent sans leur hoste, d'où leur estoit besoin entrer souvent en autre compte. Il se présenta deux empeschemens de pouvoir partir. L'un de la part des marchandises, qui estoient en la caroche, l'autre de la part de M. le charetier. Pour le regard des marchandises, il en

convenoit faire la déclaration et la recerche pour en lever le droict d'issue de royaume. Le charetier estoit aussi malade que sa bourse, se trouvant en peine incroiable à cause d'icelle, de quoy les compagnons le deceargèrent, après long refus, voians qu'il n'y avoit apparence de partir autrement, et qu'ils avoient assez veu Badajos, belle et bonne ville, et qui, méritoirement, peult estre mise au nombre des principalles d'Espagne, ayant la situation belle et commode, les rues raisonnablement larges, les maisons bonnes et pour la plupart eslevées. Elle est même ceinte de doubles murailles, comme si une ville estoit enserrée ès entrailles d'une autre. Il estoit à croire que ce fut un accroissement de ville, tel qui est avenu à une infinité d'autres : mais on leur déclaira que les nobles demeurent au moindre enclos pour la pluspart, et la populace au plus spacieux qui environne l'autre. L'un et l'autre enclos est fort entier, encore que la ville soit bien vieille : mais elle peult avoir esté rebastie, car les vieilles se rapportent jusque à Jules Cæsar, aucuns auteurs estant d'opinion que de ce Julius Cæsar [1], qui par après fut tué de vingt quattre blessures au Sénat, elle fut appellée *Pax Julia*, bien qu'autres dient que *Pax Julia* soit plus avant en Portugal, la faisant mesme que Beia ou Veia, dite au paravant Pacca, d'où vient Pacencis Episcopus [2] tant cogneu ès concils d'Espagne, nom qui depuis a esté approprié à l'évesque de Badajos, ensamble avec la dignité épiscopale; et que du temps de Julius Cæsar, ou pour mieux dire de son successeur Octavius Augustus, Badajos fut appellée Pax Augusta, nom cogneu de Pline et mesme de Strabon, mais avec un petit

[1] Franc. Taraphe. in c. Julio Cœsare.
[2] Vas. Cap. 20 in dict. pacen.

:hangement, escrivant, Pezaugusta, qui, depuis, a bien esté ıutrement altérée des Maures, lesquels, au lieu de Pax Au- ;usta, ont dit premièrement Paxaugus, et puis, comme la lroicte voye perdue, l'on s'esgare ordinairement de plus en plus, 3adaxos, et enfin leurs successeurs, pour adoucir l'apreté, 3adajos. Son assiète est sur la rive d'Anas, à quoy les Maures :hangeans les noms avec la seigneurie d'Espaigne, ont préposé ;uad, qui leur signifie eaue ou fleuve, l'appellans Guadiana, ıom qui luy est demeuré jusque à présent, bien qu'elle ait hangée de maistre. La dicte rivière est domptée d'un beau ıont, où se fait la dernière recherche de ce que l'on porte en Portugal, fust or, argent, soye, ou autre chose de pris, soit que es Castillans se facent envy quictes de ce qui est une fois ntré en leur païs, soit que ceste voye ait tousjours esté trouvée ıropre pour accroistre le domaine du Prince. Ceste rivière est elle mesme de Mérida, et a cela de commun avec le Nil et uelque peu d'autres, desquelles est celle qui coule en la cam- agne de l'Italie près du chasteau *dictum ab eruditis*, comme scrit Leander[1] *Aquæ malorum*, qui, après avoir couru longtemps ur terre, se vient perdre et engoulpher ès entrailles d'icelle, rès de Médelino, dite anciennement, suyvant l'opinion de Ver- erius, Métallina, et, suyvant celle de Carolus Clusius, Castra 'icelliana, et, ayant couru longue espasse par secrets canaux oubterrains, resorte, tout-à-coup, près de Villarta, d'où elle resse son cours vers Mérida, de là à Talavera de Badajos, uis à Badajos, et regardant lors plus droict le mydi, se va endre au grand Océan. Pline[2] descrit curieusement ceste pro-

[1] En sa description d'Italie. au chap. *Campania*.
[2] Lib. 3. c. 1°

propriété en ces termes : *Ana ortus in Laminitano agro Citerioris Hispaniæ, et modo se in stagna fundens, modo in angustias resorbens aut in totum Cuniculis condens, et sæpius nasci gaudens, in Atlanticum Oceanum effunditur.* Sa Majesté séjourna longtemps en ceste ville, pendant que sa armée estoit empeschée en Portugal, à jecter hors du royaume don Antonio, qui le quereloit comme filz de roy, sans considérer qu'il estoit illégitime, et que Sa Majesté en estoit vray héritier, estant filz d'Isabeau, fille aisnée d'Emanuel, laquelle, donnée en mariage, à feu de bonne mémoire, l'empereur Charles cinquiesme, lui fit ce fils à Valadolid, mais peu s'en failloit que Sa Majesté, attendant ceste nouvelle succession, se laissa une autre héritière de la sienne, se trouvant tellement attainte de la tabardille, qu'ils appellent, maladie qui ne vault guère mieux que la fiebvre pestilentielle, que chacun désespéroit de la guérison, aucuns maintenans encore de présent, avoir esté remise sur piedz plus miraculeusement que humainement, et, s'il est à croire ce que l'on en dit, plus par les prières de la royne, sa compagne, que pour autre chose, nouvel exemple d'amitié fort estroite. Car on dit qu'aimant son mary plus que soy-mesme, vouloit prier Dieu très instamment, s'il avoit arresté donner quelque chastoy à la maison royale, qu'il lui pleut le faire tomber sur elle plustost que sur la personne du roy. L'on ne peult sonder les conseils de ce grand Dieu, si est-ce que l'on a veu aussi tost la royne devenir malade aussi tost le roy commencer à revenir en convalescence, et autant que la maladie renforçoit en elle, autant se diminuer en luy, comme si elle eut seulement changé de subject. Il peult estre que la chose soit avenue naturellement, estant aisé de gaigner une maladie contagieuse par fréquentation, les naturalistes confessans mesme

que la pensée ou vifve appréhension du mal d'un amy absent peult causer un semblable accident en l'autre amy.

Le VIe, passé quelque petit coulant qui, en cest endroit, divise la Castille du Portugal, logèrent à Eluas, première ville de Portugal, de compétente grandeur et beauté, mais non forte, bien qu'elle soit ceincte de doubles murailles, icelles n'estant remparées ni renforcées de terre; qui fut cause, y a environ deux ans, qu'elle se remit sans beaucoup délibérer en la main de celuy qui dominoit en la campagne, et à qui le droit de la couronne estoit escheu, chose que Sa Majesté print comme si elle estoit venue de franche volonté, et le recogneut par bonne somme d'escus qu'elle donna pour l'avancement de l'aqueduc commencé depuis longtemps, mais qui ne se peult achever sans très grande despense. L'on dit, toutesfois, qu'il y eut quelques Portugais si fols qu'ils osèrent bien saillir en plaine rue pendant que Sa Majesté estoit encore en la ville, et y provoquer les Castillans au combat, qui les eussent aisément taillés en pièces, si Sa Majesté ne les eust empesché par sa grande clémence, ne trouvant bon asseurer son estat et souiller ce nouvel accès par effusion de sang humain, si longtemps que par douceur et la raison elle pourroit gaigner les cœurs des hommes, estant le propre du prince vertueux,

« *Parcere subjectis et debellare superbos.* »

Le VIIe après avoir costoyé grande partie de l'aqueduct couchèrent à Estremos, lieu aucunement recommandé pour une très belle et large place commune, avec fontaine accoustrée de marbre assez richement : à un ject d'arcq de laquelle le chasteau se monstre sur le hault, situation ordinaire de ceux de Por-

tugal aussi bien que d'Espagne; qui luy donne lustre, et recommande, le lieu ne méritant pas le nom de ville.

Le VIIIe, gaignèrent, sur la brune, la ville d'Araialos, par un chemin bien aspre, où par avanture chariot n'avoit jamais cheminé avant la venue de l'impératrice. L'on descouvre, dudict chemin, Evora-Monte qui assiète Araiolos tenant assez de semblable situation et aiant aussi son chasteau qui commande au bourg, les rues duquel n'ont en beaucoup d'endroicts autre pavement que les rochers mal aplanis. Les gens y sont toutesfois assez polis et beaucoup plus prests à servir qu'ils ne sont en Castille maintenant. Aussi, plus de netteté en leurs maisons, comme les compaignons en virent l'expérience au logis mesme d'un chirurgien où allèrent loger, parce que le charetier, ne cerchant que sa propre commodité, les avoit fait descendre en maison incommode; celle du chirurgien leur estant de tant plus propre, que le filz, comme chirurgien, sçavoit quelque peu de latin d'apothicaire, duquel toutesfois il n'usoit que pesamment, admirant et haussant jusques aux cieux les plus habils; qui lui donna occasion de penser et enfin de demander si ceste langue ne leur estoit pas naturelle, et s'ils estoient du païs des latins. Ainsi sont respectés les borgnes au païs des aveugles. Car s'il y a, je ne sçay pas où, en Ethiopie d'Afrique ou d'Asie ou guères loin, des Pigmées, tels qu'hommes ou monstres, je n'en sçay rien, qui n'ont qu'une jambe et un pied, et qui de la plante d'iceluy se font ombre et couvrent du soleil, et autres qui ont les yeux fichés aux espaulles ou à la poictrine, faulte de teste; il s'en trouvera bien par avanture qui seront du tout privés de la veue, y ayant autres qui racomptent choses plus estranges du païs des lanternes, et aultres adventures admirables, afin d'avoir veu choses en tout extrémité.

Le IXe, entrèrent à Montenova, environ le disner, grand bourg
nassé sur le pied et pendant de la montaigne, qui a en teste
, sur le sommet son ancienne villette ou chasteau, d'où pen-
ıns avancer chemin quelque heure après disner, trouvèrent le
ılet du chariot, rentré autrefois en ses fiebvres ; comme sa
ɔurse espuisée, ne restoit en lui ni pouls, ni alaine, se
ıonstrant aussi fantastique, afin que l'on ne creut la maladie
ıtre légère, qu'on ne sceut tirer aucune parole de lui, jusque
trois ou quattre heures, lorsque, sollicité plus diligemment de
ırtir, déclaira ne le pouvoir faire si on ne luy prestoit argent
ɔur se desengager, ce qui fit monter les paroles en sorte que
s compaignons furent quasi résolus d'y emploier la justice ;
ıais comme ils entendirent que le charetier les pourroit paier
une bourde, et que la chose pourroit aller en longueur, leur
ıtant besoin sur toutes choses de gaigner temps, advertis que
: lendemain partoient beaucoup de mules pour aller charger
es blés à Lisbonne, comme le Portugal et le reste des
spagnes est, en quelques endroicts, assez mal pourveu de blés,
ɜ résolurent user de ceste commodité, soubz espoir que le mar-
ɒant, qui auroit traité avec le charetier, le ferait traiter à Lis-
onne comme il méritoit.

Et, par ainsi, le Xe, s'aidans de la dicte commodité, appro-
ıèrent Lisbonne de six lieues, où souppez à la légère et
ɔuchez sur une petit natte de roseaux mise sur la terre, crain-
ant de tomber de hault, ne firent estat de dormir leur somme,
ıais avant la minuict se mirent en chemin, avec bonne troupe
es gens du païs, qui alloient à la prouvision, et avancèrent de
ɔrte la nuict que, sur les cinq heures de l'onzième, descen-
irent sur Aldeagalega, bourg distant de deux lieues de Lisbonne,
ıquelle on ne peut aborder de ce quartier sans passer le Tajo,

venus en temps de marée s'embarquèrent incontinent et mis trois heures pour passer l'eau, vinrent trouver leur maistre et seigneur peu avant le disner, luy congratuler son heureuse arrivée et entendre ce que luy plairoit commander, désirant faire paroistre combien ils estoient prests à récompenser leur si longue absence advenue à leur grand regret. Le sieur Ambassadeur, entendu les causes du retardement, bien que la chose luy fut venue assez mal à propos, se monstra content, et, après avoir entendu ce qui s'estoit passé à Madrid et sur le chemin, les advertit qu'ils se pourroient retirer en la maison voisine qu'il leur avoit fait préparer et pourveoir, en sorte qu'il restoit bien peu de besogne au pourvendier, et moins aux autres compaignons, par ce que le sieur Ambassadeur sortoit fort rarement, traitant quasi assiduement avec le sieur président des afaires, pour l'expédition desquelles il estoit envoyés, ne retirant que bien escarcement le temps nécessaire pour servir à ce bon Dieu, conformément à nostre vocation, et pour le repos nécessaire du corps; de sorte que, s'il sortoit, c'estoit ordinairement ou pour dire ou pour ouyr la messe tantost aux Trinitois, tantost aux Théatins, ainsi appellent-ils ceux que nous disons de la compaignie de Jésus ou Jésuites; combien que, à proprement parler, les Jésuites soient autres que Théatins, ceux-cy recognoissans Paul IIII[e] pour leur auteur, et les Jésuites le bon père de saincte mémoire Ignace de Loyola, espaignol, estans au reste bien différens en diverses choses; mais le mesme temps de leur naissance et commencement, avec quelques autres incidens, a faict que beaucoup de gens les ont prins pour un mesme ordre, confondant les noms, de sorte que, ès provinces par delà les monts, le vulgaire recognoit mieux les Jésuites soubs le nom de Théatins, et oït plus volontier ce nom que celuy de Jésuites, ou

de la compaignie de Jésus, n'estant icy le lieu de disputer de la cause pourquoy.

Le XIIe, ne se passa aucune chose fort remarquable.

Le XIIIe, Sa Majesté retourna en Lisbonne, accompagnée de l'impératrice sa sœur, à laquelle les gens de guerre, qui estoient en grand nombre sur mer et sur terre, firent telle salve, que, pour une infinité de harquebusades et canonnades, l'on voyoit de tous costés feus, flammes et fumées, avec un retentissement et son confus, qui remplissoit l'ouye d'un estrange tintamare. Car, oultre la garnison du chasteau, qui estoit de trois mille hommes, ne manquans à leur debvoir, il y avoit à l'ancre bon nombre de naves biscaines, bravement armées de gens de mesme contrée, attendans le commandement de Sa Majesté pour aller faire la guerre à la Tercère, qui s'efforçaient, à si bonne occasion, monstrer leur adresse et valeur par escarmouches et rencontres si admirables, que tous les grands flots du Tajo sembloient estre en feu, flamme et fumée. En quels appareils et magnificence se remarquoit la modestie de Sa Majesté et de l'impératrice, ne monstrans en leur geste, port et contenance, rien de superbe ou insolent : ains une singulière modestie meslée d'honneste gravité, sans curiosité mesme ni excès en accoustrement, La dicte Majesté estant revestue de rase bien simplement, et l'impératrice couverte d'une huque, ou manteau à la portugaise; mais, comme la vertu recommande beaucoup mieux la personne que l'accoustrement, les Portugais s'efforceoient de luy faire à l'envie la révérence, s'entrehurtans quelquefois un petit mal à propos, à quoy Sa Majesté, prenant plaisir, recommandoit leur estre fait rang et donné libre accès.

Le XIIIIe de may Sa Majesté fut empeschée à escrire lettres, comme est accoutumée d'y emploier signamment le lundy, à quoy

le sieur Ambassadeur emploia aussi quelques heures, usant de la commodité du courier.

Le XVe Sa Majesté se disposa pour entendre aux afaires, pour lesquelles le sieur Aml [illegible] eur estoit venu, et prépara les choses de son propre mouv [illegible] ent, l'envoyant visiter par divers seigneurs et officiers de [illegible] ison, nommément par le grand escuier, les conseilliers, [illegible] de chambre et autres, luy mandant que luy donneroit audience le lendemain. Plusieurs autres le vinrent saluer de leur propre [illegible] otif, partie pour le veoir ainsi honoré du maistre, partie [illegible] elque cognoissance particulière, partie pour raison du [illegible] pour leurs négoces propres; de manière que l [illegible] rent fort fréquentes, comme il est ordi [illegible] court, où [illegible] ucuns vous viennent bienvener pour [illegible] re reco [illegible] our satisfaire à leur devoir, et commandement du maistre, autr [illegible] s pour cognoistre quel homme vous estes, autres pour [illegible] rer les vers hors du nez, et à [illegible] fins, quelque petit nombre pour la bonne et sincère affection [illegible] vo [illegible] po [illegible].

Le X [illegible], [illegible] scrit heure d'audience au sieur Ambassadeur sur q [illegible] h [illegible] res après le disner, ledit sieur ne faillit de se trou [illegible] au [illegible] u point préfix, joinctement avec le sieur président F [illegible], sui [illegible] l'ordre que sa dicte Majesté en avait donné. Icelle [illegible] ur venue, se présenta droicte contre la table pour ouyr ce [illegible] e le sieur avoit à lui représenter, de sorte qu' [illegible] rences ordinaires, il harangua près d'une heure [illegible] ts de son instruction, reduicts et resserrez en trois capitaux, desquels le premier estoit la saincte et salutaire résolution des Estats; le deusiesme, la très humble supplication et requeste d'iceux; le troisiesme, le pied qu'il sembloit à Monseigneur le prince de Parme et de Plaisance et

ouverneur et lieutenant-général pour Sa Majesté ès Païs-Bas, t autres très zéleux serviteurs d'icelle, convenir estre prins our redresser les affaires et y mettre tel ordre, qu'on ne vint à etomber ès dangers passés.

Et pour le regard du premier déclaira incontinent qu'il n'a-oit pas charge de parler des choses advenues paravant la ré-onciliation, d'où prenant sa quarrière, il déduict particulière-nent comme ledict sieur prince de Parme et de Plaisance avoit ogneu le désir de Messieurs les Estats, sur la retraite des strangers, estre provenu de nulle autre part que pour l'espoir 'une paix générale, à quoy tendoyent les protestations et pro-nesses des rebels. Que la dicte retraicte avoit aussi semblé écessaire, s'il estoit question d'alléguer autre chose, pour as-urer les plus craintifs, oster la disconfidence trop enracinée, aire veoir et toucher au doigt la clémence et sincérité de a Majesté, suyvant quoy retenu seulement quelque nombre l'Albanois et Italiens pour amener les afaires en bons termes, es hérétiques, contemnans ces forces, en seroient devenuz plus aultains, plus opiniastres et malicieux que paravant, commen-ans à exercer ouvertement tous arts d'impiété, avec confédé-ations d'hérétiques cerchées de toutes partz, directement ontre tant de protestations. De quoy s'estans apperceus les gens le bien, singulièrement affectionnez au bien du païs, au service le Sa Majesté, à la religion, auroient estimé qu'il convenoit ser de force contre telle perfidie, et remonstrer au dict sieur rince estre du tout nécessaire de pourveoir aux afaires, et chever une fois, s'il estoit possible, la guerre contre les obstinez, 'estant plus question de temporiser et laisser faire leurs afaires i à l'aise aux ennemis, ni dissimuler en leur endroit, pour les mener par clémence à la raison, et de quelle nation qu'ils

fussent pour les dompter : nonobstant quelles remonstrances, le dict prince, afin de ne donner occasion de pouvoir dire ou penser qu'il auroit violé la foy donnée par Sa Majesté aux provinces catholicques, avoir trouvé convenir de n'attenter la chose sans l'adveu et consentement des dicts estats, bien qu'elle ne fust vrayment contraire aux capitulations de la réconciliation. Sur quoy seroit suyvie une résolution conforme par toutes les dites provinces, de se soumettre entièrement au bon plaisir de Sa Majesté pour le faict et conduite de ceste guerre, sans excepter moyen ou nation quelconque de laquelle se trouveroit conseillée se servir pour l'achèvement d'icelle. Ces choses et quelques autres semblables servirent au premier poinct.

Pour le deuxiesme, exprima la supplication des dicts estats, qui estoit que Sa Majesté fut servie dresser armée contigue à Sa Grandeur, pour avec force faire venir à la raison ceux qui, par tant de courtoisies, ne s'y estoient laissé amener. Mais comme l'assamblée de gens de guerre ne seroit de grand effect et pourroit mesme plus tost apporter dommage que prouffict, si elle n'estoit soldoyée à temps, qu'il luy pleust conjoinctement faire bonne et notable provision d'argent. *Immensam enim atque infinitam esse bellorum impensam vere aliquando pronuntiatum ab Archidamo Plutarchum in Apophthegmatis meminisse;* et y donner tel ordre, que faulte de payement le soldat ne se trouvast en nécessité, et se rendist, comme lors il advint, inutile et insolent. La supplication ainsi posée, mit en avant ceux qui la faisoient, avec vifve représentation, amplification et emphase, assavoir les estats d'Arthois, de Haynault, de Lille, Douay et Orchies, ses très humbles sujets et vassaux, qui ont tousjours attouché de si près au cœur de leurs seigneurs, les gens de bien et d'honneur, une infinité de sainctes ames exilés

de leurs provinces, désapoinctés de leurs offices, privés de leurs biens, revenus, terres, maisons et autels, pour la religion catholique et son service : une infinité de milliers de ses subjets de toute qualité et estoffe, de vieillards, de femmes, filles et enfans réduicts à extrême misère, jectez aux pieds de sa réalle auctorité, implorans avec incroiables souspirs, cris et lamentations, support aide et confort contre la fureur des meschans, qui les ont dépossédé de tout ce qui leur apportoit soulas et joie en ce monde : un grand nombre d'ames vertueuses, de bons mesnagers, de religieux, de religieuses, tant d'innocens, qui n'avoient jamais fleschy le genouil devant Baal, tenus suspects, captifs, réduicts en servitude ou crainte misérable, aucuns déjectez de leurs maisons anciennes, autres de leurs admirables monastères, les pauvres religieuses, autres retirées des loups ravissans de bonne heure, autres qui avoient eschappé le naufrage avec une table qui leur estoit demeuré du naufrage, autres revenues à bon port, après avoir quelque temps couru fortune, en extresme hasard, toutes d'avoir esté souillées des Rufiens qui, en beaucoup de lieux, avoient peu ce qu'ils avoient voulu, avoient voulu ce qui ne se pouvoit dire avec honesteté et sans larmes : nostre ancienne, saincte et sacrée religion prophanée en tant de lieux, exilée de tant de païs, laquelle, après avoir hurté à la porte de tant de princes et seigneurs, pour estre secourue, et n'y aiant trouvé qu'une morte volonté, venoit pour son dernier et asseuré refuge, demander confort et estre vangée de tant de torts, par celuy qui en estoit le vray protecteur, et qui, pour la grande puissance que Dieu luy avoit donnée, avoit en sa main la mort et la vie, la ruyne et l'estat d'icelle; monstroit, en poursuivant, qu'elle nécessité la devoit presser d'acquiescer aux supplians, l'estat, la

tugal aussi bien que d'Espagne; qui luy donne lustre, et recommande, le lieu ne méritant pas le nom de ville.

Le VIIIe, gaignèrent, sur la brune, la ville d'Araialos, par un chemin bien aspre, où par avanture chariot n'avoit jamais cheminé avant la venue de l'impératrice. L'on descouvre, dudict chemin, Evora-Monte qui assiète Araiolos tenant assez de semblable situation et aiant aussi son chasteau qui commande au bourg, les rues duquel n'ont en beaucoup d'endroicts autre pavement que les rochers mal aplanis. Les gens y sont toutesfois assez polis et beaucoup plus prests à servir qu'ils ne sont en Castille maintenant. Aussi, plus de netteté en leurs maisons, comme les compaignons en virent l'expérience au logis mesme d'un chirurgien où allèrent loger, parce que le charetier, ne cerchant que sa propre commodité, les avoit fait descendre en maison incommode; celle du chirurgien leur estant de tant plus propre, que le filz, comme chirurgien, sçavoit quelque peu de latin d'apothicaire, duquel toutesfois il n'usoit que pesamment, admirant et haussant jusques aux cieux les plus habils; qui lui donna occasion de penser et enfin de demander si ceste langue ne leur estoit pas naturelle, et s'ils estoient du païs des latins. Ainsi sont respectés les borgnes au païs des aveugles. Car s'il y a, je ne sçay pas où, en Ethiopie d'Afrique ou d'Asie ou guères loin, des Pigmées, tels qu'hommes ou monstres, je n'en sçay rien, qui n'ont qu'une jambe et un pied, et qui de la plante d'iceluy se font ombre et couvrent du soleil, et autres qui ont les yeux fichés aux espaulles ou à la poictrine, faulte de teste; il s'en trouvera bien par avanture qui seront du tout privés de la veue, y ayant autres qui racomptent choses plus estranges du païs des lanternes, et aultres adventures admirables, afin d'avoir veu choses en tout extrémité.



Le IX[e], entrèrent à Montenova, environ le disner, grand bourg amassé sur le pied et pendant de la montaigne, qui a en teste et sur le sommet son ancienne villette ou chasteau, d'où pensans avancer chemin quelque heure après disner, trouvèrent le valet du chariot, rentré autrefois en ses fiebvres ; comme sa bourse espuisée, ne restoit en lui ni pouls, ni alaine, se monstrant aussi fantastique, afin que l'on ne creut la maladie estre légère, qu'on ne sceut tirer aucune parole de lui, jusque à trois ou quattre heures, lorsque, sollicité plus diligemment de partir, déclaira ne le pouvoir faire si on ne luy prestoit argent pour se desengager, ce qui fit monter les paroles en sorte que les compaignons furent quasi résolus d'y emploier la justice ; mais comme ils entendirent que le charetier les pourroit paier d'une bourde, et que la chose pourroit aller en longueur, leur estant besoin sur toutes choses de gaigner temps, advertis que le lendemain partoient beaucoup de mules pour aller charger des blés à Lisbonne, comme le Portugal et le reste des Espagnes est, en quelques endroicts, assez mal pourveu de blés, se résolurent user de ceste commodité, soubz espoir que le marchant, qui auroit traité avec le charetier, le ferait traiter à Lisbonne comme il méritoit.

Et, par ainsi, le X[e], s'aidans de la dicte commodité, approchèrent Lisbonne de six lieues, où souppez à la légère et couchez sur une petit natte de roseaux mise sur la terre, craindant de tomber de hault, ne firent estat de dormir leur somme, mais avant la minuict se mirent en chemin, avec bonne troupe des gens du païs, qui alloient à la prouvision, et avancèrent de sorte la nuict que, sur les cinq heures de l'onzième, descendirent sur Aldeagalega, bourg distant de deux lieues de Lisbonne, laquelle on ne peut aborder de ce quartier sans passer le Tajo,

grands moyens que Dieu lui avoit prestés encoire de nouveau par l'accession du Portugal et de ses apendances, sans doubte pour maintenir plus aisément l'honneur de son sainct nom et restablir la religion; d'où trouva son chemin desfriché pour descendre à la supplication tendant à la prouvision d'argent, et tascha de s'en faciliter la désirée apostille, alléguant la bonne volonté des provinces catholicques, et déduisant pertinemment ce qui en empeschoit l'effect, assavoir l'impuissance provenant du petit nombre, estroite c [illegible] sion, et peu de moyens d'icelles, et ce, qu'environnées de [illegible] ces ennemies fort voisines, et beaucoup pui [illegible], a [illegible] t sentu au milieu de leurs entrailles, [illegible] légast, les armes estrangères, le résidu aiant [illegible] fourragé [illegible] passages réitérez des gens de guerre amis : tellement que, s [illegible] y estoit demeuré quelque chose, estre si petite, qu'il ne s'en [illegible] voit faire estat ; monstra aussi que les deniers du d [illegible] Majesté des dictes provinces n'y pouvoient aider, n'estans [illegible] s pour l'entier payement des officiers ordinaires : que les [illegible] fiscations y servoient de peu ou point, pour estre [illegible] m [illegible] allées en salaire de ceux qui s'en [illegible] m [illegible], et [illegible] t le seul confort et espoir retomber du [illegible] t [illegible] licence d'icelle, sur les grands moyens et revenuz qu'icelle y pouvoit emploier d'ailleurs ; de quoy la supplioit bien fort [illegible] hant en bref le vray fruict des richesses, l'usance [illegible] e d'icelles. A quoy si elle estoit servie se ré [illegible] co [illegible] endr [illegible] t dresser un estat asseuré et arresté autant que se peult faire en ceste matière ; aiant esté quelquefois prudemment [illegible] lu par Archidamus aux alliez et confédérés de Lacédémone, [illegible] la guerre ne s'entretient pas à prix fait et arresté ; et y furnir en temps certain, sans faulte, s'il est possible, afin que les deniers venans, après estre despendus,

fussent consumés sans fruict, comme du passé, que les bons)loits n'en fussent plus retardez, qu'on ne perdist les occa-ns, qu'on poursuivist les victoires avec fondement. Et, qui le moyen principal de contenir longtemps une armée forte entière, qu'on disciplinast raisonnablement les gens de guerre, qu'on s'estudiast soigneusement, ce que l'on voyoit admira-ment bien practiqué en ses royaulmes d'Espagne, que la erre ne se fit plus aux amis et plaisans, comme il advient ılte de payement, dont suit toute licence et impunité : afin ssi de descharger les bons subjects de Sa Majesté du frais la guerre, le rejecter sur les ennemis et les accabler de son x; qui donneroit moyen aux dicts subjects de l'assister aussi ın de leurs biens que de bonne volonté et de leurs personnes. Le troisiesme point contenoit le pied qu'elle pourroit com-ınder estre tenu pour le redrès des afaires, duquel le premier ıdement estoit monstrer toute bonne et sincère volonté, amour, ıfidence et bénévolence à l'endroict des bons et de ceux qui méritoyent, chose qui, selon les anciens philosophes et ora-ırs versez en matière d'Estat, avoit très grande force pour intenir les princes en honneur et crédit, et de laquelle con-ıoit de tant plus diligemment user de présent, que les rebeles svertuoient d'obstinément persuader le contraire, trainans une inité de menées sur ce fondement; lequel seroit renversé par Majesté, à la veue de tout le monde, si elle se résoudoit raiter et honorer chacun selon ses qualités et mérites par ırcèdes ou tiltres d'honneur, distribuant les charges princi-ıles à ceux qui s'en pourroient le mieux acquitter, les na-els du païs n'estans postposés en l'administration et manie-ınt des afaires non plus que les autres moins habiles, dont ındroyent fin une infinité de calumnies et disgraces, et qui

donneroit courage à chacun de se faire [illegible]ir et se rendre propre à grandes charges ; procurant [illegible] la délivrance des prisonniers détenuz ayant esté pris à son service. Posé généralement ce commun fondement d'amour, fit un brief discours touchant chacun membre des Estats, estant besoing de remèdes à l'endroict de tous, veu que la corruption estoit commune, commençant par incident [illegible] et passant par le peuple ou estat des villes, pour fi[illegible]lats ; et des nobles remonstra, entre autres choses, q[illegible] le nombre en estoit grand, il y en avoit aussi bonne [illegible] pour avoir despensé ses biens au service d'icelle, ou [illegible]écesseurs, ou pour avoir porté le fais de la guerre co[illegible] la[illegible]ance, ou pour autre occasion n'estoit guère pourveue de [illegible]ns pour entretenir son rang, desquels il conviendroit [illegible] Sa Majesté s'aida les emploiant à son service, et leur don[illegible]moyen de s'y maintenir selon leurs qualités, [illegible] après ceux qui feroient bien, pour attirer l[illegible]res à [illegible]tre en service et faire actes signalés, d'où provi[illegible]t un bon nombre de gentils-hommes cogneuz, bien duicts et [illegible]ez au fait de la guerre, qui, en toute occurence, [illegible]ne un rempart toujours dressé, pour faire teste, sur [illegible] de trompe, en tel endroict qu'il seroit besoin, de quelle part qu[illegible]plust faire effort contre l'Estat. Et ou une paix asseurée se tr[illegible]eroit les Païs-Bas, les pourroit tirer d'oysiveté, l[illegible] contre les infidèles, ou en tel lieu que le temps et occasion le[illegible]querroient, donnant espoir, en la poursuite du discours, que la chose pourroit estre si bien dressée, que ceux mesme, qui ont bon moyen vouldroient estre de la partie, estant bien raison que ceux qui ont le plus de biens soient plus prompts au service du prince par la libéralité, courtoisie, et faveur duquel ou bien de ses ancestres afran-

chis et anoblis surpassent le commun en biens, estats et degré d'honneur. Estre vray que l'oysiveté semble entre iceulx moins dangereuse parceque ce qu'ils ont occasion de vivre contens, n'estre toutesfois expédient de la nourrir, comme beaucoup moins l'excessive despense en banquets, festins, mascarades, accoustremens ordinaires et extraordinaires ; par quels moyens aucuns, moins sages, se trouvans endebtez, ne désirent que l'eaue trouble pour y pescher plus seurement, vraye cause pour laquelle les Romains avoyent estably si sagement les lois somptuaires, desquelles se sont si bien trouvez, leur estat estant aussi tost tombé en décadence qu'ils les ont mesprisées, et par ceste ouverture ayant couru diverses fontaines pour enfin se perdre du tout. A quoy avoit convenu singulièrement avoir eu esgard pour le regard des Païs-Bas, les guerres estant finies contre la France, estant lors le vray point quand chacun se devoit remestre et mesurer selon son ancien pied, cessans lors les grands traitemens et tant de prouffficts extraordinaires qui se présentent durant la guerre. Touchoit en bref pour achever ce point ce qui estoit advenu ès dicts païs pour n'avoir eu soin de ces choses et ce qu'il en pourroit bien advenir, nommément en N, si l'on n'usoit de remède en temps et en lieu. Pour le regard de l'Estat des villes remonstra qu'il estoit nécessaire repurger celles qui n'estoyent du tout catholicques, les bien maintenir si tost qu'elles seroient repurgées, à quoy serviroit que fussent établis gouverneurs et magistrats catholicques, sages, advisez, vigilans, zeleux de l'honneur de Dieu, du service de Sa Majesté et du repos publiq ; remonstra qu'il estoit nécessaire donner ordre que le commun peuple peult vivre de son labeur, et prendre esgard que ceux qui se dient vivre de leurs rentes, ne vivent des dépouilles des autres, ou d'usures, et que ceux qui ont bien

à vivre sans travailler, ne machinent par trop d'o; siveté quelque chose préjudiciable au publiq. Et que le v moyen de venir à ce but estoit ordonner aux magistrats et autres personnes publiques servir de censeurs, et de donner son cours libre à la justice, sans aucun destourbier : pour l'estat ecclésiastique, dit sommairement que le ch d evesques, prélats, pasteurs et autres gens d'église et advisez estoit l'unique remède de tous les maux. le c seroit tel lorsqu'on ne donneroit lieu aux faveu et à l'ambition des volages, quand l'on esliroit c ent esté bien nouris et enseignez dez leur jeune , ient toujours fait profession de la vertu, et qui restez et confirmez en icelle ; qui seroient pour rend e leur foy, suffisans et diligens pour rendre tels leu quoy comme les colléges et séminaires bien ordon it beaucoup, les conviendroit de tant plus diligemment entretenir, afin d'en cueillir en saison le fruict espéré.

La conclusion de la ut une sommaire répétition du mis en avant avec un divers papiers, desquels l'un contenoit l'estat tant des de guerre, que du train de l'artillerie que Monseigneur le p ce de Parme et de Plaisance, gouverneur et lieutenant g pour Sa Majesté, estimoit devoir estre dressé pour battre l' nnemi, ou aultres, la liste des prélats, seigneurs, gentils-hon es et villes qui s'estoyent constamment monstrez zéleux du service de Sa Majesté, à l'endroit desquels seroit bon user de l évolence, tant par lettres courtoises que mercèdes et oissance. Un troisième d'autre liste de seigneurs et gent nmes auxquels Sa Majesté se pouvoit confier et les emplo aux diverses charges bien principalles.

Sa Majesté, ayant escouté le discours fort attentivement, respondit en peu de paroles. Car, si nous croyons à Strabon [1], la persuasion qui se fait par parolles est propre aux orateurs, non pas aux rois, *quorum opulentia non eloquentia splendida esse debet*, en premier lieu qu'il luy desplaisoit bien fort de la peine que le sieur Ambassadeur avoit porté en si long chemin, qu'elle estoit ce nonobstant bien joyeuse de le cognoistre par ce moyen pour ses bonnes qualités, le port qu'elle voyoit en luy et pour cognoistre de ses propres yeulx l'affection qu'il avoit à son service surpasser de beaucoup ce que le prince de Parme, son nepveu luy en avoit escrit bien que largement. Et pour le regard des poincts si naifvement représentez ; avoit fort à contre cœur les maux qu'enduroient ses bons subjects du Païs-Bas, et que pour les en délivrer au plus tost, elle feroit tous ses efforts ; à quoy aideroit beaucoup la résolution que messieurs des Estats avoient prins, voulant croyre que le principal fruict en retourneroit à leur propre bien et salut, et que sur toutes ces choses luy donneroit briefve et bonne expédition.

Le sieur Ambassadeur le merchia fort humblement de la compassion et condoléance qu'elle avoit des maux que ses subjects enduroient, qu'elle monstroit leur porter, de la prompte volonté de les oster de tant de maux et de donner favorable expédition aux afaires. Ce qu'ayant recommandé de rechef print congé.

Sa Majesté par effort, peu après les afaires, encommanda dez lors au président Foncq, qui avoit esté présent à la harangue, avec don Juan d'Idiaques, et bien peu d'autres, d'avancer les afaires le plus tost qu'il seroit possible, le tout réduire en escrit

1 Patric. de instit. reg., l. 2, c. 3.

par articles, pour luy estre envoyé et de concevoir advis, sur chacun en particulier, sur quoy lui donneroit audience à la première commodité, comme elle fit le XIX[e] du dict mois de may, troisiesme jour après la harangue, temps fort bref pour le regard de l'importance et multitude des choses, mais à quoy le dict président avoit pourveu pendant l'absence de Sa Majesté, en attendant bien autant à son retour ; et dez le dict XIX[e], Sa Majesté faisant paroistre qu'elle n'avoit pas dormy de son costé, print résolution absolue sur beaucoup des dicts acticles, fût pour le regard du publicq, fut pour les particuliers, et guères après, quasi sur tous les autres, bien peu estant remis à autre occasion, et le tout si au contentement du sieur Ambassadeur, que plus n'eut peu désirer, si lui-mesme ne les eust painct à sa poste et de son propre pinceau; duquel l'on pourroit, par advanture, recognoistre quelques traits de despesches; tellement que de là en avant l'on ne fut à rien plus empesché qu'à mettre le tout en forme, et coucher patentes, en termes ordinaires, et dresser les responses au grand nombre de missives. En quoy l'on usa de telle diligence et assiduité, le sieur Ambassadeur n'ayant failly de se rendre amis ceux par les mains desquels les choses devoient passer, que les plus importantes despesches et expédiées en peu de jours furent envoyées à Sa Majesté, le XXIX[e] du mois, pour les esplucher et signer; à quel effect les réserva ce reste de jour et le XXX[e] entier, avec tel succès qu'elles furent toutes envoyées, signées de sa main, le XXXI[e]. Les jours suivans l'on besogna, avec pareille diligence, aux patentes et lettres particulières, qui estoient en grand nombre, et signamment les patentes, nous ayant esté dit, par ceux qui y estoient entremis, que, depuis dix ans, l'on n'en avoit pas tant expédié.

Le V[e] de juin, estant achevées et scellées, furent toutes paquetées en layes de bois fort, pour estre raportées entières; de

sorte que le sieur Ambassadeur, venu à chef de ses intentions, ne désiroit et n'attendoit autre chose que le temps et l'heure que Sa Majesté le manderoit pour lui donner congé ; ce qu'il faisoit entendre, le plus dextrement qu'il pouvoit, à ceux qui, apparamment, le feroient resentir à Sa Majesté, sans en estre requis; comme de fait, la chose estant advenue, lui donna audience le Xe du dict mois de juin, jour de la Saincte-Trinité. Et lors, le dict sieur Ambassadeur fit les remerciemens de meilleure grace qu'il se peult adviser, ce que sa dicte Majesté monstra accepter de très-bonne part, et, lui donnant le dernier adieu, l'encergea dire, tant au sieur Prince de Parme comme à Messieurs des Estats, qu'il les assisteroit de gens et d'argent suffisamment pour faire teste à l'ennemy, et le serrer de si près en ses bailles, que les provinces catholiques n'en seroient plus aucunement molestées, et seroit bientost forcé, Dieu aidant, de venir à la raison. Puis après, désirant faire paroistre combien elle estoit preste faire mercède à ceux qui s'estoient emploiés à son service, et monstrer quelle part le sieur Ambassadeur avoit en sa bonne grâce, le créa conseiller de son Conseil d'Estat et du Provincial d'Artois, pour l'entière confiance qu'elle se disoit avoir en lui; et, estendant encoire davantage sa magnificence, créa chevalier le sieur d'Allennes, frère du dict sieur Ambassadeur. Sa Majesté se pouvoit contenter de moindres faveurs à l'endroit du dict sieur Ambassadeur, si est-ce que pour se monstrer en toutes choses magnifique, réalle et la bien affectionnée en son endroict, volut qu'il eut chez soy un tesmoignage notable de sa libéralité, pour marque et symbole d'estre ami d'un monarque d'Espagne, lui envoyant le lendemain un gros anneau d'or ayant une table de diamant estimée de ceulx qui se connoissent en pierreries, à deux mille escus, et au nouveau chevalier une chaîne d'or de cincq cens ducats et mieux, et pour les frais du

chemin deux mille ducats qu'elle o e comptez au
dict sieur en Madrid. Quiconque d a esoin servir, il
adresse heureusement s'il rencontre tel maistre, et parce que
le bien servir ne suffit pas to urs pour estre le bien récom-
pensé, et s'il se trouve de serviteurs fainéans, il se
trouve pareillement quelq aistres ingrats et peu reco-
gnoissans.

Tel fut le succès, si heur l ssue de l'ambassade que tant de
gens estimoient devoir venue, pour ce qu'elle sembloit
entièrement consister les, comme si ce n'estoit la
principale gloire du prin u monarque, de faire justice à
qui la requiert, d'aider le et l'affligé que l'on supplie
contre l'insolent et l'opp u petit. Et pour autre regard,
de faire libéralité, do érément, dispenser sagement,
répartir justement l fruicts domaine à ce que dessus et
qui en despend : alité ant vertu qui recommande le
prince sur toute autre, quelle il se rend plus sem-
blable à Dieu, duquel ns et tous les dons despendent.
Ce que Philippes de et Alexandre le Grand, son
fils, monstrèrent entendre, ment, quand le premier dit un
jour à Philon-Genti T in [1], qui luy avoit fait beaucoup
de plaisirs, du temps qu'il d eura ostager en la ville de
Thèbes, car il avoit esté l en sa maison et n'en vouloit
iceluy depuis recevoir p sent : ne m'oste point le tiltre
et honneur d'invincible, t incu de courtoisie et libéralité
par toy : le deusiesme it ceux la devoir estre punis,
qui refusoient les dons des p ces comme envieux de leur
vertu, et escrivant à Phocion thénien [2], homme fort entier,

[1] Plut. in apoph.
[2] Plut. in vita Alexand.

qu'il n'estimeroit point qu'il luy fust ami, si d'or en avant il refusoit ses présens. Je ne diray pas que les autres jugeoient ceste ambassade onéreuse, doubtans bien fort de la bonne affection de Sa Majesté à l'endroit des provinces et à l'endroit mesme de la personne en particulier dudict sieur ambassadeur. Mais l'effect a fait paroistre à combien grand tort les hérétiques menteurs ont, par une infinité de mis en avant, lesquels ne convient redire, calumnieusement tasché de faire croire toute autre chose du roy qu'il en estoit à la vérité, comme il est ordinaire aux grands de sentir les premiers les atteintes de l'envie et malveillance, qui poursuit les plus illustres, de sorte que les roys les plus entiers, sages, justes, saincts et débonnaires, surtout quelle loyauté qu'ils ayent faict reluire en leurs déportements, de quel devoir, justice, équité, saincteté qu'ils ayent usé à l'endroict de leurs subjects, ont tousjours eu ce malheur pendu à la queue, que l'ennemy y a trouvé à remordre, et la malice d'autruy à reprendre, prenant mesme quelquefois les vertus pour vices, et sur ce bastissans les trahisons de leurs calumnies, comme soubs juste tiltre de vertu. Avec si grand fondement Alexandre le Grand respondit, quand on luy rapporta y avoir quelcun qui ne faisoit que médire de luy : « Estre acte de roy de souffrir » patiemment estre blasmé pour bien faire. » Qui a fait depuis tourner en proverbe : *Regium esse malè audire cum benè feceris.*

Quelque mal affectionné pourra penser que je dis ces choses, gaigné de quelque don et mercède, comme Philippe de Macédoine a autrefois fait paroistre, à l'endroit de Nicanor, qui souloit détracter de luy, au reste l'un des hommes de bien de Macédoine [1], despendre des Rois [2] et signamment de leur libé-

[1] Plut. in apophtheg. [2] Plut. in apophtheg.

ralité que l'on parle bien ou mal d'eux; mais je veux bien dire que, comme la charge de l'ambassade ne me touchoit en riens, la grace ou la mercède ne m'en estoit aussi due, et que de fait elle ne s'est pas estendue jusque à moy, priant, à ceste occasion, que l'on vueille croyre que j'escris ces choses sans passion, conformément à la vérité de ce que j'ai veu et cogneu, et pour satisfaire à l'escriture qui commande [1]: *Principi populi tui non maledices*, et au dire né en la bouche d'un personnage advisé : « qu'il ne faut du tout aucunement parler des prin- » ces, ou qu'il en fault parler en bien. »

Ce pendant que les choses avant dites se passoient entre Sa Majesté et le sieur Ambassadeur, je vis en Lisbonne deux choses que je désirois grandement veoir, et dont je receu grand contentement. La première estoit Sa Majesté mesme, comme ce désir naturel est né avec nous de cognoistre et nous unir ce que nous aimons, en laquelle j'admirois, car nous le pouvions veoir souvent, fust au palais, fust ès paroisses, et autres églises, nous y estant donné libre accès par les archers et gardes qui, pour estre du pays, nous estoient amis. J'admirois, dis-je, une clémence et modestie naturelle; cette douceur qui reluit en sa face ; son œil, son parler, son geste, son port esloigné de grandeur, d'insolence, de cruaulté; et beaucoup davantage l'admirable Providence de ce grand Dieu, qui a voulu assambler tant de seigneuries, principautés et royaulmes en sa personne, et fait qu'icelle soit respectée, servie, admirée de tant de milliers de gens de toute qualité et étoffe : qu'icelle les puist si notablement aggrandir et eslever : qu'icelle ait en sa main la mort et la vie de tant d'escadrons de gens de guerre, d'une in-

[1] Exod. 22.



finité d'autres, qui à cause de leurs forfaitz lui doivent la teste ; qu'icelle estend sa puissance admirablement loin et large des Espagnes, en Italie, au Païs-Bas, ès isles de la mer Méditerrannée et de l'Océan, en Afrique et Asie, au Nouveau-Monde, qui, par sa puissance et grands moyens, entre bien avant ès seigneuries, principaultés, royaulmes des autres princes : que sur icelle, comme seul, reposent les afaires de paix et de guerre, le repos, le soulèvement du monde, le restablissement, le maintenement, le progrès de la religion, le redrès de la discipline ecclésiastique, le bien et le salut de l'univers ; de sorte qu'oncques ne fut jamais plus méritoirement mis en ses tiltres, non seulement ceste longue trainée de royaulmes, principaultés et seigneuries qu'il tient en Europe, mais celui de dominateur en Asie et en Afrique, duquel si quelquefois aucuns princes se sont mocqués, comme d'une grande fumée, sans tant soit peu de feu, ceste occasion leur est de présent du tout ostée, et leur est besoin cognoistre ce tiltre beaucoup plus vray que jamais, et un roy d'autant plus redoutable à ses ennemis.

Quant à sa personne, elle n'attaint pas la stature moyenne, chose qui ne lui sied pas mal, les espaules et la poitrine lui estant larges, la face assez longue et pasle, le nez tirant plus sur le camus que sur l'aquilin, la bouche vermeille, les lèvres aucunement proéminentes, signamment celle d'en bas, marque de l'origine d'Austrice, les yeux aucunement rouges comme l'homme qui lit et travaille beaucoup aux afaires, mesme de nuict, depuis qu'il a ordonné que quasi toutes choses passent par ses mains, après avoir expérimenté qu'aucuns s'y estoient comporté moins que suffisamment : le front large et aucunement cornu, qu'on appelle, la barbe touffue, plus large et plus longue que ne la portent les Italiens ni les Espagnols, aprochant la façon de la-

quelle on se l'accoustroit en ses provii a que les façons et meurs estrangères y eussent tant de lieu. Ce qui luy donne quelque majesté, accrue par la couleur grise tellement meslée avec ce qui peult rester de la première couleur, qui estoit fort blonde, que peu excepté, elle paroist entièrement blanche, comme aussi la perruque ou la chevel e, laquelle semble un petit prematurée, aucuns en raportans la ause au teinct premier qui estoit blond, comme s'il estoit pl sé de blond devenir blancq ou chenu, que de noir ; autr à ı multitude des afaires, n'ayant peu maintenir tant de pro en paix, apaisé tant de guerres et les continuer n autres endroicts, sans grand soin, bien que l' die n' sa coustume de se contrister excessivement pour lvienne, ni s'esjouir que raisonnablement pour victoire, lée qu'elle soit, prenant avec actions de grace du ır ›ut-Puissant ce qu'il lui plaist envoyer : autres l'attrib à l age, car Sa Majesté est eagé de cinquante-six ans, 1582 ayant dez long temps couché aux histoires, qu'e ı à Valladolid le XXIII[e] de may 1526. En tel qu'elle soit, je supplie ce bon Dieu de la nous vou co longues années, afin que comblée de gloire, elle que l'aigle ou le phénix entre les oiseaux, pour le de t de provinces et de tout le christianisme, qui, par Providence, je le diray avec congé de tous autres princes iq ıes, lui tourne, comme sur le bout du doigt.

La deusiesme chose que je siroy veoir et embrasser avec très grand contentement en L onne, estoit le révérend père en Dieu, frère Louis de Gre , rare personnage en éloquence, doctrine et piété ; ce qui ı ıt clairement des œuvres tant castillanes que latines par luy mises en lumière, ès quelles la

piété est effigiée d'un artifice si absolu, tirée d'un crayon si vif, paincte en telle perfection, qu'on peult aisément juger tout ce qui estoit bon, espandu par une infinité de livres, s'estre venu rendre ès siens, mais avec tel ordre, agencement, énergie, qu'il n'y a si docte, si dévot, si consummé en lettres et piété, qui n'ait nouveau moyen d'apprendre quelque cas de rare, lisant avec attention ses livres divins. Les curieux mesme, d'un latin pur, net et coulant, ont de quoy se contenter ès œuvres latines de ce personnage, où une éloquence plustost couverte et dissimulée, que fainte ou fardée, se rencontre et monstre de tant plus naifve et naturelle à ceux qui sçavent où gist le lievre. Le désir de veoir ce vénérable personnage, ne me laissant reposer, me fit résoudre à lui escrire les lettres qui s'ensuivent :

Reverendo in Christo Patri D. D. Ludovico Granaten. ex-Provinciali Fratrum Dominicanorum Provinciæ Lusitan.

S. P. D.

« Famâ olim Titi-Livii lacteo eloquentiæ fonte manantis,
» Reverende in Christo Pater, Hispaniæ Galliarumque finibus
» excitos Gaditanos Gallosque Principes Viros Romam petiisse,
» ut, tantam urbem ingressi, aliud extra urbem quærerent,
» Beatus Pater Hieronymus [1] nobis auctor est : nostrâ tempestate
» Perillustri tuo nomine complures Vlysipponam adductos, ut
» aliud quàm immensi Oceani, regionumque anteà ne voca-
» bulo quidem cognitarum victores, urbemque amplissimam admi-
» rarentur non ambigo : sed paucis attamen id contigisse, si
» incredibilem eorum numerum percenseamus, qui eodem in-
» censi fuêre desiderio, certum est. Optantium et voti compotum

[1] Hiero. in epistolâ ad Paulinum.

» adeo dispar est numerus! Quæ cogitatio mentem meam cum
» aliquando subiret (fatebor), grat ,) id contingere
» poterat. De optando vero, nec ipsa cogitatio admittebatur:
» Si optassem, votum quis non damnasset? Rem autem illam
» sperare quî potuissem, ol tibus instituti nostri Benedictini
» sacratioribus votis, loco ferè affixi hæremus: vicit
» imped a è . nostrate occasio. Cujus negotia
» primarium virum amandari pos-
» ob eximias corporis et animi
» do 'e tistes noster Vedastinus, proque
» in charitate id sibi oneris imponi
» per cù ei tunc m à sacris, ex insperato factus
» sum comes itine ni; quo emenso per molestissima,
» maximaque maris et æ patia, nil mihi fuit prius quàm
» de R. P. vestrâ q 'ere; amque ut intellexi sanctissimis
» concionibus gr re Christianum, oborta est mihi
» lætitia vel maxima, et ge procul dubio eâ major, quæ
» Livium invisentibus t. Patavinus enim etsi olim adeo
» admirabilis fuit eloq enio, stylo, ut etiamnum merito
» eum admirentur histo tudiosi, quicquid vanitatis et
» patavinitatis alii in illo no rt, paternitatem vestram longè
» admirabiliorem esse mihi d ere judicabam, si non sublimi
» illo genere dicendi, certè picuitate, latinæ linguæ candore
» et, quod maximun est, pietate. Quas ob dotes te, Pater optime,
» historiæ sacratioris studiosi ssim admirantur; rerum sanc-
» tissimarum verissimum interpretem laudant; omnibus numeris
» absolutum theologum complectuntur; philosophum et oratorem
» haud vulgarem, eloquentiæ et totius humanitatis peritum; fusa
» vero totis libris pietas et eruditio eloquentiaque suo nitore
» admirabilis quos plausus excitet, non est quod auribus tuis

» modestissimis commemorem. Quem autem fructum ex vestris » lucubrationibus passim omnes Capiant quis enumeraverit? » Magnæ tibi, me judice, gratiæ debentur, ô pater. Quantas » possum hisce ago litteris, acturus coram (postquam tantillâ » Jam locorum intercapedine disjungimur) si paternitatis tuæ » videndæ et compellendæ nobis copia fiat. Quod magni bene- » ficii loco sum habiturus, atque ad eam rem significari opta- » verim harum tabellioni, quando sibi tempus vacuum negotiis » fore arbitrabitur. Nolim enim interpellare studia Christianæ » Reipublicæ adeo necessaria. Fuit et aliud harum scribendarum » consilium. Cum enim auctores sciant multo melius quid et quâ » viâ in libris quos edunt quærendum sit, quàm ullus alius qui eos » legendos sumit, si qua via compendiosior ex eis proficiendi » restet non satis explicata, ea voce aut scripto, mihi vel con- » fratribus ut explicetur peroptaverim. Sunt enim complures » perquàm studiosi librorum P. V^e^. eique addictissimi. Quibus » ea novos hac ratione addet aculeos, ac Jam currentes magis » ac magis incitabit; remissioribus ut somnum et desidiam » pellant persuadebit. Ut minimum certè profuerit si P. V. fa- » miliaribus litteris ad diligentiam excitet, horteturque ut dignos » sese exhibeant eorum magistrorum discipulos, è quorum » laboribus ea hausit quæ in pios suos libellos collegit. Quarum » litterarum gratissimus ero nuntius, et eo magis, quod incerto » rumore de morte vestræ paternitatis allato, multum doloris » Jam hauserint vestrorum opusculorum studiosi, ut solent opti- » mi filii abcessum patris gratissimi ferre gravissimè. Plurimi » enim te in patrem agnoscunt absentemque eo compellant no- » mine, ut filiorum affectu ei respondeant, quem experiuntur » in se verè paternum gerere animum. Deus Optim. Maxim. » P. V. R. suæ Reipublicæ diù servet incolumem per quem



» res privata et publica multorum stat incolumis. Nostra enim » si vota Deus audiat, valebit ea, non quamdiu bi, sed Reipu- » blicæ Christianæ satis erit, victura apud pios omnes longissimis » ætatibus, vel defossis in urnis cineribus. Ulysipponæ decimo » quinto cal. junias 1582. »

Ces lettres ne furent tou [illegible] ois envoyées sans estre communiquées, pour beaucoup de r [illegible], et signamment pour ce qu'il n'est expédient que ceux qui [illegible] trouvent soubs les ailes d'autruy en voyage d'impor [illegible] ambassade, attentent chose qui soit, d'e [illegible] que l'autorité du maistre soit mieux gardée, et c [illegible] que, [illegible] t sonder un autre, on ne se trouve descouvert, [illegible] t [illegible] nt que ceux qui se pensent les plus fins [illegible] t [illegible] u fond des plus grossiers, sans qu'ils le p [illegible] cr [illegible] s' [illegible] nt seuls clair-voyans, comme au règne des a [illegible] il se trouve, de présent, beaucoup de gens auxq [illegible] s n' [illegible] qu [illegible] n die ce qui fut anciennement dit au p [illegible] è [illegible] l : *[illegible] parietem, fili hominis, etc.*, pour le sçavoir t [illegible] ux-mesmes, jusque à descouvrir : *mulieres plangentes [illegible] m, etc.*, de sorte que Martial diroit bien de nouveau :

> .... [illegible] *que senesque*
> *Et pueri* [illegible] *inocerotis habent.*

Et, après les avoir communiquées, fut joinct par advis, aux dictes lettres, ceste post-datte :

« Cùm ex præscripto regulæ hasce litteras R. Antistiti com- » municassem placuit ei consilium nostrum, quod Jam ipse » cœperat et effecisset, nisi rerum communium tractatio cura- » que hactenus eum impedivisset. Salutat is summo affectu pa-

» ternitatem vestram, et omnia in se posita eidem offert, stu-
» dium, operam, conatum : petit denique ut creditos suæ fidei
» monachos Paternis litteris ad pietatis ac sanctissimarum littera-
» rum studium V. R. P. excitet, vel eâ ratione quæ litteris expressa,
» vel ea, quæ illi opportunior videbitur, agniturus id beneficium
» animo gratissimo. Id sane V. P. collocabit non in immeritum.
» Gratitudinem Ea, cum volet, experietur, meritum agnoscet, si
» meminerit, non pro quovis, sed viro primario de Republicâ
» Christianâ, et Belgio imprimis optimè merito, qui omni ratione
» desides ad pietatem excitare, currenteis magis ac magis urgere
» studet, sese levidense hoc negotium, ex quo non levis pro-
» manabit utilitas, suscipere. »,

Les responses aux lettres furent que le chappellain du sieur prélat de sainct Vaast luy seroit le bien venu, à telle heure qu'il le voudroit venir trouver, et signamment la première chaleur de l'après disner estant passée; sur quel rapport le dict chappellain se trouva au monastère des Pères Dominicains à l'heure préfixe : mais il trouva que le duc d'Alve avoit mandé le bon père qui, ordinairement, lui servoit de confesseur. De quoy aucuns discoureurs se formalisoient, comme n'estant bienséant à tel personnage de servir à un homme estimé cruel, meschant et guère meilleur qu'un tyran. Mais les autres y donnoient solution, alléguans qu'en toute sorte de mestier se présentent quelques chefs d'œuvre et pièces plus difficiles, et partant que l'on devoit trouver bon, si un grand maistre en cest art estoit emploié à deslier les cas plus difficils, et à soudre les plus grands liens ès cas d'excommunication et irrégularité, qu'ils posoient le dict duc avoir encourus par inventions et impositions de nouvelles daces, tailles et gabelles, signamment du dixiesme ; en quoy se confirmoient sur le fait d'un personnage des plus re-

nommés en sçavoir et piété de la Basse-Allemagne; racomptant estre advenu, comme un des chappellains de Guillelmus Lindanus, ce docte et vertueux évesque de Ruremonde, aiant refusé de célébrer, présent un des fidèles ministres du dict duc, et estant appellé à ceste occasion, avoir esté maintenu par le dict évesque, d'une ancienne liberté ecclésiastique, peu cogneue en nos siècles.

Le lendemain, le chappellain du dict sieur prélat aiant trouvé le bon père au monastère, et admis jusque au plus secret de la chambrette, qu'il avoit en dortoir, respondant sur la place publique et marché qu'ils appellent la Roussie de Lisbonne, après divers propos et considérations, s'esmerveilloit aucunement de ne trouver le dict bon père tel qu'il s'estoit imaginé, comme il advient que nous trompons souvent, formans ne sçay quelles imaginations des personnes, desquelles oyons parler sans en avoir cognoissance. Ainsi Dieu n'est pas obligé de faire paroistre universellement comme attaché au front ce qui est intérieur à l'homme, advenant souvent que, *sub sordido palliolo lateat sapientia*. Son port, physionomie, façon de faire et de parler, en effest, tout son extérieur, ne correspondent en pareille et esgalle proportion à la grande érudition qui est espandue en ses livres, estant d'habitude corporelle assez petit, plus gros à l'advenant et assez gras, avec couleur y correspondant, bien qu'il soit eagé d'environ soixante-dix ans, et, pour ce ridé, aucunement et édenté, prononceant à ceste occasion mal proprement les vocables et consonnances, qui ont besoin de l'aide des dents, les latins et les grecs ayant aussi bien leurs lettres dentables que les Hébrieux. Il ne laisse toutefois du tout de faire la prédication, le zèle et la charité suppléant abondamment au défault corporel. Pour le regard de l'accoustrement, tant s'en fault que, gardant l'honnesteté, il passe en ceste curiosité blasmée de sainct Hierosme, que mesme

il peult sembler garder un petit moins de médiocrité que ne mérite son lustre et renommée, sans toutesfois affecter cas digne d'estre noté, practicquant à propos le dire dudict sainct Hierosme, *Vestes pullas æquè devita ut candidas*; *ornatus ut sordeis pari modo fugiendi sunt ; quia alterum delicias, alterum gloriam redolet.* S'il estoit question parler de l'intérieur, et s'il n'estoit assez descouvert par ses opuscules, je pourray dire, ayant traicté fort privément quattre à cincq fois avec luy, avoir trouvé ce personnage doué d'une très grande modestie, mansuétude, humilité, zèle et charité ardente du salut de son prochain, ne s'informant en devis familiers de rien plus que d'où venoit si grande oubliance des hommes du Païs-Bas que de changer ainsi légèrement de religion, comment estoit possible à gens, qui se dient chrestiens, se tant esgarer de la voye de salut, quelle apparence il restoit de les tirer de ce bourbier. Pour abréger, il monstre et couvre tout ensemble sa vie, practiquant joinctement, *sic luceat lux vestra coram hominibus, etc... Et nesciat sinistra quid faciat dextera*, une telle piété, qu'il paint en ses livres tout à descouvert et au long, se pouvant dire de lui le mesme que sainct Grégoire a dit de sainct Benoist, *Sanctus vir nullo modo potuit aliter docere quam vixit.* Mais, comme le jugement d'un jeune homme peult errer plus aisément, je tiens que le sieur Ambassadeur l'a trouvé tel, après avoir communiqué avec luy quelques fois, et réparti quelque nombre de ducatz, lesquels il receut avec grande difficulté et soubs protestation de les faire incontinent délivrer aux pauvres. Et si l'on veult juger de sa modestie et humilité par les lettres qu'ils escrivit à nos confrères de Sainct-Vaast, elles sont telles :

« Frater Ludovicus Granatensis reverendis admodum Pa-
» tribus Cœnobii sancti Vedasti Salutem in eo qui est vera

» Reverendissimus Dominus D. abbasque dignissimus sancti
» Vedasti et piissimus ejus socius à parvitate meâ obnixè pos-
» tularunt, ut vos, Patres admodum reverendi mihique charis-
» simi, litteris meis salutarem, significantes vos et meo nomini
» et scriptis esse addictissimos. Non possum ergo non immor-
» tales agere gratias primùm quidem Domino bonorum omnium
» auctori, deinde vobis, Patres mei, qui me tam longo terrarum
» spacio à vobis distantem et immeritum, prius diligitis quàm
» agnoscatis. Gratulor deindè is, quod vos Dominus dignos
» habuerit, quos pro ec e muro adversùs fidei hostes
» posuerit, atque ut qui fid eles permanent, vestris cohor-
» tationibus et sanctis vitâ, meritis et exemplis in
» officio contineatis. A quo piternam gloriam et coronam
» pro laboribus vestris et v religiosè actâ percipietis. Valete,
» Patres observandi, et servi n hunc indignum, vestroque
» obsequio deditissimum piis estris precibus adjuvate. Ex
» Vlysiponne die Pentecostes, 1582.

» Vestro obsequio deditissimus qui supra,

» L. Granatensis. »

Au paquet desdites lettres estoyent joincts les tiltres de deux nouveaux livres que le dict père avoit prests pour mettre sur la presse, qui estoyent tels : *I clarazion de los principales articulos y misterios de n Sancta Fe, y senalamente, de la creacion del mpcion del genero humano, doude tambien se tr a de las singulares excellentias y hermosura de essa misma fe;* et le deusiesme : *Sylva locorum qui frequenter in nciones incurrunt, omnibus divini verbi concionatoribus cœterisque piè in Christo vivere volentibus cumprimis utilis, in quâ multa tum ex*

erum patrum sententiis collecta, tum operâ et studio ctoris animadversa traduntur.

L'on pourroit mettre en avant autres personnages remar-ıbles à Lisbonne ; mais comme il convient se resouvenir que voyager ne se peult arrester à tout, et que, jectant l'oeil de ıté et d'autre, il remarque seulement ce qu'il n'est accous-né veoir en son païs; comme de fait, pour rentrer des per-ınages plus illustres, à ce que je trouvai remarquable ès ıtes, car Dieu est admirable en toutes ses créatures, je me ırobay un jour pour aller veoir le rhinocéros qu'Emmanuel, très heureux de Portugal, taschant, par adventure, d'esgaler ce la louange de Pompée le Grand[1], fit publiquement combattre ıtre un éléphant auquel il est ennemy naturel, en Lisbonne, ı 1513. Car il peult estre que ce soit le mesme qui neura lors victorieux de l'éléphant, bien qu'on lui ait, ɔuis, scié la corne qui lui sortoit de dessus le nez, de uelle il prend son nom, estant descrit par les Espaignols : mal qui tient un *cuerno sobre la nazis*, et appelé des ecs : rhinocéros à *rin*, *rinos* et *keras*, comme qui diroit : *nu du nez* ou *nez cornu*. Les Portugais l'appellent la *de* ou la *baste*, comme peut-estre qui diroit *bestia*, par :ellence, ou pour n'en sçavoir autre nom. Je ne trouve point ısi que nos Gaulois lui aient donné aucun nom propre, ne lu ant pas deu, à la vérité, celui de licorne, qu'aucuns lui attri-ent, qui est indubitablement autre espèce de beste, si nous ıyons à Pline[2], qui le descrit en ces termes : *Asperrimam am monocerotem, reliquo corpore equo similem, capite*

[1] Damianus à Goes. in hisp. Surius en son hist. et autres.
[2] Pline, Hist. Nat., l. 8, c. 21.



cervo, pedibus elephanto, caudâ apro, mugitu gravi, uno cornu in mediâ fronte cubitorum duorum eminente. Car de maintenir qu'il ne soit pas, ou n'ait jamais esté de licorne, c'est contredire à la publique renommée et vouloir, comme dit Symonides, combattre la prescription du temps et renverser, non seulement toutes les opinions des naturalistes[1], mais aussi la practique des marchans, qui vendent si cher les petites parcelles de la corne, et de la providence des Princes et Républiques qui s'en gardent si curieusement les cornes entières, ou notables parties d'icelles, pour en user contre le venin. Je veux bien que Pline soit vrai quand il escrit : *Hanc feram vivam negant capi;* mais il ne s'ensuit pas qu'on ne le prenne mort ou rendant les derniers abbois. Or, le rhinocéros est tout autre, suivant la description dudit Pline[2], qui dit de lui que *Genitus hostis elephanto, cornu ad saxa limato præparat se pugnæ, in dimicatione alvum maximè petens, quam scit esse molliorem; longitudo ei par, crura multò breviora, color buxeus.* Le rhinocéros a la corne sur le nez, la licorne l'a en plein front, si longue et si notable, que la petite qui croit aussi au front du rhinocéros ne lui peut estre comparée; Pausanias l'asseurant *exiguum* bien que *validissimum.* Quant à la couleur que Pline lui donne, jaune ou pasle, comme le bouis, je ne l'ai pas trouvée bonnement telle en ceste-cy, tirant sur le gris-noir, un petit toutefois diversifiée et tirant quelque sombre couleur du buisset, afin que ceux qui l'ont dit *vermiculatus* et Pline ne s'abusent pas du tout. Car on besogneroit bien par advanture de marqueterie sur le dos de ceste beste, qui n'a aucun poil, estant entiè-

[1] Apud Plut. in vitâ Thesei.
[2] Plin, Hist. Nat., l. 8, c. 20.
[3] Solinus eadem eisdem propè verbis.

·ement armée d'escailles dures et espoisses, comme si elle estoit :ouverte de pavois de tous costés, à proportion des membres, :omme se peult veoir par la peincture qui en est assez commune.

Cest animal est admirable, à Lisbonne, entre les œuvres de ıature; auprès d'icelle, il y a un monastère admirable entre les œuvres artificielles; il est appelé, des Portugais, *Béléem* pour *Bethléem*, et est basti joindant un petit bourg, une lieue plus bas que Lisbonne, où le Tajo mesle ses eaues avec celles de l'Océan. Emmanuel, roi de Portugal, a sa sépulture en ce lieu, et en fut le fondateur; il n'y espargna chose, pour le rendre plus sainctement beau et magnifique, que les Roys anciens ne faisoient leurs pyramides, qui fait de présent admirer, entre autres choses, l'église, le cloistre et le dortoir. L'église est grande et eslevée à la façon des nostres, quant à la nef et la croisée. Le chœur est fort petit, si mesme la chappelle, mise en teste et milieu de la croisée, peult estre réputée pour le chœur. Car il n'y a ni carolles, ni chappelles qui les environnent, chose qui diminue la magnificence, n'apportant autrement grande incommodité, parce qu'en ce lieu et communément ès autres de religion en Espaigne et mesme en quelques paroisses, ceux qui chantent ont leurs oratoires en lieux eslevés sur la fin de la nef, comme il se void ès religions de quelques Nonnains ès Païs-Bas; de sorte que la dicte chappelle sert seulement pour ceux qui sont à l'autel, le chorus respondant de l'oratoire, qui, par ceste occasion, n'est interrompu des allans ni des venans. Les autres autels estant aussi tellement disposez le long de la croisée, que l'on peult commodément ouir la messe et les descouvrir de la nef. La dicte chappelle a quattre sépultures en forme pyramidale, estoffées de jaspe, allebastre et autres pierres de prix, l'une desquelles est du dict Emanuel, qui a ceste épitaphe :



Littore ab occiduo, qui primi ad lumina solis
Extendit cultum, notitiamque Dei,
Tot reges domuit, cui submisêre Tyaras,
Conditur hoc tumulo Maximus Emanuel.

La deusiesme est de Marie, première femme du dict Emanuel, à laquelle cest écriteau est gravé :

Maria Ferdinandi Catholici F. D. Emanuelis Lusitaniæ Regis P. F. invicti c[illegible]ux, [illegible]râ in Deum pietate insignis, ac benè de republicâ [illegible] merita,
H. S. E.

Le troisiesme est de Jean IIIe, fils du susdict Emanuel, et son successeur au royaulme, roy très vertueux par le tesmoignage des histoires et de son [illegible]criteau qui est tel :

Pace domi belloque fo[illegible], moderamine miro
Auxit Joannes [illegible]us imperium.
Divina excoluit regno [illegible]portavit Athenas.
Hîc t[illegible]t rex patriæque parens.

Le quatriesme est de sa femme, qui n'a encoire son escriteau, comme ni ceux des autres enfans d'Emanuel, qui ont leurs tombeaux au costé droict de la croisée, où l'on bastissoit aussi celuy de Sébastien, roy de Portugal, mort dernièrement en Afrique. Le vestiaire, membre nécessaire de l'église, est de l'autre costé de la croisée, beau et grand, enrichy de tailleures, peinctures, lambroussemens, et, chose qui me fit esmerveiller, d'oyselets vifs en cage.

Le cloistr
enrichy de be ' a ie l e
sa basse, qui est re p e

Si est-ce que la erie et raf ch ne que donne la fontaine dressée au beau milieu du quarreau sur e les autres perfections. Car l'eau très pure y est eslevée par certains tuyaux qui la jectent de divers endroicts d'un globe d'où elle retombe en divers bacins et de là en fosses quarrées pour y rafraichir bonne quantité de poissons qui, voguans tantost d'un costé tantost d'un autre, s'y jouans aux rayons du soleil ou cerchans l'ombre, recréent et refont merveilleusement l'œil de celuy qui s'y arreste.

Le dortoir est bien long, et si large qu'il y a chambres de costé et d'autre, avec libre allée au milieu, estant tiré de droict fil au boult de l'église, de manière que les religieux n'ont pas besoin de descendre pour entrer en leur chœur et chapistre, ayans l'un et l'autre, sur la fin de l'église, prodigalement enrichis de lambroussemens et tailleures. L'assiette est en si belle veue que le regard de midy est sur la marine, sur l'embouchure du Tajo et sur diverses maisons de plaisance, chasteaux et montaignes qui avoisinent le Tajo; du costé de septentrion est une belle estendue de jardins plantez de cyprès et infinis orangers, diverses plaines, collines et vallons, ou semées ou revestues d'oliviers et autres arbres. Et, afin que chacun trouve mieux son quartier en si grand bastiment, le nom de chaque religieux est attaché à chaque huis des chambrettes, avec quelque sentence morale tirée de la Bible ou de quelque bon père. Peu oultre le monastère, en l'embouchure mesme du Tajo et environ le milieu du canal, nous allasmes veoir un chastellet qu'ils appellent la tour de Beleem, de quoi les Portugais faisoient

tel cas que de l'estimer imprenable, avant que le duc d'Alve l'eust fait canonner en tel endroict, peu avant de combattre l'armée de dom Antonio, qu'il leur osta incontinent l'eau douce, qu'ils tiroient d'un seul puis ou citerne où donnoit le canon. Elle sert toutesfois bien pour sseurer le port de Lisbonne, et à faire parler ceux qui y ivent et en sortent, ayant toujours son artillerie preste, pour r ndre à celle du chasteau de l'autre rive, et do c ix qui voudroient passer sans baisser voile et sans faire re du passeport. Mais, comme il y a infiniment grande nce entre les perfections et sapience du Créateur, ouvrier ature, et des hommes qui font les choses artificielles, je en cest endroict le flux et reflux du terrible Océan b coup p admirable, bien qu'il soit peu admiré de ceux des ur leur estre chose trop familière et ordinaire; qui to t en soy telle, qu'une infinité de gens doctes se sont rc sonder la cause, et que bien peu en ont trouvé la vraye et arrestée; cette observation n'estant pas autrement inutile, v 'elle a forcé un Cicéron, entre autres, à recognoistre en cecy la divinité, escrivant ouvertement: *Æstus marini, vel His s vel Britannici, corumque certis temporibus, vel , vel recessus, sine Deo fieri non possunt*. A la vé ausquels la maxime des philosophes, *Omnia gravia ten ad centrum*, ou l'expérience aura persuadé que les eaues c ent aux vallons en tant qu'elles peuvent, auront occasion néc e de s'estonner, quand ils considéreront que les eaues de l'O an coulent tantost en un lieu, comme s'il estoit plus bas, s'en retirent comme s'il estoit plus hault, et comment il peult avenir qu'elles ne s'y arrestent tousjours, ou qu'elles ne s'y trouvent point du tout. Car il semble que l'un ou l'autre devroit estre, soit que les lieux, où ce flux e

ux se fait veoir, soyent ou plus enfonsez ou plus eslevez ou aux, n'estant aisé de descouvrir qu'elle cause si puissante st forcer ceste grande abisme d'eaus tantost à monter contre iature de tout chose pesante et de toute eaue en particulier, tost à retourner ès lieux bas dont elles sont venues, suyvant r naturel, pour incontinent les en déjecter de nouveau, et s les y ramener sans fin ni repos, tempre, tard, de nuict, de r, avec le vent, contre vent, estant par avanture davantage à nirer qu'une cause si puissante puist estre si long temps hée. Car Lucain confesse ouvertement qu'il ne la cognoit , et les opinions des philosophes et du vulgaire sont si di-ses sur ce fait, que ou bien peu l'ont peu comprendre, ou r le moins ne l'ont sceu bonnement déclairer. Suyvant quoy in escrit : *Plura pro ingeniis disserentium, quàm pro ve-ıtis fide expressa.* Lucain[1] escrit en ces termes, en allégant lques unes, mais sur lesquelles il ne s'ose arrester :

Quàque jacet littus dubium, quod terra fretumque
Vindicat alternis vicibus, cùm funditur ingens
Oceanus, vel cùm refugis se fluctibus aufert
Ventus ab extremo pelagus sic axe volutet,
Destituatque ferens, an sidere mota secundo,
Thetyos unda vage lunaribus æstuet horis
Flammiger an Titan, ut alentes hauriat undas
Erigat Oceanum, fluctusque ad sydera tollat
Quærite, quos agitat mundi labor : at mihi semper,
Tu, quæcumque moves tam crebros, causa, meatus,
Ut Superi voluêre, lates.

Luca. Lib. 1o de bello civili.

Plutarque, auteur incomparable aussi bien en philosophie naturelle que morale [1], n'est pas plus hardy, se contentant aussi d'alléguer diverses opinions de philosophes sans mettre la sienne en avant. Il escrit qu'Aristote et Héraclite rapportent la cause au soleil, d'autant que c'est celuy qui excite et mène quant et luy la plupart des vents, lesquels venans à donner dedans la mer Océane, enflent la mer Atlantique et ainsi font le flux. Et puis, quant ils viennent à faillir, la mer estant retirée, baisse, et ainsi cause le reflux, ou l'ève. Il escrit que Pytheas de Marseille tient que la pleine lune est celle qui fait le flux, et le decours le reflux. Il escript que Platon l'attribue à un soufflement des eaux, disant qu'il se fait un souflement qui, à travers la bouche d'un pertuis, porte çà et là le flux et le reflux, par le moyen duquel les mers sont oppositement tourmentées. Il escrit que Timéus en donne la cause aux rivières, qui entrent dedans la mer Atlantique, tombans des montaignes des Gaules, qui par leurs irruptions et entrées violentes, en poussant les eaues de la mer, font le flux, et, en se retirant par intervals, quant ils cessent, causent le reflux. Il escript que Seleucus, le mathématicien, qui fait aussi la terre mobile, dit que le mouvement d'icelle est contraire et opposite à celui de la lune, et que le vent estant tiré çà et là à l'opposite par ces deux contraires révolutions, venant à donner dedans l'Océan Atlantique, brouille ainsi la mer à mesure qu'il se remue.

Pomponius Mela, confessant la chose, samble aussi en vouloir ignorer la cause, quant il escript : *Oceanus ingens et infinitum Pelagus et magnis æstibus concitum, itè enim motus ejus appellant, modo inundat campos, modo latè nudat et re-*

[1] Plut. liv. 3, c. 17 des opinions des philosophes.



t, nunc alios aliosque invicem, neque alternis accessibus, c in hos nunc in illos impetu versum. Sed ubi in ia littora, quamvis diversa terrarum insularumque, ex io pariter effusum est, rursus ab illis colligitur in me- a, et in semetipsum redit, tantâ vi semper immissum, ut a etiam flumina retro agat, et aut terrestria deprehendat nalia, aut marina destituat. Neque adhuc satis cognitum halitu ne suo id mundus efficiat retractamque cum itu regerat undam undique, si, ut doctoribus placet, unum animal : an sint depressi aliqui specus quo reciproca ia residunt, atque inde se rursus exuberantia attollant : una causas tantis meatibus præbeat. Ad ortus certè ejus susque variantur, neque eodem assiduè tempore, sed ut surgit ac demergitur ità recedere et adventare compe- is.

opollonius Tyaneus, mis en avant par Philostrate, en attribue use aux esprits [1], respirations et vents cachez dessoubz les s. Macrobius estime : *Quod sinus Oceani orientales et lentales [2] mutuo concursu sese feriunt impetuque imma- e misceantur, ex quorum collisione nascatur famosa illa ni accessio pariter et recessio.*

ar avanture, comme Possidonius ose escrire que le soleil se ge entre l'Espagne et l'Océan, et qu'un si grand feu tom- en luy ne peut se passer sans le faire bouillir estrangement, uldra sambler à quelcun que le flux et reflux soit causé cest accident.

itres attribuent la chose à la pente de la terre sur le midy,

iv. 3.
ı sonium Scipionis.



autres à ce graud flux de l'Océan en Occident, ou soubs le pole Antarctique, chose incogneue aux philosophes, et descouverte il n'y a pas long temps par ces illustres nautonniers, qui ont joinct l'Orient à l'Occident, comme si la mer ainsi engoulphée par infinis grands canaux pouvoit aussi tost remplir la mer orientale ou la septentrionalle, que l'une et l'autre coule roidement en Occident. Sylius, autant bon philosophe que bon poète, donne ceste puissance à la lune, escrivant :

Cymotheos ea regna vagæ pelagique labores
Luna movet, luna immissis per cærula bigis,
Fertque refertque fretum, sequiturque reciproca Tethis.

Pline asseure le soleil et la lune en estre la cause, et déclaire la la chose particulièrement lors qu'il escrit : *Æstus maris accedere et reciprocare maximè mirum, pluribus quidem modis, verùm causa in sole lunâque. Bis inter duos exortus lunæ affluunt, bisque remeant, vicenis quaternisque semper horis. Et primùm attollente se cum eâ mundo intumescentes, mox à meridiano cæli fastigio vergente, in occasum residentes; rursusque ab occasu subter cæli ima, et meridiano contraria accedente, inundantes; hinc, donec iterum exoriatur, se resorbentes; nec umquàm eodem tempore, quo pridie, reflui, ut ancillante sydere, avido, trahenteque secum haustu maria, et assiduè aliunde quàm pridie exoriente : Paribus tamen intervallis receproci, senisque semper horis, non cujusque diei aut noctis aut loci, sed æquinoctialibus.* La commune opinion des plus doctes, soit qu'ils ayent devancé, soit qu'ils ayent suyvi ceux que dessus, s'arrestent aussi pour la résolution de ce grand miracle de nature, sur la considération de la lune,

sur la conjonction d'icelle avec le soleil, sur son accroissement, son regard, ses cornes et autres passions d'icelle. En quoy resteroit à demander pourquoy ne voions semblables mouvemens ès lacqs et palus, et, qui est plus à considérer, en la mer Méditerrannée et mesme au milieu de l'Océan; car les maistres, pilotes dient qu'on ne s'y en apperçoit guère, si Pline curieux recercheur des œuvres de nature, et auteur propre pour les faire admirer, n'y avoit satisfait, escrivant en ces termes [1] : *Omnes æstus in Oceano majora integunt spatia, inundantque quàm in reliquo mari : sive quia totum in universitate animosius est, quàm in parte : sive quia magnitudo aperta syderis vim laxè grassantis efficaciùs sentit, eamdem angustiis arcentibus; quâ de causâ nec lacus nec amnes similiter moventur.* Et plus bas : *Circà littora autem magis quàm in alto deprehenduntur hi motus, quoniam et in corpore extrema pulsum venarum, id est spiritûs magis sentiunt.*

Si est-ce que par advanture la cause entière du mouvement de telle estendue d'eaue n'est pas encoire assez claire et descouverte, et qu'il est besoin de recognoistre icy tout ouvertement la puissance infinie de ce grand Dieu, et de dire avec le poète [2], recognoissant en luy un enthousiasme et fureur poétique, qui lui faisoit dire plus qu'il ne comprenoit :

Lucentemque globum lunæ Titaniaque astra
Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.

[1] Pl. Hist. nat.
[2] Virg, Ænœid. 6.

Toutes lesquelles choses le poète François [1] s'est efforcé d'exprimer en ces vers ;

Mais, comme le f n, la chaleur, la froidure,
Le craqu d its, que le fiebvreux endure,
Ne vienn ains, par ordre et par temps,
Troublent co ps les membres tremblotans,
La mer a ès, manie à passade
Des rades à e de la terre aux rades ;
Ou soit q l' s le commencement,
I s u, ait pris ce mouvement,
(eu jamais il ne séjourne,
Con la imée se retourne,
e - nesme et reçoit longuement
u premier mouvément ;
que cette , qu'Atlantique on appelle
De la plus gra ne soit qu'une parcelle,
Et, que son flot t dans le large fossé
Du plus hault Océan s'ahurte couroussé,
Contre des monts pierreux, dont la force solide
Repoussant ses efforts luy face tourner bride ;
Ou soit que le croissant qui verse son pouvoir
Sur les humides corps la fasse ainsi mouvoir.
Et de fait sur nos bo s on voit monter Neptune,
Si tost qu'en notre ciel on voit monter la lune,
On le void refloter, soudain que le croissant
Par la pente du ciel vers l'Espagne descend.
Puis, si tost que son front, constant en inconstance,

1 Guill. Sall. sur le IIIe jour de la sep.

Dessus l'autre horizon reparoistre commence
Il resorte en campagne : Et quant son feu penchant
Passe l'autre midy, Neptun se va cachant.
Qui plus est nous voions que la mer Atlantique
Se déborde plus loin, que ni la Ligustique,
Ni la Bosphorienne, et qu'encore les palus
Qui naissent de la mer n'ont ni flux ni reflux,
D'autant, comme on l'a dit, que l'estoile argentine
Qui desborde et desserre à son gré la marine
Verse desus ses flotz, des montagnes bornez,
Ou de trop proches bords de toutes parts cernez,
Avec moins de pouvoir, le pouvoir de ses cornes,
Que sur un Océan, qui semble estre sans bornes,
Comme au cœur de l'Esté, si l'antre Eolien
Detient captifs les vents, le flambeau Délien
Seiche plus aisément les ouvertes campagnes,
Que les vallons murez de pierreuses montagnes,
Que si du grand Neptun le bouillonnant desbord ;
Ne s'apperçoit si bien en pleine mer qu'au bord,
Aux artères venteux, ses mouvemens resemblent,
Dont les extrémitez, plus que le milieu, tremblent
Au moins comme il nous semble. . . . . .

Mais craindant qu'une mer ne me jectte en mille mers, et
l'enfin je ne m'y perde, je ne m'arresteray davantage à ce
scours, le rauque matelot faisant retentir l'air, les eaux et les
ochers de crier, à la mer, pour nous repasser le Tajo. Si est-ce
q'il me semble que les plus diligens ne se contenteront si je ne
s quelque chose des Espaignes, laquelle est descriée par aucuns,
omme aspre et stérile, pauvre et barbare, *mons superbiæ,*



vallis lachrimarum et miseriæ. Nous laisserons donc le matelot se rompre la gorge et les entrailles de crier à pleine teste, et le ferons obéir à noz loix, en revange que le charetier fit si bien obéir les compaignons aux siennes, peu de sepmaines au paravant. Car qui se veut venger, le prent où il peut, sur le chien s'il n'a avantage sur le maistre, estant à mon advis bien pris du charetier au matelot, qui luy est cousin germain en révérence, respect, obéissance qu'il est coustumier porter aux seigneurs, et cependant tacherons de nous accommoder au désir du lecteur studieux.

Entre les provinces de l'Europe nourrissière des peuples victorieux de toutes nations, l'Espaigne, comme la plus hardie, s'avançant du costé de Ponent, est celle qui, première, fait teste aux vagues impétueuses de l'Océan, duquel estant borné du costé de septentrion, de Ponent et quelque partie du midy, l'autre partie ayant la mer Méditerrannée pour sa proche voisine, devient quasi isle, luy pouvant à bon droict estre donné le nom de *Peninsula*, depuis que l'Océan, aiant gaigné le destroit de Gibraltar, ou irrité de l'affront que lui faisoit l'Espaigne, ou par sa furie naturelle, ou par le service que lui fit Hercules, creusant le canal d'entre les montagnes d'Abila et Calpe, qu'on appelle vulgairement les colonnes d'Hercules, a inondé les terres qui, comme paoureuses, se sont abaissées à sa venue, changeant la forme de l'univers, et fait la mer dite générdlement *Méditeraneum*, *magnum*, *internum*, et particulièrement de divers noms, selon les lieux et les lisières qu'elle se contente de ronger, ne les ayant peu abaysser, *Ibericum*, *Gallicum*, *Lygusticum*, *Thuscum*, *Tyrrhenum*, *inferum*; de l'autre costé d'Italie, *superum*, *Hadriaticum*, *Golpho di Venetia*; abordant la Grèce, *Jonium*, passant plus avant *Ægeum*,

Archipelago, Pontus-Euxinus, Mare-Magiore, Thracius, Bosphorus, Propontis, Hellespontus, Meotis-Palus, de sorte qu'il reste seulement le traict des Pyrénées, qu'elle ne soit environnée de mer; estant contigue, de ce quartier, à la France, qui est l'endroict où elle a moins de largeur, allant en eslargissant vers occident. De quoy Pomponius Méla [1], natif d'Espagne, peut-estre tesmoin, escrivant: *Hispania, nisi quà Gallias tangit, pelago undique incincta est, ubi illis adhæret maxime angusta, paulatim sese in nostrum mare et Oceanum extendit, magis magisque latior, ad occidentem abit ac fit ibi latissima.* Pour quelles raisons les plus fameux géographes [2] l'ont dit ressembler à une peau, ou cuir de bœuf, estendue par terre, les autres, à une figure triangulaire, mettans l'une des poinctes du costé de la France, une autre au destroict de Gibraltar, où le mont Calpe se jecte en avant en la mer [3], la troisième au cap de fin de terre en Galice. Qui est cause qu'on ne peut assigner en général la largeur de l'Espaigne, contenant en quelques endroicts cent lieues, en autre cent-cincquante, en autre plus ou moins; sa longueur estant un petit plus certaine et arrestée à peu plus ou moins de deux cens grandes lieues, qui peuvent faire six cens stades ou six cens milles d'Italie; d'où il est aisé d'entendre l'Espaigne n'estre de petite conséquence, et n'estre, sans cause, appelée d'aucuns auteurs : *Latissima Europæ regio.*

Oultre les mers qui la ceignent, ceste grandeur est bornée, par l'admirable providence de Dieu et de nature, de haultes montaignes et rochers inaccessibles, joncées le long de la marine,

1 Pomp. Méla, de Sit. Orb.
2 Strab., Géog., l. 3.
3 Paul. Oros., l. c. 2, Hist. advers. Pagan.

qui asseurent la province de la furie des vagues et des ennemis estrangers. Elle est même répartie et coupée en divers cantons, de sorte qu'une contrée estant surprise, les autres se peuvent aisément maintenir, et serrer l'ennemy, afin qu'il ne se puisse estendre, ou poursuivre le fil de la victoire. Il est vrai que ceste commodité lui apporte cest inconvénient, qu'une grande portion d'icelle, chargée de montaignes, se trouve stérile et desnuée de tout ce qui conserve la vie à l'homme; mais la grande fertilité des plaines et vallées, qui lui restent font porter ce mal légèrement, signamment si la pluie ne manque en saison, les montaignes ayans aussi leurs richesses et trésors cachés au-dedans, les minières ou veines de plomb, fer, estain, argent et or, mercure, ou vif-argent, beaux marbres, et pierres à bastir, entre celles de moindre prix, ce que Strabon tesmoigne escrivant nommément : *Metallis plenissima est Hispania ;* et Pline : *Metallis plumbi, ferri, ocris, argenti, auri tota fermè scatet Hispania, citerior et specularibus lapidibus : Bœtica et minio. Sunt et marmorum lapicidinæ.* De quoi l'on trouve l'expérience ès histoires de Tite-Live, dont Vaseus a fait un recueil en ses annales d'Espaigne, que j'ai bien voulu joindre, afin d'oster la peine de l'aller cercher autre part, et de recognoistre le deu, envers celuy duquel je le tiens, après en avoir quotté divers passages ès dictes histoires mesme de Tite-Live [1]. *Est enim benignum,* dit Pline [2], *et plenum ingenui pudoris fateri per quos profeceris.* Vaseus escrit ainsi :

« Cato non solùm exercitum popularem cùm prætorio, sine » ullis reipublicæ sumptibus, in Hispanià contrà ipsos Hispanos

[1] Vaseus, c. 9

[2] Pli. in prefat. nat. hist.



» pavit, sed et grandem ex prædâ pecuniam militi divisit, et in » triumpho tulit argenti infecti viginti quinque millia pondo, » bigati centum viginti tria millia, oscensis auri quingenta » quadraginta pondo. Et paucis post annis Fulvius Flaccus, » Citerioris Hispaniæ prætor non exercitum tantùm in Hispaniâ, » aluit, sed stipendium etiam impensis Hispaniæ soluit, ut » affirmat T. Livius [1], et in triumpho centum viginti quatuor » coronas aureas, cum magnâ auri et argenti vi tulit, præter » pecuniam ingentem quam exercitui dedit. Deinde auri, ar- » genti et reliquorum copia metallorum semper superior fuit » Hispania, quantumvis hoc dissimulet Plinius. Quæ his rebus » adeo semper dives exstitit, ut merito Possidonius apud Stra- » bonem dixerit, in subterraneis Hispaniæ locis, non infernum » Plutonem, sed Plutum ipsum divitiarum et opulentiæ Deum » habitare. Scilicet quod Hispania non tantùm dives regio sibi » sit, sed aliis et divitias sufficiat et suggerat.

» Cæterum hæc auri argentique copia nescio equidem majori » damno an gloriæ fuerit Hispanis. Namque diversas gentes in » Hispaniam ejus auri cupiditas excivit, præcipuè Phænicas, qui » aurum vili rerum permutatione redemptum, in Græciam » Asiamque ac nationes cæteras deferentes, maximas ex eo » Commercio divitias Contraxerunt, atque in Hispaniâ tantam » repererunt auri argentique copiam, ut cum, onustis navibus, » superaret argentum, anchoras ipsas ex argento conflare sint » Coacti, ut præter Diodorum siculum affirmat Aristoteles : et » tamen adeo divitias Hispanorum exhaurire non potuerunt, » quin Carthaginienses, qui in Hispaniam duce Barcâ (Hoc » enim Cognomentum fuit Amilcaris) venerunt, Hispanos in

[1] Lib. 1° de bell. Maced.
[2] Lib. 6° de mirab. auscultat.



» Turditaniâ, quæ Bæticæ pars erat, argenteis præsepibus et
» doliis utentes invenerint, ut affirmat Strabo. Quæ res et
» ipsos etiam Carthaginenses in Hispaniam [1] pellexit, atque
» adeo auxit illorum vires, ut Diodoro Siculo teste, neque do-
» mestico neque Sociorum milite usi, Romanos, Siculos, et
» Lybias ob auri, argentique abundantiam superarent. Nam et
» ipsi nova in Hispaniâ metalla invenerunt, et puteos effoderunt,
» ex quibus unus, qui Bebelo ab inventore nominabatur, et
» adhuc Plinii [2] tempore durabat, trecenta argenti pondo Annibali
» in dies Subministravit, hoc est, juxtà æstimationem Budæi,
» terna millia coronatorum aureorum in dies singulos, à quibus
» occupata dispoliataque [3] cùm per multos annos eorum
» avaritiam satiaret, postea étiam tres Carthaginiensium poten-
» tissimos exercitus, et maximas Romanorum copias susti-
» neret. Nec sic quidem (ut quæ novis semper metallis sca-
» turiret) evacuari potuit : Sed adeo semper sibi constitit, ut
» intrà annos paucos nempe, opinor, triginta octo, ex Hispaniâ
» Romam per varios prætores, in triumphis deportata sint auri
» suprà novem millia nongenta nonaginta quinque pondo :
» Coronæ aureæ trecentæ viginti quatuor, argenti infecti pondo
» sexcenta triginta duo millia trecenta octoginta septem : argenti
» oscensis trecenta nonaginta octo millia sexcenta undecim ;
» argenti bigati trecenta triginta octo millia, viginti tria ; argenti
» signati innumerabilis multitudo. Non hîc refero pecuniam militi
» tot confectis præliis divisam, cujus iniri numerum vix posse
» arbitror : non Lucii Quinti Crispini ex Lusitanis Celtiberisque
» prædam a quo scribit Livius tantumdem auri quantum argenti
» in triumpho translatum, sed quantum transtulerit prætermisit :

[1] Lib. 3° geog.
[2] Pli. lib. 33. cap.
[3] De asse. lib. 41.

» non M. Fulvii Nobilioris posteriorem prædam a quod
» T. Livius [1], forte memoriâ lapsus, bis mihi vi ar eadem
» rem posuisse [2]. Illud quoque prætereo, non dubium quin
» plures et ampliores prædas ex Hispanis Romani hoc annorum
» intervallo tulerint, sed quarum memoria simul cum T. Livii
» monumentis interciderit; quin et argentifodinas illas taceo
» Carthagini novæ vicinas, quæ populo Romano vicena quina
» Drachmarum millia in dies singulos pensitabant, hoc est, se-
» cundum Budæi calculum, duo millia quingentos coronatos,
» quas idem Budeus [3] non rectè suspicatur easdem esse cum
» puteo illo Amilcaris de quo locuti sumus. Nam puteus ille
» Aquitanis erat proximus, ut Plinius testatur et Budeus etiam
» fatetur, sed argentifodinæ de quibus nunc loquimur viginti
» tantùm stadia aberant à Carthagine novà, ut ait Strabo, quæ
» ab Aquitanis plurimum distat; Postremo illud etiam dissimulo
» quod, præter ea quæ dicta sunt, Asturia quoque, Gallæcia, et
» Lusitania vicena millia pondo auri singulis annis pensitabant,
» quod ipsi quoque Plinio Stuporem facit. »

L'opinion continue, ce néantmoins, que ni la grande convoitise des Romains, ni la desmesurée avarice des estrangers, a peu espuiser les grandes richesses de l'Espaigne, ce que le sieur Illustrissime, cardinal de Granvelle, asseuroit au sieur Ambassadeur, estre mesme demeuré en telle abondance, que où Sa Majesté se trouveroit conseillée d'en faire la recherche et mettre la calcination en estat, en pouvoir tirer autant et aussi bon or qu'elle retire des Indes, à quoy n'avoit encoire sceu induire Sa dicte Majesté, pour le contraire advis du

[1] Lib. 4 de bell. Maced.
[2] Lil. 6 de bello Maced.
[3] Lib. 4° de Asse.

conseil qui ne trouve la chose bonne, soit qu'il craigne par oster tousjours, d'espuiser ce qui créé une fois ne croît plus de présent non plus que les pierres, soit qu'il vueille tenir ces thrésors cachez comme en réserve pour une plus grande nécessité, soit qu'en ce faisant il veuille imiter les anciens Romains, qui, selon Pline [1], cognoissans l'Italie merveilleusement fertile en métaux, ny voulurent oncques toucher. *Italia*, dit-il, *metallorum omnium fertilitate nullis cedit terris, sed interdictum id vetere Consulto Patrum Italiæ parci Jubentium.* Et autre part : *Italiæ parcitum est vetere interdicto Patrum; alioquin nulla fecundior metallorum quoque erat tellus.*

Mais, comme tout ce que dessus ne touche que les richesses, ou jà perdues, ou cachées encoire au milieu des entrailles des rochers et de la terre, quelcun la pensera par adventure entièrement desnuée de toutes autres, et que partant, elle reste maintenant toute pauvre, seche et sterile, et n'estre en effect guères meilleure que l'apostat Munster et autres ennemis de la religion et du nom espagnol, la despaindent; ce qui est confirmé par nos ordinaires pelerins de Saint-Jacques, lesquels trécassans la Biscaie, les Astures et toute la coste marine Britannique, semée de montaignes ou infertiles ou inaccessibles, jugent toute l'Espagne de mesme nature et la font croire telle. Mais qui sera curieux de savoir la vérité et voudra juger des choses sans passion, s'il n'a commodité de remarquer à l'œil ce qui est bon en ceste province, le pouldra trouver par escrit en l'Espagne de Damianus à Goes portugais, ou, si l'on pense moins suspect le tesmoignage d'un estranger, en Lucius Marineus Siculus, suyvant lesquels qui se voudra mettre à calculer le revenu des Rois, des

[1] Hist nat. l. 3, c. 20.

principaux ducqs, marquis, contes et autres seigneurs d'icelle, ou celuy des archevesques, evesques, églises cathédrales et collégiales, abbayes, ordres de chevaliers, communautés, il demeurera fort estonné d'où il est possible de collecter sommes tant excessives ; et si quelcun est tellement adonné à la marchandise qu'il n'ayt loysir de se mettre à cognoistre ceste province par lecture, soit qu'il négotie en Allemagne, en Norvègue, en Angleterre et Païs-Bas, en France, en Italie et autres lieux, il trouvera qu'il se fait, nommément en France, Flandre et Italie un merveilleux trafique des choses tirées d'Espagne, spécialement de vins, de chevaux, d'huile, de cire, de miel, de ris, de safran, de sucre et toute autre sorte d'espiserie, de raisins, de figues sèches, de sel, d'alun, d'exquisses couleurs pour la taincture et peinture, de grenades, cytrons, oranges, olives, amandes et autres fruicts, graines, racines, huiles et graisses propres à conserver et rendre la santé à l'homme. Toutes lesquelles choses sont grandement utiles et proufitables, mais de petite considération auprès des cuirs, laynes et soyes que l'on en tire, de sorte qu'il souloit arriver au seul port de Bruges par an environ quarante mille balles de laynes ; qui forcera de croyre que l'Espaigne a ses montaignes fertiles, ou qu'elle n'est pas sans avoir ses pastures de très grande estendue, suffisant à la nourriture d'un tel nombre de bestes blanches, qu'il fault avoir pour despouiller tant de toysons. Mais quiconque a quelque peu praticqué l'Espaigne , sçait que l'Estremadure nourrit nombre incroïable de chevaux, bœufs, moutons, chesvres et cabris, à divers seigneurs que les Espagnols appellent pasteurs, se rencontrant entr'eux tels qui auront trente ou quarante mille bestes blanches, sans les chevaux, mulets, asnes, bœufs ou cabrits, de la famille desquels, j'entens des commis aux bestiaux, se peut bien dire ce que Mela escript

d'aucuns peuples d'Afrique : *Sine tectis passim ac sedibus vagi habent potius terras, quàm habitent.*

Quiconcque voudra doncq asseoir jugement sur les Espaignes, debvra considérer la masse entière, et ne s'arrester à une montaigne ou deux, ni mesme à une contrée, estant fort dissemblable à soy-mesme en divers quartiers, suyvant quel pied pouldra lire en Justin que l'Espaigne est plus fertile que l'Afrique ou que la Gaule :

« Neque enim ut Africa (dit-il en rendant la raison) violento » sole torretur, neque ut Gallia assiduis ventis fatigatur : sed » media inter utramque, hinc temperata calore, inde felicibus et » tempestivis imbribus in omni frugum genere fœcunda est, » adeo ut non ipsis tantùm incolis, verùm et Italiæ urbique » Romanæ cunctarum rerum abundantiam sufficiat. Hinc enim » non frumenti tantùm copia magna est, verùm etiam vini, » mellis oleique : nec ferri solùm materia præcipua est, sed et » equorum pernices greges : nec summa terræ tantùm laudanda » bona, verùm et abstrusorum metallorum felices divitiæ. Jam lini » spartique vis ingens, minii certè nulla feracior terra. »

Suivant ce mesme pied, ou la limitation vulgaire « non secundùm idem, » poulra remarquer en Pomponius Mela « Viris, » equis, ferro, plumbo, ære, argento, auroque tam abundans, et » adeo fertilis Hispania, ut sicubi ob penuriam aquarum effœta » et suî dissimilis est, linum tamen aut spartum alat. » Et, si la résolution d'un juge domestique peult estre suspecte , Strabon, auteur estranger , déclaire le naturel de l'Espaigne en ces termes : Hispania maxima ex parte difficulter habitatur. Nempe rupes » et saltus et loca Sylvestria et campi LEPTEN ECHONTA GUEN : » neque hujus planè irrigua pars magna est. Quæ spectat in » aquilonem prorsus frigida, nimiæ insuper asperitatis, et Oceano » semper obnoxia, nihil aliorum commixtum habens , sive con-

» junctum, quo fit ut ex eo latere habitandi malignitas ex-
» cedat. Quæ vero in nostrum vergit, universa fermè eximiè
» felix est, præsertim quæ extra columnas porrigitur, » monstrant la chose nommément de la Turditanie, que l'on appelle de présent Andalousie, du nom des Wandales qui l'ont habitée, en laquelle, oultre la fertilité de la terre, il admire l'abondance des métaux, chose qui se rencontre peu souvent, ***spanion gar amphoteron tuchein***, dit-il [1].

L'Espaigne, telle en sa compréhension et richesses, a de tout temps produit gens assés forts et belliqueux pour les conserver, si paravant estre vaincue, elle eust cogneue et assemblé ses ses forces; de quoy elle a même tesmoignage des ennemis, Lucius Florus [1] escrivant : « Hispaniæ numquàm animus fuit ad-
» versus nos universè consurgere, numquàm conferre vires suas
» libuit, neque aut imperium experiri aut libertatem tueri suam
» publicè, alioquin ità undique mari Pyreneoque vallata est ut in-
» genio situs nec adiri quidem potuerit. Sed ante à Romanis ob-
» sessa est, quàm seipsam cognosceret. Sola omnium provin-
» ciarum vires suas postquàm victa est intellexit. » De quoy les
» victoires de Viriathus, la force des Numantins, les expéditions de Sertorius donnent suffisant tesmoignage, estant bien cogneu combien ledit Viriathus, de berger, voleur, de voleur, capitaine, de capitaine, chef d'armée, a taillé d'ouvraige aux Romains, combien il a emporté de victoires sur eux, aïant mis en vau de route le camp de Vétilius préteur, celui de Plautius, aussi préteur, et depuis celuy de Claudius Unimanus, duquel il gaigna les marques et enseignes de magnificence, lesquelles il planta en signe de trophée ès haultes montaignes à la honte du nom Romain. Et s'il estoit question faire mention des es-

1 Rarum enim utriusque rei commoditate fortunari

carmouches, Paul Orose en quotte une partie notable en ces termes : « Trecenti Lusitani cum mille Romanis in quodam » saltu contraxêre pugnam, in quâ septuaginta Lusitanos, Romanos autem trecentos viginti cecidisse Claudius refert ; et cum » victores Lusitani sparsi ac securi abirent, unus ex iis longè à » cæteris segregatus, cum à circumfusis equitibus pedestris ipse » deprehensus unius eorum equo lanceâ perfosso ipsius equitis ad unum gladii ictum caput dissecuisset, ita omnes metu » perculit, ut prospectantibus cunctis, ipse contemptim atque » otiosus abscederet. »

Quant à la vertu des Numantins, elle est si cogneue qu'il n'est pas besoin d'en parler. Car tant de fois qu'ils ont eu armée en teste ils en ont emporté la victoire, et leur estant osté le moyen de combatre, crevans de despit, n'ont laissé aux Romains que le seul nom de victoire, n'aians esté vaincus tant des armes romaines que de la famine. De mesme Servilius Cæpio, afin qu'il fust notoire que Viriathus n'estoit domptable par les forces romaines, bien qu'il acceptast les escarmouches et les batailles en toute occurence raisonnable, en brassa la mort par argent qu'il fit donner à deux soldats d'icelųy, lui donnant par ce moyen la gloire de n'avoir peu estre vaincu des armes de l'ennemy, ains d'une amitié fardée, de quoy les mieux advisez ne se peuvent garder. Ce que le sénat romain luy envyant, ou pour mieux s'oster de ceste honte, improuva les menées du chef, et jugea les assassineurs indignes d'estre salariés, consuivant double prouffict d'un mesme conseil. Mais quant à Sertorius il donna tant de fascherie aux Romains avec l'armée espagnolle qu'il avait ramassée, *uti viro cum viris facile convenit*, dit Florus, qu'un semblable conseil pleut depuis à Metellus, très grand capitaine des Romains, lequel fit publier à son de trompe que si aucun Romain le pouvoit tuer, il luy donneroit cent talens en

t et vingt mille arpens de terre, et s'il estoit banny romettoit réhabilitation et restitution de tous ses biens , ınt par trahison, comme dit Plutarque, la mort de celuy n'espéroit plus pouvoir jamais deffaire par armes. Pour ɜr et d'un mot faire entendre le reste, M. Porcius Caton, mesme dompté les Celtibériens, ne s'en tenoit pas bien ·é jusqu'à ce qu'il trouva un moyen subtil de leur faire ıas leurs murailles, Pline escripvant la chose en ces termes: *:bellare possent litteras ad civitates singulas misit, ut ; diruerent. Quod quum unaquæque sibi soli imperari et, fecerunt.* Quelques provinces d'Espaigne, non assistées es, ont combattu plus de deux cens ans contre la puissance omains, avant d'estre vaincues, et, escrit-on, les Biscains ez à la fin et dessaisis de leurs armes , en prindrent tel :œur qu'ils se tuèrent eux-mesmes : *gens ferox*, dit Tite- *nullam vitam rati sine armis esse.* Nonobstant ce grand ge, comme il n'y a riens assez fort pour se maintenir, s'il ıny, ni sy uny qui ne se trouve dissou et gaigné par l'am- et la convoitise infinie des richesses poursuivies avec telle ion ; les estrangers ont fait tellement que les naturels ont la possession de l'Espaigne, après avoir mis le pied, partie ces vuides, partie sur iceux. Suyvant quoy l'on tient, de ngue mémoire qui nous soit conservée par les lettres, que fils de Japhet, et nepveu de Noe, régna premier en ·ne, auquel succédèrent par ordre Ibérus, Jubalda, Brygus, , duquel le Tajo tient son nom, Bœtus, le nom duquel fut approprié à une province principalle d'Espaigne, et à la de laquelle Martial escript :

. . . . *Olivifera crinem redimite coronâ*
Aurea qui nitidis vellera tingis aquis.

Qni tous régnèrent de père en fils, j à (ion ou Deanus, qui d'Afrique se vint rendre en Espaigne et ... mist à sa puissance, de laquelle Osiris la hargea sans en oster toutesfois la seigneurie à ses fils, les tr Gerions, qui ont donné occasion aux fables poétiques, régnans à trois en paix en un mesme royaulme, bien que d'une v commune, il soit dit vrayment : *Regnum non pat s.* Nonobstant toutefois ceste concorde ils furent s en l aille rangée par Hercules, qui retournant en y roi Hispalus son filz, auquel succéda Hispanus, l t donna occasion à Hercules d'y repasser et y régner à sa mort, s'estant lors emparé du royaulme Hesperus, l'un de ses capitaines, mais lequel il ne peut si bien ir, que son frère Atlas, *nulla enim fides regni sociis*, ne l'en deschassa, le pourchassant mesme par après en Italie, où il le voyait trop croistre à son regret, après avoir mis le royaulme d'Espaigne ès mains de son fils Orus ou Sycorus, qui, depuis, fut signourié de père en fils par Sicanus, Siceleus, Lusus ou ulus, estimé fils d'Atlas par aucuns, après lequel, Testa se vint mettre en possession d'Espaigne et la laissa à son fils Romus, quel Roma, en Espaigne, appelée de présent Valentia, print son nom, et quasi, de même temps, Lusitania, de Lusus, fils de Bacchus, ou Lusitania, de Lysa, qui fut de la troupe, quand Bacchus vint en Espaigne pour en remporter aussi grande gloire qu'il avoit fait de la conqueste des Indes. Palatuus, ou fils de Romus ou estranger luy succéda, mais non en la seigneurie entière, Cacus lui ayant ravi partie d'icelle, qui de mesme droict en fut dépossédé, comme l'on dit, par l'autre Hercules, qui par a nture n'étoit pas encoire nay, afin que l'on ne pense pas que les s des fables se rapportent mieux que ceux des histoires ; qui donne occasion à autres de dire qu'il en fut dejecté par I us mesme, ayant plus heureuse-

ment combattu après avoir rallié ses forces, et enfin avoir ledict Palatuus laissé le royaulme à Erythrus, et ceslui cy à Gargoris, dit Mellicola, pour avoir trouvé l'invention de cueillir le miel; du temps duquel l'on tient que Troye fut saccagée, et les vainqueurs s'espandant ou poussez en diverses parties du monde, aucuns des Grecs, s'estre venus lors rendre et bastir villes en Espaigne, la principalle seigneurie de laquelle l'on maintient estre demeurée à Habis ou Habidus, filz du dit Gargoris, qui nay estrangement régna sagement. Car Justin est tesmoing que, conceu et nay par le fait du père avec sa fille, le père, *Pudore flagitii variis generibus extingui parvulum voluisse : sed per omnes casus fortunâ quâdàm servatum, postremo ad regnum tot periculorum admiratione pervenisse*, et avoir régné en sorte, *ut non frustrà*, escrit le mesme Justin, *deorum majestate periculis ereptus videretur. Quippe barbarum populum legibus junxit et boves primo aratro domari frumentaque sulco serere docuit, et ex agresti cibo melioribus vesci, odio eorum, quæ ipse passus fuerat, homines coegit.* Et pour donner couleur au narré, il continue en ces termes : *Hujus casus fabulosi viderentur nisi et Romanorum conditores lupâ nutriti, et Cyrus rex Persarum cane alitus proderetur.* Depuis Habidus l'on ne sçait pas bonnement qui a régné en Espaigne, Justin escrivant générallement que, *mortuo Habide regnum per multa secula à successoribus ejus retentum est* ; autres estant d'oppinion que tost après le règne du dict Habidus il y advint une sécheresse de vingt six ans, qui chassa hors les habitans d'icelle, en estant seulement demeurée quelque petite quantité ès environs de l'Ebro et du Guadalquivir, qui sont Iberus et Boetis, desquels les eaues ne tarirent point. Comme il en soit, l'Espaigne se trouva répartie en tant de



seignouries depuis le règne de Habidus, qu'on n'en cognoit plus les noms des seigneurs, pour la multitu , soit qu'ils fussent naturels, soit que, trouvans la place vuide, ils y soient venus d'autres provinces. Car on compte que les Celtes, comme plus voisins, y mirent incontinent le pied, et qu'ils furent suyvis des Lydiens, Traches, Rhodiens, P rygiens, Cypriots, Phéniciens, Ægyptiens, Milesiens, Cariens, Lesbiens, Phocenses et de la puissance de Nabuchodonosor : p is des Grecs, en après des Carthaginois [1], peuple ux de l'Afrique, qui en fut toutesfois despossédé omains, demeurés victorieux premièrement des dicts (ois, et puis, petit à petit, de toutes les contrées de l'I e, les Biscains estans demeurés à gaigner par Octavius Augustus, chef de toutes les forces qui avoient asservy le monde à sa pu ssance. *Non prius perdomitæ provinciæ, jugum Hispaniæ accipere potuerunt,* dit Justin [2], *quàm Cæsar Augustus, perdomito orbe, victricia ad eos arma transtulit populumque m ac ferum legibus ad cultiorem vitæ usum traduc formam provinciæ redegit.* D'icy en avant, comme liberté romaine se trouva asservie d'un, l'Espaigne suyvit la mesme condition, recognoissant pour chef celuy que Rome tenoit pour Auguste, de manière que l'on fait depuis cest endroit jusque au règne d'Arcadius et Honorius, ou d'Honorius et Théodosius, un mesme cathalogue des empereurs et rois d'Espaigne ; ent lesquels toutefois aucuns ont commandé si peu de temps, es ont esté si mal obéys, qu'à grande peine leur puissance a esté cogneue en Espaigne. Une chose est à noter en cest endroit qu'aucuns, mesme des plus

[1] Franc. Taraph. Vaseus et beaucoup d'autres.
[2] Lib. 44°

signalés empereurs ont esté ou natifs d'Espaigne, ou issus d'icelle, comme Vaspasien, Titus, son filz, Nerva, Trajanus, Adrianus, Marcus Antonius, le philosophe, Theodosius Magnus, Arcadius, Honorius, Theodosius minor, soubs l'empire des derniers desquels les Wandales, Suèves et Alains ostèrent la possession de l'Espaigne aux Romains, ou pour le moins une bonne partie d'icelle, ayans par après esté désapointez du reste par les Gots, auxquels mesmes les Wandales fuians en Afrique, cédèrent ce qu'ils en avoient, les Suèves et Alains s'opiniastrans de retenir leur part jusque à l'an 584, ou environ, quand Leovigilde les deffit en Galice et mesla parmi les Gots le peu qui en restoit ; par quels moyens les Gots furent seuls seigneurs de l'Espaigne, excepté peu de chose de la coste Britannique, mais desquelz l'empire fut de tant plus aisé à porter, que suyvans l'exemple de leur bon roy Richaredus, ils se réunirent à l'église, continuans à commander jusque à quattre cens ans, du depuis la lubricité de leur roy Roderic, ayans lors donné occasion au changement de l'Estat. Car l'on tient qu'il souilla le lict ou la fille de Julien, comte de Biscaïe, ambassadeur pour luy en Afrique, de quoy le dict Julien entra en telle rage, qu'il délibéra venger sa cholère privée sur tout le païs ; comme il fict en effect, appellant les Maures affricains en Espaigne, et leur deffrichant le chemin par ses furieuses et trop heureuses entreprises : de sorte que l'ancienne noblesse des Gots en fut entièrement défaite, excepté quelques petites reliques qui se sauvèrent le long de la coste septentrionale, le beau et le bon demeurant en la puissance des Barbares et le roy mesme, comme on l'a creu, duquel on ne recouvra lors que le cheval et les ornemens, plongez en un bourbier, bien que de présent l'on en lit cest épitaphe en quelque villette du Portugal, que

Vaseus appelle *Viseum ; Hîc J et* ... *ultimus Rex Gothorum : maledictus furor* ... *quia pertinax ; et indignatio, quia dura,* ... *anus furiâ, animosus furore, oblitus fidelitatis, immemor* ... *gionis, contemptor divinitatis, crudelis in se, homicida in* ... *minum, hostis in domesticos, vastator in patriam, r* ... *in* ... *mnes : memoria ejus in omni ore amarescet, et* ... *eternùm putrescet.*

Ceste fin eurent les roys ... s Gots en nombre de trente neuf, mais catholiq ... t depuis le XXIe . De Julian ainsi mauldit, et qui fut ... e la ruyne, l'on ne sçait bonnement ce qu'en fut faict, au ... s escrivans qu'il mourut pauvre en prison, despouillé de t ... es biens, autres que pour un simple soubçon on le fit ... rer, payment ordinaire de ceux qui, par hayne, furie ... ée ou ambition, oublians l'amour de Dieu, la charité du ... ffection qui naturellement nous joinct à ceux de nostre alliance, font banqueroute à leur religion, trahissent leur païs, mettent en proye les biens de leurs voisins. La misère est qu'un tel homme ne se perd seul, mais qu'il tire, en sa ruyne, tant de milliers d'âmes, une estincelle estant ordinairement cause d'un si g ... d embrasement ; l'ambition de Stilicon ayant mis la Gaule ... l'Italie en telle ruyne, et la toile qu'ourdit l'Eunuque Narsès énivré de furie pour un seul broquard que luy donna une femme, ayant esté si mal aisée à destistre.

Ainsi le plus beau et le meilleur des Espaignes demeura long temps en la possession des Maures, et jusque à ce que les catholiques, multipliez petit à petit ès montagnes des Astures, de Biscaye et ès Pyrénées, où ils s'estoient retirés, reprindrent cœur et défirent en diverses escarmouches grand nombre de Maures, reconquestans païs sur divers royt ... ts estrangers, de quoy establirent enfin les royaulmes de Léon, C ... stille, Navarre, Arragon, Valence

et autres, lesquels aiant eu longtemps leurs rois et princes particuliers de Cathalongne, desquels il est aisé de recouvrer ès histoires d'Espaigne, se sont enfin tous unis par divers mariages et alliances soubs Ferdinand cinquiesme, qui par sa vertu y assambla le royaulme de Grenade, en ayant vertueusement désapointé le roi Maure, qui restoit seul de la gente barbare, qui avoit signeurié l'Espaigne plus de sept cens ans, de sorte que le seul Portugal de toute la table d'Espaigne, demeuroit ayant son roy particulier, Dieu par sa grande prudence délaiant l'heureuse union de ce royaulme avec les autres, jusque à nostre eage, quand Philippe second, notre roy très catholicque en est devenu héritier; à quoy l'on avoit auparavant tant de fois prétendu par diverses alliances, sans y pouvoir attaindre. Aussi il n'estoit guères bien-séant que cette province demeurast désunie de Castille, de laquelle elle n'est séparée par situation, rivières ni destroicts, et ne l'ayant esté d'aultre façon, paravant l'an unze cens ou environ; auquel temps Alphonse sixième, roy de Castille et de Léon, fiançant Tarasia, sa fille bastarde, à Henry comte de Lorraine, luy donna pour dot le Portugal, en tiltre de comté, qui fut par la dicte Tarasia laissé à Alphonse son filz, qu'elle eut du dict Henry; lequel s'eslevant, comme il advient, peu plus que son père, se fit appeler duc, son bonheur l'ayant depuis conduit au tiltre de roy, salué de ce nom, comme il estoit sur le point de combattre les cincq roys maures, lesquels il défit vertueusement, d'un si bon succès tant plus digne de ce nom, qui luy demeura, et de luy fut transmis à ses successeurs, qui furent Sanctius Alphonsus deusième, Sanctius deusiesme, Alphonsus troisiesme, lequel espousant une fille de Castille receut, le royaulme d'Algarbe pour dot, qui depuis en est demeuré uni au Portugal, Dionysius, Alphonsus quatriesme, Petrus, Ferdinandus, Joannes, Edwardus, Alphonsus cinquiesme, Joannes deusiesme, Emanuel qui, de son espouse Marie, eut six

filz et deux filles, Jean, Louys, Ferdinand, Alphonse, Henry, Edward, Isabeau et Béatrix, attenta, comme asseuré d'une longue succession en ligne masculine, mais de tous lesquels seulement deux, sçavoir est Jean et Henry, ont succédé à la couronne, et avant le dict Henry, Sébastien, son neveu, mort en Afrique, le royaulme s'estant venu rendre entre les mains de nostre roy, filz d'Isabeau, espouse de Charles cinquiesme, qui luy feit ce seul fils et deux filles. Ainsi la masse entière des Espaignes découpée, par cy devant en tant de pièces et depuis réunie, se trouve de présent assamblée soubs un chef et seigneur, notre roy très catholique. Mais combien ceste union, afin d'en toucher un mot, a esté sortable pour accroistre la puissance d'iceluy, si l'on veut seulement considérer les richesses et la situation, ceux là l'entendent, qui sçavent que vaillent les conquestes des Portugais sur l'autre part du globe, et qui connoissent le traficq qui se fait par ceste commodité, de quoy la seule dace du port de Lisbonne peult donner à juger. Quant à la situation, la carte mesme fait veoir qu'elle est très commode, cestè partie manquant autrement a l'entière Seigneurie des Espaignes ; car estant divisée des anciens en la plus proche et la plus loingtaine, ou bien ès provinces Tarraconnoise, Bætique et Lusitanie; la plus proche entière, et grande partie de la plus loingtaine, ou bien la Terraconnoise entière, toute ou quasi toute la Bætique et grande partie de la Lusitanique luy estans assubjecties, il alloit mal que le reste ne le fust, le corps demeurant autrement manque et inutile, osté d'iceluy de Portugal qui est une bonne partie de l'ancienne Lusitanie, et par conséquence une bonne pièce de l'Espaigne, ayant l'Andalousie et les Castilles au levant, la mer Atlantique au midy, la Galice et royaulme de Léon au septentrion, le Grand-Océan en ponent ; quand à son estendue, pour l'avoir seulement trécassé en largeur, je

m'en rapporte à ce qu'en escrit Vaseus en ces termes : « Hu-
» jus regionis longitudo est octodecim leucæ, latitudo quà ma-
» xima est duodecim, alibi tantum sex aut etiam quatuor. »
Quand à son naturel, il resamble bien le reste des Espaignes, chargé en partie de Montaignes ou stériles ou revestues de bois non fort touffeus : en partie plan, toutesfois avec peu de fruicts, les campagnes estant sablonneuses, légèrement parées de bruières et bosquailles, mais en quelques endroits, signament en la Tramontane, qu'ils appellent, et ce qui est enclos des rivières du Duero et Minio, fort fertile de bon froment, et de vin fort, avec abondance de grenades, oranges, citrons, et autres fruicts autant proufitables au corps, comme beaux à la vue; ce qui est aidé par le grand nombre de fontaines et ruisseaux qui coulent mesme par tout le Portugal, le rendant fertil et abondant pour la plus grande partie, et par mesme moyen compétamment riche, voyre de soy-mesme; de quoy l'on donne pour argument le grand nombre de monastères et églises bien dotées, pour le regard de si petits pourpris de pays; l'immunité toutefois de ne payer chose aucune, donnée à ceux qui font venir bled au port de Lisbonne, me fait croyre le pays n'estre pas suffisant pour nourrir son peuple de son creu, suyvant le cours que la Providence divine a donné à nature, voulant que chaque pays ait besoin de quelque chose, comme semblablement c'est bien peu de chose de l'homme, s'il n'est aidé de ses amis ou de ses voisins; le poète, ayant sagement préadvisé son labourier, escrivant :

Hic Segetes, illic veniunt feliciùs uvæ,
Arborei fœtus alibi, atque injussa virescunt
Gramina. Nonne vides croceos ut Tmolus odores,
India mittit ebur, molles sua thura Sabæi ?

At Calibes nudi ferrum, virosaque pontus
Castorea, Eliadum palmas Epeiros equarum?
Continuo has leges, æternaque foedera certis
Imposuit natura locis.

En conséquence de ce qui lui manque, le Portugal a certain miracle de nature, si l'on veut croyre à Pline[1], qui n'est octroié à province quelconque. *Constat,* dit-il, *in Lusitaniâ circà Olysiponem opidum et Tagum amnem equas, favonio flante, obversas animalem concipere spiritum, idque partum fieri et gigni pernicissimum ita, sed triennium vitæ non excedere.* Ce que Justin[2] interprète pour entendre par ce la fertilité du pays, non que la chose aille ainsi : *In Lusitanis*, dit-il, *juxta fluvium Tagum equos vento concipere multi auctores prodiderunt, quæ fabulæ ex equarum fecunditate et gregum multitudine natæ sunt, qui tanti in Galliciâ et Lusitaniâ ac tam pernices visuntur ut non immerito ipso vento concepti videantur.* Mais tel y a qui, ce nonobstant, non content que Justin prend ainsi la chose, le voudroit faire croyre au pied de la lettre. Car, il escrit ainsi[3] : *Teste Justino in Lusitaniâ juxta flumen Tagum, quod Toletanos agros usque in Oceanum mira fertilitate rigat, compertum est equas vento flatuque concipere, quod à nonnullis fabulosè exponitur pro eo quod inibi tanta equarum equorumque copia generatur, ut quasi vento ipso concepti videantur, quod ipsorum scribentium salvâ dixerim gratiâ. Quinimo natura ipsa terræ-*

[1] Plin., Nat. Hist., lib. 8, c. 43 et lib. 4, c. 22.
[2] Just. hist. ex Trogo., lib. 44.
[3] Rod. Sanctius, Hist. Hisp., c. 2.

que salubritate, aeris puritate atque suprà cœlestium corporum peculiari inibi influentia, accedente naturali denique equarum ipsarum concipiendi desiderio, id effici posse Physici non negant, idque Solinus in eo quem de mundi mirabilibus libro edidit constanter affirmat. Ait enim in eâ quam diximus Hispaniæ parte, aspirante favonio, equas ipsas vento concipere, et, cum masculos sitiunt aut odorantur, aurarum spiritu maritantur. Si tels miracles pouvoient donner à disner, les deux fontaines portugaises, de contraire propriété, viendroient en vogue, desquelles Pline escrit[1] : *In Carniensi* ou *Catinensi Hispaniæ agro octo leucis à Couimbricâ*, selon Vaseus[2], *Duo fontes juxtâ fluunt, alter omnia respuens, alter absorbens.* Et les montaignes du mesme pays ont aussi leurs merveilles. Le dict Vaseus escrivant qu'en certain lac, au sommet des montaignes, l'on voit souvent des pièces de naves et de bateaux rompus, et que les eaues ont telle sympathie et correspondance avec celles de la mer que, quand elles y sont agitées, elles se tourmentent de mesme ès dicts lacqs. Qui fait croire que ces lacqs soient eaue de la mer qui se rend, par certains canaux, en ces endroicts, et fait ensemble admirer la puissance de la parole de ce bon Dieu, qui a donné ses bornes et ses loix à tant d'eaues[3], lesquelles, rongeans ainsi continuellement, abysmeroient autrement bientost la terre, comme il est advenu à quelques parties d'icelle, tesmoin Ovide[4] :

[1] Nat. Hist., l. 2, c. 103.
[2] Vasæ. Hist. Hisp., c. 8, nº 8.
[3] Job. 26, proverb. 8.
[4] Lib. 15, Metamor.

Vidi ego, quod fuerat quondam solidissima terra
Esse fretum, vidi factas ex æquore terras,
Et procul à pelago conchæ Jacuêre marinæ,
Et vetus invento est in montibus anchora summis.

Et que les autres escrivent, la mer estre reculée d'autres endroicts, ce que Mela escrit et le croit, ce nonobstant, mal aysément de la Numidie, province d'Afrique. *Interiùs et longè satis à littore, si fidem capit res, mirum ad modùm spinæ piscium, muricum, ostrearumque fragmenta, saxa attrita, uti solet, fluctibus, et non differentia marinis, infixæ cautibus anchoræ, aliaque hujusmodi signa atque vestigia effusi olim, usque ad ea loca pelagi, in campis nihil alentibus esse invenirique narrantur.* Ce que Strabon [1] ne trouve pas estrange, escrivant : *Minimè mirandum est si quas terræ partes, quæ nunc habitantur, olim mare occupabat; et quæ nunc pelagus sunt, priùs habitabantur. Nam quem admodum de fontibus alios desinere contingit, alios autem relaxari, flumina item et lacus, sic montes et campos par est invicem commutari.* Suyvant quoy il n'est pas incroiable que la mer ait quelquefois venue battre jusque à St-Omer, et l'ancien chasteau et celui de Sithiu, bien que la chose semble à plusieurs incroiable.

La chef ville de Portugal est Lisbonne, résidence ordinaire des Rois, jadis, comme dit Pline [2], *equarum e favonio vento conceptu nobile;* de présent, fort cogneue pour son port qui reçoit la navigation de l'Afrique, des Indes et des isles de l'Océan. On reporte son origine à ce rusé capitaine grec, Ulisses, lorsqu'il courut tant de fortunes sur mer; de manière qu'aucuns la

[1] Strabon, de Sit. orb., l. 17.
[2] Plin., Nat. Hist., l 4. c. 22.

ırtent au temps de Hélie, son nom se conformant assez à
i de son fondateur, bien qu'on l'escrive fort diversement,
ıbon l'appelant Ulissea, Solin, Ulixbona, Ulysbona ou
ssipona, Pline, et quelques autres, Olyssipo ou Olisipo et
sippo, les vieux monuments, Ulysippo, de quoy son nom
aire, Lisboa, ne s'esloigne pas du tout, bien que Jules Cæsar
fait auparavant appeler Julia Félix, ou, suyvant Pline [1],
ı Fœlicitas. Lequel est auteur avoir encore esté dicte Sala-
Son assiette est en lieu tantost eslevé, tantost abaissé, ayant
mble les montaignes et les vallons, les montaignes roides et
rocher quasi solide, les vallons bons, et en quelques en-
cts propres à jardinages, bien plantés de grenadiers et
ıgers; qui monstre icelle avoir esté, comme autres, peu à
eslargie, de quoy la ceincture mesme des murailles donne
urance, ne comprenant la moictié d'icelle, qui, en toute son
ndue, est dicte avoir cincq lieues en circonférence, estant
əfois mieux habitée d'un costé que d'autre, et ayant bien
ıes maisons, mais desquelles peu peuvent esgaler le lustre
elles du Pays-Bas, non mesme les bastiments publics, parce
ls n'ont pas ces hardis chefs-d'œuvre de tours, belfrois, hor-
s, clochers, principal embellissement et monstre des lieux
ics. Mais, la principale commodité de Lisbonne est le port
mmodé sur l'embouchure du Tajo, rivière fort cogneue
son sablon meslée d'or : *Quo nec absolutius aurum est*,
Pline [2] *cursu ipso trituque perpolitum*, pouvant méri-
ment estre dicte, de présent, qu'elle a mesme ses eaues
, considérées les infinies richesses qui s'y viennent rendre,
ıar la flotte ordinaire des Indes, ou par l'amas journalier de

Nat. Hist., l. 4, c. 22
Nat. hist l. 33, c. 4.

toutes sortes de bateaux, ou par l'incroyable somme qui y est collectée pour le péage. Les richesses de la ville en sont estimées grandes, comme il advient à celles que la nature a favorisé de quelque port raisonnable, ceste-cy ayant de singulier que les principales marchandises des Indes y sont premièrement présentées. De quoy l'on voit quelques indices ès rues principales, signamment ès plus voisines du port, et, en la manière de faire des marchans qui vont se rendre et traiter ensemble au lieu qui leur sert, comme la bourse en Anvers, montés sur mulets, chose qui toutesfois leur est pardonnable pour la grandeur et chemin inégal de la ville, beaucoup plus mal aisée que Mons, en Haynault, ni Brusselles. Une chose est à admirer que, des raretés venues des Indes, il ne s'y recouvre rien le long de l'année, soit que le marchand Portugais n'ait moyen de garder longtemps sa marchandise, soit que l'estranger ait trop de dextérité à la lever incontinent. Comme il en soit, le Portugais, marchand ou aultre, ne se monstre pas fort subtil, ni de vif esprit; il se complait toutesfois bien fort à soy-mesme, et se contente grandement de sa suffisance: Vice commun de ceux qui, par faulte de jugement, ne sçavent veoir en aultruy ce qu'ils n'ont point, et ne peuvent désirer ce qu'ils ne cognoissent, et, remarquans en eux-mesmes ce qu'ils pensent le plus rare, apprestent aux plus accorts matière de rire, rendus semblables au joueur de harpe Æsopique, quasi de mesme humeur [1].

Les ecclésiastiques se monstrent fort adonnés à la piété, monstrent estre zéleux de l'honneur de Dieu, avoir grand soin que les églises soient bien ornées, preschent volontiers, oyent les

[1] Fab. 44.



confesses et donnent la communion, quasi indifféremment, tant religieux que autres, bien qu'inférieurs en doctrine et promptitude de la langue latine à ceux des Païs-Bas ; les hérésies, qui y sont du tout oppressées, ne leur ayant de telle sorte éveillé les esprits ; l'Espaignol et l'Italien se plaisant aussi de sorte en son roman qu'ils font autrement peu de cas du latin. Je ne veux toutesfois nier que les Espaignols n'ayent porté et nourri grands esprits d'hommes, quasi en toute eage, saincts et autres, anciens et modernes; desquels on peut veoir un Cathalogne, assez long en Damianus à Goës. Je ne veux nier qu'il ne s'en recouvre encoire de présent aucuns signalés en érudition, avec un latin autant bon qu'il se peut recouvrer en province du monde. Tesmoin en sont les œuvres latines de Hieronymus Osorius evesque très éloquent, soient celles qu'il a escript *De gloriâ, duplici nobilitate, justitiâ, sapientiâ, religione*, soit l'histoire qu'il a dressé des faits et navigations des Portugais, leur ayant servy d'Homère pour les éterniser. Je ne toucheray à celle de frère Loys de Grenade, pour en avoir parlé cy-dessus, estant malaisé à autres provinces se prévaloir contre deux telles lumières. Vaseus certifie mesme les filles de Didacus Sigeus, nourries en Portugal, avoir esté enseignées avec telle diligence du père, que la plus jeune avoit le latin, le grec et la musique fort à commandement, et l'aisnée encoire l'hébreu, le syriaque et l'arabicque. Que si le commun des gens d'église n'est si recommandé pour l'érudition, il a pour advantaige sur beaucoup de ceux de noz quartiers, lesquels, pour savoir quelque peu de latin, se pensent fort sages, et sont cependant fort ords et dissolus, qu'il garde une bienséance et gravité qui le recommande ; à quoy leur accoustrement s'accommode, portans ordinairement une casaque bastante quasi jusque aux pieds; au dessus, un long man-

teau, et pour couverture de teste un bonnet qui se monstre quasi comme un chappeau sans bords, ou un chappeau à larges bords avec cordons pendans. Pour particularité des religieux, à ce que j'ay peu veoir, ils n'usent pas du baiser de paix en la messe, suyvant en ce l'ancienne ordonnance de l'église, soit qu'ils soient morts au monde, soit que la raison que Durandus apporte entre autres, pourquoy la paix n'est donné en la messe des morts, leur convienne aucunement [1]. *Quia*, dit-il, *fideles animæ jam non sunt, nec ulterius erunt in turbatione hujus mundi, sed quiescunt jam in Domino, non est eis necessarium pacis osculum, quod est pacis et concordiæ signum.* Car les religieux peuvent icy aucunement avoir part, le monastère estant estimé comme le lieu de recoy et tranquillité d'esprit, semblable à celuy duquel jouyssent ceux, qui despouillez de ce corps mortel, ne sont plus subjects aux tempestes mondaines.

Les nobles de Portugal, osté quelque nombre des plus signalez, ne monstrent pas fort riches; mais ils ont cest advantage sur les nostres du Païs-Bas, que, sans préjudicier à leur noblesse et jouissant actuellement du privilège d'icelle, se peuvent donner au traficque, comme font les Italiens, signamment les Véniciens, les Florentins, Gennois et autres. Soit toutesfois ou la faute de moyens, ou de bonne volonté, il est à veoir en Lisbonne bon nombre de ceux qui se dient Hidalgues et gentils-hommes, se cacher le nez du manteau, afin de n'estre recogneuz, allans par les rues, lorsque, manquant le réal pour louer un serviteur, sont contrains aller seuls à leurs affaires; car il est fort usité en Espaigne de louer serviteur par jour ou par semaine, qui semble chose à autres ridicule, à autres pi-

[1] Dur. lib. 4°. tit. de osculo pacis.

toyable : mais les bien advisez ne peuvent que louer ceux lesquels issus des grands, se sçavent tant commander que de s'amoindrir, selon leurs moyens, et mesurer le soulier à l'advenant du pied qui les soubstient, plustôt que, se voulant maintenir grands sans fondement, troubler l'estat pour seurement pescher en eaue trouble.

Le peuple vit, pour la pluspart, du traficque ou de la marine, ne sçachant s'il en a notable gain : mais la sobriété luy apporte ce qu'autrement luy pourroit manquer, une bonne partie d'iceluy ne vivant quasi d'autre chose que de caracolles, de moulles et petits poissons; tant curieux ce néantmoins de faire bon pain que beaucoup de femmes passent le temps, au lieu de filer, à eslire le bled, grain à grain, et n'ayant coustume de faire banquetz que très rarement. Il n'est pas aussi excessif ni en prix, ni en façon de son accoustrement, portant ordinairement quelque casaque assez longue de drap de baye, de frisette ou de saye, et chose semblable, qui estant longue jusque aux jarretiers, couvre le petit prix des chausses et du pourpoint, le manteau d'estoffe pareille et plus de longueur, couvrant le tout et mesme les brosquins, dont ils usent ordinairement pour bas de chausses. Il y a plus de superfluité ès haultz patins des femmes, de quoy leur est force de marcher gravement, et souvent avec appuy de quelque page ou nègre, ou bien de leurs maris mesme, au reste modestement accoustrées et à demy voylées. Ce peuple, non adonné aux superfluitez, en est plus dévot, comme est aisé de juger par le grand nombre de communians, par toutes les paroisses et monastères, ès jours solemnels, et journellement aux jésuistes. Les richesses et ornemens de prix, les peinctures et doreures des esglises monstrent aussi la piété et la libéralité d'iceluy, et en quel recommandation

il a les choses sacrées : il se délecte n au reste des instrumens musicaux et de la musique, au cliquetis de ne sçay quels instrumens de petit pris, et au battement des doigtz : mais signamment les serfs qui font à ceste note et au son de leur tambourinet en losengne, leurs danses publicques, esquelles ils s'eschauffent de sorte, qu'il en revient souvent quelque fruict au maistre de la serve, rtus enim sequitur ventrem. Si est-ce que la en au commun de Lisbonne, où les femmelettes se uvent empeschées à apprendre leurs petits enfans à à morisque ou à la castillane, avec certains cliq s d d et agitation des jaretz, remarquée, adventure, a ment par Strabon. Les plus polis se v : le cistre, la harpe, le luth, l'espinette s l s nt congneuz, bien que non si communén de l uelz jouoit admirablement bien certaine religie A des de Lisbonne, mariant sa voix naturelle, bien o t haultaine, avec l'harmonie des instrumens, en l'offi di les jours plus solemnels, practiquant le commandement de l'Apostre : *Sicut exhibuistis membra vestra servire* i, *ità etc.* L'on conte, pour monstrer que les Portug t très grands amateurs de leurs guiteres, qu'il a esté trouvé despouilles du camp du roy Sébastien, de Port oute, en laquelle il fut deffait par le roy de F et de environ dix mille guiteres, chose incroiable, à aucuns donnent couleur, parce que les Portugais s' jouoient ordinairement ce refrain : *Los casteill los toros, los Portugaios mactan los Moros.* Je ne sçay pas s'ils vouloient imiter les Spartiates, desquelz l'on escrit qu'ils souloient attaquer l'ennemy, accompagnans leur pas du son des flutes et du cistre, à

l'exemple, par adventure, de ceux de Crète. Mais ils devoient considérer que toute musique n'est propre aux armes, et que si elle est trop délicate, elle y peut servir d'aussi grand empeschement que firent à Darius tant de choses, non seulement superflues et inutiles à la guerre, mais qui amollissent aussi la vertu, et ostent la vigueur de l'homme, estant à admirer combien d'unguens et de parfums Parmenio, l'un des principaux capitaines d'Alexandre escrit avoir esté trouvez au bagage d'iceluy.

Il se pourroit dire beaucoup d'autres choses, tant des Espaignes en général que du Portugal en particulier ; mais je tiens en avoir dict plus qu'il n'estoit requis pour mon debvoir, estant aisé au lecteur plus studieux, de cercher ce qui manque, en cest endroict, ès histoires particulières d'Espaigne, Car il est plus que temps d'achever le retour, estant à craindre, le faisant plus long, que le matelot, fasché, ne fasse voile et s'en aille sans moi.

Le XII[e] donc de juin, sur les deux heures après disner, laquetre ne commençant qu'à enfler les eaues du Tajo, le sieur Ambassadeur s'embarqua pour le retour ; et, poussé de bon vent, arriva près d'Aldeagalega avant que la marée fust assez haulte pour y porter les bateaux; qui lui fit mettre pied à terre du costé du canal, et achever de pied ce qui restoit de chemin, le long des salines qui sont à la rive du-Tajo, car lorsque son canal est entièrement rempli de la mer, l'on donne entrée à la marine ès lieux préparés comme estangues, laquelle, s'y trouvant retenue, comme l'on a bouché les conduicts, est endurcie en sel par l'ardeur du soleil. Le sieur Ambassadeur ne tarda guères à Aldeagalega, mais donné le banquet, pour l'adieu, à la bonne compagnie de ceux du pays et autres qui l'estoient venus convoyer pour le remercier des faveurs qu'ils avoient receu de lui,



et recognoistre la courtoisie qu'ils avoient renco ée en ses gens, comme la libéralité est, sur tout autre ch ngulier moyen de s'allier les cœurs des hommes qui ne sçavent entendre et moins practiquer le dire du Saulveur : *Beatius est dare quam accipere.* Il monta incontinent à cheval intentionné de faire seulement une poste; mais, comme l'on ne trouva commodité aucune à Riofrio, vente très-mal pourveue, bien que le soleil ne se monstra jà plus, print la route de Los-Pegones, lieu aussi bien accommodé que le premier ; donna occasion de passer à la Venta-Nueva, et, de là, comme est malaisé de se retenir quand l'agitation du mouvement pre presse le conséquent, le XIIIe, d'assez bonne heure, à te , où l'on fut contraint d'arrester par l'ardeur du soleil, e donner un petit de repos aux membres lassés du travail de nuict, les postes ayans semblé plus longues que d'ordinaire, s que ès lieux montueux et sablonneux, tels qu'estoient ceux-ci, l'on n'espargne la terre pour faire les lieux bien longues, soit que l'obscurité de la nuict y ait donné occasion. La chaleur, nement diminuée sur l'aprèsdisner, par le vent qui s'estoit ussé, et les membres refaits, l'on reprint allaine, et allasmes c oucher à Araiolos, où le sieur Ambassadeur fut bien accommodé, et, en lieu de beau prospect, se descouvrant, de la gallerie où il soupoit, une large vallée de beau et plaisant paysage, ce qui estoit secondé par l'hoste, qui s'efforçoit faire son mieux, t persuader le dict sieur Ambassadeur d'arrester le lendemain au dict lieu, pour la solemnité du Saint-Sacrement, et promettant qu'il se représenteroit chose en la procession que le dict sieur Ambassadeur seroit bien aise d'avoir veu; mais il ne peult rien gaigner contre obstinés; mesme, je ne sçay comment l'on fit plus de chemin ce XIIIIe, que l'on ne s'estoit premièrement proposé; passant d'Araiolos à la

Venta du Diou, à Estremos, Veros, Ronches, petites villes du Portugal, mais je croy que deiz le matin quelcun qui avoit crédit sur la poste, avoit marqué le giste à Alburquerque chasteau-ville-ducé de Castille, où l'on arriva, estant soir, pour avoir achevé un très long et très grand chemin, bien que de peu de postes, mais qui sont bien estendues, et par ainsi bien lassés et cassez avec peu de moyens de se refaire; aians trouvé préoccupé le logis désigné, les compaignons eurent congé de coucher sur la dure, la lassitude aiant toutesfois fait, qu'ils ne trouvèrent rien de si dur qui leur peult empescher le dormir.

Le XV° du mois nous passames par la Venta de Tensareio, par Liceda, ou Lisera, par Malpartida, et, nonobstant la très grande chaleur, vinmes coucher à Caceres, bonne et belle ville, soit que l'on ait esgard aux maisons, soit que l'on considère les rues larges ou le marché grand à crédit, l'on nous advertit mesme que les bourgeois y jouissent de beaux priviléges, ou pour avoir conquesté ce lieu sur les maures de leurs propres forces, ou pour s'y estre valeureusement maintenu contre iceux.

Le XVIe, nous partismes à la haste et si matin que n'eusmes loisir de desjeuner, pour cueillir appétit, à la Venta de Inaldaparella et à celle de la Vadera, afin de garder bonne pensée à Caraiseio, qui furnit au défaut et remit le cœur au ventre aux compaignons affamez, de telle sorte qu'ils en furent plus forts à passer las Casas del Puerto, où d'abondant ils touchèrent le vin et le pain, car il y en avoit meilleure provision que lorsque les carociers y estoient passez, et de là trécasé, le pont du Tajo, s'en allèrent rendre et faire la nuict au faubourg d'Almaraz.

Le XVIIe, passé la venta de Peraliso, vinmes à la Calsada, où le sieur Ambassadeur, trouvant peu de chevaux à la poste, laissa partie de ses gens, et, nonobstant la grandissime chaleur,

gaigna Oropeso avant le disner, où les compaignons le vinrent trouver peu après, continuant la mesme ardeur de soleil, afin de n'estre plus délicatz que le maistre. L'on descouvre en ceste traicte les monts voisins du monastère de Sainct Juste, où ce grand empereur Charles le Quint, saoul d'honneur et de gloire, et du gouvernement de tant de royaulmes, desgouté de l'ambition mondaine, fasché de tant de maux qui courent par la court des princes, se vint confiner et mener une vie vrayment religieuse, despétré des cures, soins et anxiétés que les grandes charges apportent à ceux qui les manient, après qu'en très grande assamblée des estats il se fut despoincté de toutes ses charges, le XXV[e] d'octobre l'an mil cincq ceus cincquante cincq, non forcé à ce faire, ou laissant aller ce qu'il ne pouvoit plus tenir, comme il est advenu à Alphonse [1], roy de Naples, qui céda le royaulme à Ferdinand son fils, pressé des armées françoises; mais à l'imitation de beaucoup de saincts personnages qui, anciennement ont quicté tous leurs biens et mesmes les royaulmes, pour se donner entièrement à la piété, chose rarement advenue à l'endroit d'autres, entre lesquels l'on met Dioclétian et Maximian, qui se despouillèrent de l'Empire à mesme jour, le premier en Nicomédie, cestuy-cy à Milan; le premier sans regret et avec constance, cestuy-cy peu après marry de l'avoir fait, et embrassant de nouvel appétit la charge qu'il avoit premièrement jugée pesante, soit que l'appétit de dominer estant si

1 Fran. Guicc. guerres d'Italie.

N'y a pas fort longtemps que Aimé, duc de Savoye, quictant sa duché, se rendit hermite, et d'hermite esleu pape, céda volontairement le siège.

Admirattes second empereur des Turcqs, après plusieurs victoires, se rendit moyne en la plus estroite observance qui soit entre eux.



violent se puist difficilement rompre en l'homme, soit qu'il semble fort mal-séant de personne publique devenir privée; soit qu'il vienne mesme pensée à chascun comme à Octavius Augustus, fluctuant sur semblable délibération, *se privatum non sine periculo fore* [1], et d'autant plus à admirer en cest empereur, n'eust esté que la clémence dont il avoit usé en public l'eust asseuré en privé.

Le traitement d'Oropèse fut fort bon, avec commodité de chevaux, sinon tous de la poste, pour le moins empruntez; ce qui servoit de tel aise à ceux qui en usoient, qu'ils s'en fussent bien passez, venant mal-à-propos à ceux qui se trouvent recreus d'un long travail de rencontrer des chevaux qui veulent peunader, et qui ne sont accoustumez au galop de la poste. D'Oropèse, nous traversames Las Chosas, d'où fusmes conduicts à Talavera de la Reigne avec esclairs, tonnerres, grosse pluye, et grand vent, tels que la lumière trop ardente de la fouldre nous esblouissoit souvent les yeulx, et que le son esclatant de la tonnerre nous estonnoit l'ouye avec grand horreur, les tourbillons de vent avec la pluye s'efforçans joinctement de nous renverser, de sorte que les hommes et les chevaux ne se pouvoient tenir droicts qu'avec grande peine, et qu'aucuns chevaux s'en rendirent et ne voulurent plus marcher que le petit pas, donnans occasion à ceux, qui estoient si bien tombés, d'estre bien fort rafreichis, le gentil-homme qui avoit mis son feutre ès mains du postillon, afin d'estre plus à son aise, avec lequel le postillon s'accommodant s'en estoit fuy devant, fut heureux d'estre mieux monté, aucuns lui voulans faire croyre qu'il en devoit sçavoir bon gré au postillon, parce qu'estants moins

[1] Suet tranq. in Octa. Aug.

espais, estoit vraysamblable la pluye avoir moins de prise sur luy. Le travail fut tel quasi à l'endroit de tous que le lendemain XVIIIe du mois, la plus grande partie de la troupe se trouva sans force et appétit, de sorte que le sieur Ambassadeur se portant mieux que pas un autre, se trouvoit bien empesché à leur remettre le cœur et le couraige, ce qu'il obtint, mais avec telle difficulté que ne fismes ce jour que deux postes, passans par Ebrano, pour coucher à St-Silvestre, où chascun se refit si bien, que deslogeasmes dez la minuict du XIXe; et venus au pas et au galop à Casarubios, passasmes à Monstoles, d'où allasmes trouver Madrid sur les onze heures. Le sieur Ambassadeur fut receu au logis du sieur illustrissime cardinal de Granvelle, et honoré d'iceluy autant et plus qu'au passer; ses gens furent serrés bien estroictement au logis d'une nègre, où le dict sieur illustrissime Cardinal leur envoy souvent les viandes de sa table et de sa cuisine.

Le XXe, l'illustrissime sieur Cardinal mena le sieur Ambassadeur ouyr la messe et veoir la procession des Octaves du St Sacrement en certain cloistre de religieuses, non éloigné de sa maison, où la musique se faisoit fort excellemment par les religieuses mêmes, m par avanture plus délicatement qu'il ne conviendroit ès cl saïnctes, qui requièrent un hant grave, comme une beauté naturelle, et non point affectée comme un fard lubrique. Après disner, le dict sieur Ambassadeur alla en coche aux Déchaussés, où se fit une très dévote procession et avec un chant bien plus propre aux choses sainctes. Les religieux admettent toutesfois les richesses et ornements de l'église jusque à la curiosité, extrêmement curieux de la pauvreté sur eux-mêmes.

Le XXIe et XXIIe, rien ne se présenta digne de remarque,



non pas qu'il n'y eut chose à voir en Madrid, mais pour ce que le sieur Ambassadeur desiroit se reposer et achever ce qu'il avoyt à négotier avec ledict sieur Cardinal

Le XXIIIe, le sieur Cardinal mena le dict sieur Ambassadeur veoir une tapisserie la plus accomplie qui se peut recouvrer ; mais qui estoit bien salée estant mis en vente pour cent et six vingt mille ducatz. De là le dict sieur tourna au palais réal, où luy fut faicte ouverture d'une gallerie remplie d'une infinité de choses rares et de pris inestimable. Entre lesquelles l'on monstroit des fort grandes cornes de licorne, estimées infiniment comme vray antidot de tous venins : une fleur de lis qu'on dit avoir esté rachettée des pertes que Charles le Hardy fit auprès de Nancy, la plus belle et artificielle pièce qui se puist veoir, en quoy l'œuvre et l'or est bien emploié, parce qu'elle contient enserré l'un des cloux qui servirent à nostre rédemption, aiant tenu fiché en croix les saincts membres de notre Sauveur : une belle chasse en laquelle est mis le bras de saint Jacques, apostre d'Espagne : beaucoup d'or et d'argent, partie en masse, partie rude, partie affinée : un nombre infini de perles de toutes sortes : beaucoup de bahus remplis de pierreries : quelques painctures bien vifves, et tant d'autres choses qu'il seroit malaisé les déclarer par le menu. Ce mesme jour, le sieur Ambassadeur print la route de Barcelonne, mais comme ce n'est jamais fait au prendre congé, il fit seulement deux petites postes de Madrid à Repas, de Repas en Alcala, Alcala, dis-je, la tant célèbre résidence des muses, y adomiciliées soubs Ferdinand cinquiesme, par ce rare personnage, François Ximenès, de pauvre minime, riche archevesque de Tolède, et plus roy des Espaignes que les roys mesmes. De quoy usant vertueusement et en bon évesque a basty, entre autres choses de conséquence, tels colléges, en



Alcala, a si richement doté les séminaires, a le tout ordonné avec telles lois, constitutions, marques et enseignes, que l'on peut dire vrayment Alcala, estre le siège réal et la cour des muses; mais avec incroiable despense, non seulement des bastiments et dotation, mais pour y assambler de bons maistres et faire imprimer divers livres. Estant en ce point mémorable, sept exemplaires hébraïques de la Bible avoir été par lui achettez la somme de quattre mille ducatz, et avoir fraié pour l'impression de la Bible hébraique plus de cinquante mille. Si grand amateur estoit-il des lettres, et si grande opinion avoit-il du fruit qui en devoit réussir! Ceste ville est au reste bien propre pour les lettres; de quoy si le chois qu'en fit un tel personnage, n'en faisoit assez juger, le beau prospect sur les montaignes assez voisines, les fontaines et la rivière dont elle est arrosée, les belles prairies dont elle est ceincte, les belles drèves et plaisantes promenades le feroyent croyre: qui occasionna, par avanture, autrefois Gonsalve, deusiesme archevesque aussi de Tolédo à dédier ce lieu aux lettres, mais non pas avec tel lustre et succès que fit depuis ce Ximenès.

Ceux qui raisonnent pl vra semblablement sur l'antiquité de ce lieu, asseurent que les ns l'ont appelé *Complutum* [1]. Ce qui a si bien obtenu le us, bien qu'aucuns se soient efforcés de persuader ce partenir à Guadalaiava qu'on appelle ordinairement c Unive sité *Complutensis Academia*, soit que les vieilles inscriptions les marbres aient fortifié ceste opinion, soit que l'on ait été ocliné à céder le droit d'antiquité à une ville si flourissante n toute sorte de disciplines, soit que tant de gens doctes qui fleurissent en icelle l'ayent

[1] Pline.



persuadé à force d'éloquence. Les Espaignols l'appellent ordinairement Alcala de Finari, ou Henarès, nom de la rivière qui y prent son cours, et accreue d'autres, se va rendre au Tajo. Quant aux bastimens elle a beaucoup de belles places tant publiques que privées ; et beaucoup des maisons communes sont eslevées sur des piliers laissant larges galleries pour cheminer à couvert le long des rues. Mais pour nouvel esguillon à la piété, oultre les colléges, et signamment celluy des jésuites elle a divers monastères, et nommément un de Minimes, où il se fait divers miracles par l'attouchement de certain corps réputé sainct de frère Diégo de Saint-Nicolas, lequel Sa Majesté poursuivoit estre mis par sa saincteté au cathalogue des saincts. Toutes les quelles choses jointes à certaines considérations feyrent résoudre le sieur Ambassadeur à y laisser le sieur d'Anthin, n'aiant aussi lors tenu à grande chose qu'il n'y laissast son chapelain, qui se trouvoit bien mal dispos pour courrir la poste ; mais comme autres considérations l'en divertirent, il trouva bon le faire gaigner chemin dez la nuict avec quelques autres, pendant qu'il adviseroit à bien colloquer le dict sieur d'Anthin, et par ainsi le XXIIIIe le sieur Ambassadeur, suyvant la route de ses gens, vint passer à Tirrosgiana, ou la Venta de Saint-Joan, puis par Guadalajara, beau lieu et renommé, où alors on estoit bien empesché à la course des taureaux ; par Torrisga, villette sur le chemin de laquelle l'on trécasse une estroite, mais plaisante et fertile vallée, pour estre arrousée de petitz ruisseaux tirés du principal qui coule au fond, et par Canalesos se vint rendre à Mandrones, où il reposa quelque peu la nuict.

Le XXVe, passé Torremoccio, Fonte-Caliente, où les deux roupes se reunirent, Alchos, dernière place de Castille, et où l'on est bien mal mené de ces guardas aux réaux, Havisa,

couchasmes à Boverca, achevé une journée de chemin trèsfâcheux pour les montaignes et vallées, les unes faites de nature, autres de main d'homme. Car ces endroicts monstrent avoir esté remuez de sorte que les montaignes ont esté jectées aux vallées, et les montaignes estre succédées [illegible]s lieux des vallées par la soigneuse recherche des mé[illegible], l[illegible]bondance des quels met autant les uns en peine que la [illegible]e donne de fascherie aux autres.

Le XXVIe trécas[illegible]a, Tierra, Calataind, Fresno, Almunia, pour nous faire q[illegible]nanger de punaises à la Venta de la Romera.

Le XXVIIe, changé de [illegible]ux à Font-Travor, et trécassé certaine montaigne qui [illegible] troit pleine de pierres blanches comme l'alebastre, [illegible] à Çarogoça, ville principale des Espaignes, belle, riche et su[illegible]be en rues, maisons, églises et autres choses, comme chef et [illegible]istresse ville du royaulme d'Aragon, ancienne résidence des gouverneurs et rois de la province; car le peu de privilége qui demeure à Mouson ne la peult faire compéter en lustre avec ce lieu; son antiquité est grande; durant laquelle, comme il advient ès révolutions des choses humaines, elle a couru diverses fortunes, qui luy ont aussi causé divers changemens d'Estat et de nom.

Son premier fondateur, s'il [illegible]st possible d'asseurer chose en si grande antiquité, est Tubal ou Jubal [1], premier roy des Espaignes, ou bien Juba ou Jubalda troisiesme roy, duquel ce lieu a longtemps esté nommée Saldyba, comme si l'on disait Domus Jubæ, ou, comme escrit Pline, Salduba, qui ne dit mot de l'occasion ou signification du nom; lequel on trouve aussi estre donné à certaine rivière qui court en la Méditerranée

[1] Lucius Marine. lib. 3. Hist. hisp.

ères en deça du destroict de Gibraltar, qui de présent est pelé Guadalquivireio, et à quelques villes de la province Bé-|ue ou de l'Andalousie, et à celle de Portugal, non guères loignée de Lisbonne, qui porte encore le nom de Setubal. annes Gerundensis donne aussi, pour ancien nom à ce lieu, celuy Agrippa, du nom de son fondateur, de quoy je n'ay mémoire oir leu chose en autre autheur, bien qu'il asseure que divers : escrivent. Aucuns s'esloignant bien plus loin de la vérité, it pensé ceste ville estre l'ancienne Numantia, tant renommée, ant mal et entendant pis certain lieu de Pomponius Mela, où il crit : [1] *Urbium de mediterraneis in Terraconensi clarissi-æ fuerunt Pallantia et Numantiā, nunc est Cæsaraugusta*, ı voulant pas dire ce qu'ils en concluent, ains que Cæsar-gusta estoit de son temps la ville la plus illustre de la pro-nce Tarraconnaise, comme Pallantia et Numantia avoient esté ıciennement, estant quasi évident que Numance estoit bien loin ı lieu ou Çaragoce est bastie Pline; escrivant ouvertement que Duero, lequel il appelle Durius, prend son origine auprès ; Numance, donnant à juger qu'elle pourroit avoir esté où de ·ésent est Soria, non guères loin des monts appellés la *Sierra : Cogollo*, ou ès environs de Burgos, qui envoie une branche ı dict fleuve, ou par avanture un petit plus bas, Strabon crivant : *Durius longo fluens cursu penès Numantiam*, :., et plus bas : *Durius præter Numantiam oramque Se-ıntiam currit*. Et tant s'en fault qu'il la tienne pour Çara-ce qu'il escrit nommément : *Numantia* [2] *ab Augustâ Cæ-reâ abest ad stadia octinginta*. Suyvant quoy Alphonsus à ırthagenâ est d'opinion que l'ancienne Numantia soit la nou-

[1] Lib. 2, de situ orb.
[2] In reg. hisp. anacephal.

velle Zamora [1], ce qu'Ælius Ant. Nebriss. ne veult accorder, asseurant que ce soit plus tost Soria ou Garray, village du terroir d'icelle. Pour revenir à Çaragoce, quelsqu'ayent esté les vieux noms d'icelle, ils furent changés par Octavius Augustus avec l'accroissement qu'il donna à ce lieu ; car désirant se conserver l'honneur de son œuvre, il voulut que le nom en conservast la mémoire, commandant l'appeler Cæsaraugusta, ou comme escript Ptolomée, Cæsaræa Augusta, comme Strabon, Augusta Cæsaræa, lequel nom est demeuré entier longues années aussi bien que la ville; mais il se changea avec le changement d'icelle, lorsqu'elle fut réduicte soubs la puissance des barbares; et, avec le desgast d'icelle, se barbarisa si avant, que pour Cæsaraugusta nous est demeuré Çaragoca ou Zaragoza, *turbato vocabulo ac mutatis litteris*, comme dit Marius Aretius en son caliphe. Car depuis que les empereurs se trouvèrent tellement accravantez des nations barbares, que pour s'en descharger, laissèrent la Gaule et l'Espaigne en proye; ce qui advint soubs l'empire de Honorius et Arcadius, environ l'an quattre cens, après la nativité de nostre saulveur Jésus, ceste ville changea souvent de maistres, enviée par adventure d'avantaige que les autres pour la commodité, prouffict et plaisir de son assiette, *amne Ibero affusa*, comme dit Pline, qui luy apporte les basteaux et les marchandises, laissant belles prairies et pasturaiges au long de son canal, suyvies de montaignes, de bois et belles campagnes. Mais son principal lustre luy provient d'une infinité de martyrs qui, pour la desfense de nostre foy, y ont espanché la dernière goutte de leur sang, signamment durant la persécution plus cruelle que tout autre, décrétée par Dio-

[1] Ant. Neb. decad. 1ª l. 5ᵉ. c. 4.

cletian et Maximian ; de laquelle Dacianus, *Hispaniæ præses* se rendit cruel exécuteur, gardant la roideur de l'édict, et principallement en ce lieu, environ l'an trois cens six, comme est aisé de remarquer par l'histoire ecclésiastique, le chrestien poète [1], nay au dict lieu, ayant mesme si hautement entonné les louanges d'aucuns martyrs du dict lieu, que la chose n'en peult estre cachée.

Pour le regard de la forteresse, elle n'est pas munie contre les efforts de la guerre, que l'on fait de présent, comme ne sont aussi les autres villes d'Espaigne, si elles ne sont frontières ou maritimes, soit que les rois s'ayent voulu oster par ce moyen l'occasion de tyraniser leurs subjects ; soit qu'ils ayent voulu oster aux ennemis ce moyen de se maintenir au païs, si une fois le conquestoient; soit qu'ils ayent eu crainte que leurs subjects, s'asseurans sur la force de leurs murailles, n'eussent perdu la leur propre, soit qu'ils leur ayent voulu oster ceste occasion de se rebeller contre leurs princes ou d'entrer en guerres civiles, et les continuer contre eux-mesmes. A la vérité, pour le peu que j'ay practiqué l'Espaignol, signamment l'Arragonois et le Castillan, je l'ay trouvé si hault à la main et si résolu de maintenir ses privilèges, qu'ils appellent, bien qu'indignes de la majesté royale, et par adventure non guère bien fondés, qu'ils justifieroient la querelle des estats du Païs-Bas, si l'hérésie ne s'y fust fourrée par la licence de la guerre et la malice des plus rusez, et n'est partant sans grandissime cause que les princes ne leur permettent fortifier davantaige leurs villes. Car les estats, signamment d'Arragon ont grande auctorité en beaucoup de choses, et pensent mesme l'avoir plus

[1] Prude. in hym. mart. Cæsar. Aug.

grande que vrayment elle n'est, [illegible] en cette opinion que le peuple ait droict d'eslire le Roy, parce que le nouveau Roy venant à la couronne, luy est dict par celui, qu'ils appellent la Justice d'Arragon : ***Nos, qui** valemos tanto comme vos, y* ***podemos mas que** [illegible], [illegible] gimos Re, con estas y estas* ***conditionnes entra** [illegible] y [illegible] un que mande mas que vos.*
Sans considérer que ceste céri[illegible]nie n'a aucun lieu que premièrement, le Roy n'ait communi[illegible] et assamblé les dicts Estats, et que celui qu'ils appellent [illegible] Justice d'Arragon est institué et déposé par le Roy, le dict [illegible]lme estant vrayment successif, dès lors que [illegible] le conquesta sur les Maures. L'on ne peut [illegible] nier [illegible] Arragonois n'aient des grands privilèges et ne [illegible] fort curi[illegible]ux de les garder, ayans ordinairement leurs [illegible] surveillans, afin que riens ne leur en soit osté, d[illegible]ement davantaige à leurs coustumes qu'aux ordon[illegible] de [illegible] Majesté, et nommément ceux qui sont commis à [illegible] ansport de l'or et argent ou de marchandises. De [illegible] le [illegible] mbassadeur sentist un vif trait, quand, sans avoir [illegible] à [illegible] uctorité ni aux lettres de Sa Majesté, lesdits con[illegible] lonnère [illegible] ue toutes ses choses fussent visitées, et quand ce com[illegible] ut exécuté si au pied de la lettre, que tout l'or et l'argent, q[illegible] rtoit pour les frais du chemin, fut compté, et quand [illegible] rent ric à ric comme du plus vil marcadant de la terre ce qu'[illegible] elloient les droicts du Roy et de la ville, de sorte que [illegible] que l'anneau que Sa Majesté avoit donné au dict sieur Am[illegible]eur ne fut rançonné. Ceste injure sembla fort atroce; ce ne fut [illegible]tesfois riens au pris de la suyvante, d'autant que l'une [illegible] palliée du manteau de Justice, l'autre resambloit à pur sa con[illegible]osition, mais elle ne suyvist pas si tost, afin que l'on eust le moyen de reprendre son sang. Car

achevée la recerche, la cholère se passa avec la monnoie comptée, le bon vin et le friant mouton donnant occasion à aultres pensées. Après disner incontinent à cheval comme fuians ce lieu superbe, avare et mal gràcieux aux passagers, *inhospitam tellurem*, aux seigneurs libres de tailles, aux ambassadeurs inviolables, voire aux ennemys, et picquant la teste levée, comme esquels n'y avoit plus que recercher, fusmes estonnés de nous veoir arrester à l'entrée du pont de l'Ebro, et par ces mal plaisantes gardes aux réaux qui se présentèrent importunément, feindans ne riens sçavoir de la recerche si diligemment faicte : mais l'on s'ouvrit tost le passage, les remettans au courrier qui avoit le certificat du droict paié ; mais venus que fusmes au milieu du pont, les autres se mirent en partie, ne voulans rien sçavoir de ce qui s'estoit passé à leur veue ; qui fit un peu monter les paroles, mais la chose fust composée, veue la cédule et touché quelques réaux ; nouvelles gardes et plus molestes de toutes recommencèrent toutesfois nouvelles difficultés sur l'issue dudict pont, et, sans ordre ni respect, se jectèrent aux brides des chevaux et empeschèrent le chemin comme par force ; qui fit perdre aux compaignons la patience déjà tant de fois blessée jusque à rompre. Ce fut d'entrer en cholère, de crier au plus haut, de détester la gent avare, l'injustice et le brigandage de la terre ennemye, et enfin la tragédie s'aigrit si bien qu'on en vint à jouer du couteau, ne doubtant que, si les compaignons eussent été à l'écart, car on a souvent moins de crainte d'offenser, en la présence de Dieu tout puissant, que des hommes, ils n'eussent joué un tour de leurs mains, pour l'importunité des gardes qui s'efforçaient leur faire mettre pied à terre ; quand le courrier, qui avoit esté arrêté quelque peu à contenter les premiers et les deusiesmes, survenu, cognoissant la cause du mal, pour

estre de même nation, deffit la meslée, non tant avec la cédule qu'avec dousaine de réaux qu'il fit glisser ès mains des tyrans à l'argent. Aussi l'or n'a perdu sa force ancienne de faciliter la voye aux choses autrement impossibles, ayant jadis trouvé accès par les tuilles jusque au giron de Danaë; Philippe de Macédoine [1], aiant par son moyen gaigné tant de villes que les Grecs souloient dire que ce n'avoit pas esté Philippe [2], ains son or, qui avoit asservi la Grèce. Pourquoy Horace a dit méritoirement :

Aurum per medios ire Satellites
Et perrumpere amat castra potentius
Ferro. . . . .

Afranchis des gardes, passasmes à barque le Rio Gallego, près de Çaragoce, d'où vinmes à Alfariarime, puis à Ossera, puis à Burialaros, puis à Candasinos, à Bonart, et de Bonart à Fraga, passé la rivière à barque, le pont d'Aix estant emporté des eaues sauvages, ceste rivière estant autrement fort commode à la ville, qui ne se sert d'autre eaue, bien que l'on y face toutes les ordures, nonobstant quoy la dicte eaue est très bonne et très claire, quand elle est rasize de vingt quatre heures ou environ, chose commune à autres plusieurs lieux des Espaignes, où l'on trouve ordinairement ès entrées des sales, signamment hostelleries, quelque nombre de cruces à eaue, *secundum Consuetudinem Judæorum*, osoyent bien dire aucuns des compaignons broquans sans faindre. De Fraga l'on passe à l'après disner à Arculas, et d'Arculas à Lérida ; car on appelle ainsi de présent l'Ilerda de Ptolomée; tel changement apporte

[1] Ovid.
[2] Plut. in apoph.



si petite transposition de lettres! auprès de laquelle l'on tient que Jules Cæsar [1] serra de sorte Pétréius et Afranius, principaux capitaines de Pompée, qu'il en eut bon marché. Elle est belle et grande ville, bastie sur la rivière Cinga ou Segre, appellée des anciens Sicuris, si le nom ne me trompe, au murmure de laquelle, pour son cours roide au canal, empesché de rochers, soupasmes ce XXVIIIe, bien lassés et recrens, pour n'avoir arresté que peu ou point, depuis qu'estions partis le jour précédent de Çaragoce, bien est vray que l'on se servit en quelques endroicts de Caroches, esquelles l'on se refaisoit aucunement. Ce qui faillit de nous estre cher vendu, le danger accompagnant de près le peu d'aise que l'on en tiroit. Car en certaine poste, comme les muletz courans viste, une roue se glissa hors de l'essieu, la caroche se renversa sans dessus dessoubz, en sorte que le sieur Ambassadeur fut serré comme en une cage, un de ses gens en fut en hasard d'avoir les machoires et la teste fouldroiées, enserrées qu'il se les trouva dessoubz les escaliers; le chappellain fut jecté loin sur la campagne, afin que retenu de riens, il fut plus prest pour arrester les muletz, qui autrement, trainans la caroche, eussent peu faire mal au sieur Ambassadeur et à son homme enserré dessoubz.

Or, Lérida est ville qui tient quelque réputation en Espaigne comme mère des Valentinois, ayant obtenu le privilège d'envoier une nouvelle colonie à Valence, lorsqu'elle fut retirée de la puissance des Maures, pour récompense que les cytoiens gaignèrent premiers la muraille, avec l'honneur de leur donner les armes ou escusson, et la marque de la monnoye; d'où vient qu'il reste seulement trois fleurs de Lys pour les armes de la ville de Lérida, la quatriesme estant donnée à celle de Valence.

[1] Alphonse à Cartha. in anacephal. reg. hist. c. 4.



Le XXIX[e], le sieur Ambassadeur saillit de grand matin de Lérida et affrancit le pont, sans ruse, pour avoir contenté les gardes, dez le soir précédent, afin de ne tomber ès fascheries de Çaragoce; et vint coucher à Saincte Marie de Camino, ayant trécassé vistement Belios, Belle-Puce, Tailliadelle et Hostellettes.

Le XXX[e], sortismes en chemin dez les deux heures de nuict pour prévenir les chaleurs, de sorte que passasmes Maquefa, belle villette, à la freische heure, Martorel le jour s'eschauffant, Sancto Filio en chaleur, où n'ayans trouvé qu'un cheval, et les nostres estans fourcourus, pour avoir passé poste sur poste, fusmes contraincts de nous contenter du petit pas, pour nous aller rendre à Barcellonne en pleine chaleur, mais fort contens pour avoir attaint en bonne santé ce deusiesme but principal du retour, après beaucoup de fascheries et difficultés, provenans signamment de la poste mal montée.

Le sieur Ambassadeur ne fust si tost entré en Barcellonne, qu'il rencontra le duc de Terranova, vice-roy de la province, duquel il fut embrassé fort courtoisement, avec diverses congratulations de son heureux retour, remettant à autre heure de discourir plus particulièrement du besogné, fust pour le regard des choses publicques, car l'honnesteté de court ne permet le tout estre tenu caché à tels seigneurs, fust pour aucuns particuliers ; car aucuns des Païs-Bas désiroient estre recommandez au dict duc, pour l'effect d'aucunes promesses faites par iceluy durant le traité de Coulogne, en conformité de ce luy escripvoit lors Son Altèze [1], *medio pecuniario multas difficultates posse explanari, si sua excellentia pecuniam largiretur nonnullis familiaribus ministris commissariorum, eosque hac via*

[1] Es-lettres mises en lumière comme interceptées. In act. pacif. Colonien.



expugnaret,
compendio ı ta i.

Le dict : ır Am ɜur alla le lendemain trouver ledict duc à cest e ɜct, et ur entendre son advis sur le passage de la mer, chose en quoy le dict sieur rencontroit beaucoup de difficultés, se trouvant déchu de l'espérance qu'on luy avoit donnée de trouver les gallères prestes à passer en Italie. Car on disoit que le duc d'Ossuna s'estoit réservé une partie de celles mesmes qu'avions trouvé à nostre venue en Espaigne ès portes de Colibre, Palamos et autres, pour passer en Italie et de là en Sicile, l'autre partie estant retournée à Gennes, soubs la conduite de Philippe d'Auria, ce qui estoit vray; mais la venue dudict duc estoit incertaine et les apparences du retardement croissoient de jour en jour; qui faisoit tourner les pensées du dict sieur au remède des falluques desquels il avoit esté fort lassé à sa venue, luy pesant de présent beaucoup plus le hasard des pyrates africains que toutes autres incommodités. Toutes lesquelles choses représentées au dict duc, vice-roy, à grande peine peult-il trouver bon que le sieur Ambassadeur se confiast aux falluques, ne faisant esgale comparaison du temps au péril, le jugement de ces choses se trouvant quasi contraire, au sieur Ambassadeur, qui fut cause d'arrester la résolution aux falluques, et d'en lever trois comme il avait fait au venir, se joindant aussi quelques chevaliers de Malte et autres qui estoient résolus s'embarquer pour l'Italie par la même commodité, le Ve du mois de juillet. Ce qu'estant fait, et restant seulement de prier ce bon Dieu luy estre aussi favorable guide du retour comme il l'avoit heureusement adressé au aller, luy print dévotion d'aller plier une offrande, comme l'on dit, à la Vierge sacrée du mont Serrat; à quel effect partismes de Barcellone le IIIe du mois, après midy, et allasmes coucher à Martorel, à cincq lieues de Barcellonne.

Le IIIIe, nous fusmes accompagnés premièrement d'une grosse bruine et puis d'un clair jour, et passé le bourg que je croy estre Colibato, commençasmes à ramper petit à petit à la montaigne par tours et retours, pour afranchir par ce moyen la roideur à moins de peine, chose longue, mais d'autant moins fascheuse que plus on prend long tour, plus on monte avec moins de roideur, y restant mesmes quelques marques, ruynes de chappelles en divers endroicts, où l'on se peult reposer et gaigner certains pardons, octroiés à ceux qui feront certaines oraisons ès dits lieux. Quoy que le chemin en soit long et difficile, nous l'achevasmes de si bonne heure qu'arrivasmes au monastère quelque demye heure avant la grande messe, de sorte que nous eumes moyen de visiter encoire, avant le disner, après avoir ouy la messe, l'église, le revestiaire, thrésorie, cloistre, réfectoire, dortoir, librairie, et les autres lieux plus signalez du monastère. Après disner, bien que la chaleur fut fort ardente, estant conviés du grand désir de veoir et apprendre, volusmes visiter les treize hermitages, situés hors du monastère et plus hault, ès retraites, que les rochers, ou par œuvre de nature, ou forcez par industrie humaine, ont laissé en la roideur de la montaigne; et de fait, les uns se mirent en chemin, tout bottez comme ils estoient, ou par autre cas, ou pour se mieux accommoder au lieu de pénitence, estant mal aisé, tépides que nous sommes à concevoir telle contrition et repentance du péché, que confessons, ou négligens que soulons estre en la partie de satisfaction, que ne soions tousjours trouvé debteurs et en arrérage; autres furent si advisez que de se faire desboter de bonne heure, si est-ce que visitasmes seulement trois ou quattre de ces hermitages, en très grande chaleur et sueur, tant des uns que des autres; qui occasionna de se contenter de tant, la roideur mesme de la montaigne semblant croistre avec le chemin, et le jour allant



propres à re-
onnable ou non.
font croire que
je ne sçais si
que la nouveauté
sa façon de faire,
souvent ce que l'un
suivant l'ordinaire
ncipal autel regardant
l'image tant renommée
ellent, ni en taille, ni en
voulant, par advanture,
la grace despend seulement
de la saincte Vierge mère,
le verset du psalme : *omnis*
us; bien que les riches paremens
de d'or ou d'argent, n'y manquent,
mage, que pour servir aux ornemens
es vertueux personnages ayans aussi
dévotion à l'endroict de la dicte saincte
des faveurs reçues par son intercession :
samblable regard, fait si bonne part de
monastère, que les religieux ont, pour estre
ur recevoir, à frais du monastère, les pélerins
qu'ils soient, et en si grand nombre, qu'ils s'y
durant l'espace des trois premiers jours de
ayant toutefois certain troncq en l'église, où chas-
ter ce qu'il trouve bon donner sans faire compte
la dépense. Les lieux et bastimens du monastère
ce néanmoins que ceste libéralité maintient plus les

trompant, juge les gros rochers qui comblent le dernier sommet estre petites colonnes, et les hermitages, autrement assez grands, que ce soient petites cages d'oisillons. Qui donne incontinent à philosopher à ceux, qui sçavent eslever leurs esprits des choses basses aux supérieures, sur les œuvres de nature et la grande sapience du créateur d'icelle, qui a chargé la terre d'un si merveilleux amas de très puissans et très gros rochers, pour compasser l'univers, et luy donner son poids et contremesure. Le chemin, pour gaigner ceste masse de tout costé abrupte et découpée en précipices est, comme il est aisé à conjecturer, bien mal aisé, estant besoin le tourner par tours et retours, tantost d'un rocher, tantost d'un autre, du costé de midy, et enfin descouvrant l'Orient, rabaisse un petit, s'en aller rendre au monastère, basty sur le regard de l'Orient, en une plaine, partie naturelle, partie artificielle, estendue comme le giron de la montaigne, au beau milieu du pendant d'icelle, tellement que le monastère est loin du sommet et de la cime, toute roide et inhabitée, contre l'opinion de ceux qui estiment ce mont ressembler celuy de Thabor. Lequel, selon Joseph, a une bien grande plaine au lieu plus éminent. Le monastère, bien qu'assez grand, laisse une large rue sur son advenue, qui a divers bastimens, despendans du monastère : car il n'y a pas seulement ceux qui sont requis afin d'oster occasion aux religieux de courir hors du monastère, mais beaucoup d'autres tant en l'enclos qu'en l'advenue, où les pélerins ordinaires, les seigneurs, gentils-hommes, contes, les princes et les roys sont receus.

L'église n'est pas fort grande, plus obscure à l'advenant, chose commune à celles d'Espaigne, soit qu'on y ait studieusement affecté les ténèbres comme propres à empescher les distractions, soit qu'on ne recouvre par tout ces hardis ouvriers

du Païs-Bas, soit que ces bastimens soient plus propres à retenir la freischeur, soit pour autre cause raisonnable ou non. Car les commencemens du nouveau bastiment font croire que l'on ne se trouve pas bien de la dicte forme; je ne sçais si autre chose a donné occasion au changement que la nouveauté par laquelle il advient que chaque siècle a sa façon de faire, de dire et de bastir, et que l'autre change souvent ce que l'un a trouvé bon. L'oratoire des religieux est, suivant l'ordinaire d'Espaigne, sur la fin de la nef, le principal autel regardant vis-à-vis, enserré en une chappelle où est l'image tant renommée de la Vierge sacrée, qui n'a rien d'excellent, ni en taille, ni en traict, ni en paincture, ce bon Dieu voulant, par adventure, donner incontinent à entendre que la grace despend seulement de soy-mesme et de l'intercession de la saincte Vierge mère, se pouvant bien ici accommoder le verset du psalme : *omnis gloria ejus filiæ regis ab intus;* bien que les riches paremens de toute sorte de soye, de toille d'or ou d'argent, n'y manquent, tant pour enrichir la dicte image, que pour servir aux ornemens des ministres de l'autel, les vertueux personnages ayans aussi voulu faire paroistre leur dévotion à l'endroict de la dicte saincte Vierge, ou la merchier des faveurs reçues par son intercession : les autres ayans, pour samblable regard, fait si bonne part de leur revenu au dict monastère, que les religieux ont, pour estre bien traictés, et pour recevoir, à frais du monastère, les pélerins de quelle qualité qu'ils soient, et en si grand nombre, qu'ils s'y puissent trouver, durant l'espace des trois premiers jours de leur arrivée, y ayant toutefois certain troncq en l'église, où chascun peut jecter ce qu'il trouve bon donner sans faire compte aulcun de la dépense. Les lieux et bastimens du monastère monstrent ce néanmoins que ceste libéralité maintient plus les

choses qu'elle ne les destruict, les bastime e ns spacieux et bien entretenus, signamment ès enviro... ... l'église, où il se présente diverses galleries et salles ornées de diverses painctures, signamment de naves et batteaux combastant la tempeste, diverses pièces de bois de batteaux fracassés, des cheps, chaines et autres fers de prisonniers, une infinité d'images de cire pour servir de tesmoins très certains des miracles qui se font journellement, suyvant l'exemple de l'ancienne église, à l'invocation de la saincte Vierge, uelle on honore principalement en ce lieu ; mais les lieux appr priés aux religieux sont encoire plus richement et jolyment l s et ornez, soit le dortoir, le réfectoire, le chapitre, le c tre et autres galleries, soit quelques chappelles et oratoir ccommodés en divers endroicts hors du bastiment de l'église, c ascune de ces choses estant quasi prodigalement accommo de lambroussemens et ouvrages de huisserie, de tailles, statues et painctures, se pouvans veoir au plancher d'une seule gallerie plusieurs cens d'effigies de saincts religieux qui servent fort bien à la piété, pour le vif exemple des personnages vertueux y représentez. La librairie a aussi son lieu bien commode, regardant l'Orient bien à propos, et estant garnie de beaucoup de ons livres. Le lieu pour solliciter et curer les malades tient aussi son rang, l'apoticairerie n'en estant guères esloignée, q i monstroit abonder en toutes sortes de drogues ; pour abr r, peu ou riens, ne manque qui puist servir à samblable place pour mieux entretenir la discipline monastique et soin néc saire du corps, avec une bienséance et netteté quasi curieu

J'entens ce lieu tant accomply, si bien doté, si sainctement maintenu, avoir pris son origine de fort petit commencement, lequel on nous compta avoir esté tel. Quelque bon père dé-

sireux se despétrer des insolences et vanités de ce monde, et se donner entièrement à la mortification de soy-mesme et à la contemplation de ce que nous croyons et attendons meilleur, rampant des pieds et des mains, trouva moyen de parvenir en ce lieu retiré de toute conversation humaine; et s'y apprivoisa tellement que les rochers et l'aspreté des montagnes lui servoyent comme de paradis, joyeulx qu'incognu et sans que personne lui rompist ce repos solempnel, il pouvoit jouir du vray contentement de l'ame. Mais comme la saincteté se peult moins cacher que la lumière, soit qu'il descendit quelquefois vers ses voisins pour ses nécessitez, soit qu'il y cercha quelque gain spirituel, soit que fortuitement il fut rencontré, il tomba de ce contentement et repos en estat très dangereux, mis qu'il fut en vogue et la bouche des personnes. Car, comme il advint lors que la fille de certain comte de Barcellonne se trouva possessée du diable, on lui confia pour la curer, et plus privément qu'il ne convenait; de quelle occasion le subtil, fin, malicieux, irréquiet et conjuré ennemi des hommes et de toute piété, s'estant aidé si vifvement les flammes de cette lubrique concupiscence assoupie ès cendres d'un corps quasi tout déseiché de jeunes, qu'il embrâsa de sorte le pauvre homme et par la tentation et par l'opportunité d'y obéyr, si dangereux est-il de ne s'oster l'ocasion du péché, qu'il le fit tomber en fin en si lourde faute que d'obéyr à la chair; de quelle occurence l'ennemy de nature s'aydant de nouveau, comme il n'arreste jamais tant qu'il ait entièrement perdu la pauvre créature qui se laisse aller à sa persuasion, mit le pauvre homme en telle perplexité, luy faisant paroistre après coup, comme luy est ordinaire, son péché trés ord et très infame, que pour en couvrir l'ordure, le fit tomber d'extrémité en autre, de trop d'amour en cruauté, tel que

d'oser mettre les mains sur la dicte fille et l'esgorger; ce qu'ayant obtenu, ne cerchoit plus que le moyen de luy faire parachever le dernier acte de la tragédie; à quelles fins tâcha de plonger son homme en désespoir et le mener au précipice, luy mettant en avant l'horreur des péchés exécrables par luy commis, la honte qu'il en recevroit devant les hommes, la chose étant cogneue, la punition que l'on prendroit de luy et choses samblables; de sorte que le pauvre homme estoit perdu aussi bien que sainct Pierre, si Dieu ne l'eust regardé et luy eust ouvert les yeux et bridé la force de l'ennemy. Qui donc s'en alloit perdu de soy-mesme revint à soy assisté de l'ayde divine et se mist de sorte à considérer l'énormité de ses péchés, que balançant en contrepois l'admirable miséricorde de ce bon Dieu, qui n'a voulu perdre personne, il reprint cœur, et, renonçant au désespoir, se prosterna aux pieds de la bonté divine, implorant très humblement et assidument la miséricorde d'icelle, et la désirant fleschir par pénitence, se constitua tant sévère vangeur de ses faultes qu'il se résolut de là en avant ne lever la teste contre le ciel, qu'il n'entendist son péché luy estre pardonné, et afin de punir condignement sa bestise, se traina sur ses mains et genoux, à la façon des bestes brutes, si longtemps et par si long chemin, qu'il en alla cercer l'absolution à Rome; et de retour continua de sorte la pénitence en lieu, où il s'estoit tant oublié, qu'il en devint, quand à la peau, samblable aux bestes, et que, rencontré entre les bocquillons, fut de prime face recognu pour tel, et depuis pour homme très sainct et très vertueux; chose qui fut manifestée par divers miracles, et luy estant fait révélation publique que son péché luy estoit pardonné. De quoy advint que le sainct homme, relevé beaucoup plus ardent et advisé qu'il n'avoit esté paravant en



olitaire, est recogneu avec meilleur succès qu'il n'ayoit esté premièrement cogneu, beaucoup de gens volurent estre imitateurs de ceste grande piété; et, studieux d'en observer les moyens, se retirent en ces lieux solitaires, et signamment ès environs, où ce bon père avoit dressé une chappelle, et posé l'image de la Vierge sacrée, laquelle il avoit trouvée en terre, et est celle mesme qu'on honore encoire à présent au dict monastère. Ce qui a continué si bien du depuis et avec tel succès, que le monastère s'en void de présent si grand et célèbre, où environ cincquante religieux, studieux imitateurs de la saincteté et perfection de nostre père sainct Benoist, sont confinez. Telle force a la piété, voire d'un homme rendu célèbre par miracles! Et, outre le monastère, et religieux qui y font l'office divin, soit qu'aucuns ayent désiré ressambler de plus près le sainct homme, soit que la vie conventuelle soit le vray apprentissage et escole de la solitaire, l'on a basty au-dessus du monastère, en la mesme montaigne, treize hermitages, où la nature avoit laissé quelque lieu moins roide pour y planter et attacher quelque maisonnette, se trouvant en chascun d'iceulx quelque bon père, pour la plus part, non prestre, choisy et exercité au paravant en l'escole du monastère. Qui se trouve à l'environ de ces lieux, admire premièrement les chemins si estranges par lesquelz on y arrive, qu'à grand'peine se peult saouler de considérer comme on a pris la peine de cizeler, les uns sur les rochers, et percher les autres entre iceux, si près des précipices, que ceux qui n'ont pas bonne teste n'y ont que faire, bien que l'on dict y avoir une voye plus longue, mais plus aisée, par laquelle certain mulet porte, aux jours ordinaires, leur pitance aux hermites; il admire par après, nouvelles haulteurs, allant avant, et signamment les grosses et haultes colonnes de

rochers sortans du sommet, qui s'eslèvent superbement [illegible] les nuées. Il s'estonne quand il descouvre tant de terres, si grande estendue de mers, et tant de pays, ne trouvant plus estrange si le diable trouva où porter le seigneur du monde couvert de nostre chair [1], *unde ei ostendit omnia regna mundi et gloriam eorum.*

Il admire enfin et loue Dieu, quand il considère ce mont admirable et imperterrit contre tant de vents, de pluies, d'orages, de tempestes, avoir fait joug à la grande humilité des bons pères, qui se font admirables au beau milieu de ses entrailles, au plus large de ses espaulles, et en jouissent pour seure, stable, arrestée et paisible demeure, si grandes sont les forces de la piété, que de faciliter le chemin mesme ès lieux inaccessibles, et rendre aisées les choses que l'on estime les plus difficiles, estimées ce nonobstant, à grand tort, de si difficile accès, si rude et si aspre ; pour quelle sotte opinion tant de gens n'ont le couraige de l'embrasser de tout leur cœur.

De la terre ferme, de lieux plus eslevez, plus fermes et asseurez, l'ordre du chemin me commande descendre ès lieux où il n'y a qu'instabilité, une représentation d'abysmes et de profondeurs si voisines, que l'espoisseur seulement de trois doigts de bois empesche qu'on ne les aille veoir.

Le VIe doncq de juillet, le sieur Ambassadeur ayant réparty ses gens en trois falluques, comme il avoit au venir, et accompagné d'autres trois falluques, où estoient quelques chevaliers de Malte, et d'autres trois, de divers passagers, se mit en mer au nom de Dieu, en temps guères propice, mais tolérable, et qui nous donna moyen de gaigner à la rame Sainct-Félix petit

[1] Mat. 4.

de ville et qui nous put à grande peine accommoder de
gis.

le XII°, bien que le temps ne promit dez le matin chose
restée, le désir d'avancer le chemin nous fit mettre en mer
ec tel succès, qu'une bonne partie du jour, le vent favorisant
nna quasi en poupe jusque à estre passé de Cabo de Vallis,
de Palafignel, que les Latins ont appellé *Lunarium promo-
tium* : mais de là en avant nous donnant un petit à costé et
ntraignant de naviger en Ourse, les mattelots n'en concevans
uvaise opinion, comme le bonheur donne occasion à la témé-
é, entreprindrent de passer à ligne droicte le golfe de Rosas;
qui succéda jusque à approcher d'une lieue le cap de Cata-
ıerra, quand s'esleva un vent contraire qui s'efforceant de sur-
nter le premier, esmouvoit les eaues et les ondes, de sorte
'il n'y avoit moins de combats entre elles qu'entre les vents,
ut le danger de la rancontre retombant au péril des naviguans
i, sans avancer que bien peu, se trouvoient vannez autre-
ent qu'ils n'eussent désiré; et enfin le vent contraire ayant ob-
nu le dessus, se trouvèrent tellement empêchés à combattre
s puissantes vagues envoyées et confortées par icelluy, que tel
eut en la compagnie qui n'espéroit veoir plus belle journée,
usieurs augurans mal, par ce que dez le commencement de
tempeste le vent rompist court l'arbre du trincquet de la fal-
que du sieur ambassadeur, l'emportant en mer avec le voile;
incontinent les grosses vagues suyvirent en telle furie et
ondance que le combat en estoit bien dangereux, s'opinias-
ns quelquefois à ne céder aux lames et y cédans les aultres
is avec telle difficulté que nous en étions jectez de part et
autre si lourdement, que les fallucques en humoient quelque-
is eaue, et ordinairement se trouvoient arrousées d'une grosse

eaue bénite ; en quelle occurence chascun philosophoit fort bien, comme il advient lorsqu'il semble que le conseil se confirme par les choses qui adviennent, avoir esté grande témérité de se confier si avant à chose si instable que la mer. Je ne sçay pas mesme si aucuns n'eurent recours à ces remèdes, dont la crainte nous fait souvenir ès dangereux passages, aux aides célestes avec vœux. Une chose est certaine qu'aucuns bien baignez se jugeans perdus crièrent piteusement miséricorde non à cest élément inclément, sourd et l[illegible]re, ains à ce bon Dieu : *Qui dominatur potestati maris*, [illegible]*otum fluctuum ejus qui mitigat*, et, par sa divine protection, nous fit tous arriver au port de Cataquerra, après juste crainte mesme de ceux qui estoient premiers arrivez, que la tempeste n'emportast au moins quelqu'une des fallucques plus retardées et pesantes, comme pour le peage des aultres.

Le VIIIe, les flots n'estans du tout appaisez et le vent demeurant aucunement contraire, apprins du jour de devant combien est grande témérité se fier à une mer incertaine, séjournasmes au dict lieu, où de bien venir estions bien logés, encore que la ville soit en soy peu de chose, et que pour estre subjecte aux courses des Afriquains, il n'y ait pas grandes gens, ni grandes richesses.

Le IXe, bien que la mer ne fust pas du tout acoisée, comme l'on oublie tost les dangers passez, le vent propice nous faisant espérer choses bonnes, nous occasionna de cingler avant. Mais la pénitance suyvist aussi de près l'emprise inconsidérée. Elle ne fust pas toutesfois fort dangereuse, parce que les mattelots ne s'estoient pas fort esloignez de la terre et en eurent incontinent moyen de gaigner l'abry des rochers, où l'on délibéra attendre meilleur temps : mais comme l'on eust desjeuné et que



ur des flascons eust eschauffé lés paoureux, bien que la
e monstrast quasi aussi farouche qu'auparavant, le plus
nombre des voix fit croire qu'elle n'estoit pas aussi im-
ise qu'on ne la peult bien forcer à la rame ; et de fait les
urs se mirent en debvoir de la combattre et advancèrent
te que ne resta plus aucun moyen de prendre terre qu'ès
s et montaignes bien aspres et subjects aux embusches
rates. Comme toutesfois la tempeste sambloit aller en
ant, soit que les rameurs devinssent plus floches pour le
travail, soit que la rousée des flascons digérée, la pre-
audace se refroidist, l'on trouva enfin qu'il n'y avoit pas
e d'abandonner ainsi sa vie pour gaigner un peu de temps et
min, et quoy qu'on fut sage du danger et incommodité des
rs, l'on se trouva en tel péril qu'on se résolut de s'en ap-
er ; et s'en estant approché on pensa qu'il y avoit moyen
igner le port par terre, nommément contre l'advis des che-
s. Et pour ce faire, l'on s'ouvre le chemin par les rochers
les espines, et l'on gaigne à vifve force tantost une mon-
bien roide, tantost un rocher inaccessible ; mais enfin les
s refusent de correspondre au cœur et couraige, l'on re-
la mer et les fallucques. De quoy le principal patron s'es-
loubté, pour recognoistre la nature des lieux avoit avysé-
costoyé la rive avec les fallucques, et s'estant mis dans un
coin non battu des vents, se découvrist oportunément à
qui le désiroyent, et présenta les batteaux à ceux quy en
oyent user, se trouvant aussitost suyvi, la lassitude du
in, moindre d'une lieue, estant si grande, que chascun fut
aise de se remettre à la miséricorde de la tempeste sur la
esse des mattelots, qu'aydant ce bon Dieu, ils nous rende-
t saulves au port voisin ; comme ils firent en effect, nous

mettant, après avoir receu force eau besnite de mer, en lieu asseuré près de Lausane, non la voisine de Genève, bourg de petit pris, duquel toutesfois chacun print la route, peu de matelots exceptez, sur opinion, qu'on y passeroit la nuict : mais le vent, abaissé pendant le disner, nous occasionna d'embarquer si à la haste qu'aucuns bien disnez y oublièrent leur souper, de quoy n'eussent sentu grande incommodité s'ils eussent trouvé pour argent à Colibre, ce qui manquoit aux passagers.

Le Xe, la mer estant calme, partismes sur le point du jour de Colibre sans renouveler les prouvisions ; qui fit venir fort à propos, ce qui en restoit au sieur Ambassadeur, pour la longue traite que l'on fit ce jour, laquelle on disoit excéder quatre vingt milles ; car passé toute la coste du Rousillon, de Narbonne, Beziers et d'Agde, prismes terre près de Frontignan en lieu tellement stérile qu'on n'y trouvoit que le sablon et force eau sallée. Les malfurnis y eurent congé d'y ronger du pain et des oignons, ceux qui estoient un petit mieux pourveus ne s'osant eslargir, doublans de la navigation et du giste que l'on prendroit le lendemain. Si n'eussions pas fait si grande journée, et qu'eussions desbarqué ès environs du comté de Roussillon, nous eussions par avanture trouvé les poissons en terre pour nouvelle viande. Car, afin que nature féconde en toute chose, abonde ès rares comme ès communes, Strabon escrit qu'il y a une campagne voisine du costé qu'elle aborde le Roussillon, où l'on pesche certaine sorte de poisson qu'ils appellent *Cestreia*, soit le mulet ou le muge. Il escrit en ces termes [1]: Si *quis duos aut tres fodiat pedes, et in limosam aquam fuscinam demiserit, piscem eximiæ magnitudinis fixum penetrat*. Ce qui semble un petit fort à croire à Mela, escrivant [2] : *Graiis nostrisque etiam auctoribus*,

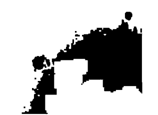
[1] Strab. geog. lib. 4.
[2] Mela de Situ orb. l. 2.

verine ignorantiâ an prudentibus etiam mendacii libidine visum est tradere posteris in eâ regione, il parle de l'endroit du comté de Roussillon, *piscem è terrâ penitus erui*; mais non pas tant à Theophrastus, ni mesme à Pline [1] qui autrement se rit volontiers des mensonges et vanités des Grecqs. Il semble aussi que Seneca le veuille croire [2] fondé sur l'authorité dudict Théophraste et ce qui se passoit journellement de son temps : *Ut affirmant*, escrit-il, *pisces quibusdam locis eruuntur. Multa hoc loco tibi in mentem venêre, quæ urbanè in re incredibili fabulosâque dicas, non cum retibus aliquem, ant cum hamis, sed cum dolabrâ ire piscatum. Expecta ut aliquis in mari versetur. Quid est autem quare pisces in terram non transeant, si nos maria transimus? permutabimus sedes. Hoc miraris accidere. Quanto incredibiliora sunt opera luxuriæ quoties naturam aut mentitur ant vincit. In cubili natant pisces, et sub ipsâ mensâ capitur qui statim tranferatur in mensam, parum videtur recens mulus nisi qui in convivæ manu moritur. vitreis ollis inclusi offeruntur, et observatur morientium color, quem in multas mutationes mors luctante spiritu vertit, alios necant in garo et condiunt vivos. Hi sunt qui fabulas putant piscem vivere posse sub terrâ et effodi non capi. Quàm incredibile illis videretur si audirent natare in garo piscem, nec cœnæ causâ occisum esse super cœnam cum multùm in deliciis fuit, et oculos antequam gulam pavit.* Qu'il en soit que l'on voudra, il est bon d'aller garny sur la mer, sans s'attendre au hasard de la pescherie.

Le XI[e], le temps se présenta tel, que partie à la faveur du vent, partie à la rame, achevasmes un très long chemin, non

[1] Pline hist. nat. lib. 9, c. 5.
[2] Senec. lib. 3, quest. nat. c. 17.

sans le grand travail des voguenrs qui désespéroient, pour la peine immodérée, d'atteindre Marseille, n'eust esté que le sieur Ambassadeur leur remit le cœur au ventre, promettant chasque baril de vin pour chasque fallucque, s'ils le rendoient ce jour à Marseille; de quoy nous estoit grand besoin, les commodités de vivre nous estans faillies, jusque à l'eaue mesme; qui occasionna les plus pressés de la soif, boire de l'eaue trouble du Rhosne, puisée tracassant le fil d'iceluy qui se monstroit bien avant en la mer; l'espoir du gain et la nécessité nous ayans fait rendre à Marseille, après avoir achevé quelques cens milles de chemin, logeâmes vis-à-vis du port, en lieu qui descouvroit fort bien l'estendue et la beauté d'iceluy et tout ce qui s'y passoit, mais à quoy le sieur Ambassadeur s'arrestoit peu, empesché à penser de l'achèvement du voyage ; à quelles fins trouva bon s'aider de l'advertance que lui avoit donné le curé de Cataquerre; car de bien venir comme y séjournions le VIIIe du mois, attendans le vent, le dict curé, je ne sçay pour quelle bonne phisionomie qu'il trouvoit en ceulx de la troupe, s'estoit offert pour faire service au sieur prélat, fust en France, fust autre part, asseurant qu'il avoit encoire six vingt escus pour despendre à son service; de quoy le sieur Ambassadeur l'ayant merchié, avoyt seulement, par manière de devise, sondé de quel bois il se chauffoit, et la cognoissance qu'il avoit en France; ayant trouvé en somme qu'il estoit amy des Balbanés, puissans marchans et foucres italiens, bien affectionnés au service du Roy catholique; qui donna occasion au dict sieur de prendre lettres du dict curé, qui adressoient à quelcun d'eux réséant à Marseille, non pas fort intentionné lors de s'en ayder. Mais venu au dict lieu et trouvant le chemin long et dangereux par Gennes, pensa qu'il ne pouvoit moins faire que s'esclaircir la chose; à quelles fins manda le



marchant et le trouva de bonnes entrailles, et practique des chemins, signamment de France, et comme prenant la route de Lyon, pourroit rendre vaine la recerche que l'on y fait de ce quy y passe, ou bien par quels moyens et endroicts, s'il le trouvoit meilleur, se pourroit jecter en Savoye; sur quoy le sieur Ambassadeur, se conseillant avec autres, trouvoit l'asseurance du chemin en estre plus court que par Gennes, pour le moins de trois semaines, et qu'il seroit, par iceluy, mieux servy de la poste, qu'il y gaignoit les difficultés qui se trouvent ès Alpes, qu'il eschappoit les retardemens, et, qui estoit plus à craindre, les hazards de la mer, et pour le regard de la tourmente et pour les courses des Turcqs, desquels y avoit mesme quelques trente-six à Marseille, qui se comportoient quasi comme libres, s'y estans jectés comme quasi en sauvegarde ou en libre-prison, pour ne tomber ès mains du duc de Piedmont, les galères duquel leur avoient donné la chasse. Une chose pesoit extrêmement fort au sieur Ambassadeur, que, prenant son chemin par la France, s'il en advenoit bien, peu de gens le raporteroient à bon advis, beaucoup à chose fortuite ou à la faveur de fortune; s'il en advenoit mal, que chascun l'attribueroit à témérité et audace mal-fondée, que les seigneurs, à qui la chose touchoit principalement, son Altèze, sa Majesté mesme, le jugeroient excès de sa charge, un fait particulier, ne le voudroient recognoistre fondé en raison ou dressé pour leur service. Estant à la vérité bien dangereux, soit en fait de guerre, soit en ambassade, d'excéder sa charge d'un seul point; nonobstant quels discours, le dict sieur, se confiant à la protection divine qui l'avoit guidé heureusement jusque à ce lieu, s'asseurant du chemin et de la bonté des princes, auxquels avoit à donner compte, et sur diverses autres raisons, se résolut de trécasser ce canton

de la France. A quel effect commanda que, sans sonner mot, qu'il fut intentionné de quitter les barques, on tint les chevaux prests pour le lendemain, sur le disner, ou plus tost, s'il estoit possible; ce qui fut aussi bien exécuté comme il estoit advisé, jusque au partir, quand une dispute s'estant levée entre les maistres des chevaux, pour les malles et valises, chascun retira ses bestes avec telle opiniâtreté qu'il n'y eut moyen de les rassambler jusque au lendemain, de manière que fusmes contraints de tenir garnison à Marseille encoire ce reste du jour; de quoy avions bien peu d'envie, d'autant que sur la résolution du partement, désigné à l'après-disner, en avions fait la visite la matinée du XII[e] de ce mois, de quoy à mon advis, je doys toucher quelque chose avant passer oultre.

Marseille est ville principalle de la Provence, contrée qui resamble et participe bien largement des commodités de l'Espaigne et de l'Italie. *Agrorum cultu, virorum morumque dignatione, amplitudine opum nulli provinciarum postferenda, breviterque*, comme dit Pline, *Italia veriùs quàm provincia.* Elle regarde les Alpes en levant, l'Espaigne en ponent, la mer en midy, la France en nort. Strabon [1] touche bien son assiette et son port, appelé Halytron par Mela, en ces termes : *Massilia petroso in loco sita, cui quidem portus subjacet, saxum videlicet in theatri formam ad austrum spectans*, et sur le dos duquel sont bastis quinze ou seize moulins, quasi au milieu de la ville. Le rocher allant en rondeur, le port monstre beau et peult estre aisément maintenu estant toutesfois clos de murs du costé de la mer, soit pour y maintenir les batteaux plus asseurés de la tempeste, soit pour y empescher l'en-

[1] Strabon, l. 4, Geog.

trée des ennemis, soit pour en mieux recueillir le péage, ledict port estant toutesfois fort libre, quant à ce point mesme contre la volonté du roy de France, soit que les Marseillais veulent ce bien aux estrangers, soit qu'ils se le procurent à eux-mesmes, soit qu'ils veuillent retenir pour le moins ceste marque de leur ancienne liberté. La mémoire de sa première origine, comme il en advient à choses petites, est obscure, signamment à ceux qui la font si vieille que les premiers autheurs n'en peuvent estre desveloppez de l'ancienne oubliance. Strabon, Justin, Mela et sainct Hierosme mesme la rapportent aux Phocéens, soit que fuians la tyrannie de Cyrus, soit que pour autre cause ils aient cerché ceste nouvelle demeure ; en quoy se présente une difficulté, autres entendant les Phocéens d'Asie, autres ceux de la Grèce, la première opinion estant suyvie de Justin et des meilleurs autheurs. L'occasion et façon de s'adomicilier en ce lieu, bien que mise en avant par le dict Justin, ressent mieux sa fable que la vérité de l'histoire, se pouvant passer aussi bien que ce qui est touché par Strabon de la matrone Aristarcha. Le soin de s'y maintenir et de s'y accroistre, mis en avant par le dict Justin, a beaucoup plus de vérisimilitude, escrivant que : *Pericula populsando in tantùm enituerunt, ut victis hostibus in Carpentinis agris multas colonias constituerent.* Et peu devant : *Magnas res, sive dum armis se adversùs Gallicam feritatem tuentur, sive dum ultro lacessunt à quibus fuerant ante lacessiti gesserunt.* Et touchant la chose en particulier, *Illis magna*, dit-il, *cum Lyguribus, magna cum Gallis fuêre bella, quæ res et urbis gloriam auxit, et virtutem Græcorum multiplicatà victorià celebrem inter finitimos reddidit, Carthaginiensium quoque exercitus cum bellum, captis piscatorum navibus, ortum esset, sæpe fuderunt, pacemque*

eaue bénite; en quelle occurence chascun philosophoit fort [illegible], comme il advient lorsqu'il semble que le conseil se [illegible] par les choses qui adviennent, avoir esté grande témérité de se confier si avant à chose si instable que la mer. Je ne sçay pas mesme si aucuns n'eurent recours à ces remèdes, dont la crainte nous fait souvenir ès dangereux passages, aux aides célestes avec vœux. Une chose est certaine qu'aucuns bien baignez et jugeans perdus crièrent piteusement miséricorde non à cest élément inclément, sourd et [illegible]re, ains à ce bon Dieu : *Qui dominatur potestati maris, motum fluctuum ejus qui mitigat*, et, par sa divine protection, nous fit tous arriver au port de Cataquerra, après juste crainte mesme de ceux qui estoient premiers arrivez, que la tempeste n'emportast au moins quelqu'une des fallucques plus retardées et pesantes, comme pour le peage des aultres.

Le VIIIe, les flots n'estans du tout appaisez et le vent demeurant aucunement contraire, apprins du jour de devant combien est grande témérité se fier à une mer incertaine, séjournasmes au dict lieu, où de bien venir estions bien logés, encore que la ville soit en soy peu de chose, et que pour estre subjecte aux courses des Afriquains, il n'y ait pas grandes gens, ni grandes richesses.

Le IXe, bien que la mer ne fust pas du tout acoisée, comme l'on oublie tost les dangers passez, le vent propice nous faisant espérer choses bonnes, nous occasionna de cingler avant. Mais la pénitance suyvist aussi de près l'emprise inconsidérée. Elle ne fust pas toutesfois fort dangereuse, parce que les mattelots ne s'estoient pas fort esloignez de la terre et en eurent incontinent moyen de gaigner l'abry des rochers, où l'on délibéra attendre meilleur temps : mais comme l'on eust desjeuné et que

tumve satis priùs auditum, quàm Massiliam venerunt ; Strabon, [1] en escrivant plus ouvertement en ceste façon : *Prioribus annis cum cæteris in rebus, tum vero et Romani populi amicitiâ eximiâ felicitate florebant.* Justin [2] en donne un exemple notable escrivant : *Partâ pace et securitate fundatâ, revertentes à Delphis Massiliensium legati, quo missi munera Apollini tulerant, audierunt urbem Romanam à Gallis captam incensamque. Quam rem nunciatam domi publico funere Massilienses prosequuti sunt, aurumque et argentum publicum et privatum contulerunt, ad explendum pondus Gallis, à quibus redemptam pacem cognoverunt. Ob quod meritum et immunitas illis decreta et locus spectaculorum in senatu datus, et fœdus æquo jure percussum.* Ce que Cicéron [3] monstre avoir esté confirmé par une continuelle suite d'autres bons offices, quand il appelle Marseille : *Semper amicissimam Romanæ reipublicæ,* et affirme que jamais les Romains ou leurs empereurs et capitaines n'ont triomphé des Gaules d'oultre les Alpes sans Marseille [4]; cause pour quoy il regrette si amèrement que l'on a enfin triomphé, et pourquoy il s'aigrit si à certes contre Q. Fusius fauteur d'Anthoine. *Ego te cum in Massilienses tam es acerbus, Fusi, non æquo animo audio. Quousque enim Massiliam oppugnabis ? Ne triumphus quidem finem facit belli? Per quem sublata est urbs ea, sine quâ nunquam ex transalpinis gentibus majores nostri triumphaverunt, quo quidem tempore populus Romanus ingemuit. Quamquam proprios dolores suarum rerum omnes habebant, tamen hujus civitatis*

fidelissimæ miserias nemo erat civis qui à se alienas arbitraretur Cæsar ipse qui illis erat iratissimus tamen propter singularem ejus civitatis gravitatem et fidem quotidie aliquid iracundiæ remittebat; te nullâ suâ calamitate civitas satiari tam fidelis potest? Neminem illi civitati inimicum esse arbitror, qui sit huic amicus. De quoy nous avons le tesmoignage de Cæsar[1] mesme, quand il escript d'eux et de leur remonstrance : *Hæc atque ejusdem generis complura ut ab hominibus doctis magnâ cum misericordiâ, fletuque pronuntiantur*, et plus bas : *Cæsar*[2] *magis eos pro nomine et vetustate quam pro meritis in se civitatis conservans duas ibi legiones præsidio reliquit.* Mais combien l'on a fait cas des meurs et doctrine des Marseillois, Ciceron le touche en certaine harangue en ces propos : *Cujus ego civitatis disciplinam atque gravitatem non solùm Græciæ sed haud scio an cunctis gentibus anteponendam dicam : Quæ tam procul à Græcorum omnium regionibus disciplinis linguâque divisa, cum in ultimis terris cincta Gallorum gentibus barbariæ fluctibus alluatur, si optimatum consilio gubernatur ut omnes ejus instituta laudare facilius possint quàm æmulari.* Et sont en fin venus jusque à ce point que ils escripvoyent leurs contracts en Grec, tesmoin Strabon, et que les Romains n'alloient plus d'autre costé pour apprendre les lettres et les meurs. Les termes dont il use sont tels : *Nobilissimos Romanos pro Atticâ peregrinatione eo ad capessendas disciplinas adventare.* Cornelius Tacitus[3] attribue aussi à icelle l'innocence de Julius Agricola. *Arcebat eum,*

[1] Lib. 2° de bello civili.
[2] Lib. 2° de bello civili.
[3] Corn. Tac, in vitâ Agrip.

escript-il, *ab illecebris peccantium præter ipsius bonam integramque naturam, quod Statim parvulus sedem ac magistram studiorum Massiliam habuerat, locum græcâ comitate et provinciali parcimoniâ mixtum ac bene Compositum.* Et Justin en fait si grand cas qu'il tient les Gaulois entièrement barbares, à comparaison des Marseillais, rapportant à iceux quasi tout ce que les Gaulois avoient de bon, *usum vitæ cultioris, urbes mœnibus cingere, legibus non armis vivere, vitem putare, olivam serere.* Et eussent peu d'avanture plus accroistre en puissance, doctrine, bonnes mœurs et réputation, si les guerres, ennemies de toutes choses belles et bonnes, ne leur eussent coupé la voye à ceste félicité, Strabon estant auteur [1] *in Pompeianâ adversùs Cæsarem seditione cum victæ parti sese addixissent magnam suæ felicitatis jacturam fecisse.* L'on estime toutesfois que leur aristocratie, qui estoit le gouvernement de six cents citoiens, qu'ils appelloient *timouchous* [2] ne fust guère altérée lors, et quelque temps dura, jusque environ ceste générale inondation de tant de barbares quasi par toute nostre Europe; aiant esté fort abaissée depuis nonobstant la commodité de son port, auquel elle ne doibt pas toutesfois peu de chose. De quoy ne délibérant parler, je diray seulement que sa renommée fut illustrée ès dernières guerres d'Italie, quand siégée estroitement et avec grande expectation elle ne fut emportée des forces de l'empereur, soit que l'argent ait manqué aux assaillans ensemble et les vivres; qui leur causa diverses maladies [3], soit que les assaillis se soient

[1] Lib. 4. Geog.
[2] Honore præditos ou ayans part aux honneurs.
[3] Arnold. feron, lib. 7 addit. ad hist. Pauli Æmilii.

deffenduz trop courageusement, remparans la bresche avec incroiable diligence, pour l'asseurance du secours et haine du nom Espagnol, nourrie de la mémoire, que le vieil Alphonse d'Aragon [1], retournant de Naples en Espaigne, l'avoit autrefois prise et saccagée.

Entre les singularités que l'on voit de présent à Marseille, bien que les bastimens des églises ne soient fort à admirer, l'on nous monstra de beaux joyaux et sainctes reliques, et, entre autres, le chef de sainct Lazare, frère de Marthe et de Marie, au monastère de saincte Victoire, voisin du port de l'autre costé de la ville, le chef de sainct Urbain et bien bon nombre de corps saincts enserrés en divers lieux et tombeaux de la grotte et église subteraine; de sorte qu'il y reste bien peu de lieux où l'on ne rencontre quelque sainct monument. Qui est cause qu'on n'y ose inhumer de présent aucun autre corps, l'opinion estant vulgaire que, si l'on en faisoit autrement, on trouveroit le lendemain le corps jecté hors par la secrète puissance et volonté divine. C'est pitié toutesfois de veoir un lieu si sainct tant mal entretenu, soit la coulpe des religieux, soit celle des seigneurs françois, à l'ambition et avarice desquels les choses sainctes aussi bien que les prophanes sont ouvertes, et riens ne suffit. L'on nous y monstra aussi la croix de Sainct André, couverte toutesfois d'un autre bois pour la conserver, et en la forme que l'on représente celle de nostre saulveur Jésus, celle de sainct Pierre, ou de sainct Philippe, et non pas en sautoir, comme les peinctures nous la figurent. L'on y monstre aussi la boëtte de Marie Magdeleine, et, chose hideuse à veoir, la grotte ou le rocher creusé, où elle faisoit pénitence et se retiroit ordi-

[1] Franç. Guicch. lib. 15. des guerres d'Italie.

noirement, lorsque, par sa saincte conversation plus que par paroles, elle preschoit la foy de Jésus à Marseille, d'où elle se retira peu après et fut portée en lieu secret, inaccessible, incogneu ès haultes montaignes, desquelles sa piété et saincteté de vie admirable a facilité l'accès ; où n'ayant pu parvenir que de l'œil, la poste nous guydant autre part, je me contenteray de ce qu'en escrit Pétrarque [1], qui a composé partie de ses vers en Vaucluse, lieu voisin de ce désert de Beaume ; en considération desquelles choses si quelcun se veult arrester, il sera forcé de jugee que nous sommes des chrestiens merveilleusement délicats, et que ceste saincte faisoit dix fois mille plus qu'elle n'estoit obligée, ou que faisons autant de fois moins que nous sommes tenus, qui voulons toutesfois avoir part à un mesme Christ, à un mesme Dieu, à un mesme paradis. O la foi vifve, ô l'espérance bien ancrée, ó la charité très ardante de la saincte ! ô nostre foy extresmement petite, ô nostre espérance peu fondée, ô nostre charité froide, qui n'avons moins offensé que ceste saincte, attendons un mesme juge, désirons avoir mesme salaire ; estant ce néanmoins vray et asseuré le dire de sainct Léon : « Que Jésus-Christ nous jugera en vérité, tout ainsi qu'il nous a racheté en Justice. »

Le XIII[e] fusmes accommodez de chevaux de la poste, mais non pas en forme de poste, sinon pour le regard de la bourse et de la despense. Car la dame convoiteuse du gain trouva moyen de faire passer ses chevaux jusque en Avignon. Ainsi allasmes seulement le pas, et passasmes par les Pinnes ou Pennes, où l'on void certain marbre antique, auquel est insculpté un pin, ès branches duquel sont pendues des cymbales, des flageols et aultres

[1] Etiam apud Surium.

choses, et ès environs du pied d'iceluy un lion, quelques bastons de pastoureaux mis en saultoir, l'un desquels est affublé d'un bonnet à l'antique, certains indices que la déesse Cybeles, Ops, Vesta, Proserpine, ou comme on la veult appeller, a esté autrefois cogneue en ce lieu; de quoy l'escriteau donne aultre asseurance, estant tel : *Matris Deûm magnæ Ideæ Palatinæ ejusque M. Religionis, etc.*

De Pinnes allasmes trouver Cabanes, lieu guère esloigné d'Aix en Provence, appellée de Strabon et aultres, *Aquæ Sextiæ*, pour les bains que Sextius y accommoda, après avoir gaigné les Saliens; et de Cabanes coucher à Salon le Crau, villette de laquelle le sieur Ambassadeur deslogea bien tost, quoy qu'il se trouvast mal. Car un soubçon bien fondé au mal, que quelcun lui vouloit brasser quelque mauvais tour, mais non [illegible] sans occasion, le feist partir inespérément sur les onze heures de la nuict, et seulement avec le courrier et postillon; et picqué non tant du vif esperon de la crainte que de la charge qu'il s'estoit imposé de donner compte du chemin choisy par la France, passa Avignon de grand matin du XIIIIe du mois; et poursuivant de mieulx le long du jour alla coucher à Montelimar, le XVe à St-Walier, le XVIe à Montluer, en Savoye, le XVIIe à Serdon. Ce partement salutaire et par adventure nécessaire au sieur Ambassadeur, estoit à l'advenant périlleux à sa suite, si quelque chose de ce que l'on soubçonnait eust sorti son effect; de bien venir, soit que les embusches eussent failly, soit que le soubçon fut mal fondé, un peu de fascherie et de malaise et retardement paya pour tout danger; le tumulte n'ayant esté petit à l'hostellerie mesme de Salon, incontinent que l'hoste fut adverty du partement, fust qu'il eust crainte d'avoir perdu le sien, fust qu'il trouvast mauvay qu'on eust mal jugé de sa maison,



comme s'il eust esté faulteur de brigans ou de voleurs ; mais lequel fust appaisé par les compaignons demeurez derrière , qui toutesfois tenoient bonne mine en mauvay jeu , aucunement estonnez que le maistre leur estoit eschappé, sans en avoir esté préadvertis, non mesme le frère du sieur Ambassadeur. Qui nous donna occasion de desloger le lendemain de bon matin, et faire telle diligence qu'arrivasmes à Villeneuve, coupée d'Avignon seulement de la largeur du canal du Rhosne, sur les deux heures après disner du XIIIIe; où le sieur d'Allennes trouva ordonnance de suyvir incontinent avec un compaignon seul, ce qu'il ne peut faire guères avant le soir; d'où print occasion de diligenter en sorte la nuict suyvante et le XVe entier, qu'il alla trouver le sieur Ambassadeur en la nuict le XVIe, le chappelain et un autre compaignon, ayant congé de demeurer à Villeneuve le reste du XIVe, et le XVe quasi entier, pillant la patience telle qu'on poeult avoir, bon gré mal gré, de ce à quoy on ne peut remédier, par industrie ni prudence. Et cependant, afin de ne perdre du tout le temps en oisiveté en ce beau trou de Villeneuve, où Jacques Pinatel [1] fit forger tant de doubles et de deniers, l'an 1552, qu'il fut trouvé avoir profité ou desrobé de clair et net en peu de temps, peu moins de quattre cens mille livres. Si grande finesse y a il en matière de finance, et méritent en ce fait grand regard les choses mesmes, qui semblent très petites ; afin, dis-je, de ne perdre temps, prindent volonté d'aller recognoistre Avignon, distant de Villeneuve si loin que le Rhosne est large, et y joinct par le moyen d'un beau pont ; l'origine incroiable duquel on peult voir en l'histoire le Lyon recueillie par Guillaume Paradin, qui a son

[1] Jea. Bodin. en sa rép.



issue libre du costé d'Avignon, le long des murailles, se trouve bouché d'une porte du costé de Villeneuve, soit pour autre occasion, soit pour ce que les rois de France ayent trouvé convenir, car ils sont seigneurs de Villeneuve, boucher et ouvrir quand ils trouvent bon ceste advenue, craindant que, soubz ombre de venir en court du sainct père, quelque puissant ennemy ne se fust glissé par cest endroict en leur pays, comme il advient que princes voisins se fient bien peu les uns aux autres, veu les exemples et façons ordinaires d'empiéter les uns sur les autres, comme si ce n'estoit vollerie, piller chose grande, et qu'en nature de conscienee, la restitution estoit seulement nécessaire ès choses petites; le voleur barbare ayant bien sceu juger et osé déclairer le contraire, lorsque, mené à Alexandre, il luy dist qu'il estoit estimé voleur parce qu'il couroit la mer avec peu de batteaux, et Alexandre, empereur, parce qu'il ravageoit la mer et la terre avec grand nombre de batteaux et plusieurs milliers d'hommes.

Avignon est ceincte de murailles, plus belles que fortes, pour estre basties du temps que l'on avoit à combatre les [illegible]- arbalestes, balistes et béliers. Le mur est ce néantmoins fort entier, ou pour n'estre fort vieil, ou pour n'avoir enduré les assaults de la guerre, et par tout si semblable à chascune de ses parties, qu'il semble l'ouvrage d'une main et d'un jour. Son pourpris est assez grand et est amazé de bonnes maisons, comme l'on peult attendre du lieu qui a servy de siége au chef de l'église, environ septante ans, Clément cinquiesme ayant osté cest honneur à Rome, environ l'an 1305, qui lui fut rendu, après beaucoup de difficultés, par Grégoire XI, environ 1371. Quant à la beauté extraordinaire, je n'en ay point veu de fort remarquable, le palais monstre bien quelque puis-

sante masse, et les églises sont passablement belles. Le peuple monstre y estre fort courtois, et les gentils-hommes, bien nays, monstrant très bonne face aux passans. Les femmes y sont accoustrées assés nettement, gardans une modestie honnête et pudique, bien qu'il y en ait quelque nombre qui suit de près la façon de celles de Marseille, lesquelles, se plaisans en leur blancheur, n'ont pas vergongne d'en faire part aux ieulx des passans, portans ordinairement le sein et le tétin à descouvert, chose lubrique et mal plaisante à veoir à ceux qui sont faicts aux façons des provinces plus modestes.

Retournés en haste d'Avignon, sans avoir osé prendre le loisir d'y veoir ce qu'ils eussent encoire désiré, ne trouvèrent les chevaux de retour, et leur fut besoin attendre quasi jusque au soir du XVe; d'où suyvit qu'arrivés à Bagnols sur le tard, en intention de passer avant toute la nuict, s'en trouvèrent empeschés, advertis qu'on ne leur feroit ouverture des portes à Saint-Esprit, poste voisine, où convenoit toutesfois repasser le Rhosne. Car ceste villette se veilloit lors plus diligemment, par ce qu'on faisoit gens ès environs, soubs le bruict de les faire passer en Flaudre, ayant esté quelquefois déceue sur samblable mis-en-avant comme elle est enviée de plusieurs pour la commodité de son pont, et de faire passer par iceluy les armées de pays en autres. Si le maistre de la poste de Villeneuve eust bien voulu, les compaignons eussent aisément gaigné Saint-Esprit, pour passer outre de bonne heure, mais le gain particulier et le prouffict des siens empesche la commodité publique. Car, comme sa fille tient la poste de Bagnols, il marque si bien son heure et la chasse, qu'il y fait ordinairement arriver ses gens sur le tard, afin que ne pouvans atteindre Saint-Esprit avant la porte serrée, ils soient contrainctz y demeurer la nuict.

La diligence du XVI[e] récompensa la malice du courrier, les passagers ayans ce jour achevé nœuf postes, nonobstant divers empeschemens et retardemens. Car ils trécassèrent de Bagnols à Sainct-Esprit, bonne ville, et d'icelle à Pierlatte, Chasteld, de ce lieu à Montlimar, villette, et d'icelle à la Concorde, poste, de la Concorde à Lauriol ville, de Lauriol à la Paillasse, petit trou, et puis à Valence belle et grande ville, ancienne colonie des Romains. Mais de laquelle Lion a emporté les principales richesses avec les foires, demeurant toutesfois pour sa grandeur et situation, évesché, qui, depuis peu de temps et en un rare et notable personnage, qui luy a servy de nouveau lustre, Jean de Monluc, cogneu entre autres choses pour si grand nombre d'ambassades par lui achevées avec gloire. Les compaignons furent retardez plus de deux heures en ce lieu, ne pouvant recouvrer de chevaux en si grande ville et n'en trouvant que deux à la poste : de quoy aiant enfin recouvert chez quelque gentil-homme moyennant un escu pour une poste, bien que la beste ne valut guère, tombèrent en nouvelle difficulté, le maistre lors de la poste, enchérissant les siens comme meilleurs, de la moitié plus que le pris ordinaire. Et ainsi furent rendus à Thin, bon bourg, de Thin à Saint-Wallier, où ne pensant arrester qu'une heure pour donner la pasture aux hommes aussi bien que aux bestes, y furent retenus jusque au lendemain, le postillon estant party à l'heure de leur arrivée, pour faire passer en diligence un paquet du roy de France.

Le XVII[e] firent telle diligence, qu'environ la mynuict suyvant vindrent trouver le sieur Ambassadeur à Sardon, trois postes, en Savoye, ayant ce jour trécassé Sainct Lambert, Auberine ou Aubrine, Vienne, puissante et belle ville, de longtemps renommée, et illustrée depuis par Clément cinquiesme, Sainct Séphorin, d'où laissans la route de Lyon, suivant la charge trouvée

au dit lieu par lettres du sieur Ambassadeur, adressans au capitaine Caverel, aussi pensoit-on que nous allions à la guerre en Flandre, tirèrent la poste à travers allans trouver Sainct Laurent, et de Sainct Laurent, doublant la poste par le payement, et continuans le travers, veu Pusignan et autres places limitrophes de France et de Savoie, gaigner le Rhosne avec la barque au port Saint Ion, pour trouver Montluer, en Savoie, bien aises d'estre deschargez de la juste doubte qu'ils avoient de la France, et du creve-cœur que leur apportoient tant de belles places, chappelles, maisons, hospitaux, monastères, chasteaux, villaiges, bourgs, villes tant du Daulphiné que des lieux voisins, ruynés piteusement par la desnaturée furie de ceux qui se veulent dire réformateurs des aultres et mesme de la religion. De Montluer, vinrent encoire de jour à Verbon, et de là à Cormont, sur la brune, comme ils furent retardez plus d'une heure à passer le Dain, le basteau estant mal prest et se conduisant assez lentement avec une seule pièche de bois pour toutes rames, voile et gouvernail; de Cormont à Sardon, assez tard en la nuict, ou pour ce que la poste est longue, et le chemin empesché de beaucoup de pierres, de montaignes et de vallées, ou pour ce qu'une poste de nuict emporte le temps de deux de jour : à quoy aidoit paravanture que la bourse estoit si bien privée de soleil que les yeux, les choses ne pouvant aller fort bien quand un aveugle mesne l'aultre, et tout est rempli de ténèbres. Ainsi en advient-il aux mauvais mesnagers, lesquels advisans d'escarser lorsque la bourse est quasi vuide, ne se doubtans que *sera in fundo parsimonia*, et n'y pouvans tenir pièce, quand ils se voient du tout versez, jectent la manche après la faucille. Ainsi void on qui aura esté négligent le long du jour, s'accravanter, venu le soir, pour un quart-d'heure, afin de gaigner la

porte de quelque ville, et autre qui aiant perdu le courage avec le jour, se remet au petit pas, et employe en peu de chemin les meilleures heures de la nuict, qui lui serviroient de repos, n'eust esté la négligence précédente.

Arrivés qu'ils furent, le sieur Ambassadeur commanda aussitôt de brider. L'on ne monta toutesfois à cheval avant l'aube du jour, le XVIIIe, quand, si le chemin leur fut fascheux pour se trouver oppressez de sommeil, il ne le fut guéres moins au sieur Ambassadeur, et autres, pour la mauvaise bruine close entre les montaignes qui nous conduict durant le chemin de Sardes à Aranche ou Ranton, où le disner, comme le manger guarit souvent le mal de teste, refeyt les malades. Et de Randon passé Orgelet et Colliege, rebrouceans le chemin qu'avions tenu au aller, vinsmes attaindre les troupes Espagnoles à Toulouse : où fusmes assez bien accommodez, bien qu'une enseigne entière d'infanterie eut prins logis en la mesme maison, mais après avoir fait sçavoir au capitaine quel personnage estoit le sieur Ambassadeur.

Le XIXe veu le mont Saincte-Waudrue, où se monstre un beau couvent de nonains, prismes nostre chemin par Dole, conviez à ce faire, partie par curiosité de veoir, partie par l'advis du postillon, partie pour nous despetrer des trouppes espaignoles, nulle des quelles causes ne réussit à telle fin que désirions. Car, bien que la curiosité de veoir l'Université et siége du Parlement si renommé fut aucunement satisfait, la chose nous tourna bien tost à fascherie, ne trouvans pas ce que nous attendions, comme les concepts et imaginations surpassent fort souvent l'effect des choses ; d'autre part, le postillon nous y deniaisa et retombasmes incontinent ès trouppes des gens de guerre, la conversation desquels ne désirions pas beaucoup, bien

qu'ils ne nous fissent qu'honneur et révérence. Le dict postillon, comme il trouva la poste de Dole desgarnie de chevaux ne fit difficulté de promettre de nous passer outre, car le promettre est toujours aisé à ceux qui n'en veulent riens tenir ; mais, voiant ses belles et feindant d'aller abreuver ses chevaux, il se glissa par derrière, plantant les mal soigneux pour raverdir à la primevere. Qui donna occasion de penser incontinent à autre remède pour avancer chemin. Et de fait, comme il n'y avoit que deux chevaux à la poste, et que ne pouvions finer d'en recouvrer autrement, l'on trouva nécessaire y emploier la justice, suyvant le pouvoir que le sieur Ambassadeur en avoit de Sa Majesté et de son Altesse ; et par ce moyen en aiant recouvert deux autres avec difficulté à cause de la moisson, car la ville sert de grange à plusieurs, le sieur Ambassadeur partist avec le sieur d'Allennes et le courrier, et passé Pommes, où quelcun trop dextre à cheval ou autrement, pensant retenir son cheval, qui ayant choppé, s'en alloit pour baiser la terre, le renversa sur soy, en danger de s'en faire accravanter, mais il eschappa pour sentir la garde de sa dague et la dague mesme lui presser bien fort contre les reins, afin qu'elle ne servit pas entièrement de riens en si long chemin, alla encoire ce jour coucher à Grey. Trois de la troupe demeurèrent à Dole, non pour y ouïr un cours de droict, bien qu'ils en eussent assez de besoin, ains en intention d'en partir le soir mesme ; ce que ne peurent effectuer, les chevaux n'estans de retour, jusque au lendemain XXe du mois ; de sorte qu'ils dormirent la nuict en ce lieu dédié aux muses, après avoir tasté de son eaue, et encoire mieulx de son vin, sans devenir pourtant grands poètes, soit que le subject ne fust pas propre, soit que les muses n'aient pas attaché ceste propriété à tous lieux

où elles hantent. Partis doncq dudict lieu, poëtes ou non, car l'on pense bien qu'un fol chemine aussi bien qu'un sage, bien que Salomon attribue pour privilège, au sage, qu'il a les ieulx en la teste, mirent une bonne partie de la nuict suyvante pour venir trouver le maistre à Jonville, où il était allé coucher de Grey, et ainsi passèrent vistement Pennes ou Pesmes, Grey, Dampierre, Fleur, Dince, accompagnés la pluspart du chemin des troupes espagnoles, lesquelles esloignées un petit des plus dangereux passages, n'alloient plus si serrées.

Le XXIe, peu après l'arrivée des compaignons, le sieur Ambassadeur partit accompagné du sieur d'Allennes et du courrier, les laissant de rechef derrière, pour suyvre, après le retour des chevaux, en disette de nombre compétent d'iceux ; et ce mesme jour alla coucher au faubourg de Nancy, passa Montreal ou Montreuil, Darnei, Donnant, Raucour, Revalela, Humont, Metencourt, Morecourt, Prey et Merville.

Le XXIIe, par Autreuil, Sabeuil, Pont à Mousson, Aunil, Conflans, Norroie, Filiève, à Loume.

Le XXIIIe par Arlon, Perls, Hollain, Flamisolz, Granchamp, Ligines, à Marche en Famine, toutes places ou de petit renom, ou desquelles a esté parlé au passer; durant lesquels trois jours, comme la disette de chevaux forcea le sieur Ambassadeur à diviser ses gens en deux troupes, la deusiesme bande ayant besoin d'attendre le retour des chevaux par chaque poste, le venoit ordinairement trouver bien avant en la nuict, ledict sieur Ambassadeur se remettant lors aussitost à cheval, dont aucuns prindrent occasion de dire que celui qui cerche ses ayses fera sagement de demeurer à la maison.

Le XXIIIIe, la troupe se réunist à Marche en Famine, le sieur Ambassadeur s'y trouvant conseillé de quitter la diligence de la poste, pour le danger du chemin, subject aux volleries

des garnisons de Bruxellès et autres lieux ; pour quelle raison il laissa Namur à main droicte, et tirant à gauche le plus qu'il pouvoit, usant des chevaux de poste à journée, afin que la bourse courust toujours la poste, alla passer à Dinant, bonne ville du Liége, bien qu'elle ait esté diverses fois ruynée anciennement et de la mémoire de nos pères, par Charles-le-Hardy, duc de Bourgogne, etc. et n'y a pas si longtemps par Henry 1er, roi de France ; et, sans y avoir autrement arresté, suivant le fil de la Meuse, et enjambé le courant avec petites barquerolles, vint disner à Bouvines, belle et jolie villette distante, à son malheur, seulement un quart de lieue de Dinant, et bastie sur l'autre rive de la Meuse ; belle, dis-je, avant ces dernières tempestes. Car ayant esté siégée, pillée et brûlée, en partie, du camp de dom Joan, porte tesmoignage à la postérité de la folie en laquelle de freische mémoire, peu d'insensés ont plongé beaucoup de gens qui pensoient estre bien sages. A Bouvines, bien qu'il fut la préveille de Saint-Jacques, suyvans la coustume du lieu, eusmes moyen de manger chair ; de quoy la troupe harassée eust meilleur couraige de gaigner Wallecourt, par un chemin difficile à tenir et peu hanté, n'estant de merveille, si peu de gens cerchent un si ord trou de ville et si mal reslevé des anciennes ruynes.

Le XXVe continuans la route des chemins peu congneus et de tant moins subjects aux courses ennemies qu'il reste moins à prendre en ces environs, depuis que les armées mises en campagne, ces derniers troubles, y ont laissé de piteuses marques de leurs prouesses, passasmes à Donstienne, Sore sur Sambre, Givry, et arrivasmes peu après disner à Mons en Haynault, bien déhalez, et en tel esquippage que la garde cogneut bien que venions de loin, ne nous estant besoin d'aller cercher vieux haillons et sou-

liers deschirés ou pain moisy, comme firent ceux de Gabaon, pour le faire croire. Comme n'estions quasi qu'arrivez à Mons, survindrent assez oportunément les comtes de Some et de Mandrescheit, seigneurs allemans accompagnés seulement de vingt chevaux, qui alloient trouver son alteze, ainsi bien que le sieur Ambassadeur, qui accreurent et renforcèrent nostre compagnie avec tel succès que le lendemain XXVIe de juillet, passasmes par Crespin, Condé, Anthoin, laissé le Biez, lieu de belle monstre, à main gauche, et entrasmes heureusement à Tournay, cincq mois, ne s'en faut que cincq jours moins, après que le sieur Ambassadeur en estoit party pour aller trouver Sa Majesté ès Espagnes, dernière province de l'Europe et de la terre ferme, la part où elle y seroit, l'ayant trouvée ès extrémités d'icelles, à Lisbone, la réale de Portugal, plus loin que Hercules ne planta ses colomnes et les bornes de ses travaux, l'ayant abouché plusieurs fois et négotié avec icelle au contentement de ceux qui l'avoyent envoyé, et en estant de retour, après avoir couru et rondé un si long circuit de Provinces et de Royaulmes, par mer et par terre, en si peu de mois.

Venu à Tournay, le sieur Ambassadeur se trouva en doubte s'il devoit passer oultre au camp; l'incertitude du lieu où il estoit planté, le fist résoudre de signifier premièrement son retour à Son Altèze, et entendre quel ordre lui seroit donné par icelle; à quelle occasion y arresta le XXVIIe; mais le lendemain XXVIIIe, comme jà fasché de trop d'aise, et entendu que les sieurs comtes estoient résolus de partir pour Lille ensemble, se resouvenant des longueurs de court, s'arresta d'user encoire ce jour de leur compagnie; et de fait mis en chemin, comme l'on rencontre quelquefois à son huis les dangers que l'on a pas encourus bien loin, ceste journée luy

fut une des plus dangereuses du voyage. Car, bien que ne sortismes de la ville avant le disner, n'estant bon se confier aux matinées des lieux subjects aux embusches, trouvant les ditz comtes sur l'advenue du chemin de Lille, en grand doubte s'ils passeroient avant, parce qu'ils avoient entendu de ceux mesme qui y avoient perdu et qui en portoient les marques, la garnison de Menin estre en campagne avec grosses troupes, le sieur Ambassadeur leur fut autheur de passer oultre, sur la ferme opinion qu'il avoit, le soldat ennemy faire incontinent la retraicte, après s'estre découvert et fait son butin. Afin toutesfois d'aller plus seurement, furent envoiez quelques avant-coureurs, et le gros de la troupe fut disposé en ordre de guerre avec meilleure contenance qu'on n'y eust rencontré de force en mauvaise occurence, l'espée ou la pistolle n'estant pour rencontrer un escadron de lances, estant mémorable qu'une pistolle ait défait une lance, en campagne rase, au camp de Renty, comme la fortune de l'Empereur (s'il est loisible d'ainsi parler) alloit chassant celle de France. Mais qui ce bon Dieu veut garder est bien gardé, nous favorisant tellement que de ne rencontrer aucun ennemy et de nous faire arriver à Lille sans aucun encombre, bien que passasmes divers endroits très dangereux, et d'où les ennemis ne faisoient que de sortir, signamment le pont à Bouvines, lieu qui a servi de beaucoup, ces troubles, à ceux de Menin pour y mettre leurs embusches; et de plusieurs siècles mémorable pour la cruelle bataille qui y fut donnée entre Othon,[1] empereur, joinct avec Ferdinand comte de Flandre, à cause de Jenne, Constantinopolitaine, contre Philippe-Auguste, roy de France, l'an 1214, quand ceux qui pensoient vaincre et

1 Paulus Æmil. — Meyer. Annal. Fland.

sembloient jà avoir le dessus, furent admirablement vaincus, ou par le bon ordre que le Roy donna à l'armée, ou par les prières et vœu qu'il fit en l'église et chappelle qui s'y void encoire de présent.

Approché le camp jusque à Lille, l'autre Anvers des provinces Wallonnes et de partie de la France, les habitans de laquelle l'on dit estre fort propres à sçavoir amasser et si soigneux de bien garder, que leurs hostes ne sont pas si tost arrivés qu'ils ne demandent si bien tost ils en partiront, apparemment pour se haster de dresser les banquets, afin de ne mal interprêter une civilité du lieu ; le sieur Ambassadeur déliberoit y séjourner quelque temps, et le passer à donner raison à quelques particuliers qui l'avoient employé par delà. Mais la compagnie, qui avoit esté bonne et heureuse depuis Mons, fut cause de changer de propos et partir le XXIXe avec autant de bonheur que les jours précédens. Nous passasmes joindant Armentières, commencement des malheurs qu'endurons et endurerons, et de là à Bailleul, très puissant et riche bourg, mais vilainement entaché d'hérésie, de quoy il commence à payer la folle-enchère ; Dieu le garde d'autre malheur ! d'où en avant achevé un chemin si dangereux que la terre en estoit paincte de sang en divers endroicts, nous vinsmes rendre, auprès de Son Altesse, but désigné de si loin au camp à Poperinghe, où le sieur Ambassadeur trouva avoir fait sagement que de venir, lettres estant expédiées à ces fins par commandement de Son Altesse, mais attendant encoire le messager propre.

Son Altesse advertie de son arrivée, il ne fut si tost rafraischy, qu'elle ne le manda et lui donna aussi ost audience. Alors le sieur Ambassadeur achevant la dernière charge de sa com-

mission donna raison particulière des principaux poincts de son ambassade, déclairant enfin la grande et ardante amitié que Sa Majesté portoit à Son Altesse, le bien qu'elle lui vouloit, les faveurs qu'elle lui gardoit. En signe de quoy luy présenta la Toison d'or que sa dicte Majesté luy donnoit d'aussi bon cœur qu'elle désiroit que les bons conseils fussent suivis de faicts valeureux avec le succès pareil à ses souhaits. Son Altesse monstra estre fort contente du besoigné et accepta le don de Sa Majesté avec révérence deue, et de telle part que le méritoit celuy qui l'envoyoit, duquel elle protestoit désirer estre et demeurer à jamais très humble serviteur, et la chose lui sambler de tant plus illustre, qu'elle lui estoit apportée en telle conjoncture, et délivrée par les mains du Prélat, auquel la République et luy mesme demeurroit obligé pour ce regard, et beaucoup plus pour avoir hardiment empris, sagement exécuté, heureusement achevé une ambassade tant longue et dangereuse, tant importante pour le bien public, pour tant de seigneurs, en particulier pour Sa Majesté, pour nostre saincte et sacrée religion catholique, apostolique et romaine. Après semblables courtoisies et devis familiers, comme Son Altesse considéroit le sieur Ambassadeur avoir grande occasion d'estre las, et que l'entier rapport des afaires ne pouvoit estre que bien long, remettant la continuation au lendemain, luy donna congé de se retirer. En quoy elle ne jugeoit pas mal. Car les XXXe et XXXIe furent quasi employés à ce debvoir et à discourir des choses passées, tantost privément, tantost en assemblée, selon que sa dicte Altesse en ordonnoit et jugeoit convenir ; le peu d'heures qui restoient libres servant, après le repos du corps et de l'ame, à faire rapport à divers seigneurs de ce qu'il avoit négocié [illegible] qu'il estoit permis de [illegible]

Cependant nous eusmes loisir de veoir Poperinghe, et trouvasmes ce bourg n'estre sans cause estimé ville par aucuns, qui les mesurent plus par l'estendue du lieu et assemblée de gens et de maisons, que par la ceincture des murailles et fossez, bien que ni l'un ni l'autre face la cité, à en parler proprement. Je tiens qu'elle doibve son commencement et première origine à la prevostée qui despend du monastère de Sainct-Bertin, lequel a grands biens, seigneurie et justice en ce bourg. Car ça esté premièrement une seule paroisse, et qui s'assembloit en l'église de ladicte prevostée [1], mais qui fut séparée en deux autres, l'an mil deux cens nonante. Les causes de l'accroissement sont diverses, mais les principales et les plus cogneues sont la grande fertilité de la terre en bleds, seigle, scourgeon, avoine, lin, houblon, avec bon pasturage, et d'autre regard le trafique de sarges, sayes et choses semblables, à quoy quasi tous les principaux du lieu s'adonnent, et en quoy ès temps passez ont de si près suyvi les Iprois, que l'envie en accreut jusque au fait d'armes, avec telle issue qu'environ l'an mil trois cens quarante quattre, les Poperinghois en furent assaillis vaincus et défaicts [2]. Ils ont en revange eu autres fortunes favorables, comme aussi autres contraires, se trouvant saccagez et bruslez des anglais l'an 1436 et depuis, par feu de meschef, l'an 1513 et autre fois, justement cincquante ans après et à mesme jour. Et je crains fort qu'après avoir porté le faix du camp et souventefois les courses et compositions des amis et ennemis, qu'ils ne soient voisins de pire adversité, estant pitié dès à présent de veoir les églises qui estoient belles et bien basties, pillées et despouillées dez les premiers troubles, mais depuis diligemment réparées

[1] Jac. Meyer, lib. 10. Annal. Fland.
[2] Jac. Meyer. lib. 12.

estre de rechef gastées avec apparence qu'il en ira bien, si pis ne leur advient.

Après avoir séjourné trois jours en ce lieu avec le camp, qui s'y estoit logé encore trois auparavant, nous en partismes le premier d'aoust avec le camp, qui approchant l'ennemy, s'alla planter à Bambec, passé Proue. Alors, comme par occasion marchions en pleine assamblée de gens de guerre, au lieu de rien faire, je me mis à considérer et estonner de la misère qu'un camp traîne après sa queue, monstrant en teste une bravesse et magnificence bien grande. Qui n'est endurcy par longue coustume à semblables misères void et desplore d'un costé l'excessive prodigalité et dégast inutile de biens de toute sorte, appartenant souvent à ceux qui ne sont pas cause du trouble, d'autre costé rencontre quelquefois la disette, voire de pain, voire d'eaue, entre l'or et l'argent bradé en broderies, la pauvreté paincte au milieu du velours et de la soye, descolorée de pluie et de fange, engraissée et paincte de la rouille des armes; le chaud, le froid, le travail, les pensers assidus, les dangers extresmes au travers de l'aise et du repos, qu'aucuns y prennent. Tout considéré, soubs un manteau ou coste d'armes resentant toute magnificence et bravesse, transpare la vraye image de toutes misères : mais qui se tourne d'autre part et jecte la veue sur l'infanterie mal en ordre, sur les gougeards demy-nuds, sur la face have, pasle, descoulourée, barbe mal en ordre et hideuse, cheveux hérissonnez des suyvans, et sur le mal et désordre que ces gens hideux, et comme retirez de terre font aux hommes, femmes et enfans, villes, murs et maisons, arbres, fruicts et herbes, avec une immiséricorde et cruaulté bien grande, comme s'ils estimoient cette façon de faire et de vivre desnaturée estre la mesme perfection de nature, des-

couvre un tel amas de misères corrigées de si peu de bon, que ne pœult imaginer chose plus piteuse, ni que la misère mesme soit autre chose que la guerre ou son engeance. Qui fait juger que les péchés sont merveilleusement grands, contre lesquels ce bon Dieu use d'un si dur fléau.

Le camp planté à Bambec, comme le sieur Ambassadeur jugeoit s'estre entièrement acquitté de sa charge, et avoir donné entier compte à son altèze, et, autant qu'il pouvait faire, aux seigneurs qui estoient au camp, et partant, sa présence n'y estoit plus nécessaire, fit si bien qu'avec la grâce de sa dicte Altèze et le bon gré des dicts principaux seigneurs qui s'efforçoient le retenir, il obtint congé de partir avec escorte de vingt lances; de sorte que, sorty du camp sur les trois heures après disner, fit encoire telle diligence que, passé de bonne heure Mont Cassel, lieu qui doibt sçavoir d'où vient le vent, gaigna Aire sur le tard. Car Messieurs de la ville et le lieutenant, advertis de sa venue, luy firent ceste faveur que de tenir la porte ouverte et loger l'escorte en la ville, sans en estre requis, et, pour lui congratuler l'heureux retour, luy firent présent honorable des vins de la ville.

Le IIe d'aoust le sieur Prélat, car nous estimons qu'il ait posé le tiltre d'Ambassadeur avec le compte de sa charge, après la messe, alla saluer ce vénérable personnage messire Martin Ricthove, Evesque d'Ipre, le consoler de son exil et lui présenter son service : et après disner prit le chemin de Béthune, où il fut receu de ce bon père Barthélémy Le Vasseur sieur de Werquigneuil, et bien-vienné honorablement de Messieurs de la ville, avec présens de vin.

Le IIIe du mois d'aoust, le sieur Prélat joieux de voir la journée qui mettroit fin au voiage et à une entreprise si arduë,

disné qu'il eut au logis du sieur de Proue. print la droicte route de la bute, où avoit dressé son traict de si longue visée, que de Lisbonne, distant environ de sept cens lieues d'Arras, estimé le tour qu'il fut contrainct prendre pour asseurer les afaires et sa personne. Aussi, comme son retour avoit esté divulgué dèz le II[e] en Arras, la compagnie croyssoit de sorte qu'il n'y avoit ordre d'arrester davantaige en chemin, s'il ne vouloit mettre chacun en peine, beaucoup des principaux bourgeois d'Arras et de ses amis venans au-devant de luy, ou jusque à Béthune, ou en chemin; tellement qu'approchez d'Arras trouvions aux champs, aux créneaux, aux quarrefours, aux portes et aux rues une infinité de gens le bien-viennans, qui en peu de parolles, qui avec harangues méritées, lui congratulans la victoire d'un chemin si long, si dangereux et si extraordinaire à personnage de sa qualité, louans sa vertu, sa diligence, son industrie, et remerchians Dieu avec démonstration de joie, pour veoir ramené en santé et remis au lieu dont il estoit party, celuy duquel avoient quasi désespéré le retour; nos confrères bien-aymés, ne s'arrestans au debvoir des courtisans, ni à ceux qui resentent un peu trop son homme, vinrent au-devant en la court abbatiale, présentèrent l'eau bénite, et le convoians jà tout délibéré de rendre grâces à ce bon Dieu, vray guide des chemins et actions des hommes, le menèrent en l'église avec procession et le présentèrent devant l'autel; de quoy esjouis, comme la chose le méritoit, chantèrent aleigrement le cantique de joie à Dieu, pasteur, père, chef de toute vertueuse assamblée, qui avoit ramené le pasteur au troupeau, le père de famille à la maison, le chef au corps, pour l'absence duquel le troupeau, bien que commis à gens d'expérience, de sçavoir, de piété et prudence, se trouvoit plus subject au danger des loups, la

famille non si bien prouveue, le corps non du tout si sain et vigoureux. De quel cœur et affection le sieur Prélat rendit grâces à ce bon Dieu, je le laisse penser à ceux qui ont esprouvé quels sont les périls et travaux des chemins, et sçavent combien la maison est plaisante à celui, qui, ayant heureusement travaillé en divers lieux, se void remis au lieu du repos et venu au-dessus de tous maux, peines et dangers, qui par chascun jour, s'il prend mal, font mourir de mille morts les voyagers. Quelle allégresse nous ressentismes en nous mesmes qui avions fait heureuse compagnie et service au dict sieur, à grant peine le peult-on estimer. Quant à remercier ce bon Dieu, je croy que non seulement alors chascun de nous en fit son debvoir; mais qu'aussi il n'y aura jour de nostre vie que ne nous en ressouvenions; si grandes ont esté les grâces et faveurs desqueles le tout-puissant nous a comblé en chemin, donnant la force d'en porter le travail sans notable maladie, nous y maintenant asseurez de tous dangers, et par la continuelle infusion du meilleur de sa sainte Providence, nous ayant ramené en joye, santé et contentement, à bon droict plus sages, plus advisez, plus retenuz par l'expérience des choses couchées cy-dessus et autres qui ont esté obmises, pour n'estre venues à propos et ne se pouvant toutes escrire.

Il reste seulement que ceux qui, pour eschapper les périls éminens, et obtenir l'heureux retour, ont par advanture voué quelque chose, s'acquittent de leur promesse, le vœu sot et infidele estant desplaisant à Dieu, et que le painctre achève le tableau qui, pour tesmoin d'action de grace et des vœux acquitez, doit estre mis en la chappelle de Nostre-Dame-du-Bois-lez-Arras, avec ceste escriteau :

« Anno Virginei partûs octogesimo secundo suprà millesimum
» quingentesimum, R. D. D. Joannes Sarracenus, Archimandrita
» Vedastinus, ascitis longissimi itineris comitibus, Christiano Sar-
» raceno Domino de Lambersart, fratre suo, Floro Vassuro Danthin
» Domino, fratre Philippo Caverellio, sacellano et tribus famulis,
» celeribus equis, prolixissimo circuitu, ob parùm tutam Galliam
» per Nervios, Hannones, Eburones, Namurcos, Luceburgen-
» ses, Lotharingos, Æduos, Allobroges, Cottiarum Alpium incolas,
» Pedemontanos et Genuenses, Ligurum mare, Tyrrhenum, Gal-
» licum, Iberum, religionis et Reipublicæ ergo, susceptâ,
» ad ter maximum, potentissimum Regem Catholicum, Philippum
» secundum, Lusitano, ditissimarumque novi orbis, quâ sol oritur,
» regionum insularumque recens auctum imperio, ultra colum-
» nas agentem Herculeas, in Regiâ Ulysippone, ubi non fá-
» bulosus Tagus aureis arenis in immensum volvitur Ocea-
» num, quàm longissimè porrigitur Hispania, feliciter obitâ
» legatione; eâdem vero deinde viâ, nisi quod majorem Iberi
» maris partem sulcaverit, Ligusticum vix attigerit, et à cele-
» bri Massiliâ, per Tectosages, et Aveniones, Superato aliquoties
» Rhodano, penetrârit in Sabaudos Allobrogum, propemodum
» infinitis terrà marique defunctus periculis, nullâ tamen
» adversâ usus valetudine, quinto mense redux in Atrebates,
» cum ipse ac nonnulli viæ Comites, pro sospite in patriam re-
» ditu, divæ Virgini matri vota nuncupassent, reus voti, sup-
» plicibus dictæ Virginis precibus hanc lubenter ferens accep-
» tam gratiam, Deo Optimo, Maximo et illibatæ Virgini matri
» grati animi hoc monimentum D. D. Quod perenne ac perpetuum
» optat, Deus faxit. »

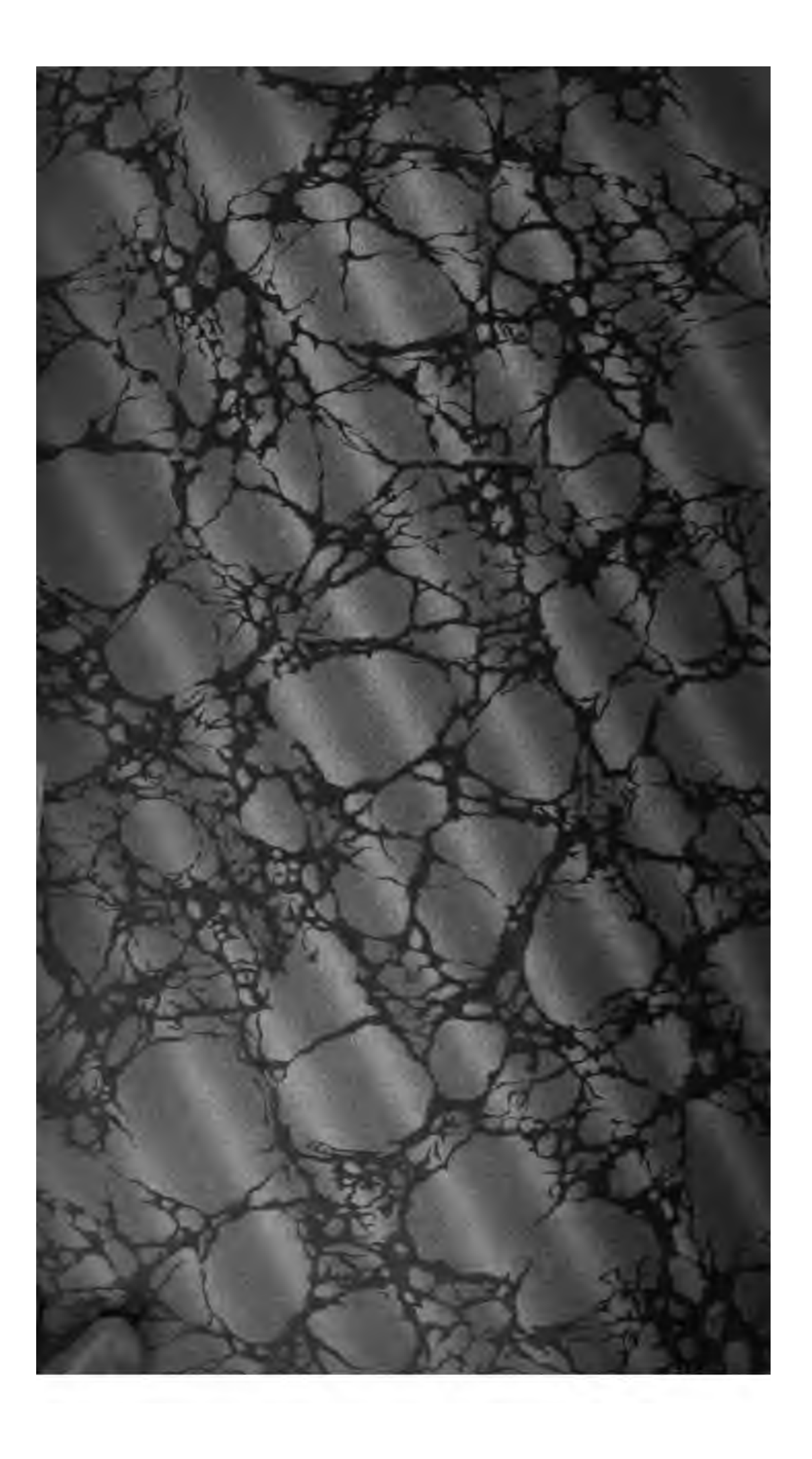













3 2044 017 947 094
BOOK DUE WID
CANCELLED
APR 14 1978

